This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

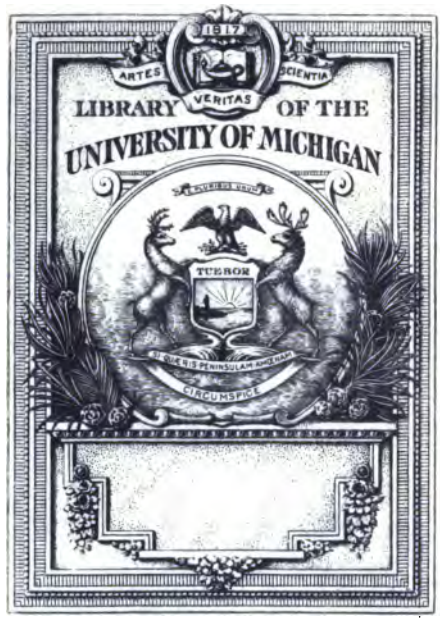
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
2e Sem

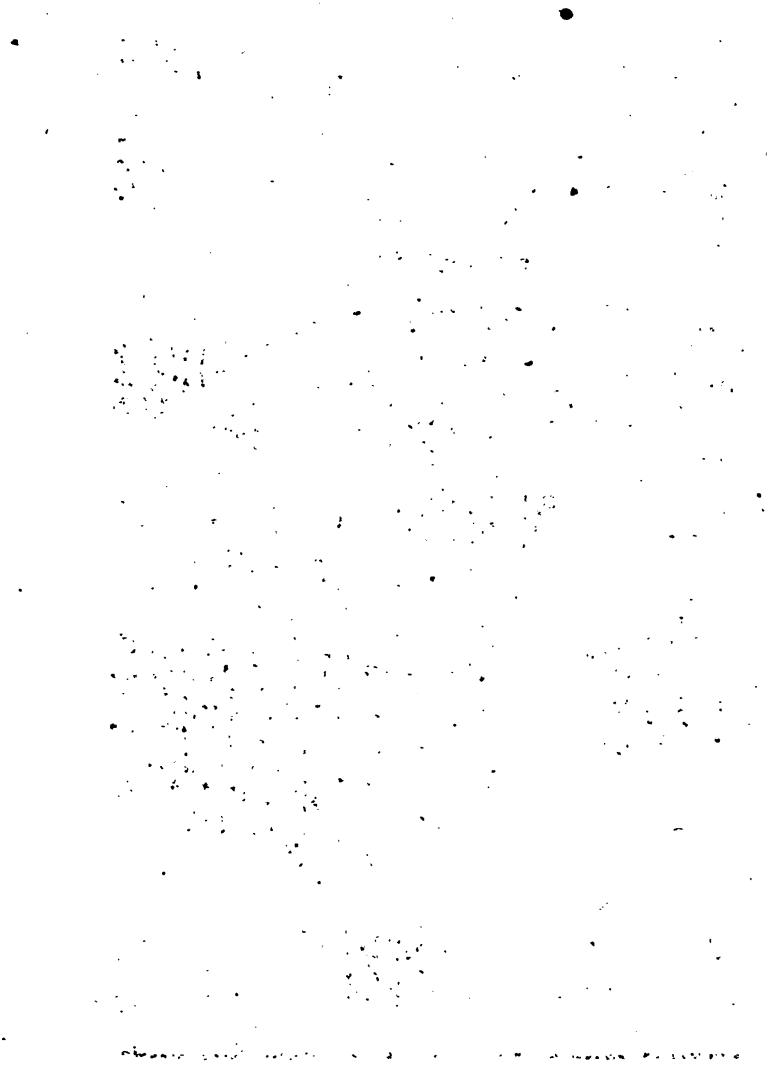
BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre M.

TOME VINGT-SEPTIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Muſtapha & Zéangir.
Muſtapha & Zéangir.
Magaſin (le) des modernes.
Magnifique. (le)
Mai. (le)
Maître (le) d'Ecole.
Maître (le) en Droit.
Maréchal (le) Ferrant.



Ridiculum primus docuit cantare per urbem,
Virtutes docuit moribus ille suis.
Utile miscetur dulci; punctum omne refertur,
Cum veneris cytharam casta Minerva sonat.

Par Mr. Favart.

P. Chenu Sculp.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Compoſée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre M.

TOME VINGT-SEPTIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

MUSTAPHA

ET

ZÉANGIR,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR M. François BELIN.

Repréſentée pour la première fois en 1705 par les Comédiens François Ordinaires du Roi.

A ALEP,

Et ſe trouve à PARIS,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

Dram. Fr.
Dépt. 7 Rom. Langs.
3-7-88

PRÉFACE.

LE ſujet de cette Pièce qui eut vingt-ſix repréſentations conſécutives eſt ſi heureux, qu'il y a lieu de s'étonner qu'il ſoit venu juſqu'à moi. Je ne ſçais ſi l'inimitié d'Étéocle & de Polynice, qui a produit tant de Tragédies, eſt plus propre au Théâtre que l'amitié de Muſtapha & de Zéangir. Le Public, ſans doute, y a perdu ; & ſi tant de grands Poëtes qui ſe ſont immortaliſés par la Scène dans le dernier ſiècle, s'étoient aviſés d'y mettre la main, ce n'auroit pas été le moindre de leurs ouvrages. Le ſuccès de ma Pièce le juſtifie : car je ſuis bien éloigné de croire d'avoir tiré de mon ſujet toutes les beautés dont il étoit ſuſceptible.

J'oſe dire ſeulement que je lui ai conſervé toute la vérité qui pouvoit s'accorder avec la vraiſemblance de la Tragédie. Il eſt certain que Soliman leva un puiſſante armée, ſous prétexte de porter la guerre en Perſe, quoiqu'il n'eut deſſein de la faire qu'à ſon fils. Il voulut la commander lui-même, ſoit qu'il

11-11-34 M. 2

craignit le crédit & la valeur de Muſtapha, ou qu'il fut perſuadé, comme il le diſoit ſouvent, que ſes armes n'étoient heureuſes qu'en ſes mains. La peinture que je fais de Muſtapha n'eſt point outrée : jamais Prince ne commença ſa vie avec plus de bonheur, & ne la finit plus triſtement. C'étoit toute l'eſpérance de l'Empire Ottoman, qui ſemble même depuis ce tems-là n'avoir plus produit de grands hommes. Il étoit ſi aimé des troupes, qu'à l'aſpect de ſon corps, que Soliman fit expoſer à la porte de ſa tente, il y eut une ſédition où il demeura deux milles Janiſſaires ſur la place. Son malheur vint d'avoir voulu s'oppoſer à l'ambition & aux meſures de Roxelane ; mais ſes lettres furent ſurpriſes, & ſes ennemis leur donnèrent un ſens qui lui coûta la vie.

Zéangir n'a été recommandable que par l'extrême amitié qu'il avoit pour ſon frère. Tout conſpiroit à les déſunir. Ils étoient de lit différent, & tous deux d'un ſang dont il ſuffit d'être ſorti pour ſe haïr mortellement;

cependant on ne trouve dans aucune Hiſtoire d'exemple d'une amitié ſi parfaite. Il falloit que Muſtapha fut un Prince bien aimable, pour ſe faire aimer à cet excès de ſes ennemis. Roxelane ne put venir à bout de les diviſer, non pas même en faiſant périr Muſtapha. Elle eut beau offrir à Zéangir le Gouvernement d'Amaſie pour calmer ſa douleur, il le refuſa fièrement, & ſe tua ſur le corps de ſon frère. Il n'étoit pas bien fait de ſa perſonne, mais il avoit beaucoup d'eſprit; & l'Hiſtoire remarque qu'il divertiſſoit Soliman par ſes bons mots & ſes ſaillies. Son véritable nom eſt Dgéhanghir, qui en Langue Perſane d'où il eſt tiré, ſignifie Conquérant, ou mot pour mot Vainqueur du monde: mais je me ſuis ſervi de Zéangir, comme étant plus doux.

Le rôle de Roxelane ne paroît pas auſſi étendu que ſes intérêts ſemblent le demander; mais il faut conſidérer que tout ce qu'elle pourroit dire eſt beaucoup mieux dans la bouche de Ruſtan, ſa créature, & le Miniſtre de ſon

ambition. Comment auroit-elle pu déclamer contre Muſtapha ſans devenir ſuſpecte à Soliman ; & comment aurois-je repréſenté ce grand homme, le jouet des conſeils de ſa femme, ſans le rendre mépriſable ? Je n'ai pû encore me diſpenſer de lui faire promettre la Couronne à Zéangir, bien qu'elle ne travaillât que pour Bajazet ; mais c'eſt toujours un de ſes enfans, & ſon même deſſein ; d'ailleurs le mépris de l'Empire dans Zéangir fortifie ſon caractère.

Ruſtan ne périt pas dans l'Hiſtoire, mais j'ai cru ne devoir point laiſſer ſa méchanceté impunie : elle ne le fut pas même abſolument. Toute l'armée demandoit ſa mort avec tant de clameurs & de menaces, que Soliman, qui le ſoutenoit, fut contraint, pour appaiſer ſes Soldats, de le dépoſer pour un tems de la charge de Grand Viſir.

Le perſonnage de Sophie n'eſt point tout-à-fait imaginé ; il eſt ſûr que Muſtapha vouloit épouſer la fille de Tachmas, & s'étoit rendu

maître de Tauris. Si l'Hiſtoire ne fait point mention de la captivité de cette Princeſſe, elle ne dit pas le contraire, & l'on doit paſſer quelque liberté aux Poëtes.

ACTEURS.

SOLIMAN II, Empereur des Turcs.

MUSTAPHA, fils de Soliman & d'une Sultane ordinaire.

ZÉANGIR, fils de Soliman & de Roxelane.

ROXELANE, Impératrice.

SOPHIE, fille de Tachmas, Roi de Perſe.

RUSTAN, Grand Viſir.

ACOMAT, Confident de Muſtapha.

ACHMET, Confident de Zéangir.

EMIRE, Suivante de Sophie.

La Scène eſt dans le Camp de Soliman, près d'Alep.

MUSTAPHA
ET
ZÉANGIR,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROXELANE, RUSTAN.

ROXELANE.

DEMEURE, écoute-moi : loin des yeux du Sultan,
Roxelane a voulu te parler, cher Ruſtan ;
Malgré tous les efforts où ſuccomba ma haine,
Je crois voir à la fin ma victoire certaine,

Tous les droits de l'Empire assurés à mon sang,
Et Mustapha proscrit, m'abandonner son rang.
A ton zèle, à tes soins je dois cet avantage ;
S'il périt en ce jour, sa perte est ton ouvrage.
C'est toi qui, l'observant par mes ordres exprès,
D'un projet criminel, a surpris les secrets.
Les lettres de ce Prince à Tachmas adressées,
Dans les mains du Sultan par tes soins sont passées.
Pour calmer ses frayeurs & se venger d'un fils,
Il ne cherche, ne croit, ne suit que tes avis :
Inquiet pour ses jours, jaloux de sa puissance,
Ses soupçons l'ont déjà fait sortir de Byzance,
Et la guerre qu'il feint de porter aux Persans,
Ne sert que de prétexte à ses troubles pressans.
Il croit voir Mustapha lui demander sa tête ;
Mais à le prévenir, c'est en vain qu'il s'apprête,
Si lent à me venger jusques aux derniers coups,
Rustan, tu ne sçais pas conduire son courroux.
Soliman, soit bonté, soit horreur pour les crimes,
Semble fuir des Sultans les sanglantes maximes ;
Et pour son fils coupable une longue amitié
Me laisse toujours craindre un retour de pitié.

RUSTAN.

Madame, & depuis quand de mon zèle incertaine,
Pensez-vous contre lui qu'il faille aigrir ma haine ?
Je vois dans Mustapha mon plus grand ennemi,
Et n'ai point entrepris sa ruine à demi.

Je ſçais trop à quels coups il faudroit nous attendre,
S'il trouvoit Soliman prêt encore à l'entendre.
Un jour, n'en doutez pas, rappellant ce danger,
Dans le ſang de tous deux il ſçauroit ſe venger.
Premier fils du Sultan, mais né d'une autre mère,
Ce n'eſt qu'une marâtre en vous qu'il conſidère,
De qui l'inimitié tenta plus d'une fois
De l'écarter du Trône où l'appellent ſes droits;
Si vous ne l'opprimez, il faut qu'il vous opprime.
Je deviens après vous ſa première victime;
Les honneurs, les emplois que j'ai reçus de vous,
De votre fille en vain protégeroient l'époux;
Cette crainte à mes yeux ſans ceſſe ſe retrace.
Mais que n'ai-je point fait pour prévenir ſa grace?
Soliman ne ſçauroit confondre nos deſſeins,
Les lettres que j'ai fait tomber entre ſes mains,
Lui font voir que ce fils qu'il aime, qu'il admire,
Ecrit, agit & parle en Maître de l'Empire:
Qu'il le compte lui-même au rang de ſes Sujets,
Qu'aux Perſans de ſon chef il propoſe la paix,
Et cherchant un appui dans une autre famille,
Qu'il s'unit à Tachmas, & demande ſa fille.
Sont-ce des attentats qu'un père oſe oublier!
A ce fils déſormais pourra-t-il ſe fier?
Quelqu'amour paternel qu'il fît long-tems paroître,
Le conſervera-t-il, Madame, pour un traître,
Attendant par pitié, qu'aſſiſté des Perſans
Muſtapha l'ait puni de vivre trop long-tems?

Cette raiſon m'a ſçu raſſurer la premiere;
Mais je t'expoſe ici ma crainte toute entière.
A l'aide d'un peu d'art & de quelque beauté,
J'ai fait ce que ſans fruit cent autres ont tenté.
J'entrepris de règner à titre légitime;
Bien que j'euſſe à combattre une longue maxime,
Qui des nœuds de l'hymen affranchit tout Sultan,
A m'engager ſa foi je forçai Soliman.
La faveur d'Ibrahim me donnoit trop d'ombrage,
Ce même Soliman m'immola ſon ouvrage;
Et bien qu'il eut juré de reſpecter ſes jours,
Vaincu par mon adreſſe, il en trancha le cours.
Que te dirai-je enfin? j'ai porté ma puiſſance
Au-delà de mon ſèxe & de mon eſpérance.
Depuis vingt ans je règne, & la guerre & la paix
Dépend de l'Empereur moins que de mes ſouhaits.
Mais ce que toutefois cent autres ont pû faire,
Qui n'exige en mon rang qu'une faveur légère,
Je n'ai ſçu par mes ſoins, je n'ai pû par mes cris,
Aſſurer juſqu'ici la Couronne à mon fils.
Mon ennemi l'emporte, & malgré mon envie,
Plus j'attaque ſes jours, plus j'aſſure ſa vie.
La faveur qui le ſuit, funeſte à mes projets,
A paſſé du Sultan juſques à ſes Sujets.
Ce Prince, qu'en tous lieux porte la renommée,
Eſt l'idole du peuple & celle de l'armée,

Même il ſe fait aimer contre toute raiſon ;
Je le trouve adoré juſques dans ma maiſon.
Mon fils, mon propre fils, quoiqu'il en doive craindre,
Lui garde une amitié que je ne puis éteindre.
Sans l'accabler d'ennui, ſans même l'irriter,
Ma haine devant lui n'oſeroit éclater ;
Et je tremble déjà de ſa douleur amère ;
A l'aſpect du péril qui menace ſon frère.
Enfin j'ai contre moi pour le ſacrifier,
Epoux, enfans, ſujets, & tout l'Empire entier.
Toi ſeul, Ruſtan, toi ſeul, d'accord avec ma haine,
Prens pour tes ennemis ceux de ſa Souveraine.
C'eſt aſſez, me dis-tu : mais juſques à ſa mort,
Puis-je me raſſurer contre les coups du ſort ?

RUSTAN.

Et c'eſt auſſi ſa mort que j'oſe vous promettre :
Il en ſigna l'Arrêt, quand il ſigna ſa lettre.
Le Sultan l'a mandé de moment en moment :
Il attend la réponſe à ſon commandement :
S'il vient, aſſurez-vous que c'eſt fait de ſa vie ;
S'il refuſe au contraire à quitter l'Amaſie,
Ce refus confirmant encor ſes attentats,
Attire, ſans tarder, Soliman ſur ſes pas ;
Et ſans que ni pitié, ni priere l'arrête,
Au péril de ſes jours il nous promet ſa tête.

ROXELANE.

Qu'avec plaiſir j'écoute un ami tel que toi !
Va donc près du Sultan me confirmer ta foi ?
Peins-lui dans quels périls trop de bonté l'engage
Et des fiers Ottomans la conduite & l'uſage.
Je t'aurois épargné ces ſoins, ſi, ſans danger
Moi-même, cher Ruſtan, je pouvois m'en charger ;
Mais le rang que je tiens de Sultane & de mère,
Contre un fils étranger m'ordonne de me taire.
Tout ce que je dirois paroîtroit trop ſuſpect,
Je dois cacher mes coups dans l'ombre & le reſpect.
Heureuſe mille fois que dans toi ma querelle
Trouve un gendre, un Viſir, un ami ſi fidèle !
On vient. C'eſt Zéangir. Tranquile ſur ta foi,
Je te laiſſe agir ſeul, & m'abandonne à toi.

SCENE II.

ROXELANE, ZÉANGIR, ACHMET.

ZÉANGIR.

AH, Ciel! quel eſt le bruit qui vient de me ſurprendre?
J'en pâlis, j'en friſſonne, & ne puis le comprendre.
Le Sultan à mes yeux ne pourra-t-il s'offrir ?

ROXELANE.

Quel trouble! à votre mère oſez-vous découvrir,
Mon fils?

ZÉANGIR.

Vous puis-je ici parler ſans défiance,
Madame?

ROXELANE.

Quel ſoupçon! mon amour s'en offenſe;
Et c'eſt connoître mal mon penchant le plus doux,
De craindre que mon cœur ſe déguiſe pour vous.

ZÉANGIR.

Madame, j'oſe donc ſur une foi ſi chère,
Preſſé par ma douleur, vous parler pour mon frère:
Vous pouvez aiſément juger de mon effroi.
Les enfans des Sultans, par une expreſſe loi,
(Vous le ſçavez) chargés du ſoin d'une Province,
Ne ſçauroient en ſortir ſans un ordre du Prince;
Mais quel affreux péril ſuit cet ordre fatal!
De leur trépas prochain ſouvent c'eſt le ſignal;
Et celui qui ſurvit à cet ordre barbare,,
Laiſſe de ſon bonheur un exemple bien rare.
Qu'entens-je? Muſtapha, ce Prince qu'en tout tems
Soliman diſtingua parmi tous ſes enfans,
Dans ce camp près de lui rappellé d'Amaſie,
Vient peut-être y ſervir de victime à l'envie.
Cet ordre, où j'entrevois tant de ſévérité,
M'allarme d'autant plus qu'il l'a moins mérité.

ROXELANE.

N'avez-vous à calmer que ces vaines allarmes ?
Hé quoi ! pour aſſurer la gloire de ſes armes,
Le Sultan ne peut-il, ſans troubler vos eſprits,
Employer la valeur & le nom de ſon fils ?
De Muſtapha chez eux vainqueur dès ſon enfance,
Les Perſans n'oſeront ſoutenir la préſence.
S'il vient, c'eſt pour combattre & pour épouvanter
Les fières Nations que nous voulons dompter.
Ne vous allarmez point d'une loi menaçante,
Soliman n'admet pas de maxime ſanglante ;
Et ſur quoi, contre un fils redouter ſa rigueur,
Quand de ſon règne heureux vous voyez la douceur ?
Qu'il fuit des Ottomans la route ſanguinaire,
Et ſur tous ſes enfans qu'il chérit votre frère ?

ZÉANGIR.

A bannir mes frayeurs tout devroit conſpirer :
Cependant mon eſprit ne peut ſe raſſurer.
L'Amaſie où je fus envoyé dès l'enfance
Vit naître de nos cœurs l'étroite intelligence.
C'eſt-là que ſes vertus au deſtin de ſes jours,
M'ont lié par des nœuds qui dureront toujours :
C'eſt-là que ſa valeur, par-tout ſi célébrée,
Me traçoit vers la gloire une route aſſurée :
Que fuyant le premier la honte & le repos,
Il m'apprit de ma race à ſuivre les Héros.
Cette amitié ſur moi règne avec tant d'empire,
Qu'il n'eſt plus que la mort qui la puiſſe détruire.

Oui,

Oui, Madame, à vos yeux (je ne puis le celer,)
Tout mon ſang pour le ſien ſeroit prêt à couler,
Par les larmes d'un fils & par le nom de mère;
Du Sultan s'il le faut, appaiſez la colère.
Je ſçais quelles raiſons vous pouvez m'oppoſer,
Que ce n'eſt point à vous, Madame, à l'appaiſer;
Qu'ayant, & vos enfans, & vos droits à défendre,
Muſtapha ſur vos ſoins auroit tort de prétendre:
Mais daignez étouffer ces ſentimens jaloux,
Si je ſuis plus aimé qu'il n'eſt haï de vous.

ROXELANE.

Une ſeconde fois, c'eſt trop de défiance,
Sans parler pour ce frère, attendez ſa préſence;
Vous verrez aſſez tôt, & pour vous & pour moi,
Sur quel vain fondement vous prenez tant d'effroi.
Mais, quoi! votre amitié ſeroit-elle offenſée;
Si j'oſois ſur ce Prince expliquer ma penſée?

ZÉANGIR.

Sur tous mes intérêts je dois vous écouter.

ROXELANE.

N'apprendrez-vous jamais à les mieux conſulter,
Monfils? par quel penchant que j'ai peine à comprendre,
L'ennemi de mon ſang vous trouve-t-il ſi tendre?
Avez-vous oublié que la faveur des ans
L'appelle devant vous au Trône des Sultans?
S'il y monte une fois, que tout votre partage
N'eſt qu'une prompte mort, ou qu'un long eſc

Qu'un uſage cruel lui preſcrit cette loi ?
Qu'il doit même vous perdre, étant ſorti de moi ;
Et pour ſurcroit nouveau de vengeance & de haine,
Qu'il eſt fils d'un eſclave, & vous fils d'une Reine ?
Quel fruit eſpérez-vous d'une telle amitié ?
Croyez-vous le trouver ſenſible à la pitié ?
Et qu'il ſe ſouviendra du ſecours de vos larmes,
S'il règne, & qu'il ſurmonte une fois ſes allarmes ?
En comptez-vous beaucoup parmi les Ottomans,
Qui ſe ſoient ſignalés par ces beaux ſentimens ?
Hélas ! quel repentir ſuivra votre tendreſſe !
J'en frémis par avance, & plains votre foibleſſe :
Tandis qu'il en eſt tems, ſongez à vous, mon fils,
Prévenez vos malheurs, & ſuivez mes avis.
Tant d'Empires divers qui forment cet Empire,
Ce pouvoir des Sultans que l'Univers admire,
Ce Camp qui les défend, cette Cour qui les ſuit,
Peuvent, ſi vous voulez, en devenir le fruit.
Vous n'auriez plus à craindre un cœur que je déteſte,
Qui vous flatte à préſent pour vous être funeſte.
Du ſang qui vous unit vous écoutez la voix ;
Mais il eſt des périls où le ſang perd ſes droits,
Lorſqu'à nos intérêts s'oppoſe la nature,
Malheur à qui n'en ſçait étouffer le murmure.

ZÉANGIR.

Quel horrible conſeil ! Pour pouvoir l'écouter,
J'ai beſoin du reſpect qu'un fils doit vous porter.

Tout autre à ce diſcours ſentiroit ma colère.
Eſt-ce à moi d'uſurper la place de mon frère?
Et de trahir du Ciel l'ordre & la volonté,
Qui voulut devant moi lui prêter ſa clarté?
Eſt-ce à moi d'être ingrat, & parricide, & traître;
Dans la crainte qu'un jour mon frère le pût être?
Hé de grace, étouffez des ſoupçons ſuperflus,
De Soliman, Madame, il aura les vertus;
Il me regardera toujours d'un œil de frère,
Et privé de la ſienne, il vous tiendra pour mère.
Si de quelque péril ſes jours ſont menacés,
Daignez joindre vos ſoins à mes vœux empreſſés.
Sauvez aux Ottomans leur plus chère eſpérance:
Sauvez à votre époux ſa ſeule reſſemblance:
Sauvez à votre fils l'ami le plus parfait,
Qui deviendra le vôtre après un tel bienfait.

ROXELANE.

Quand je vous avertis du péril qui vous touche,
Votre ſeul intérêt, Prince, m'ouvre la bouche:
J'ai dit ce que tout autre auroit mieux écouté.
D'un ſalutaire avis vous ſemblez irrité:
Souvenez-vous pourtant, malgré votre colère,
Que vous vous devez plus, mon fils, qu'à votre frère.

SCENE III.

ZÉANGIR, ACHMET.

ZÉANGIR.

VOILA quelle leçon en le mettant au jour,
Une mere à ſon fils donne dans cette Cour.
Mets la vertu (dit-elle) au rang des plus grands crimes,
Et prends pour t'élever tes frères pour victimes.
Qu'à ces conditions je ſuis loin de règner!
Si dans un ſang ſi cher je pouvois me baigner,
Pour trahir l'amitié que Muſtapha m'inſpire,
Il ſeroit des raiſons plus fortes qu'un Empire.

ACHMET.

Quelles raiſons, Seigneur, en pouvez-vous avoir,
Au-deſſus des attraits du ſouverain pouvoir?

ZÉANGIR.

C'eſt par d'autres appas que mon ame eſt ravie,
Mais un frère s'oppoſe au bonheur de ma vie.

ACHMET.

Ah! c'eſt m'en dire aſſez: la fille de Tachmas,
Seigneur.....

ZÉANGIR.

Oui, je l'adore, & ne m'en défends pas.
Mon malheur a voulu que mon père à ſa ſuite,

En partant de Byzance, en ce camp l'ait conduite,
Que dans un long voyage, & même dans ces lieux,
Le haſard l'ait ſouvent préſentée à mes yeux.
A ſes premiers regards ébloui de ſes charmes,
Je me vis malgré moi ſurpris de mille allarmes,
De mon frère en ſecret j'enviai le bonheur,
J'appellai ma raiſon au ſecours de mon cœur:
Mais quand je crois éteint ce feu qui me conſume,
Un tendre ſouvenir dans mon ſein le rallume.
Ce ſecret juſqu'ici ne m'eſt point échappé;
Ce jour t'a le premier & le ſeul détrompé;
Et Sophie ignorant combien elle m'eſt chère,
Ne penſe voir en moi que l'ami de mon frère.
Mais quels ennuis, Achmet, prennent de-là leurs cours,
Quand je l'entends pour lui ſoupirer tous les jours!
Qu'il faut cacher un feu qui cherche à ſe répandre,
Et de moi-même enfin ſans ceſſe me défendre!
Juſqu'au bout, ſi je puis, de cet amour fatal
Je cacherai le trouble aux yeux de mon rival:
Il n'eſt point de devoir qui ne me le preſcrive.
De l'heureux Muſtapha Sophie eſt la captive,
L'amitié me défend de lui ravir ſon bien,
Son amour dès long-tems a prévenu le mien;
Son bonheur m'eſt trop cher, pour ne me pas contraindre,
Mais de quoi parlons-nous, lorſque j'ai tout à craindre,
Quand l'ordre du Sultan....

ACHMET.

S'il a pu vous troubler,
Une mère, Seigneur, vous défend de trembler.

ZÉANGIR.

Ma mère! quel garand? Crois-tu donc que j'ignore
Que le pouvoir ſuprême eſt le Dieu qu'elle adore;
Qu'à ce Dieu de tout tems on l'a vue immoler
Le ſang que ſon crédit a pu faire couler.
Dans ſes vaines raiſons j'ai connu ſa contrainte,
Même en louant mon frère elle augmentoit ma crainte.
Ses ſoins me ſont ſuſpects, cher Achmet, & je vois
Qu'il faut au Sultan même expliquer mon effroi.

ACHMET.

A feindre des périls votre crainte s'exerce:
Quoi! Seigneur..... Mais voici la Princeſſe de Perſe.

ZÉANGIR.

Ah! que ſans un Rival mon bonheur ſeroit doux!

SCENE IV.

ZÉANGIR, SOPHIE, ACHMET, ÉMIRE.

SOPHIE.

SEIGNEUR, un juſte effroi me range près de vous:
On dit qu'en ce moment le Prince votre frère

Arrive dans le camp pour attaquer mon père,
Contre tant de valeur quel ſera notre appui ?
En m'adreſſant à vous, je crois parler à lui :
Au nom de l'amitié, dont la chaîne vous lie,
Des efforts de ſon bras défendez ma Patrie.
Quoi ! n'eſt-ce pas aſſez qu'à ſuivre ici ſes pas
Soliman ait réduit la fille de Tachmas ?
Qu'il ait vu tant de fois nos forces diſperſées,
Et loin dans nos Etats ſes frontières tracées ;
Sans chercher des lauriers honteux aux Ottomans,
Et montrer un courroux ſi funeſte aux Perſans ?
L'Europe à ſa valeur offre aſſez de matière :
Qu'il aille à ſon pouvoir l'aſſervir toute entière,
Qu'il ajoute ſes Rois à tant d'autres ſoumis,
De nos divines Loix ce ſont les ennemis.
Mais nous qui, comme lui, ſuivons le ſaint Prophète,
Ne verrons-nous jamais ſa haine ſatisfaite ?
Et verrai-je marcher moi-même contre nous
Un Prince qui prétend au nom de mon époux ?
Qu'il calme le Sultan, qu'il ſauve ma famille,
Qu'il reſpecte Tachmas s'il eſtime ſa fille :
Et ne me forcez point, Seigneur, à le haïr.
En répandant un ſang que je ne puis trahir.

ZÉANGIR.

Madame, dans les ſoins où vous engage un père,
J'aime à ne me point voir diſtingué de mon frère,
Nos cœurs n'en forment qu'un ; & cet heureux rapport,
Quand il faut vous ſervir, nous trouve mieux d'accord.

A tout ce qu'il chérit mon amitié me lie,
J'ai ſes yeux, ſon eſprit, même ardeur, même envie:
Soliman va me voir avec même chaleur,
S'il le faut de la Perſe écarter ſa valeur.
Mais ſi j'oſe à mon tour expliquer mes allarmes,
C'eſt un autre que vous que menacent ſes armes;
Tachmas n'a pas beſoin (je crois) de notre appui,
Et mon frère a cent fois plus à craindre que lui.

SOPHIE.

Votre frère, Seigneur! & quels ſujets de craintes?

ZÉANGIR.

Du Sultan contre lui j'ignore encor les plaintes;
Mais de ce camp pour être aſſemblé ſous ſes loix,
Le ſang de Muſtapha va borner les exploits.

SOPHIE.

Ah! que m'annoncez-vous? Malheureuſe Sophie!

ZÉANGIR.

Je tremble des périls qui menacent ſa vie,
Et dans le juſte crainte où me livrent ſes jours,
Souffrez que je vous quitte & vole à ſon ſecours.

SCENE V.

SOPHIE, ÉMIRE.

SOPHIE.

A PERDRE Muſtapha Soliman ſe prépare!
Qui lui peut inſpirer un deſſein ſi barbare?

Quoi ! le Ciel à moi ſeul adreſſant tous ſes coups,
Sur tout ce qui m'eſt cher attache ſon courroux !

EMIRE.

C'eſt trop tôt vous troubler, & croyez-vous qu'un pere
Conſente à ſe priver d'un bras ſi néceſſaire ?
Mais quand même ſes jours courroient quelque danger,
Eſt-ce à vous de le plaindre & de vous affliger ?
Auteur de tous vos maux, vous ſouhaitez qu'il vive.
Il nous fit dans Tauris l'une & l'autre captive.

SOPHIE.

Je n'ai point oublié que ſes exploits naiſſans
Ont preſque fait tomber l'Empire des Perſans,
Que ſa valeur funeſte à ma famille entière,
Chargea de fers la fille en triomphant du père ;
Mais l'amour en tyran ſçait ſe faire obéir,
Et les tems ſont changés où j'ai dû le haïr.
Tout a pris dans mon ame une face diverſe ;
Et loin de voir en lui l'ennemi de la Perſe,
Je ne vois qu'un Héros qui ma donné ſa foi,
A qui par mes ſermens moi-même je me doi ?
Qui des fiers Ottomans oubliant les maximes,
Prétends m'unir à lui par des nœuds légitimes.
Hélas ! ſi cet amour faiſoit ſes attentats,
Si pour m'avoir aimée on juroit ſon trépas,
S'il périſſoit pour moi ?

EMIRE.

Quelle criante, Madame,
Contre toute apparence agite ainſi votre ame ?

SOPHIE.

Et pourquoi le Sultan en veut-il à ſes jours ?
Quelle vie eut jamais un plus glorieux cours ?
Le punit-on d'avoir aſſervi nos Provinces,
D'égaler jeune encor le nom des plus grands Princes,
De s'attirer les vœux de tous les Ottomans ?
On ne peut l'opprimer que ſur ces fondemens.
De ſes ennemis même il ſçait gagner l'eſtime,
Ce n'eſt que de ſes feux qu'on peut lui faire un crime.
Née au ſein de la Perſe, & fille de Tachmas,
Il ſuffit que ſes yeux me trouvent des appas.
On peut, que dis-je, on peut par un deſtin contraire,
Des projets de ton cœur pénétrer le myſtère ;
Qu'il prétend m'obtenir, & propoſe une paix,
Sans l'aveu du Sultan, & contre ſes ſouhaits.
Le Ciel eſt trop jaloux du bonheur de ma vie,
Pour épargner quiconque a des yeux pour Sophie.
Allons, c'eſt trop languir dans le trouble où je ſuis,
Eclairciſſons ma crainte, & fixons mes ennuis.
Dois-je pour Muſtapha me préparer aux larmes ?
Ou n'ai-je pour mon ſang que de fauſſes allarmes ?
Amante & fille, hélas ! je tremble également
Pour le Trône d'un père, & les jours d'un amant.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RUSTAN, *ſeul.*

CESSE de t'allarmer ; Sultane trop timide,
Je vais bientôt remplir la haine qui te guide :
Le Prince eſt dans les fers, Ciel! quel eſt mon bonheur!
Ma conduite n'eût pas de plus cruel cenſeur.
Jaloux de mon crédit, à tous mes vœux contraire,
Il faloit me garder plus du fils que du père.
Fortune, déſormais je te goûte à loiſir,
D'aujourd'hui je ſuis libre, & d'aujourd'hui Viſir :
Ou plutôt à l'abri de qui m'eût pû détruire,
Je me crois aujourd'hui l'arbitre de l'Empire.
Au Trône des Sultans Muſtapha parvenu,
M'accableroit bientôt, s'il n'étoit prévenu.
Qu'importe qu'à ſes jours l'Empire s'intéreſſe,
Le crime en mes pareils n'eſt point une foibleſſe ;
Qui prétend s'élever doit ne reſpecter rien,
Et verſer tout le ſang qui menace le ſien.
Mais je vois Soliman. Prenons nos avantages,
Et contre un fils ſuſpect redoublons ſes ombrages.

SCENE II.

SOLIMAN, RUSTAN.

RUSTAN.

CETTE guerre ſembloit vous devoir retenir ;
Mais ſans la commencer, vous pouvez la finir.
Seigneur, entre vos mains le Ciel met la victoire,
Et le Prince venu, quand vous n'oſiez le croire,
Par vos commandemens, par mes ſoins arrêté,
Met l'Etat, nos deſtins, vos jours en ſûreté.
Mais achevez, Seigneur. Surpriſe, ſoulevée,
L'armée en murmurant a vu ſon arrivée,
Ses périls ont ému vos Chefs & vos Soldats,
Ils ſe jettoient en foule au devant de ſes pas,
Et l'accuſant tout haut de trop d'obéiſſance,
Lui préſentoient leurs bras armés pour ſa défenſe.
J'en ai même entendu qui pour nouveau Sultan
Ont oſé propoſer.....

SOLIMAN.

J'ai tout appris, Ruſtan,
Et ce trouble ſoudain dont l'armée eſt ſaiſie,
Fait voir qu'il étoit tems de paſſer en Aſie,
De réprimer l'orgueil d'un fils ambitieux,
Qui me croit par mon âge, & ſans force & ſans yeux.
Je ne me repens point malgré ſa renommée,

D'avoir par tes conſeils aſſemblé cette armée;
Mais quel eſt ſon eſpoir, & de quel œil enfin
Ce Prince a-t-il reçu mon ordre de ta main?

RUSTAN.

Sans changer de couleur, ſans plainte, ſans colère,
Tel qu'un fils aſſuré de ſurprendre ſon père,
Qui ſçait par quels détours déſarmer ſon courroux:
Ou, s'il voit qu'il s'abaiſſe en vain à vos genoux,
Sans craindre dans ce camp votre pouvoir ſuprême,
Qui ſe croit en état de vous braver vous-même.

SOLIMAN.

Il a crû m'opprimer ſous ombre de devoir?

RUSTAN.

Et ſeroit-il venu, Seigneur, ſans cet eſpoir?
Chargé d'un attentat qu'il ne ſçauroit défendre:
Comment entre vos mains eut-il oſé ſe rendre?
La préſence du Juge écarte un criminel:
Non, vous n'eûtes jamais d'ennemi plus cruel,
Qui plus jaloux du rang où le Ciel vous fit naître,
Sçut mieux l'art toutefois de ne le point paroître.
Trop foible contre qui fait trembler l'Univers,
Il ſçait que ſes efforts doivent être couverts.
C'eſt ainſi que de loin ſous ombre de ſervice,
Il vient de vous conduire au bord du précipice,
Depuis que par votre ordre éloigné de la Cour,
Pour régir l'Amaſie il changea de ſéjour.
Tel que fut ſon ayeul, & marchant ſur ſes traces,
Il tourna contre vous votre amour & vos graces.

Prodigue des tréſors qui lui furent commis,
Il ſçut dans votre armée acheter des amis ;
Accueillir les mutins, les aigrir, leur complaire
Etoient tous les devoirs qu'il rendoit à ſon pere.
Mes avis trop long-tems ont été mépriſés,
Mais le Ciel à la fin les a favoriſés ;
Et je ne puis aſſez, Seigneur, lui rendre grace
Que vos yeux deſſillés connoiſſent ſon audace.
Quel déplorable ſort attendoit vos vieux ans,
Si ſa lettre coupable eut ſéduit les Perſans ?
Vous alliez éprouver tout un peuple perfide,
Vous tombiez ſous les coups d'une main parricide ;
Et peut-être, Seigneur, dans ce moment affreux.
Vous groſſiriez les noms des Sultans malheureux.

SOLIMAN.

Devois-je attendre, ô Ciel ! ce prix de ma clémence,
Et d'un fils qui faiſoit toutes mes eſpérances ?
Dans le rang où je ſuis je vois avec horreur
Qu'un Sultan doit toujours craindre ſon ſucceſſeur.
Suivons des Ottomans les ſanglantes maximes.
Mais pour me ſatisfaire il faut d'autres victimes.
Le ſang de Muſtapha pour me venger n'eſt rien,
Si celui des mutins ne coule avec le ſien.
Retourne dans le camp, obſerve les complices,
Va, j'attens ton retour pour régler leurs ſupplices.

RUSTAN.

Mais contre un criminel (daignez me pardonner
Si cet ordre, Seigneur, a lieu de m'étonner)

Vous perdez des momens peut-être irréparables,
Chaque inſtant peut groſſir le nombre des coupables.
Vous connoiſſez trop bien l'Hiſtoire des Sultans,
Vous avez gouverné l'Empire trop long-tems.
La mort de Bajazet eſt encor trop récente;
Pour n'employer ici qu'une juſtice lente;
Et qui ſçait ſi bientôt les efforts des mutins,
Ne viendront pas ravir ce Prince de vos mains?
Et s'ils peuvent, Seigneur, une fois le reprendre,
Tout ce qu'en ſa faveur ils voudront entreprendre?
Tant qu'ils auront un Chef ils peuvent tout vouloir,
Ce n'eſt qu'en le perdant qu'ils perdront tout eſpoir,
Les plus ſages craindront de commettre leur tête,
Le reſte en vain voudra ſoutenir la tempête.
Mais il eſt dangereux de flatter leur fureur,
De la gloire & du prix de faire un Empereur.

SOLIMAN.

Fais ce que je t'ordonne, & ſans plus me répondre
Cherche tous les témoins qui le peuvent confondre.
Je ſçais quel eſt ton zèle, & quel eſt mon devoir:
S'il reſte des périls, c'eſt à moi d'y pourvoir.
Va, cours, je n'ai beſoin que de ta diligence.

RUSTAN, *bas.*

Me ſerois-je trop tôt flatté de ma vengeance?

SCENE III.

SOLIMAN, *ſeul.*

HÉLAS! il ne ſçaît pas quand je ſuis outragé,
Pourquoi mon cœur héſite & craint d'être vengé!
De cent climats divers j'aſſemble ici la foudre,
Et prêt à la lancer, je ne ſçais que réſoudre.
O toi, qui vois la peine où je ſuis arrêté,
Ciel, dans ſes châtimens, guide un père irrité.
Tout ſemble d'un perfide ordonner le ſupplice,
Son crime même exige une prompte juſtice.
Quel trouble cependant s'élève dans mon cœur!
D'invincibles remords ſuſpendent ma rigueur.
Je ne puis oublier que ce fils qui m'opprime,
Dès ſes plus jeunes ans mérita mon eſtime;
Qu'il me parut toujours trop digne de porter
Ce Sceptre que bientôt il me faudra quitter.
Je me voyois renaître en ſon jeune courage;
J'eſpérois par ſon bras achever mon ouvrage;
Que l'Univers entier dompté par ſa valeur,
De l'Empire Ottoman combleroit la grandeur;
J'en avois pour garant un long amas de gloire,
Et mes voiſins encor tremblans de ſa victoire.
O mon fils, as-tu pû ſi long-tems m'abuſer!
Quel que tu fus pourtant je ne puis t'excuſer.
Car enfin des Perſans s'il brigue l'alliance,
Où tend & ſon amour & ſon intelligence,

Qu'à

Qu'à dépouiller un père affoibli par les ans,
Et qu'à vendre à Tachmas l'honneur des Ottomans;
De quel étrange ſort ma vieilleſſe eſt ſuivie!
Mille exploits éclatans ont ſignalé ma vie,
La victoire à ma voix, ſoigneuſe d'obéir,
Sembloit avoir fait vœu de ne me point trahir.
Rhodes, qui tant de fois repouſſa mes ancêtres,
Reconnoit depuis moi les Sultans pour ſes Maîtres.
Le Danube & l'Euphrate en cent divers combats,
N'ont point vu Soliman retourner ſur ſes pas;
Et quand je crois jouir du fruit de mes années,
Je vois avec mes jours changer mes deſtinées,
Je vois croître mes ans, & tomber mon crédit,
Tout mon camp m'abandonne & mon fils me trahit!

SCENE IV.

SOLIMAN, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

PUIS-JE eſpérer, Seigneur, que vous daigniez m'entendre?

SOLIMAN.

Parle, quel ſoin t'amène, & que veux-tu m'apprendre?

ZÉANGIR.

Et de qui dans ce jour pourrois-je vous parler,
Que d'un frère innocent que l'on veut accabler.

SOLIMAN.

Mon fils, ton amitié t'appelle à ſa défenſe ;
Mais ſon crime m'oblige à t'impoſer ſilence.

ZÉANGIR.

Vous aurez entendu, Seigneur, ſes ennemis,
Et vous refuſerez d'entendre votre fils ?
Quel crime a donc commis ce Prince déplorable ?
Non ſes ſeuls envieux l'ont pû rendre coupable,
Muſtapha, digne eſpoir de l'Empire Ottoman,
Promet à l'Univers un autre Soliman.
Au ſortir de l'enfance, il parut votre image,
Nos plus fiers ennemis ſentirent ſon courage,
Vous l'admiriez vous-même; & je vous vis cent fois,
Tranſporté de plaiſir, célébrer ſes exploits.
Son nom flattoit vos vœux quand il flattoit les nôtres;
Ses vertus vous ſembloient toucher plus que les vôtres.
Ah! Seigneur, pouvez-vous, ſans crainte & ſans pitié,
Paſſer de tant d'amour à tant d'inimitié ?
Ne vous ſouvient-il plus des vertus de ce Prince ?
Quelle gloire il acquit à régir ſa Province ?
De vos peuples calmés, de vos voiſins vaincus,
Et de vous-même enfin ne vous ſouvient-il plus ?
Juſqu'ici, condamnant nos mœurs & nos maximes,
On ne vous a point vu vous plaire dans les crimes :
Votre règne a fait voir que ſans verſer du ſang,
Un Sultan quand il veut peut ſoutenir ſon rang.
Faudra-t-il retrancher ce jour de votre hiſtoire,
Et vous repentez-vous d'être couvert de gloire ?

Non, que j'oſe ſéduire ici votre bonté,
Muſtapha n'a beſoin que de votre équité.
Près de lui par votre ordre, élevé dès l'enfance;
J'ai de ſes ſentimens l'entière connoiſſance,
Je n'ai vu (ſans vouloir tromper votre courroux)
Que zèle, que tendreſſe & que reſpect pour vous.
Sa conduite & ſa foi n'ont craint que l'impoſture;
Et ſi ſon innocence en ce moment murmure,
C'eſt bien moins des périls qu'il doit avoir prévus,
Que de vous voir, Seigneur, douter de ſes vertus.
Si ce fils malheureux eût craint votre juſtice,
Fût-il venu lui-même affronter ſon ſupplice?
A-t-il pu ſe flatter de trouver endormis
Ceux que ſa ſeule gloire a fait ſes ennemis?
Ou ſans autre ſecours que celui de ſes larmes,
A-t-il cru repouſſer tout l'effort de vos armes?
Non, quoi qu'on vous ait dit pour changer votre cœur,
Il n'a point mérité cet excès de rigueur.
Examinez ſa vie, & tandis qu'il reſpire
Prévenez vos regrets & tous ceux de l'Empire.
Songez, Seigneur, ſongez quand vous le proſcrivez,
A cet illuſtre fils tout ce que vous devez:
De combien de pays ſon bras s'eſt rendu maître:
Chez tous vos ennemis quel eſpoir va renaître:
Que vous avez perdu le fruit de vos deſſeins,
Si l'Empire après vous ne paſſe dans ſes mains.

SOLIMAN.

Ne me retrace point ſes vertus & ſa gloire,

Autant que je le dois j'en garde la mémoire.
Que dis-je ? dans ce jour trop lent à le punir,
J'ai peut-être trop loin porté ce ſouvenir.
Mais toi, qui viens ici me demander ſa grace,
N'appréhendes-tu point que je ne la lui faſſe ?
Examines-tu bien s'il vit par ton ſecours,
Que c'eſt mettre au haſard ta grandeur & tes jours ?

ZÉANGIR.

N'en craignez rien, Seigneur, pour moi ni pour vous-même;
Je ne vois de péril que ſon péril extrême.
Son ſalut, ſa grandeur ſont mon plus cher ſouhait,
Je perds tout, ſi je perds un ami ſi parfait,
Et la mort à mes yeux ſeroit cent fois plus chère,
Que tout le monde acquis par le ſang de mon frère.

SOLIMAN.

Ah! que cet amitié jadis m'eut ſçu charmer !
Quel plaiſir j'aurois pris même à la confirmer !
Mais pour un criminel, mon fils, c'eſt trop d'allarmes,
Sa trahiſon le rend indigne de tes larmes;
Et quoiqu'en ſa faveur tu m'oſes ſoutenir,
Muſtapha malgré moi me force à le punir.

ZÉANGIR.

Il n'eſt point criminel, & c'eſt lui faire outrage.

SOLIMAN.

Sçais-tu ſes attentats pour tenir ce langage ?

ZÉANGIR.

Je ſçais, quoi qu'il ait fait, qu'il n'a pû vous trahir:
Et vous le connoîtrez ſi vous daigniez l'ouïr.

SOLIMAN.

Ah! mon fils, pour calmer le courroux qui m'anime,
Que ne m'eſt-il permis de douter de ſon crime!
Car enfin ne crois pas qu'avide de règner,
Dans un ſang qui m'eſt cher, je cherche à me baigner.
Je voudrois, & le Ciel connoît ce que je penſe,
De toute ma grandeur payer ſon innocence:
Que dis-je, en le mandant malgré ſes attentats,
J'ai ſouhaité cent fois qu'il ne m'obéît pas.

ZÉANGIR.

Ah! Seignenr! s'il eſt vrai, pourquoi ne pas l'entendre?

SOLIMAN.

Je l'entendrois, mon fils, s'il pouvoit ſe défendre.

ZÉANGIR.

Songez quel fut pour vous le reſpect de ce fils.

SOLIMAN.

Il ne m'oppoſera que des pleurs & des cris.

ZÉANGIR.

Qu'importe, s'il ne peut fléchir votre colère,
On n'aura pas du moins de reproche à vous faire:
Et vous-même, Seigneur, quand il ne ſera plus,

Vous n'éprouverez point de remords ſuperflus.
Quelque ſévérité qu'exige ſon offenſe,
Vous ne pouvez aſſez chercher ſon innocence.
Coupable, il vous nieroit en vain ſes attentats;
Et s'il eſt innocent, que ne gagnez-vous pas?

SOLIMAN.

Tu me fais pour un traître une injuſte prière;
Mais je veux te confondre auſſi bien que ton frère,
Et te montrer combien de tout reproche exempt,
J'abhorre de tremper dans le ſang innocent.
Prépare-toi, mon fils, à me rendre juſtice,
Je veux que ton arrêt me venge & le puniſſe;
Que toi-même, témoin de ſa témérité,
Juges ſi j'ai pour lui trop de ſévérité.
Mais s'il ne peut en vain ſe laver de ſon crime,
Ceſſe de t'oppoſer au courroux qui m'anime.

SCENE V.

ZÉANGIR, *ſeul.*

QU'ENTENS-JE, Muſtapha ſeroit-il criminel!
Me faudroit-il ſouſcrire à ſon deſtin cruel?
Mais dois-je avoir des yeux que pour ſon innocence?
Non, non, ſans balancer achevons ſa défenſe,
Du Sultan juſqu'au bout combattons le courroux.
Heureux, s'il ne falloit te parer d'autres coups,
Cher Prince, & quand je plains ton infortune extrême,
Si tu n'avois encore à me craindre moi-même!
A quoi que tes malheurs ſoient déjà parvenus,
Tes plus grands ennemis ne te ſont pas connus.
Ce cœur qui s'intéreſſe à conſerver ta vie,
Eſt le cœur d'un rival, il brûle pour Sophie;
D'indignes mouvemens combattent ſa vertu.
Il me dit, je l'entends, arrête, que fais-tu?
Eſt-ce au fils d'un Sultan de défendre ſon frère?
Que ne profites-tu des leçons d'une mère?
Laiſſe agir Soliman ſans le déſabuſer,
Pour devenir heureux tu n'as plus qu'à l'ôſer.
Regarde à quel degré de bonheur, de puiſſance
Te pourroit élever un moment de ſilence.
Mais à quoi que m'invite un jaloux repentir,
Ne crains pas que ce cœur oſe ſe démentir,

Ton amitié toujours me ſera la plus chère,
Puiſſes tu triompher de même de mon père,
Puiſſe tout ſon courroux à ma haine être égal,
Et le cœur de ton Juge au cœur de ton rival.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MUSTAPHA, *ſeul.*

SOLIMAN me permet de paroître à ſa vue,
Quel eſt ce changement ? quelle grace imprévue ?
Quand je n'attendois plus qu'un funeſte trépas,
Il va pour m'écouter conduire ici ſes pas.
Voudroit-il s'appaiſer & me rendre juſtice ?
Mais, quoi ! dans ce moment tout me devient propice !
J'apperçois Acomat. Quel ſecours, quelle main,
Pour venir juſqu'à moi t'oſe ouvrir le chemin ?

SCENE II.

MUSTAPHA, ACOMAT.

ACOMAT.

RENDEZ grace, Seigneur, à l'amitié d'un frère,
Son ſecours a tout fait auprès de votre père :
Mais ſi vous m'aviez cru moins prompt à vous fier,
Vous n'auriez pas beſoin de le remercier.

MUSTAPHA.

Du Sultan irrité, quoique je doive attendre,
Pouvois-je auprès de lui refuſer de me rendre,
Sans lui perſuader que j'ai pu le trahir?

ACOMAT.

Il falloit tout tenter plutôt que d'obéir,
Plutôt que de venir commettre votre vie
Aux traits de l'impoſture, aux fureurs de l'envie.
Ignoriez-vous, Seigneur, que foible & déjà vieux,
Soliman pour regner emprunte d'autres yeux,
Qu'il écoute Ruſtan, qu'enfin il s'abandonne
A qui veut vous ravir la vie & la Couronne?

MUSTAPHA.

Je ne puis ignorer ce qu'auprès du Sultan,
Peuvent contre mes jours Roxelane & Ruſtan:
Mais malgré tous leurs ſoins employés à ma perte,
Deux fois j'ai triomphé de leur haine couverte;
Moins coupable aujourd'hui que je ne fus jamais,
J'eſpère encor pouvoir détruire leurs projets.

ACOMAT.

Ils n'avoient pas alors des couleurs légitimes;
Mais quel champ n'ont-ils pas pour vous noircir de crimes!
Votre lettre, Seigneur, tombée entre leurs mains,
Vos offres à Tachmas, votre amour, vos deſſeins,
Le Sultan trop facile à ſaiſir tout ombrage,
De ſes peuples pour vous l'eſtime & le ſuffrage,

Par vos fameux exploits le camp trop prévenu,
Que vous dirai-je enfin, votre ſeule vertu.....
Premier fils du Sultan, c'eſt une erreur de croire
Que Soliman en vous aime à voir tant de gloire.
C'eſt un crime ſouvent indigne de pardon,
Que d'avoir ſçu trop tôt s'acquérir un grand nom:
L'exemple d'un ayeul doit vous le faire entendre.
Contre vous le Viſir ira troubler ſa cendre,
Et le Ciel, qui deux fois vous prêta ſon ſecours,
Ne vous a pas promis de vous ſauver toujours.

MUSTAPHA.

Que j'éprouve le ſort, ou contraire, ou propice,
Qu'un père me condamne, ou me faſſe juſtice,
Tranquile j'attendrai ſa grace ou mon trépas:
Il ſuffit que mon cœur ne me condamne pas.
Tu le ſçais, ſi ce cœur eſt coupable d'un crime,
Si l'ardeur de règner eſt celle qui m'anime,
Si d'un père que j'aime, que j'admirai toujours,
Je ſouhaitai jamais de voir finir les jours.
Qu'il garde ſa Couronne & m'accorde Sophie,
Voilà l'ambition dont mon ame eſt ſaiſie;
Sa main eſt le ſeul bien qui tente mon bonheur,
Et je ne veux enfin d'empire que ſon cœur.
Oui, c'eſt elle, Acomat, s'il faut parler ſans feinte,
Pour qui je viens braver les objets de ta crainte,
Et pour qui ſans regret tu me verras périr,
Si je puis ſeulement la revoir & mourir.
Mais on vient, laiſſe-moi remplir ma deſtinée.
C'eſt mon frère, ô bonheur, rencontre fortunée!

SCENE III.

MUSTAPHA, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

AH ! Prince, connoiſſez à mes embraſſemens,
Quel plaiſir à vous voir j'aurois en d'autres tems :
Faut-il que votre vue augmente mes allarmes ?
Ne vous puis-je embraſſer ſans répandre des larmes ?
Tel que vous m'avez vu vous chérir autrefois,
Quand j'appris à combattre, à vaincre ſous vos loix,
Et jeune à vos côtés marchant contre la Perſe,
A fixer des combats la fortune diverſe :
Tel vous me revoyez frémiſſant d'un danger
Qu'avec vous ma tendreſſe aſpire à partager ;
Et vous m'êtes plus cher, quand tout cherche à vous nuire,
Que quand je vous voyois aſſuré de l'Empire,
Et qu'un père charmé d'un fils ſi glorieux,
N'avoit d'autres deſirs que de vous rendre heureux.

MUSTAPHA.

Dans quelle Cour trouvai-je un frère ſi fidele !
Non, je n'accuſe plus la fortune cruelle ;
Et quelque ſoit le ſort qui m'attende en ces lieux,
Prince, tout mon effroi ſe diſſipe à vos yeux.

ZÉANGIR.

Je répondrai, Seigneur, à cet heureux préſage,
Dût de mon amitié mon ſang être le gage.
J'ignore vos malheurs; mais pour les détourner,
Les plus affreux périls ne pourront m'étonner.

MUSTAPHA.

Vous avez aſſez fait pour défendre ma vie;
Mais ſoit que je périſſe, ou je me juſtifie,
Quand de votre amitié vos bontés me font foi,
Puis-je y compter auſſi pour un autre que moi?

ZÉANGIR.

Pour un autre que vous, vous peut-elle être utile?

MUSTAPHA.

Je n'en exige point un effort difficile.
Les jours de ma Princeſſe ici ſont en danger,
Contre ſes ennemis daignez la protéger.

ZEANGIR.

Seigneur.....

MUSTAPHA.

Ecoutez-moi. Dans Tauris élevée,
Par nos Soldats vainqueurs elle fut enlevée,
Malheureuſe captive, & pâle encor d'effroi;
Le fidele Acomat l'amena devant moi.
Que devins-je au moment que je vis tant de charmes!
J'aurois de tout mon ſang voulu payer ſes larmes,

J'oubliai ma victoire, & perdant tous mes droits,
Je fus d'abord moi-même asservi sous ses loix.
En vain je rappellai des haines implacables
De son père & du mien les guerres formidables,
Cette sévère loi qui prescrit aux Sultans
De ne jamais donner de Reine aux Ottomans.
Cependant animé par l'exemple d'un père,
Je lui promis un jour le rang de votre mère,
Elle reçut ma foi. Sans savoir mon amour,
Soliman empressé la manda dans sa Cour.
Pour mon cœur éperdu, quelle triste nouvelle!
Il fallut obéir; son absence cruelle
Fit naître les desseins qui font mes attentats,
J'offris & mon hymen, & la paix à Tachmas;
Sans l'aveu du Sultan, j'osai tout lui promettre.
Un Esclave en secret fut chargé de ma lettre,
Il part: impatient, j'attendois son retour,
Quand je suis averti qu'il a perdu le jour,
Que par des assassins surpris dans l'Assyrie,
Il défendit en vain mes secrets & sa vie.
Que ces secrets, mon sort, ma lettre est en leurs mains;
Que mon père informé par-là de mes desseins,
Frémissant des horreurs dont il me croit capable,
Me poursuit, me déteste, & me traite en coupable.
Son ordre ici m'appelle, & je viens aujourd'hui
Lui rendre tout le sang que j'ai reçu de lui.
Mais je mourrai content malgré mon innocence,
Si celui de Sophie échappe à sa vengeance;

Et ſi la confiant, cher Prince, à votre foi,
Elle retrouve en vous ce qu'elle perd en moi.

ZÉANGIR.

Ah! que m'apprenez-vous!

MUSTAPHA.

Ce qu'avant que j'expire,
L'amour & l'amitié m'obligeat de vous dire.
Me refuſerez-vous ce généreux appui?
Pour le ſang innocent je l'implore aujourd'hui?
Et plus que ſes attraits, les vertus de Sophie,
Valent bien que vos ſoins répondent de ſa vie.

ZÉANGIR.

Je rends autant que vous juſtice à ſes vertus,
Et ſur mon amitié vos droits ſont abſolus;
Mais dans la confiance où votre amour ſe livre,
Que la rigueur du ſort me ſemble vous pourſuivre!

MUSTAPHA.

Je ne murmure point contre ſa cruauté,
Pourvu qu'après ma mort Sophie en ſûreté,
Par vos ſoins.....

ZÉANGIR.

Ah! quels ſoins flattent votre eſpérance,
Non, non, Soliman, vient, prouvez votre innocence;
Puiſqu'il veut vous oüir, je juge à cet effort,
Que vous êtes encor maître de votre ſort.

SCENE IV.

SOLIMAN, MUSTAPHA, ZÉANGIR.

MUSTAPHA.

SEIGNEUR, à vos genoux.....

SOLIMAN.

Preſſé par votre frère,
Prince, j'ai bien voulu ſuſpendre ma colère.
Si je ne conſultois que de juſtes rigueurs,
Si je me conformois à mes prédéceſſeurs,
Si jaloux de mes droits j'aimois à les défendre,
Vous ſçavez à quel ſort vous deviez vous attendre,
Et de quel châtiment l'Empire a vu payer
Tous ceux qui comme vous osèrent s'oublier.
Mais je me ſuis preſcrit des maximes moins dures,
Ma main eſt toujours lente à venger mes injures;
Et quand mon intérêt me contraint à punir,
Ma clémence eſt toujours prête à me retenir.
Je n'apporte en ces lieux ni vengeance, ni haine,
Vous pouvez vous défendre, & m'appaiſer ſans peine;
Mais avant toute choſe, eſt-ce votre deſſein
De me déſavouer cette lettre & ce ſeing?

MUSTAPHA.

Ce déſaveu, Seigneur, eſt loin de ma penſée:
Cette lettre eſt de moi, c'eſt moi qui l'ai tracée.

SOLIMAN.

SOLIMAN.

C'eſt toi! Quelle raiſon a donc pû t'émouvoir
A trahir ton pays, ton ſang & ton devoir ?
A conſpirer ma perte, à prétendre à l'Empire,
A ſéduire tous ceux qui t'y pourroient conduire!
A t'unir à Tachmas par un nœud ſolemnel,
A feindre pour ſa fille un amour criminel :
Et déjà t'érigeant en maître de la terre,
A promettre la paix à qui je fais la guerre.

MUSTAPHA.

De tous ces attentats dont on veut me noircir,
Seigneur, en peu de mots je vais vous éclaircir
L'amour ſeul fait mon crime, à l'hymen de Sophie
Le deſtin a lié le bonheur de ma vie :
Pour obtenir un bien qui fait tous mes ſouhaits ;
A Tachmas, il eſt vrai, je propoſai la paix,
Je voulus à mes vœux le rendre favorable :
Ne l'ai-je pû, Seigneur, ſans devenir coupable ?
Au rang qu'à votre Eſclave on vous vit aſſurer
La fille de Tachmas ne peut-elle aſpirer ?
Et ce Prince, abattu par plus d'une victoire,
Ne fut-il pas aſſez vaincu pour votre gloire ?
Sa fille eſt dans vos fers, & nos heureux combats,
Des débris de ſon trône ont groſſi vos Etats.
Babylone & Tauris parlent de ſa défaite.
Pourquoi pourſuivre un Roi protegé du Prophête,
Lorſqu'en des champs ſemés de plus juſtes lauriers,

L'Europe diviſée appelle vos guerriers ?
Là, trouvant ſous vos mains des palmes toutes prêtes,
Vous n'irriterez point le Ciel par vos conquêtes ;
Là vous accorderez dans votre ambition,
Votre gloire, l'Etat, & la Religion.
Ce ſont là les raiſons qui doivent me défendre,
Et qu'un fils malheureux vous auroit fait entendre,
Si le Ciel ou ſi ceux qui veulent m'opprimer,
M'avoient laiſſé le tems de vous en informer.

SOLIMAN.

Ta lettre n'eſt l'effet que d'un feu téméraire.
Et tu n'as point tramé la perte de ton pere?
Que je te plains, mon fils, ſi, voulant m'appaiſer,
Par ces vaines raiſons, tu penſes m'abuſer.

MUSTAPHA.

Que ce ſincère aveu vous calme, ou vous aigriſſe,
Ce que je crains, Seigneur, n'eſt pas votre juſtice :
Mais quand vous m'accuſez d'abuſer votre foi,
Ne puiſſiez-vous jamais en accuſer que moi.

SOLIMAN.

Et quel autre que toi veux-tu que je ſoupçonne ?

MUSTAPHA.

Pour me juſtifier je n'accuſe perſonne,
Et pour ſuivre un diſcours qui vous ſeroit ſuſpect,
A ce qui vous eſt cher je dois trop de reſpect.

SOLIMAN.

Quels reſpects, quels égards tu fais ici paroître,
Il falloit te montrer moins perfide & moins traître,
Moins avide du trône..... Hé! quoi, ne pouvois-tu,
Quand ſous le faix des ans je ſuis preſque abattu,
Quand l'âge de mon front détache ma Couronne,
Attendre mes honneurs du ſang qui te les donne?

MUSTAPHA.

Ah! ne m'accablez pas d'un reproche cruel!
Puniſſez-moi, Seigneur, ſi je ſuis criminel.

SOLIMAN.

Où donc a commencé ton amour pour Sophie?

MUSTAPHA.

Quand Tauris ſous vos loix par moi fut aſſervie.

SOLIMAN.

Les yeux de ta Captive ont-ils dû te charmer?

MUSTAPHA.

Dépendoit-il de moi de ne la pas aimer?

SOLIMAN.

Quelle pitié m'entraîne à trop croire un coupable?
Mais cet amour enfin le crois-tu pardonnable?
Quel ennemi, quel ſang, tu ne l'ignorois pas,
Me fut plus odieux que celui de Tachmas?

MUSTAPHA.

Cette raiſon, Seigneur, auroit pû me contraindre,
Si l'amour me laiſſoit capable de rien craindre,
Mais je ſuis prêt ſans peine à renoncer au jour,
Si vous ne puniſſez en moi que mon amour.

SOLIMAN.

Qu'un père par ſon fils eſt facile à ſéduire !
Vois quel eſt l'ennemi que tu prétends détruire :
Je puis te condamner, & même je le doi,
L'appareil qui me ſuit fut dreſſé contre toi :
Juſtement indigné d'un projet qui m'offenſe,
J'avois juré ta perte en partant de Byzance,
Dans ce camp, à mes yeux tu devois la trouver ;
J'héſite toutefois, & n'oſe l'achever.
Non que ton innocence éclate ſans nuage,
Mais je ne la veux point éclaircir davantage,
J'aime mieux t'immoler ma crainte & mes tranſports,
Que de te condamner avec quelques remords.
Mes jours qui ne ſont plus qu'ennuis & que foibleſſe,
N'ont pas beſoin, mon fils, d'un ſurcroit de triſteſſe.
Tiens, avec cette lettre où ton crime eſt tracé,
Reprends tout mon amour qu'elle avoit effacé,
Je me rends tout à toi, rends-toi tout à moi-même,
Ne te ſouviens jamais de ce péril extrême ;
Mon fils, mets en oubli ta faute & mon pardon,
Et reviens comme moi ſans feinte & ſans ſoupçon.
Pour peine ſeulement, ſouffre que je t'impoſe

D'étouffer une ardeur où ma haine s'oppoſe :
Adreſſe ailleurs tes vœux, & ne t'obſtine pas
D'aimer qui je déteſte, & le ſang de Tachmas ;
Tant que je te verrois ſoupirer pour ſa fille,
Ma haine confondroit mon fils dans ſa famille :
Toujours quelque ſoupçon viendroit me tourmenter,
Que j'eſſayerois peut-être en vain de ſurmonter.

MUSTAPHA.

Eſt-ce me pardonner que me ravir Sophie ?

SOLIMAN.

A me déſobéir il y va de ta vie ;
Et quand pour te ſauver je triomphe de moi,
Ne feras-tu donc rien pour me prouver ta foi ?

MUSTAPHA.

Eſt-ce l'unique effort que vous puiſſiez prétendre ?
Demandez-moi mon ſang, & je vais le répandre ;
Mais Sophie a mon cœur, je ne la puis haïr,
Et vous le promettrois pour vous déſobéïr.

SOLIMAN.

Ah ! c'eſt trop écouter un amour qui me brave,
Crois-tu de mes bontés me voir toujours l'eſclave,
Qu'à la fin mon courroux ?... Muſtapha, c'eſt aſſez
Que je veuille oublier vos attentats paſſés.
Deux fois à vous punir ne forcez point un père,
On ne commande pas toujours à ſa colère.
Ne vous aſſurez point ſur un bonheur égal,

Le délai d'un moment peut vous être fatal.
Reprenez dès ce jour la route d'Amaſie,
Craignez de ranimer ma vengeance aſſoupie;
Et quoi qu'une captive ait ſur vous de pouvoir,
Partez ſans lui parler, & même ſans la voir.

SCENE V.

MUSTAPHA, ZÉANGIR.

MUSTAPHA.

PRINCE, c'eſt maintenant qu'il faut que je confie
A vos ſoins généreux le deſtin de Sophie..

ZÉANGIR.

Seigneur.....

MUSTAPHA.

Ma mort eſt sûre! Hé! pouvez-vous penſer
Qu'au ſeul bien qui m'eſt cher je puiſſe renoncer?
De quoi me ſerviroit ce pardon, cette grace:
De mes jours épargnés que veut-on que je faſſe?
D'où renaîtra le calme en mon eſprit troublé?
Ah! la foudre en tombant m'auroit moins accablé.
Quoique me préparât le courroux de mon père,
Je n'en attendois pas un arrêt ſi ſévère.
Quand je vins en ces lieux affronter le trépas,
L'eſpoir d'y voir Sophie y conduiſit mes pas.

Ma mort, qu'en arrivant je crus preſque infaillible,
Dans cet eſpoir charmant me parut moins terrible ;
Pour elle mille fois, je m'y fuſſe expoſé,
Et ſes regards ſont tout ce qui m'eſt refuſé.
Non, non, que Soliman reprenne ſa colère,
Et me laiſſe jouir des yeux qui m'ont ſçu plaire.
Tout ce qu'en les cherchant je brave de haſards,
Ne ſçauroit égaler un ſeul de leurs regards.

ZÉANGIR.

Ah ! Prince ; par l'objet que votre cœur adore,
N'allez point à la mort vous expoſer encore.

MUSTAPHA.

Dût le jour qui me luit être mon dernier jour,
Je ne ſçaurois partir ni vaincre mon amour.

ZÉANGIR.

Non, vous ne ſuivrez point cette funeſte envie,
Quelles raiſons pourroient défendre votre vie ?
Pour vous juſtifier tout effort ſeroit vain,
Ne tentez pas deux fois un pardon incertain.
Mille ſoupçons conçus avec trop d'apparence,
Aux bontés du Sultan impoſeroient ſilence.
Sa clémence pour vous a rempli tous ſes droits,
Et vous l'allez aigrir pour la dernière fois.

MUSTAPHA.

Mon cœur, je vous l'ai dit, ne craint que pour Sophie.

ZÉANGIR.

Non, vous ne craignez point, mon frère, pour ſa vie ;
Sans doute ſi ſes jours vous étoient précieux,
Vous n'héſiteriez point à partir de ces lieux.
En demeurant ici que prétendez-vous faire,
Que de livrer Sophie au courroux de mon père ;
Le Sultan, ſans reſpect pour ſon ſexe & ſon rang,
Ira lui demander compte de votre ſang.
Votre mort à ſes yeux la rendra criminelle,
Et quand même ſes coups éclateroient loin d'elle,
Pourra-t-elle ſurvivre à la juſte douleur
D'avoir par ſes regards cauſé votre malheur ?
Ne vaudroit-il pas mieux, modérant cette envie,
Attendre que le Ciel vous unit à Sophie ?
Vous pouvez vous flatter d'un bonheur aſſuré,
Tout peut facilement changer à votre gré,
Un père d'un autre œil peut voir votre conſtance,
Vous pouvez le fléchir par votre obéiſſance ;
Et moi-même, s'il faut pour calmer ſon courroux,
Je ne ceſſerai point de lui parler pour vous.

MUSTAPHA.

En quel extrémité votre conſeil me jette?
Que penſera Sophie apprenant ma retraite ?
Ce départ à ſes yeux paroîtra concerté ;
Et jugeant de mes feux par ma timidité,
Sans doute elle croira qu'ailleurs mon ame épriſe,
J'inſulte à ſes malheurs, l'oublie & la mépriſe.

ZÉANGIR.

Vous conſerver pour elle, eſt-ce la mépriſer?

MUSTAPHA.

Chargez-vous donc du ſoin de la déſabuſer.
Dites-lui qu'elle ſeule à ce départ m'engage;
Empruntez d'un amant le cœur & le langage,
Que vos yeux, vos diſcours, tout lui prouve ma foi,
Cherchez tous les momens pour lui parler de moi;
Rendez-lui tous les ſoins enfin dans mon abſence,
Qu'elle auroit dans ces lieux reçus de ma préſence.

ZÉANGIR.

Vous n'avez pas beſoin, Prince, de ce ſecours,
Sophie à votre ſort a conſacré ſes jours,
Elle vous l'a juré, ſa foi doit vous ſuffire.

MUSTAPHA.

Non, ce n'eſt pas aſſez, mon frère, il faut lui dire
Où je me vois réduit par un ordre inhumain,
Et je ne puis partir ſans en être certain.

ZÉANGIR.

Daignez me diſpenſer d'un ſoin peu néceſſaire,
L'oſerois-je après tout, ſans irriter mon père;
Il vous fait de la fuir une ſévère loi,
Ses ordres ſeront-ils moins rigoureux pour moi.

MUSTAPHA.

Ah! vous ne devez point redouter ſa vengeance,

Vous n'êtes point ſujet à la même défenſe;
Le Sultan ne m'eût point obligé de partir,
Sans mon amour auquel il ne peut conſentir;
Cette raiſon vous met à couvert de l'orage,
Vous n'aimez point Sophie.

ZÉANGIR *à part.*

O Ciel!

MUSTAPHA.

Et ſans ombrage,
Le Sultan vous verra lui rendre tous les ſoins
Que j'exige de vous dans mes preſſans beſoins.
Ma deſtinée enfin eſt en votre puiſſance,
Je ne puis m'éloigner qu'avec cette aſſurance.
Si l'ordre du Sultan vous donne trop d'effroi,
Prince, je ne veux point vous expoſer pour moi;
Je ne mérite pas un ſi grand ſacrifice,
C'eſt à moi de périr s'il faut que l'un périſſe.
Livrez à ſon amour, un frère malheureux,
Et ne combattez plus le plus cher de mes vœux.

ZÉANGIR.

Jamais de vos malheurs je ne ſerai la cauſe,
J'obéis à la loi que votre amour m'impoſe.
Oui, je verrai Sophie, & j'y porte mes pas,
Plus long-tems dans ces lieux ne vous arrêtez pas;
Mais l'ordre du Sultan, ſon courroux, ſa juſtice,
Dans ce moment n'eſt pas mon plus grand ſacrifice.

SCENE VI.

MUSTAPHA, *ſeul.*

QUEL eſt ce ſacrifice, & qu'eſt-ce qu'il entend !
Pourquoi n'oſe-t-il pas l'avouer en partant ?
Pourquoi, lorſque mes feux cherchent ſon aſſiſtance,
Tant de foibles raiſons & tant de réſiſtance !
Croirai-je qu'un ami de qui je tiens le jour.....
Non, non, je ne ſçaurois accuſer ſon amour,
Mon frère eſt trop jaloux de conſerver ma vie ;
Il s'eſt troublé pourtant au ſeul nom de Sophie.
J'ai vu que ſes regards ſe déroboient aux miens :
Ah ! par mes ſentimens je dois juger des ſiens,
Il a vu la Princeſſe, & contre tant de charmes
Il aura vainement combattu ſes allarmes.
Il l'aime, & l'amitié qui lui parle pour moi
Lui fait craindre un péril qui menace ſa foi.
Où le Ciel réduit-il mon infortune extrême ?
Quoi ! j'aurois un rival dans un frère que j'aime ?
Mais quand il le ſeroit, dois-je m'en allarmer ?
Son amour, je le vois, ne veut point m'opprimer.
Vain eſpoir ! aujourd'hui s'il triomphe avec peine,
Demain il peut céder au penchant qui l'entraîne.
Quels indignes ſoupçons me viennent agiter ?
Contre un ami ſi sûr puis-je les écoûter ?

Partons ; mais quoi partir ſans ſçavoir ſi l'abſence
N'a point de ma Princeſſe affoibli la conſtance.
Je trouverai peut-être en un jour ſi fatal,
Une Amante infidelle auſſi bien qu'un rival.
Voyons Sophie, il faut que je me ſatisfaſſe :
Je n'examine plus ni péril, ni menace ;
La mort la plus terrible a pour moi moins d'horreur,
Que de pouvoir douter un moment de ſon cœur.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, EMIRE.

SOPHIE.

PORTE ailleurs des conſeils que je ne ſaurois ſuivre,
Si Muſtapha périt, que m'importe de vivre ?
Je ne crains point pour moi la mort & le danger,
Je viens ſçavoir ſon ſort, & veux le partager.

EMIRE.

Madame, s'il ſuccombe au coup qui le menace,
D'un œil ferme & conſtant ſoutenez ſa diſgrace.
Ce Prince en arrivant s'eſt vû charger de fers,
Les Soldats de leurs cris en font gémir les airs,
Et tout le camp pour lui ſenſible & favorable,
Fut-il même innocent, l'a pu rendre coupable.

SOPHIE.

Malheureux Soliman, contre un ſi digne fils,
De ta ſeule rigueur prendrois-tu des avis ?

EMIRE.

Dans le ſang Ottoman la clémence eſt bien rare,
On peut être cruel ſans paſſer pour barbare :
L'ombre d'un crime ici, pour ſoutenir ſon rang,

Fait taire le mérite & l'intérêt du ſang.

SOPHIE.

Ah ! laiſſe à mes douleurs encor quelqu'eſpérance,
Ne force pas mes pleurs à couler par avance,
Dis-moi plutôt, dis-moi, pour en tarir le cours,
Qu'à ce Prince chéri le Ciel doit ſon ſecours.
Contre tous ſes périls raſſure mon courage.
Pour lui je prolongeai mes jours, mon eſclavage,
J'oubliai que par lui mon pere fut vaincu,
S'il vit, je vis pour lui, s'il meurt, j'ai trop vécu.
J'eſpère cependant aux bontés de ſon père,
J'eſpère en l'amitié de ſon généreux frère.
Mais que dois-je penſer ? il porte ici ſes pas ;
Vient-il de Muſtapha m'annoncer le trépas ?

SCENE II.

ZÉANGIR, SOPHIE, EMIRE.

ZÉANGIR.

MADAME, de vos pleurs que la ſource tariſſe,
Il n'en faut pas verſer dans un jour ſi propice ;
Le Sultan a laiſſé déſarmer ſa rigueur,
Et mon frère a repris ſa première faveur.

SOPHIE.

Ah ! Seigneur, je pourrois le revoir & l'entendre ?

A cet heureux deſtin je n'oſois plus m'attendre :
Mais quoi, s'il étoit vrai, faudroit-il qu'aujourd'hui
J'appriſſe ce bonheur d'un autre que de lui ?

ZÉANGIR.

Et c'eſt ſur quoi ie viens juſtifier mon frère,
Il eut calmé vos pleurs, s'il avoit pû le faire.

SOPHIE.

S'il l'avoit pû, Seigneur ? quel obſtacle inconnu,
Dans ce ſoin innocent peut l'avoir retenu ?

ZÉANGIR.

Moi, Madame.

SOPHIE.

Qui, vous ?

ZÉANGIR.

Par un conſeil propice
J'ai voulu détourner ſes pas du précipice,
Et vous-même avouerez, ſi ſes jours vous ſont chers,
Que c'étoit peu pour nous d'avoir briſé ſes fers,
Du Sultan irrité, calmé la barbarie,
Si ſon départ encor n'eut aſſuré ſa vie.

SOPHIE.

Il eſt parti, Seigneur ! Emire, ſoutiens-moi.

ZÉANGIR.

Peut-il mieux vous prouver ſon amour & ſa foi ?
Ah ! ne condamnez point ſa retraite imprévue,

Vous eussiez trop payé le plaisir de sa vue.
Soliman informé de vos feux mutuels,
L'a contraint à vous fuir par des ordres cruels.
Prêt à ne consulter qu'une affreuse vengeance;
S'il ôsoit vous revoir après cette défense,
Je sens toute l'horreur de cet éloignement,
Mais je n'ai dû songer qu'à sauver votre Amant.
Non, pourtant que la crainte ait rien pu sur son ame,
Il faut rendre justice à l'ardeur qui l'enflâme,
Je l'ai vu du Sultan mépriſant la fureur,
Se livrer tout entier aux transports de son cœur,
Et de ses jours proscrits par un ordre funeste,
Vouloir à vos genoux sacrifier le reste.

SOPHIE.

Quel vain soulagement au trouble de mes sens!
Est-il quelque apparence à tout ce que j'entends?
D'une innocente ardeur, d'un amour légitime,
Soliman à son fils ose-t-il faire un crime?
Imposer à ce fils ou l'exil, ou la mort,
De la peine à l'offense est-il quelque rapport?
Je n'en murmure point pour assurer ta vie,
Prince, c'est mon bonheur, c'est moi qu'on sacrifie.

ZÉANGIR.

Vous, Madame? & mon père a-t-il pu sans courroux,
Etre témoin des feux que son fils sent pour vous?
Soliman de l'amour a senti la puissance,
Il sçait à quoi souvent porte sa violence.

Que

Que dis-je, il voit ſon fils qui ſe croit tout permis,
Il le voit s'allier avec ſes ennemis,
Leur promettre la paix ſans daigner l'en inſtruire,
Et décider lui ſeul du deſtin de l'Empire :
Pouvoit-il faire moins, jaloux de ſon pouvoir,
Que de forcer ce fils à partir ſans vous voir ?
Et ſans une profonde & prompte obéiſſance,
Votre Amant pouvoit-il mériter ſa clémence ?

SOPHIE.

Si je pouvois le voir un moment !

ZÉANGIR.

Ah ! tremblez
Pour vos jours, pour les ſiens, ſi vos vœux ſont comblés.

SOPHIE.

Hélas !

ZÉANGIR.

En le preſſant de fuir votre préſence,
J'ai condamné cent fois ſon trop de réſiſtance ;
Et l'excès des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
A pû ſeul m'engager à vous parler pour lui.
Non, je ne viendrois pas vous jurer qu'il vous aime,
S'il avoit pû, pour vous, ceſſer d'être lui même,
Madame ; & c'eſt aſſez, pour vous prouver ſa foi,
Que je me ſois chargé de ce cruel emploi.

SOPHIE.

Quoi ! Seigneur ?

ZÉANGIR

Que faut-il que je vous diſe encore?
Il vit pour vous, il fuit, parce qu'il vous adore;
Et moi, par des raiſons que je cache à vos yeux,
Je vais, s'il m'eſt permis, m'écarter de ces lieux.
Loin de vous mon repos, mon bonheur, tout m'appelle,
J'ai rempli les devoirs d'une amitié fidelle,
De votre heureux Amant j'ai conſervé les jours,
C'en eſt aſſez. Adieu; pour aſſurer leurs cours,
Souvenez-vous du moins, tant que vivra mon père,
Qu'il vous eſt important de ne plus voir mon frère.

SCENE III.

SOPHIE, EMIRE.

SOPHIE.

QUEL trouble eſt dans ſes yeux, & pourquoi me laiſſer;
Mais de quoi mon eſprit va-t-il s'embarraſſer,
Quand Soliman détruit ma plus chère eſpérance?
Le barbare à ſon fils interdit ma préſence;
Nous ſommes ſéparés par des ordres cruels,
Et mes regards pour lui ſont devenus mortels.
O défenſe, ô rigueur! dont je dois trop me plaindre,
De ce jour malheureux que n'ai-je point à craindre?
Je tremble, qu'en ſes droits Muſtapha rétabli,

Ne mette ſon amour & le mien en oubli ;
Sorti de ce péril, tout doit le lui preſcrire ;
La vengeance d'un père & l'eſprit d'un Empire.
Le tems qui rallentit les plus vives ardeurs,
L'abſence..... O déſeſpoir ! ô mortelles frayeurs :
Hélas ! mais qu'ai-je dit ? je le vois qui s'avance.
Ah ! pour ſauver ſes jours évitons ſa préſence.

SCENE IV.

SOPHIE, ÉMIRE, MUSTAPHA.

MUSTAPHA.

MADAME, quel accueil reçois-je ici de vous,
Quand peut-être je viens mourir à vos genoux ?
Pouvez-vous à mes yeux vous dérober ſans honte ?
Me payez-vous ainſi des périls que j'affronte ?
Après ſix mois d'abſence, & d'un long déſeſpoir,
Madame, en me fuyant, devez-vous me revoir ?

SOPHIE.

Prince, vous ſçavez trop pourquoi je vous évite :
Eloignez-vous. Partez.....

MUSTAPHA.

Si vous êtes inſtruite

D'un ordre qui devroit me donner quelque effroi,
Son injuſte rigueur ne regarde que moi.
Du deſſein que j'ai pris, rien ne peut me diſtraire,
Je vous ſuivrai par-tout, même aux yeux de mon père;
Et ſes injuſtes loix ne ſçauroient empêcher,
Que mes derniers regards ne viennent vous chercher.

SOPHIE.

Ah! Prince, obéiſſez, abandonnez Sophie,
Fuyez loin de ces lieux, aſſurez votre vie.

MUSTAPHA.

Je pourrois m'éloigner, ſûr d'être aimé de vous,
Mais je ne puis partir amoureux & jaloux.

SOPHIE.

Vous jaloux, craignez-vous ſi peu de me déplaire?

MUSTAPHA.

Pour comble de malheurs, je le ſuis de mon frère.
Et l'affreux déſeſpoir de perdre votre cœur,
Des périls que je cours bannit toute l'horreur.
Dans ces lieux près de vous, c'eſt-là ce qui m'attire,
De ſon ſort & du mien, Madame, il faut m'inſtruire.
Ne craignez point ici d'augmenter mes malheurs,
Si vous m'aimez, je pars; ſi vous l'aimez, je meurs.

SOPHIE.

Ah! ſi ma foi ſuffit pour ſauver votre tête,
Partez & ſurmontez l'effroi qui vous arrête.

Vous ſoupçonnez à tort ce frere généreux ;
Il eſt digne, Seigneur, d'un deſtin plus heureux.
S'il eſt vrai que ſes yeux trouvent en moi des charmes,
Jamais rival n'a moins mérité vos allarmes ;
Je viens de le voir preſque irrité contre moi,
Que j'aie un ſeul moment douté de votre foi.
Je me puis plaindre ici de vos injuſtes craintes.
Mais ſans nous arrêter à de frivoles plaintes,
Seigneur, il me ſouvient en quelle heureuſe main
La fortune à Tauris dépoſa mon deſtin ;
Ce ſouvenir n'a pû ſortir de ma penſée,
Il m'a fait oublier ma liberté paſſée.
C'eſt lui qui, loin des lieux où vous paſſiez vos jours,
De ma vie ennuyeuſe a ſoutenu le cours.
Je l'avoûrai ; Sophie, après votre victoire,
N'eut pas ſervi long-tems de gage à votre gloire,
Si l'amour que le tems n'a fait que redoubler,
N'eut retenu mon bras tout prêt à m'immoler.

MUSTAPHA.

Ah ! contre des ſoupçons qui vous ont fait injure,
Qu'un mot de votre bouche aiſément me raſſure ?
Après tant de bontés mon tendre cœur jamais.....

SOPHIE.

Prince, partez ; content de l'aveu que je fais.
Dans ce moment, helas ! mille frayeurs m'agitent,
Peut-être de ce tems vos ennemis profitent,
Vous en avez, Seigneur, qui ne dorment jamais.
Je crois voir le Sultan ſouſcrire à leurs ſouhaits,

Séduit par leur conſeil, proſcrire votre tête,
Et la main des muets qui contre vous s'apprête.
Nous ſommes en des lieux de toutes parts ouverts,
Peut-être en ce moment ſommes-nous découverts.
On vient. Ciel, ſur moi épuiſe ta vengeance,

SCENE V.

SOLIMAN, MUSTAPHA, SOPHIE, ÉMIRE.

SOLIMAN.

JE vous revois ici, Prince, après ma défenſe?
Qui peut vous retenir encor dans ce ſéjour?

MUSTAPHA.

Ma gloire, mon devoir, Seigneur, & mon amour,
Mais que ſert-il ici de vouloir me défendre?
Je ſçai trop déſormais à quoi je dois m'attendre.
Vengez-vous; auſſi-bien je ne pourrois jamais
Renoncer à Sophie, & remplir vos ſouhaits.
Je la vis à Tauris, je lui promis l'Empire,
Je veux m'en ſouvenir autant que je reſpire;
Et s'il m'eſt défendu de lui donner ma foi,
J'accomplis mes ſermens autant qu'il eſt en moi:
J'oſe dire pourtant que ſi trop de conſtance
A pû vous offenſer, c'eſt là ma ſeule offenſe.
Toujours prêt à remplir vos ordres abſolus,

Je me ſuis efforcé d'imiter vos vertus.
Le tems que j'ai vécu n'a rien qui ne me flatte,
J'ai porté votre nom au-delà de l'Euphrate;
Et s'il falloit encor, par cent périls divers,
En ſemer la terreur au bout de l'Univers,
A tous vos ennemis rendre ce bras funeſte,
Je ſçaurois de mes jours vous conſacrer le reſte.
Mais qu'il faille vous plaire en trahiſſant ma foi,
Seigneur, c'eſt pour mon cœur une trop dure loi:
Je ne ſuis pas aſſez avare de ma vie,
Pour vouloir la ſauver par une perfidie.
Au gré de vos deſirs, décidez de mon ſort,
Mon amour ne ſçauroit finir que par ma mort.

SOLIMAN.

Ah, traître! mais comment puis-je ſouffrir qu'il vive?

SCENE VI.

SOLIMAN, SOPHIE, EMIRE.

SOPHIE.

ENTENDRAS-TU, Sultan, la voix de ta Captive?
Quelle injuſte fureur vient ici t'agiter?
Eſt-ce contre ton fils que tu dois éclater?
Fille du grand Tachmas, ſon ſang de veine en veine

En moi contre le tien a fait couler ſa haine.
Tachmas pourſuit ta perte, & te haït moins que moi,
Et je puis plus que lui pour me venger de toi.
Du ſang de tes Sujets fit-il rougir la terre,
Entre ton fils & toi je fais naitre la guerre;
Oſeras-tu punir ce fils ſi glorieux,
Et reſpecter un ſang qui doit t'être odieux?
Venge toi de ce fils, mais ſur celle qu'il aime
Tu le verras alors rendu tout à lui-même,
Reprendre ſes vertus, & docile à ta voix
Remplir tous tes deſirs comme il fit autrefois.
Ton intérêt t'en fait une loi néceſſaire,
Ce ſera te venger de la fille & du père,
Tachmas à Soliman pouvoit trop inſulter,
De la mort de ton fils, s'il pouvoit ſe vanter,
Et s'il voyoit périr par les yeux de ſa fille,
L'eſpoir des Ottomans, l'appui de ta famille.

SOLIMAN.

Je conçois vos raiſons, & celles de mon fils,
Craignez que vos conſeils ne ſoient bientôt ſuivis.
Retirez-vous.

SCENE VII.

SOLIMAN, *ſeul.*

QUEL eſt le fruit de ma clémence?
Juſqu'à quand regnerai-je avec trop d'indulgence?
Et gardant pour un traître un indigne amitié,
Prendrai-je des conſeils de ma ſeule pitié?
Falloit-il l'épargner, lorſque de ſes outrages
J'avois entre les mains d'aſſurés témoignages?
Qu'il meure! vengeons nous... mes ayeuls plus cruels
On fait perir cent fois leurs fils moins criminels.
Qu'il meure, ç'en eſt trop; mais ſi je le condamne:
N'eſt-ce pas condamner mes feux pour Roxelane?
Elle regne, & l'Empire eſt le prix de ma foi.
Punirai-je en mon fils ce que j'approuve en moi?
Mais quoi! lui pardonner quand je ſçais par moi-même,
Tout ce que peut l'amour, quand l'amour eſt extrême?
Si j'ai donné l'Empire à qui charma mes yeux,
Mon fils dans ſes ardeurs ſe contiendra-t-il mieux?
Et qui me répondra qu'en mépriſant ſa grace,
L'amour ſeul eſt entré dans ſa coupable audace?
Peut-être eſt-ce un prétexte à de plus noirs projets.
Ah Ciel, ſe pourroit-il! pénétrons ſes ſecrets;
Et s'il faut que ſur lui tombe encor quelque indice.....
Mais Ruſtan vient, il faut que je m'en éclairciſſe.

SCENE VIII.

SOLIMAN, RUSTAN.

SOLIMAN.

JE t'ai chargé de ſuivre un bruit ſéditieux ;
Rends-moi compte, Ruſtan, de ce qu'ont vû tes yeux ?

RUSTAN.

Je ne veux point, Seigneur, augmenter vos allarmes ;
Mais par tout dans le Camp le ſoldat prend les armes.
Ce n'eſt plus un complot de peu de révoltés,
Le nom de Muſtapha vole de tous côtés.
On prétend l'arracher des mains qui le retiennent ;
Les uns ont commencé, les autres les ſoutiennent,
En vain des plus mutins j'ai voulu me ſaiſir,
On ne reconnoit plus ni Sultan, ni Viſir.
A peine même, à peine un gros de janiſſaires
Se déclare pour vous autour de ces barrieres,
Et s'apprête à garder cet aſyle ſacré,
Qui par les Ottomans fut toujours révéré.

SOLIMAN.

Ah, perfide ! voilà le deſſein qui s'arrête,

Tu me braves déjà, tu te crois à leur tête :
Mais tu n'es pas encor le Maître de ces lieux.

RUSTAN.

Votre aſpect calmera tous les ſéditieux,
Pourvu que Muſtapha retenu dans vos tentes,
Ne puiſſe ſoutenir des troupes inſolentes.

SOLIMAN.

Ce n'eſt point là, Ruſtan, que doit être borné
Mon courroux contre un traître à qui j'ai pardonné.
J'avois malgré tes ſoins écouté ma clémence ;
Il faut à mes bontés égaler ma vengeance ;
Mais ſes noirs attentats m'ont aigri ſans retour,
Et je jure à tes yeux qu'il mourra dès ce jour.

SCENE IX.

RUSTAN, *ſeul.*

A LA fin je triomphe ; & le deſtin propice,
De mes ſoins les plus chers couronne l'artifice.
Mais ſans perdre un moment de nos heureux projets ;
Allons à Roxelane apprendre le ſuccès.

SCENE X.

ROXELANE, RUSTAN.

ROXELANE.

AH, Ruſtan ! eſt-ce ainſi que tu tiens ta promeſſe ?
Mon ennemi triomphe, & rit de ma foibleſſe ;
Et je l'ai vu tantôt d'un œil plein de courroux
Me braver, m'inſulter.....

RUSTAN.

Ne craignez plus ſes coups,
Aujourd'hui votre fils a détruit mon ouvrage ;
Mais à la fin ſur lui j'ai le même avantage.

ROXELANE.

Ne m'amuſes-tu point? qu'as-tu donc fait pour moi?

RUSTAN.

Le Prince eſt condamné, fiez-vous à ma foi,
Soliman à ſa mort enfin ſe détermine,
Il vient dans ce moment de jurer ſa ruine.

ROXELANE.

A leur comble, Ruſtan, tu portes mes ſouhaits.
Va, pleure maintenant un Prince que je hais,
Mon fils, tu veux en vain empêcher qu'il périſſe,
Ce ne ſera qu'à toi, s'il faut que j'obéiſſe.
Mais lorſque tout me rit, d'où vient que je frémis?
Je me venge en lui ſeul de tous mes ennemis.
Ah! tout prêt à périr je le redoute encore.
Autant que je le haïs, Ruſtan, mon fils l'adore.
Je tremble que ce coup.....

RUSTAN.

La plus tendre amitié
Borne de vains regrets à ceux de la pitié.
Et quels triſtes effets ce coup peut-il produire?
Que craindre d'une mort qui l'élève à l'Empire?
A l'aſpect des grandeurs dont on le fait jouir,
Nous verrons ſes douleurs bientôt s'évanouir.
Cachons-lui ſeulement les deſſeins de ſon père,
Empêchons qu'il ne vole au ſecours de ſon frère;
Et trompons-le ſi bien, qu'incertain de ſon ſort,
Plutôt que ſes périls, il apprenne ſa mort.

ROXELANE.

Je m'allarmois, Ruſtan, d'une crainte trop vaine,
Aſſurons de mon fils la puiſſance prochaine;
Et malgré ſes efforts, ſans conſulter ſes vœux,
En dépit de lui-même, allons le rendre heureux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ROXELANE.

POUR vous faire obtenir ce que vous ſouhaitez,
Soliman va par moi ſçavoir vos volontés ;
Je n'examine point quelle raiſon ſecrette
Vous porte à méditer cette prompte retraite :
Vous deſirez partir, il ſuffit, je le veux,
Et n'épargnerai rien pour contenter vos vœux.
Devrois-je toutefois y ſouſcrire ſans peine ?
Que n'avez-vous point fait pour mériter ma haine ?
Muſtapha périſſoit, & vos ſoins l'ont ſauvé,
A ſes fureurs mon ſang peut-être eſt réſervé.
C'eſt vous qui l'avez mis en droit de le répandre,
Pourquoi vous chargiez-vous, mon fils, de le défendre ?
Pourquoi, quand Soliman avoit proſcrit ſes jours,
Lui prêter contre nous un dangereux ſecours.

ZÉANGIR.

Pour vous, pour moi, privé d'une tête ſi chère,

Je n'aurois plus ſongé qu'à rejoindre mon frère,
Madame ; & vainement euſſiez-vous prétendu
Retenir ma douleur, ſi je l'avois perdu.

ROXELANE.

Hé quoi ! ſi le deſtin l'eût mit en votre place,
Croyez-vous que ce frère eut plaint votre diſgrace ?
Ravi de n'avoir plus le trône à diſputer,
Il n'eut eu d'autre ſoin que celui d'y monter.
De quels yeux voyez-vous qui vous eſt ſi contraire ?
Prenez ceux d'un Sultan, & quittez ceux d'un frère.
L'amitié ne doit point régner dans votre ſang,
C'eſt en l'oſant verſer qu'on monte au plus haut rang.

ZÉANGIR.

Madame, quand j'aurois moins d'horreur pour les crimes,
Mon frère eſt hors d'état d'éprouver ces maximes.

ROXELANE.

Si les conſeils, mon fils, que je dois vous donner,
A vos vrais intérêts pouvoient vous ramener,
Détrompé par ma voix, ſi vous pouviez comprendre
A quelle vaine erreur vous vous laiſſez ſurprendre,
Que l'Empire vaut bien un ami dangereux ;
Que ſans lui vos pareils ne ſçauroient être heureux,
Il ſeroit encor tems d'en tirer avantage,
Et de mettre vos jours à couvert de l'orage.

ZÉANGIR.

Où tendent ces diſcours, que dois-je en ſoupçonner ?

Quels

Quels conſeils ? Pouvez-vous encor me les donner?
Mon frère.....

ROXELANE.

Il eſt parti pour mériter ſa grace,
Dans le cœur de ſon père il a reprit ſa place,
Ses périls ſont paſſés, & pour lui ſans retour
Le courroux du Sultan s'eſt calmé dans ce jour :
Mais je vois que je perds mes ſoins & ma tendreſſe,
Et je vais m'acquitter, mon fils, de ma promeſſe.

SCENE II.

ZÉANGIR, ACHMET.

ZÉANGIR.

DONNE ordre, cher Achmet, que je puiſſe partir
Au moment que mon pere y voudra conſentir.

ACHMET.

N'oſerois-je, Seigneur, ſans blâmer votre ſuite,
Pénétrer le projet que votre ame médite ?

ZÉANGIR.

Mon frere, cher Achmet, m'écarte de ces lieux ;
Je n'oſerois plus voir ce qui flattoit mes yeux ;
Et s'il faut éclaircir le ſoin qui t'inquiette,

Je redoute l'eſpoir que m'offre ſa retraite.
A moi-même, à mon cœur je n'oſe me fier ;
Et pour me conſerver à ma foi tout entier,
Je m'éloigne, je pars, & je lui ſacrifie
Juſques à la douceur d'être auprès de Sophie.

ACHMET.

En faveur d'un ami, quel joug vous impoſer ?

ZÉANGIR.

Je veux fuir un péril qui peut nous diviſer.
Hélas ! quand Muſtapha, ſatisfait de mon zèle,
Compte que je lui garde une amitié fidelle :
Contre des traits puiſſans, ſçai-je dans l'avenir
Si toujours mon devoir pourroit me retenir ?
Mon frère m'eſt bien cher, & mon cœur le défie
De pouvoir m'accuſer de quelque perfidie.
Je n'ai point balancé pour repouſſer la main
Qui vouloit par ſa chûte élever mon deſtin :
Mais ce que n'a pu faire un ſi haut avantage,
D'un regard, d'un momènt, peut devenir l'ouvrage.
Ah ! ſi contre un amour en naiſſant combattu,
Je ſens à chaque inſtant chanceler ma vertu,
Si l'aſpect d'un ami qui devoit me contraindre,
A rallumé mes feux au lieu de les éteindre :
Quel triomphe pourroit étouffer mes deſirs,
Quand je ne verrois plus d'obſtacle à mes ſoupirs ?
Non, contre mon amour la fuite eſt néceſſaire,
Qu'un autre mettre obſtacle au bonheur de mon frère.

Enfin ſi Muſtapha doit être malheureux,
Du moins, Achmet, du moins, nous le ſerons tous deux.
Mais quelle voix! quels cris ici ſe font entendre.

SCENE III.

ZÉANGIR, SOPHIE, EMIRE.

SOPHIE.

CRUEL! quel eſt le ſang que tes mains vont répandre?
C'eſt ton fils, de ton nom l'eſpérance & l'appui.
Pourquoi refuſes-tu de m'immoler pour lui?

ZÉANGIR.

Que parlez-vous de ſang, Madame? & quelle crainte
Cauſe le trouble affreux dont je vous vois atteinte?
Eſt-il quelque revers qui vous allarme ainſi?

SOPHIE.

Hélas! ignorez-vous ce qui ſe paſſe ici?

ZÉANGIR.

Hé quoi donc?

SOPHIE.

Pour périr votre malheureux frère,
Vient d'être par Ruſtan conduit à votre père.

ZÉANGIR.

Mon frère ! l'on m'auroit par de lâches détours.....
Madame, demeurez, je réponds de ſes jours.

SCENE IV.

SOPHIE, EMIRE.

SOPHIE.

VAIN ſecours, à quel ſort, hélas, dois-je m'attendre !
Non, je n'eſpère plus qu'on puiſſe me le rendre.
Cher Prince, ton trépas n'eſt que trop aſſuré,
Au ſort qui te pourſuit, c'eſt moi qui t'ai livré.
Hélas ! à tes regards pourquoi me ſuis-je offerte ?
Faut-il que trop d'amour ſoit cauſe de ta perte ?
Ah ! quand tu triomphas de notre liberté,
Que ne prévoyois-tu ce qu'il t'en a coûté ?
Que ne me laiſſois-tu, captive infortunée,
Dans un jour plein d'horreur finir ma deſtinée !
Tu vivrois pour régner, & j'aurois dans ma mort,
Rencontré des malheurs moins cruels que mon ſort.

EMIRE.

Daignez ſuſpendre au moins l'ennui qui vous dévore,
La main qui l'a ſauvé peut le ſauver encore.

SOPHIE.

Le barbare Sultan n'écoutera plus rien,
Il ſe cache à ſon fils, ne le vois-tu pas bien ?
Mais moi-même en ce fils, dois-je prendre aſſurance ?
Doit-on dans cette Cour compter ſur l'apparence ?
Eſt-ce ici que les cœurs ſont faits pour la pitié ?
Et parmi les Sultans eſt-il quelque amitié ?
Le ſang toujours entr'eux fut un titre de haine,
Et plus d'une raiſon m'épouvante & me gêne.
Son cœur de ſeux ſecrets pour moi ſe ſent preſſer,
Je commence à le craindre, & ne ſçais que penſer.
Devions-nous dans ces lieux le trouver ſi tranquile ?
Quand il doit le ſervir, qui le rend immobile ?
Si l'eſpoir d'une mort qu'il a feint d'ignorer,
N'avoit fermé les yeux aux coups qu'il doit parer.

SCENE V.

ZÉANGIR, SOPHIE, EMPRE.

ZÉANGIR.

D'UNE vaine terreur ceſſez d'être allarmée,
Madame, Muſtapha vient de quitter l'armée ;
Et mon père enfermé dans ſon appartement,
A tout autre projet s'occupe en ce moment.

SOPHIE.

Ne vous a-t-on point fait un rapport infidèle ?
Puis-je croire, Seigneur, cette heureuſe nouvelle ?
Mon cœur à cet eſpoir, a peine à conſentir,
Si vous-même du camp ne l'avez vû partir.

ZÉANGIR.

De fideles témoins m'ont confirmé ſa fuite ;
Mais un doute ſi long m'inquiette, m'irrite,
Qui prend à Muſtapha plus d'intérêt que moi,
Madame, vous pouvez croire ce que je croi.
Penſez-vous, ſi le Ciel confirmoit vos allarmes,
Que j'aurois moins que vous à répandre de larmes ?

SOPHIE.

Non, Prince, je veux bien céder à vos raiſons,
Ceſſez de condamner toutefois mes ſoupçons.
Près de moi le Sultan a ſurpris votre frère.

ZÉANGIR.

Ah, Ciel!

SOPHIE.

Il a bravé le courroux de ſon père.
Vous n'êtes point inſtruit de ſon dernier malheur,
Qui vous a pu ſouſtraire aux ſoins de ma frayeur.
Pour aller juſqu'à vous, & détourner l'orage,
J'ai cherché dans ces lieux vainement un paſſage.
A ſa perte deux fois pourra-t-il échapper ?
Peut-être on vous le cache, & l'on veut vous tromper.

Muſtapha, Soliman, à craindre tout m'invite,
Tout ſemble autoriſer la frayeur qui m'agite;
Et malgré vos raiſons, mes ſens mal affermis,
Craignent ſes envieux, & même ſes amis.
Ah! je vois Acomat.

SCENE VI.

ZÉANGIR, SOPHIE, ACOMAT, EMIRE.

ZÉANGIR.

QU'A-T-U fait de mon frère?
Et ſans lui dans ces lieux: parle, que viens-tu faire?

ACOMAT.

Vous annoncer, Seigneur, qu'un deſtin rigoureux,
Dans ce jour pour jamais vous ſépare tous deux.
Muſtapha ne vit plus.

SOPHIE.

Malheureuſe!

ACOMAT.

Et l'armée
Prête à ſe révolter vient d'en être informée.
Le Sultan a pris ſoin d'en convaincre nos yeux.

ZÉANGIR.

Ciel !

ACOMAT.

Malgré ſa promeſſe, & malgré vos adieux,
Trop plein de ſon amour & de ſon innocence,
Il a de Soliman mépriſé la défenſe.
Et non loin de ces lieux chargé d'ordres ſecrets,
Le Viſir vient, l'arrête, & le livre aux muets.
Muſtapha veut venger ſa mort qu'il voit certaine,
Mais le nombre l'emporte, on l'accable, on l'entraîne;
Je le ſuis, réſolu d'expirer à ſes pieds,
Quand ſoudain on l'enlève à mes yeux effrayés;
D'eſclaves meurtriers une nombreuſe eſcorte,
S'ouvre pour ſon paſſage, & me défend la porte.
Mes larmes & mes cris l'accompagnent en vain,
Je n'ai rien vu de plus de ſon ſort inhumain.
Mais j'ai ſçu que d'un œil rempli de barbarie,
Soliman de ſon fils voyoit trancher ſa vie,
Et prenant d'un bourreau le viſage & le cœur,
Excitoit les muets, trop lents pour ſa fureur.
Ce fils même expiré n'a point calmé ſa rage,
Il ſemble après ſa mort vouloir lui faire outrage,
Et commande à Ruſtan prêt à tous attentats,
De l'expoſer tout pâle au regard des Soldats.
A l'aſpect d'un Héros, compagnon de leur gloire,
Qui les fit tant de fois courir à la victoire,
Accablés ſous le poids de leurs premiers regrets,

Ils ſont tous demeurés immobiles & muets.
Puis rompant à grands cris ce funeſte ſilence,
Tous ſemblent à l'envi courir à la vengeance ;
Ruſtan, de qui l'audace anime leur courroux,
Aux pieds de Muſtapha tombe ſous mille coups.
Mais ſon perfide ſang, dont la terre eſt couverte,
Leur paroît peu venger une ſi grande perte.
On diroit à les voir en répandre par flots,
Qu'ils veulent tous venger un frère en ce Héros.

SOPHIE.

Vous m'aviez répondu des jours de votre frère.
Ah ! qu'un triſte ſoupçon, Seigneur, me déſeſpère ;
Que de ſujets après de ſi funeſtes coups,
De croire les raiſons qu'il eût d'être jaloux !

ZÉANGIR.

Madame, demeurez, un ſi cruel ombrage
Au malheur que j'éprouve ajoute trop d'outrage.
Il faut.....

SCENE VII & *derniere.*

ZÉANGIR, ROXELANE, SOPHIE, ACOMAT, EMIRE.

ROXELANE.

J'Ai parlé, Prince, & vous pouvez partir;
Soliman à vos vœux a daigné conſentir,

ZÉANGIR.

Muſtapha n'eſt donc plus, Madame, & ma prière
N'a pu le garantir d'une main meurtrière?

ROXELANE.

Sans ceſſe en ſa faveur vous verrai-je agité?
Il eſt mort, oubliez, mon fils, qu'il ait été:
Le Sultan offenſé l'a condamné lui-même,
C'eſt à vous d'adorer ſa volonté ſuprême.

ZÉANGIR.

Non, je ne puis qu'à vous imputer ces malheurs.
Uniquement ſenſible à l'éclat des grandeurs,
Vous vouliez m'aſſurer la place de mon père,
Il en coûte la vie & le Trône à mon frère.
Mais en me raviſſant un ami ſi parfait,

Madame, regardez ce que vous avez fait.

(*Il ſe tue.*)

ROXELANE.

De tout ce que pour toi j'ai fait dès ton enfance;
O mon fils, mon cher fils, quelle reconnoiſſance!

ZÉANGIR, *à Sophie.*

Madame, il n'eſt plus tems de taire mon amour,
Mon frère eſt mort, je meurs, je puis le mettre au jour.
Oui, pour vous, malgré moi, ſans pouvoir m'en défendre,
En ſecret j'ai brûlé d'une ardeur la plus tendre;
Mais enfin, vous voyez ſi je ſuis criminel.

SOPHIE.

Quel ſoupçon m'inſpiroit un déſeſpoir cruel?
Ah! Prince, pardonnez une Amante inſenſée,
Ma mort vous vengera d'une injuſte penſée.

ZÉANGIR, *à Roxelane.*

Et vous, dont je n'ai pû fléchir la dureté,
Jouiſſez à loiſir de votre cruauté.

ROXELANE.

Où t'emporte la tienne, où réduis-tu ta mère?

ZÉANGIR.

Où m'avez-vous réduit par la mort de mon frère?
Un plaiſir toutefois rend mon ſort aſſez doux,
C'eſt de verſer le ſang que j'ai reçu de vous.

ROXELANE.

Puis-je voir dans mon fils tant de rage & de haine.

ZÉANGIR.

La force m'abandonne, Acomat, qu'on m'emmène:
Aupres de Muſtapha, conduis mes derniers pas,
Que je puiſſe expirer du moins entre ſes bras.

ROXELANE.

Hélas! de tous mes ſoins quelle eſt la récompenſe?
Je perds avec mon fils toute mon eſpérance.
O toi, Trône funeſte, où j'ai trop aſpiré!
Qu'il m'en coûte aujourd'hui pour t'avoir deſiré.

FIN.

Chamfort, Sébastien Roch Nicolas, called

MUSTAPHA

ET

ZÉANGIR,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Repréſentée ſur le Théâtre de Fontainebleau, devant LEURS MAJESTÉS, *le premier Novembre 1776 & le 7 Novembre 1777;*

A Paris, ſur le Théâtre de la Comédie Françaiſe, le 15 Décembre 1777.

DÉDIÉE A LA REINE,

PAR M. DE CHAMFORT, *Secrétaire des Commandemens de Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur* LE PRINCE DE CONDÉ, *Membre de l'Académie de Marſeille.*

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Permiſſion.

A LA REINE.

MADAME,

L'indulgente approbation dont VOTRE MAJESTÉ *a daigné honorer la Tragédie de Mustapha & Zéangir m'avait fait concevoir l'espérance de lui présenter cet Ouvrage, & vos bontés ont rendu ce vœu plus cher à ma reconnaissance. Heureux, si je pouvais,* MADAME, *la consacrer par de nouveaux efforts, si je pouvais justifier vos bienfaits*

pay d'autres travaux & trouver grace devant VOTRE MAJESTÉ, pay le mérite de mes ouvrages, plus que pay le choix de leuv ſujet ! En effet, MADAME, le triomphe de la tendreſſe fraternelle, l'amitié généreuſe & les combats magnanimes de deux héros avaient naturellemeni trop de droits ſur votre ame, & peindre des vertus, c'était s'aſſurer l'honneuv du ſuffrage de VOTRE MAJESTÉ,

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidele Sujet,
CHAMFORT.

MUSTAPHA

ET

ZÉANGIR,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SOLIMAN, Empereur des Turcs.	*M. Brizard.*
ROXELANE, Epouſe de Soliman.	*Mme. Veſtris.*
MUSTAPHA, fils aîné de Soliman, mais d'une autre femme.	*M. Larive.*
ZÉANGIR, Fils de Soliman & de Roxelane.	*M. Molé.*
AZÉMIRE, Princeſſe de Perſe.	*Mlle. Sainval, cad.*
OSMAN, Grand-Viſir.	*M. Duſſaut.*
ALI, Chef des Janiſſaires.	*M. Vanhove.*
ACHMET, ancien Gouverneur de Muſtapha.	*M. Dauberval.*
FÉLIME, Confidente d'Azémire.	*Mlle la Chaſſaigne.*
NESSIR, GARDES.	

La Scène eſt dans le Serrail de Conſtantinople, autrement Bizance.

MUSTAPHA
ET
ZÉANGIR,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

OUI, Madame, en ſecret le Sultan vient d'entendre
Le récit des ſuccès que je dois vous apprendre;
Les Hongrois ſont vaincus, & Témeſvar ſurpris;
Garant de ma victoire, en eſt encor le prix.

Mais tout prêt d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Bizance aujourd'hui quel ordre me rappelle ?

ROXELANE.

Eh! quoi, vous l'ignorez!.. Oui, c'eſt moi ſeule, Oſman,
Dont les ſoins ont hâté l'ordre de Soliman.
Viſir, notre ennemi ſe livre à ma vengeance.
Le Prince, dès ce jour, va paraître à Bizance;
Il revient: ce moment doit décider enfin
Et du ſort de l'Empire & de notre deſtin.
On ſçaura ſi toujours puiſſante, fortunée,
Roxelane, vingt-ans d'honneurs environnée,
Qui vit du monde entier l'arbitre à ſes genoux,
Tremblera ſous les loix du fils de ſon époux;
Ou ſi de Zéangir l'heureuſe & tendre mère,
Dans le ſein des grandeurs achevant ſa carrière,
Dictant les volontés d'un fils reſpectueux,
De l'Univers encore attachera les yeux.

OSMAN.

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Aſſûré d'un ſeul coup vos grandeurs & ma vie!
J'oſais vous en flatter: le Sultan ſoupçonneux
M'ordonnait de ſaiſir un fils victorieux
Dans ſon Gouvernement, au ſein de l'Amaſie;
Je pars ſur cet eſpoir: j'arrive dans l'Aſie,
J'y vois notre ennemi des peuples révéré,
Cheri de ſes Soldats, partout idolâtré.
Ma préſence effrayait leur tendreſſe allarmée,
Et ſi le moindre indice eut inſtruit ſon armée
De l'ordre & du deſſein qui conduiſait mes pas;
Je périſſais, Madame, & ne vous ſervais pas.

ROXELANE.

Soyez tranquille, Oſman, vous m'avez bien ſervie :
Puiſqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour ſa vie.
Je ſçais que Soliman n'a point, dans ſes rigueurs,
De ſes cruels ayeux déployé les fureurs ;
Que ſouvent, près de lui, la terre avec ſurpriſe
Sur le trône Ottoman vit la clémence aſſiſe ;
Mais s'il eſt moins féroce, il eſt plus ſoupçonneux,
Plus deſpote, plus fier, non moins terrible qu'eux.
J'ignore ſi, d'ailleurs, au comble de la gloire,
Couronné quarante ans des mains de la victoire,
Sans regret par ſon fils un père eſt égalé ;
Mais le fils eſt perdu, ſi le père a tremblé.

OSMAN.

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre ſurpriſe,
Par une main venale entre vos mains remiſe,
Du Prince & de Thamas trahiſſant les ſecrets,
Doit prouver qu'à la Perſe il vend nos intérêts ?
Cette lettre, ſans doute, au Sultan parvenue. . . .

ROXELANE.

Cette lettre, Viſir, eſt encore inconnue.
Mais apprenez quel prix le Sultan, par ma voix,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille à vos vœux par mon choix deſtinée
Il daigne à ma prière approuver l'hymenée,
Et ce nœud ſans retour unit nos intérêts.
J'ai pu, juſqu'aujourd'hui, ſans nuire à nos projets,
Dans le fond de mon cœur ne point laiſſer ſurprendre
Tous les ſecrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.

Écoutez ; du moment qu'un hymen glorieux
Du Sultan pour jamais m'eut asservi les vœux,
Je redoutai le Prince ; idole de son père,
Il pouvait devenir le vengeur de sa mère :
Il pouvait..., Cher Osman, j'en frémissais d'horreur ;
Au faîte du pouvoir, au sein de la grandeur,
Du Serrail, de l'Etat souveraine paisible,
Je voyais dans le fond de ce Palais terrible
Un enfant s'élever pour m'imposer la Loi :
Chaque instant redoublait ma haine & mon effroi.
Les cœurs volaient vers lui : sa fierté, son courage,
Ses vertus s'annonçaient dans les jeux de son âge,
Et ma rivale, un jour, arbitre de mon sort,
M'eût présenté le choix des fers ou de la mort.
Tandis que ces dangers occupaient ma prudence,
Le Ciel de Zéangir m'accorda la naissance ;
Je triomphais, Osman, j'étais mère : & ce nom
Ouvrait un champ plus vaste à mon ambition ;
Je cachai toutefois ma superbe espérance ;
De mon fils près du Prince on éleva l'enfance,
Et même l'amitié, vain fruit des premiers ans,
Sembla mêler son charme à leurs jeux innocens.
Bientôt mon ennemi, plus âgé que son frère,
S'enflammant au récit des exploits de son père,
S'indigna de languir dans le sein du repos,
Et brûla de marcher sur les pas des Héros.
Avec plus d'art alors cachant ma jalousie,
Je fis à son pouvoir confier l'Amasie,
Et, tandis que mes soins l'exilaient prudemment,
Tout l'Empire me vit avec étonnement
Assurer à ce Prince un si noble partage,
De l'héritier du Trône ordinaire appanage ;

Sa mère auprès de lui courut cacher ſes pleurs.
Mon fils, demeuré ſeul, attira tous les cœurs:
Mon fils à ſes vertus ſçait unir l'art de plaire;
Preſqu'autant qu'à moi-même il fut cher à ſon père,
Et, remplaçant bientôt le rival que je crains,
Déjà, ſans les connaître, il ſervait mes deſſeins.
Je goûtais, en ſilence, une joie inquiette;
Lorſque, las de payer le prix de ſa défaite,
Thamas à Soliman refuſa les tributs,
Salaire de la Paix que l'on vend aux Vaincus;
Il fallut pour arbitre appeller la Victoire.
Le Prince jeune, ardent, animé par la gloire,
Brigua près du Sultan l'honneur de commander:
Aux vœux de tout l'Empire il me fallut céder.
Eh! qui ſçavait, Oſman, ſi la guerre inconſtante,
Puniſſant d'un ſoldat la valeur imprudente,
N'aurait pu?.... Vain eſpoir! les Perſans terraſſés,
Trois fois dans leurs déſerts devant lui diſperſés,
La fille de Thamas, aux chaînes réſervée,
Dans Tauris pris d'aſſaut par ſes mains enlevée,
Ces rapides exploits l'ont mis, dès ſon printems,
Au rang de ces Héros, honneur des Ottomans....
J'en rends graces au Ciel.... Oui, c'eſt ſa renommée,
Cet amour, ces tranſports du Peuple & de l'armée,
Qui, d'un maître ſuperbe aigriſſant les ſoupçons,
A ſes regards jaloux ont paru des affronts.
Il n'a pu ſe contraindre, & ſon impatience
Rappelle, ſans détour, le Prince dans Byſance:
Je m'en applaudiſſais, quand le ſort dans mes mains
Fit paſſer cet écrit propice à mes deſſeins;
Je voulais au Sultan contre un fils que j'abhorre....
Il faut que ce billet ſoit plus funeſte encore;

pay d'autres travaux & trouver grace devant VOTRE MAJESTÉ, pay le mérite de mes ouvrages, plus que pay le choix de leuv sujet! En effet, MADAME, le triomphe de la tendresse fraternelle, l'amitié généreuse & les combats magnanimes de deux héros avaient naturellement trop de droits sur votre ame, & peindre des vertus, c'était s'assurer l'honneuv du suffrage de VOTRE MAJESTÉ,

Je suis avec un très-profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant, & très-fidele Sujet,
CHAMFORT.

MUSTAPHA

ET

ZÉANGIR,

TRAGÉDIE.

Aſſiégez mon époux : Sultane & belle-mère,
Juſqu'au moment fatal je dois ici me taire :
Parlez : de ſes ſoupçons nourriſſez la fureur ;
C'eſt par eux qu'en ſecret j'ai détruit dans ſon cœur
Ce fameux Ibrahim, cet ami de ſon maître,
S'il eſt vrai, toutefois, qu'un ſujet puiſſe l'être.
Plus craint, notre ennemi ſera plus odieux.
Du deſpotiſme ici tel eſt le ſort affreux :
Ainſi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ſes genoux, il tremble ſur le Trône.
On vient. C'eſt Zéangir. Un inſtant d'entretien
Me dévoilant ſon cœur va décider le mien.

SCENE II.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ROXELANE.

MON fils, le tems approche, ou, devançant votre âge,
De mes ſoins maternels accompliſſant l'ouvrage,
Vous devez aſſurer l'effet de mes deſſeins.
Elevez votre cœur juſques à vos deſtins.
Le Sultan, (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme fatal de ſa longue carrière ;
De l'Euphrate au Danube, & d'Ormus à Tunis *,
Cent peuples, ſous ſes loix étonnés d'être unis,

* Les Flottes de Soliman pénétrerent juſques dans le Golfe Perſique.

Vont voir à qui le ſort doit remettre en partage
De ſceptres, de grandeurs cet immenſe héritage.
Le Prince, après huit ans, rappellé dans ces lieux....

ZÉANGIR.

Ah!... je tremble pour lui,

ROXELANE.

(*à part.*)
Qui? vous, mon fils!.. O Cieux!

ZÉANGIR.

C'eſt pour lui que j'accours: ſouffrez que ma prière
Implore vos bontés en faveur de mon frère.
Les enfans des Sultans, (vous ne l'ignorez pas)
Bannis pour commander en de lointains climats,
Ne peuvent en ſortir ſans l'ordre de leur père;
Mais cet ordre eſt ſouvent terrible, ſanguinaire.
Sur le ſeuil du Palais ſi mon frère immolé...

ROXELANE.

Et voilà de quels ſoins votre cœur eſt troublé!
De nos grands intérêts quand mon ame eſt remplie!
Quand vous devez régler le ſort de notre vie!

ZÉANGIR.

Moi!

ROXELANE.

(*à part.*)
Vous... Ciel! qu'il eſt loin de concevoir mes vœux
Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

ZÉANGIR.

Le trône eſt à mon frère, y penſer eſt un crime.

ROXELANE.

Il eſt vrai qu'en effet, s'il eût perſévéré,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il eſt dévoré,
S'il n'eût trahi l'Etat, vous n'y pouviez prétendre.

ZÉANGIR.

Qui ? lui ! trahir l'Etat ! ô Ciel ! puis-je l'entendre ?
Croyez qu'en cet inſtant, pour dompter mon courroux,
J'ai beſoin du reſpect que mon cœur a pour vous.
Qui venais-je implorer ; quel appui pour mon frère !

ROXELANE.

Eh bien ! préparez-vous à braver votre père ;
Prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,
D'aucun traité ſecret à Thamas n'eſt lié :
Que depuis ſon rappel, ſes délais qu'on redoute,
Sur lui, ſur ſes deſſeins ne laiſſent aucun doute.
Mais tremblez que ſon père aujourd'hui, dans ces lieux,
N'ait de la trahiſon la preuve ſous ſes yeux.

ZÉANGIR.

Quoi !... non, je ne crains rien, rien que la calomnie.
Rougiſſez du ſoupçon qui veut flétrir ſa vie,
Il eſt indigne, affreux.

ROXELANE.

Modérez-vous, mon fils.
Eh bien ! nous pourrons voir nos doutes éclaircis.
Cependant vous deviez, s'il faut ici le dire,
Excuſer une erreur qui vous donne un empire.
Vous le ſacrifiez. Quel repentir un jour !..

ZÉANGIR.

Moi ! jamais.

ROXELANE.

Prévenez ce funeſte retour.
Quel fruit de mes travaux ! Quel indigne ſalaire!
Savez-vous pour ſon fils ce qu'a fait votre mère ?
Savez-vous quels degrés préparant ma grandeur,
D'avance, par mes ſoins, fondaient votre bonheur ?
Née, on vous l'a pu dire, au ſein de l'Italie,
Surpriſe ſur les mers qui baignent ma patrie,
Eſclave, je parus aux yeux de Soliman:
Je lui plus : il penſa qu'épriſe d'un Sultan,
M'honorant d'un caprice, heureuſe de ma honte,
Je briguerais moi-même une défaite prompte.
Qu'il ſe vit détrompé ! ma main, ma propre main,
Prévenant mon outrage, allait percer mon ſein;
Il pâlit à mes pieds, il connut ſa Maîtreſſe.
Ma fierté, ſon eſtime accrurent ſa tendreſſe:
Je fus m'en prévaloir : une orgueilleuſe loi
Défendait que l'hymen aſſujettit ſa foi;
Cette loi fut proſcrite, & la terre étonnée
Vit un Sultan ſoumis au joug de l'hyménée:
Je goûtai, je l'avoue, un inſtant de bonheur.
Mais bientôt, mon cher fils, laſſe de ma grandeur,
Une langueur ſecrette empoiſonna ma vie:
Je te reçus du Ciel, mon âme fut remplie.
Ce nouvel intérêt, ſi tendre, ſi preſſant,
Répandit ſur mes jours un charme renaiſſant;
J'aimai plus que jamais ma nouvelle patrie;
La gloire vint parler à mon ame aggrandie;

J'enflammai d'un époux l'heureuſe ambition :
Près de ſon nom peut-être on placera mon nom.
Eh bien, tous ces ſurcroîts de gloire, de puiſſance,
C'eſt à toi que mon cœur les ſoumettait d'avance ;
C'eſt pour toi que j'aimais & l'empire & le jour,
Et mon ambition n'eſt qu'un excès d'amour.

ZÉANGIR.

Ah ! vous me déchirez ; mais quoi, que faut-il faire ?
Faut-il tremper mes mains dans le ſang de mon frère,
Moi qui voudrais pour lui voir le mien répandu ?

ROXELANE.

Quoi ! vous l'aimez ainſi ? Dieux ! quel charme inconnu
Peut lui donner ſur vous cet excès de puiſſance ?

ZÉANGIR.

Le charme des vertus, de la reconnaiſſance,
Celui de l'amitié.... Vous me glacez d'effroi.

ROXELANE.

Adieu.

ZÉANGIR.

Qu'allez-vous faire ?

ROXELANE.

Il eſt affreux pour moi
D'avoir à ſéparer mes intérêts des vôtres :
Ce cœur n'était pas fait pour en connaître d'autres.

ZÉANGIR.

Vous fuyez. Dans quel tems m'accable ſon courroux ?
Quand un autre intérêt m'appelle à ſes genoux,
Quand d'autres vœux...

ROXELANE.

Comment!

ZÉANGIR.

Je tremble de le dire.

ROXELANE.

Parlez.

ZÉANGIR.

Si mon deſtin m'écarte de l'Empire,
Il eſt un bien plus cher & plus fait pour mon cœur,
Qui pourrait à mes yeux remplacer la grandeur.
Sans vous, ſans vos bontés je n'y dois point prétendre:
Je l'ôſerais par vous.

ROXELANE.

Je ne puis vous entendre,
Mais quelque ſoit ce bien pour vous ſi précieux,
Mon fils, il eſt à vous, ſi vous ouvrez les yeux.
Votre imprudence ici renonce au rang ſuprême,
Vous en voyez le fruit, & dans cet inſtant même:
Il vous faut implorer mon ſecours, ma faveur;
Régnez, & de vous ſeul dépend votre bonheur,
Et ſans avoir beſoin qu'une mere y conſente,
Vous verrez à vos loix la terre obéiſſante.

SCENE III.

ZÉANGIR, *ſeul.*

QUELS aſſauts on prépare à ce cœur effrayé!
Craindrais-je pour l'Amour, tremblant pour l'amitié?
O mon frere! ô cher Prince! après un an d'abſence,
Hélas! était-ce à moi de craindre ſa préſence?
J'augmente ſes dangers..... je vole à ton ſecours.....
Et c'eſt ma mère, ô Ciel! qui menace tes jours.
Se peut-il que d'un crime on me rende complice,
Et que je ſois formé d'un ſang qui te haïſſe?

SCENE IV.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

AH! Princeſſe, apprenez, partagez ma douleur.
Ma voix, de la Sultane implorant la faveur,
Et de mes feux ſecrets découvrant le myſtère,
Allait à mon bonheur intéreſſer ma mère,
Quand j'ai compris ſoudain ſur un affreux diſcours;
Quels périls vont du Prince environner les jours.

AZÉMIRE.

Eh! quoi, que faut-il craindre? Et quel nouvel orage.....

ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Souffrez qu'entre vous deux mon ame ſe partage,
Que d'un frère à vos yeux j'oſe occuper mon cœur.
Vous pouvez le haïr, je le ſçais.

AZÉMIRE.

Moi, Seigneur!

ZÉANGIR.

Je ne me flatte point, par lui ſeul priſonnière,
C'eſt par lui qu'Azémire eſt aux mains de mon père.
L'inſtant où je vous vis eſt un malheur pour vous,
Et mon frère eſt l'objet d'un trop juſte courroux.

AZÉMIRE.

Par mon ſeul intérêt mon ame prévenue
A ſes vertus, Seigneur, n'a point fermé ma vue:
Je ſuis loin de haïr un généreux vainqueur.
Ses ſoins ont de mes fers adouci la rigueur;
Il a même permis que mes yeux, dans ſon ame,
Viſſent.... quelle amitié pour ſon frère l'enflamme!

ZÉANGIR.

Ah! que n'avez-vous pu lire au fond de ſon cœur!
De tous ſes ſentimens connaître la grandeur,
Vous ſauriez à quel point ſon amitié m'eſt chère.

AZÉMIRE.

Je vous l'ai dit, Seigneur, j'admire votre frère;
Je ſens que ſon danger doit vous faire frémir.
Quel eſt-il?

ZÉANGIR.

On prétend, on oſe ſoutenir
Qu'avec Thamas, Madame, il eſt d'intelligence.

AZÉMIRE.

O Ciel ! qui peut ainſi flétrir ſon innocence ?

ZÉANGIR.

De ces affreux ſoupçons je confondrai l'auteur.
Mais, ſi j'oſe, à mon tour, ſoigneux de mon bonheur....

AZÉMIRE.

Faut-il que de mes vœux vous le faſſiez dépendre ?
D'un trop funeſte amour que devez-vous attendre ?
Nos deſtins par l'Hymen peuvent-ils être unis ?
Thamas & Soliman, éternels ennemis,
Dans le cours d'un long regne, illuſtre par la guerre,
De leurs ſanglans débats ont occupé la terre ;
Et, malgré ſes ſuccès, votre pere, Seigneur,
Laiſſe, au ſeul nom du mien, éclater ſa fureur.
Je vois que votre amour gémit de ce langage ;
Mais mon cœur, je le ſens, gémirait davantage,
Si le vôtre, Seigneur, par le tems détrompé,
Me reprochait l'eſpoir dont il s'eſt occupé.

ZÉANGIR.

Non : je ſerai moi ſeul l'auteur de mon ſupplice,
Cruelle ; je vous dois cette affreuſe juſtice.
Mais je veux, malgré vous, par mes ſoins redoublés,
Triompher des raiſons qu'ici vous raſſemblés ;
Et ſi dans vos refus, votre ame perſévère,
Mes larmes couleront dans le ſein de mon frère.

SCENE V.

AZÉMIRE, FELIME.

AZÉMIRE.

DANS le ſein de ſon frere.... ah ! ſouvenir fatal !
Pour eſſuyer ſes pleurs, il attend ſon rival.
Quelle épreuve ! & c'eſt moi, grand Dieu ! qui la prépare.

FELIME.

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égare ;
Mais un mot, pardonnez, pouvait les prévenir.
L'aveu de votre amour....

AZÉMIRE.

J'ai dû le retenir.
Quand un ordre cruel, m'appellant à Bizance,
Du Prince, après trois mois, m'eut ravi la préſence ;
Sa tendreſſe, Félime, exigea de ma foi
Que ce fatal ſecret ne fut livré qu'à toi.
Il craignait pour tous deux ſa cruelle ennemie.
Eſt-ce elle dont la haine arme la calomnie ?
A-t-il pour notre Hymen ſollicité Thamas ?
O Ciel ! que de dangers j'aſſemble ſur ſes pas !
Etrange aveuglement d'un amour téméraire !
Ces raiſons qu'à l'inſtant j'oppoſais à ſon frère
Contre le Prince hélas ! parlaient plus fortement,
Je les ſentais à peine auprès de mon amant ;
Et quand plus que jamais ma flamme eſt combattue,
C'eſt l'amour d'un rival qui les offre à ma vue !

FÉLIME.

Je frémis avec vous pour vous même & pour eux ;
Eh ! qui peut ſans douleur voir deux cœurs vertueux
Briſer les nœuds ſacrés d'une amitié ſi chère,
Et contraints de haïr un rival dans un frère.

AZÉMIRE.

Ah ! loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité,
Peins-moi, plutôt, peins-moi leur généroſité ;
Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuſe,
De ces nobles combats ſortant victorieuſe,
Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
Mais un Trône ; l'Amour, des intérêts ſi chers....
Fuyez, ſoupçons affreux ; gardez-vous de paraître.
Quel eſpoir, cher amant, dans mon cœur vient de naître.
Quand ton frère à mes yeux partageant mon effroi,
Au lieu de ſon amour ne parlait que de toi !
L'amitié dans ſon ame égalait l'amour même :
Il te rendait juſtice, & c'eſt ainſi qu'on t'aime.
Tu verras une amante, un rival malheureux,
Unir pour te ſauver leurs efforts & leurs vœux.
Le Ciel, qui veut confondre & punir ta marâtre,
Charge de ta défenſe un fils qu'elle idolâtre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, ACHMET.

LE PRINCE.

Est-ce toi, cher Achmet, que j'embraſſe aujourd'hui ;
Toi, de mes premiers ans & le guide & l'appui ?
Ah ! puiſqu'à mes regards on permet ta préſence,
De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conſeils prudens je puis parer leurs coups ;
Un ſi fidele ami....

ACHMET.

Prince, que faites-vous ?
D'un tel excès d'honneur mon ame eſt accablée.
Je voudrais voir ma vie à la vôtre immolée ;
Mais ce titre....

LE PRINCE.

Tes ſoins ont ſçu le mériter.
Pour en être plus digne il le faut accepter.
On m'accuſe en ces lieux d'un orgueil inflexible ;
C'eſt du moins, cher Achmet, celui d'un cœur ſenſible.

Je ſais chérir toujours & ton zele & ta foi,
Et l'orgueil des grandeurs eſt indigne de moi.
Voilà donc ce ſéjour ſi cher à mon enfance,
Où jadis.... quel accueil après huit ans d'abſence!
Tu le vois, c'eſt ainſi qu'on reçoit un vainqueur.
On dérobe à mes yeux l'empreſſement flatteur
D'un peuple dont la joye honorait mon entrée.
Une barque en ſecret, ſur la mer préparée,
Aux portes du ſerrail me mene obſcurément:
Un ordre me preſcrit d'attendre le moment
Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge ſévère;
Il faut que je redoute un regard de mon père,
Et que l'amour d'un fils, muet à ſon aſpect,
Se cache avec terreur ſous un morne reſpect.

ACHMET.

Ecartez, croyez-moi, cette ſombre penſée.
N'enfoncez point les traits dont votre ame eſt bleſſée:
A vos dangers, au ſort conformez votre cœur:
Du joug, ſans murmurer, ſouffrez la péſanteur:
De vos exploits, ſur-tout, banniſſez la mémoire,
Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire,
Et d'un Viſir jaloux confondant les deſſeins,
Tremblez aux pieds d'un trône affermi par vos mains.

LE PRINCE.

Le lâche! d'Ibrahim il occupe la place;
Un jour.... Dirais-tu bien que ſa ſuperbe audace
Dans mon camp, ſous mes yeux, voulait dicter des Loix?

ACHMET.

De vos reſſentimens, Prince, étouffez la voix.

LE PRINCE.

Qui, moi! ſouffrir l'injure & dévorer l'offenſe!
Déteſter ſans courroux & frémir ſans vengeance!...
Je le voudrais en vain, n'attends point cet effort....
Pardonne, cher Achmet, pardonne à ce tranſport:
Je devrais, je le ſens, vaincre ma violence;
Mais prends pitié d'un cœur déchiré dès l'enfance,
Que d'horreur, d'amertume on ſe plut à nourrir,
D'un cœur fait pour aimer qu'on force de haïr.
Eh! qui jamais du ſort ſentit mieux la colère?
Témoin, preſqu'en naiſſant, des ennuis de ma mère,
Confident de ſes pleurs dans mon ſein recueillis,
Le ſoin de les ſécher fut l'emploi de ſon fils.
Elle fuit avec moi, je pars pour l'Amaſie.
Dès ce moment, Achmet, l'impoſture, l'envie,
Quand je verſe mon ſang, oſent flétrir mes jours:
Une indigne marâtre empoiſonne leur cours.
Vainqueur dans les combats, conſolé par la gloire,
Je n'oſe aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
Je m'écarte en tremblant du trône paternel;
Je languis dans l'exil, en craignant mon rappel.
J'en reçois l'ordre, Achmet; & quand? Lorſque ma mère
A beſoin de ma main pour fermer ſa paupière:
A cet ordre fatal juge de ſon effroi;
Expirante à mes yeux elle a pâli pour moi;
Ses ſoupirs, ſes ſanglots, ſes muettes careſſes,
Rempliſſaient de terreur nos dernières tendreſſes:
J'ai lû tous mes dangers dans ſes regards écrits,
Et ſur ſon lit de mort elle a pleuré ſon fils.
Ah! cette image encor me pourſuit & m'accable;
Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable,

Je recueillais ſa cendre & la baignais de pleurs,
Ici l'on accuſait mes coupables lenteurs :
On cherchait à douter de mon obéiſſance :
Un fils pleurant ſa mère a beſoin de clémence,
Et doit juſtifier, en abordant ces lieux,
Quelques momens perdus à lui fermer les yeux !

ACHMET.

Ah ! d'un nouvel effroi vous pénétrez mon âme.
Si votre cœur ſe livre au courroux qui l'enflâme,
De la Sultane ici ſoutiendrez-vous l'aſpect ?
Feindrez-vous devant elle un ombre de reſpect ?
N'allez point à ſa haîne offrir une victime,
Contenez, renfermez l'horreur qui vous anime.

LE PRINCE.

Ah ! voilà de mon ſort le coup le plus affreux.
C'eſt peu de l'abhorrer, de paraître à ſes yeux,
D'étouffer des douleurs qu'irrite ſa préſence,
Mon cœur s'eſt pour jamais interdit la vengeance ;
Mère de Zéangir ſes jours me ſont ſacrés,
Que les miens, s'il le faut, à ſa fureur livrés....
Mais quoi ! Puis-je penſer qu'un grand homme, qu'un père,
Adoptant contre un fils une haine étrangère....

ACHMET.

Ne vous aveuglez point de ce crédule eſpoir.
Par la mort d'Ibrahim, jugez de ſon pouvoir.
Connaiſſez, redoutez votre fiere ennemie ;
Vingt ans ſont écoulés depuis que ſon génie
Préſide aux grands deſtins de l'Empire Ottoman ;
Et, ſans le dégrader, regne ſur Soliman.

Le ſéjour odieux qui lui donna naiſſance,
Lui montra l'art de feindre & l'art de la vengeance.
Son ame aux profondeurs de ſes déguiſemens
Joint l'audace & l'orgueil de nos fiers Muſulmans.
Sous un maître abſolu ſouveraine maîtreſſe,
Elle oſa dédaigner, même dans ſa jeuneſſe,
Ce frivole artifice & ces ſoins ſéducteurs,
Par qui ſon faible ſexe, enchaînant de grands cœurs,
Offre aux yeux indignés la douloureuſe image
D'un Héros avili dans un long eſclavage.
De ſon illuſtre époux ſeconder les projets;
Utile dans la guerre, utile dans la paix,
Sentir ainſi que lui les fureurs de la gloire,
L'enflammer, le pouſſer de victoire en victoire;
Voilà par quelle adreſſe elle a ſçu l'aſſervir.
Sans la braver, du moins, laiſſez-la vous haïr.
Eh! par quelle imprudence, augmentant nos allarmes,
Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes?

LE PRINCE.

Comment?

ACHMET.

Pourquoi, Seigneur, tous ces Chefs, ces Soldats
Qui juſqu'au pied des murs ont marché ſur vos pas?
Pourquoi cet appareil qui menace Byſance,
Et qui d'un camp guerrier préſente l'apparence?

LE PRINCE.

N'accuſe que des miens le tranſport indiſcret;
Aux ordres du Sultan j'obéiſſais, Achmet;
J'annonçais mon rappel; & le Peuple & l'Armée
Tout frémit: on s'aſſemble, une Troupe allarmée

M'environne, me preſſe & s'attache à mes pas.
On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas:
Je m'arrache à leur foule, alors, pleins d'épouvante,
Furieux, égarés, ils vôlent à leur tente,
Saiſiſſent l'étendart, & d'un zèle inſenſé,
Croyant me ſuivre, ami, m'ont déjà devancé.
Pardonne: à tant d'amour, hélas! je fus ſenſible!
Et quel ſerait, dis-moi, le mortel inflexible,
Qui, ſous le poids des maux dont je ſuis opprimé,
Aurait fermé ſon cœur au plaiſir d'être aimé?
Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paraître.

ACHMET.

Il s'occupe de vous quelque part qu'il puiſſe être.
De ſa tendre amitié je me ſuis tout promis,
C'eſt mon plus ferme eſpoir contre vos ennemis.

LE PRINCE.

Hélas! nous nous aimons dès la plus tendre enfance,
Et de ſon âge au mien oubliant la diſtance,
Nos âmes ſe cherchaient alors comme aujourd'hui;
Un charme attendriſſant régnait autour de lui,
Et le cœur encor plein des douleurs de ma mère,
L'amitié m'appellait au berceau de mon frère;
Tu le ſçais, tu le vis; & lorſque les combats
Loin de lui vers la gloire emportèrent mes pas,
La gloire, loin de lui, moins touchante & moins belle,
M'apprit qu'il eſt des biens plus deſirables qu'elle.
Il vint la partager. La Victoire deux fois
Aſſocia nos noms, confondit nos exploits;
C'était le prix des miens, & mon âme enchantée
Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.

Mais je te retiens trop. Cours, obſerve ces lieux;
Sur les piéges cachés ouvre pour moi les yeux;
Aux regards du Sultan je dois bientôt paraître;
Reviens..... j'entends du bruit. C'eſt Zéangir, peut-être.
C'eſt lui. Vas, va, laiſſe-moi dans ces heureux momens
Oublier mes douleurs dans ſes embraſſemens.

SCENE II.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

OU trouver?... C'eſt lui-même. O mon ami! mon frère!
Que, malgré mes frayeurs, ta préſence m'eſt chère!
Laiſſe-moi dans tes bras, laiſſe-moi reſpirer,
De ce bonheur ſi pur laiſſe-moi m'enivrer!

LE PRINCE.

Ah! que mon âme ici répond bien à la tienne!
Ami, que ta tendreſſe égale bien la mienne!
Que ces épanchemens ont pour moi de douceurs!
Pour moi, près de mon frère, il n'eſt plus de malheurs....

ZÉANGIR.

Je connais tes dangers, ils redoublent mon zèle.

LE PRINCE.

Tu ne les ſçais pas tous.

ZÉANGIR.

Quelle crainte nouvelle?....

LE PRINCE.

Ecoute.

ZÉANGIR.

Je frémis.

LE PRINCE.

Tu vis de quelle ardeur
Les charmes de la gloire avaient rempli mon cœur ;
Tu ſçais ſi l'amitié le pénètre & l'enflamme ;
A ces deux ſentimens dont s'occupait mon âme,
Le Ciel en joint un autre, & peut-être ce jour.....

ZÉANGIR.

Eh ! bien.....

LE PRINCE.

A ce tranſport méconnais-tu l'amour ?

ZÉANGIR.

Qu'entens-je ! & quel objet ?....

LE PRINCE.

Je prévois tes allarmes.

ZÉANGIR.

Acheve.

LE PRINCE.

Il te ſouvient que la faveur des armes,
Dans les murs de Tauris remit entre mes mains...,

ZÉANGIR.

Azémire.....

LE PRINCE.

Elle-même.

ZÉANGIR.

O douleur ! ô deſtins !

LE PRINCE.

Je te l'avais bien dit : ta crainte eſt légitime :
Je ſens que ſous mes pas j'ouvre un nouvel abîme.
Mais c'eſt d'elle à jamais que dépendra mon ſort.
C'eſt pour elle qu'ici je viens braver la mort,
J'en ſuis aimé, du moins, & ſa tendreſſe extrême.....
En croirai-je ma vue ?... ô Ciel ! c'eſt-elle-même.

SCENE III.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE.

LE PRINCE.

AZÉMIRE, eſt-ce-vous ? qui vous ouvre ces lieux ?
Quel miracle remplit le plus chèr de mes vœux ?
Puis-je, enfin, devant vous montrer la violence
D'un amour, loin de vous, accru dans le ſilence ?
Comptiez-vous quelquefois, ſenſible à mes tourmens,
Des jours dont ma tendreſſe a compté les momens ?
J'ôſe encor m'en flatter, mais daignez me le dire.
Vous baiſſez vos regards, & votre cœur ſoupire !
Je vois.... ah ! pardonnez, ne craignez point ſes yeux.
Qu'il ſoit le confident, le témoin de nos feux.
Je vous l'ai dit cent fois, c'eſt un autre moi-même.
Ce ſéjour, cet inſtant m'offre tout ce que j'aime :
Mon bonheur eſt parfait..... Vous pleurez... tu pâlis.....
De douleur & d'effroi vos regards ſont remplis....

ZÉANGIR.

O tourment !

AZÉMIRE.

Jour affreux !

LE PRINCE.

Quel tranſport ! quel langage !
Du ſort qui me pourſuit eſt-ce un nouvel outrage ?

ZÉANGIR.

Non : c'eſt moi ſeul ici qu'opprime ſon courroux.
C'eſt à moi déſormais qu'il réſerve ſes coups.
Il me perce le cœur par la main la plus chère :
J'aime, & pour mon rival il a choiſi mon frère.

LE PRINCE.

Cieux !

ZÉANGIR.

Ma mère, en ſecret, j'ignore à quel deſſein,
Dans ce piége fatal m'a conduit de ſa main.
Sa cruelle bonté ſecondant mon adreſſe,
A permis à mes yeux l'aſpect de la Princeſſe ;
J'ai prodigué les ſoins d'un amour indiſcret
Pour attendrir, hélas ! un cœur qui t'adorait :
Je venais à tes yeux, dévoilant ce myſtere....
Cruelle, eh ! quel devoir vous forçant à vous taire ;
Me laiſſait ennivrer de ce poiſon fatal ?
A-t-on craint de me voir haïr un tel rival ?

AZÉMIRE.

Je l'avouerai, Seigneur, ce reproche m'étonne ;
L'ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne ;
J'en plains même la cauſe, & je crois qu'en ſecret
Déjà vous condamnez un tranſport indiſcret.

(*au Prince.*)

Vous n'avez pas penſé, Prince, que votre amante,
Négligeant d'étouffer une flamme imprudente,
Fiere d'un autre hommage à ſes yeux préſenté,
Ait d'un frivole encens nourri ſa vanité,
Et me juſtifier, c'eſt vous faire une offenſe;
Mais puiſque je vous dois expliquer mon ſilence,
Du repos d'un ami comptable devant vous,
Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
Quels ſermens redoublés me forçaient à lui taire
Un ſecret....

LE PRINCE.

Ciel! Madame, un ſecret pour mon frère!
Eh! pouvais-je prévoir....

AZÉMIRE.

Je ſais que ce Palais
Devait à tous les yeux me ſouſtraire à jamais;
Qu'entouré d'ennemis empreſſés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'inſtruire.
Hélas! me chargeait-on de ce ſoin douloureux,
Moi qui, dans ce ſéjour pour vous ſi dangereux,
Craignant mon cœur, mes yeux & mon ſilence même,
Vingt fois ai ſouhaité de me cacher qui j'aime?
Mais non: je lui parlais de vous, de vos vertus;
Enfin, je vous nommais, que fallait-il de plus?
Et quand de ſon amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le ſilence,
J'ai vu ſon déſeſpoir, tout prêt à s'exhaler,
Repouſſer le ſecret que j'allais révéler.

LE PRINCE.

Oui, ſans doute, & ce trait manquait à ma miſère:
Je devais voir couler les larmes de mon frère,

Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon ame à l'eſpérance était encore ouverte :
C'en eſt fait; je l'abjure, & le Ciel veut ma perte.
Je la veux comme lui, ſi je fais ton malheur.

ZÉANGIR.

Ta perte !... Acheve, ingrat, de déchirer mon cœur;
Il te fallait.... Cruel, as-tu la barbarie
D'offenſer un rival qui tremble pour ta vie.
Ta perte !... & de quel crime... Il n'en eſt qu'un pour toi ;
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans ſa jalouſe ivreſſe,
Devienne ton tyran, celui de ta maitreſſe;
Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler par-tout les pleurs du déſeſpoir :
Pour mériter ſon ſort en perdant ce qu'il aime ?
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même ?
Eſt-ce toi qu'à mourir ſon choix a condamné ?
Ne ſuis-je pas enfin le ſeul infortuné ?

LE PRINCE.

Arrête. Peux-tu bien me tenir ce langage ?
C'eſt un frere, un ami qui me fait cet outrage !
Cruel ! quand ton amour au mien veut s'immoler,
Eſt-ce par ton malheur qu'il faut me conſoler !
Que tu craignes ma mort qui t'aſſure le trône,
Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne:
Le Ciel, en te privant d'un ami couronné,
Te ravirait bien plus qu'il ne t'aurait donné :
Mais te voir à mes vœux ſacrifier ta flamme,
Sentir tous les combats qui déchirent ton ame,

Et

Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits,
Que le ſeul déſeſpoir de t'égaler jamais;
Ce ſupplice eſt affreux, ſi tu peux me connaître.

ZÉANGIR.

Va, ce ſeul ſentiment m'a tout payé peut-être.
Mon frère, laiſſe-moi; dans mes vœux confondus,
Laiſſe-moi ce bonheur que donnent les vertus;
Il me coûte aſſez cher pour que j'oſe y prétendre;
Tu dois vivre & m'aimer; moi, vivre & te défendre!
Tout l'ordonne, le Ciel, la nature, l'honneur.
Reſpecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur.
Je t'en conjure ici par un frère qui t'aime,
Par toi, par tes malheurs,... par ton amour lui-même.
(*à Azémire.*)
Joignez-vous à mes vœux; c'eſt à vous de fléchir
Un cœur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

LE PRINCE *avec tranſport.*

C'en eſt fait, je me rends; ce cœur me juſtifie.
Je vous aime encor plus que je ne hais la vie:
Oui, dans les nœuds ſacrés qui m'uniſſent à toi,
Ton triomphe eſt le mien, tes vertus ſont à moi.
Va, ne crains point, ami, que ma fierté gémiſſe,
Ni qu'opprimé du poids d'un ſi grand ſacrifice,
Mon cœur de tes bienfaits puiſſe être humilié.
Eh! connaît-on l'orgueil auprès de l'amitié?

SCENE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE, ACHMET.

ACHMET.

PARDONNEZ ſi déja mon zèle, en diligence,
A vos épanchemens vient mêler ma préſence;
Mais d'un ſubit effroi le Palais eſt troublé.
Déja près du Sultan le Viſir appellé,
(*Au Prince.*)
Prodigue contre vous les conſeils de la haîne.
La moitié du Serrail, que ſa voix ſeule entraîne,
Séduite dès long-tems, s'intéreſſe pour lui.
Même on dit qu'en ſecret un plus puiſſant appui....
Pardonnez.... Dans vos cœurs mes regards ont dû lire,
Mais une mère... Hélas! je crains....

LE PRINCE.

Qu'oſes-tu dire?

ZÉANGIR, *tranſporté.*

Acheve.

ACHMET.

Eh! bien, l'on dit qu'inviſible à regret,
Sa main conduit les coups qu'on prépare en ſecret.
On redoute un courroux qu'elle force au ſilence.
On craint ſon artifice, on craint ſa violence,

Mais un bruit dont ſur-tout mon cœur eſt conſterné...
Le Sultan veut la voir & l'ordre en eſt donné.

AZÉMIRE.

Ciel !

ACHMET.

On tremble, on attend cette grande entrevue,
On parle d'une lettre au Sultan inconnue....

LE PRINCE.

(*à Zéangir*).

Dieu! mon ſort voudrait-il?.... Tu ſauras tout....

ACHMET.

Seigneur,
Contre un juſte courroux défendez votre cœur.
Vous ignorez quel ordre & quel projet ſiniſtre
Mena dans votre camp un odieux Miniſtre:
Le Viſir, je voudrais envain vous le cacher,
Aux bras de vos ſoldats devait vous arracher.

LE PRINCE.

Que dis-tu ?

ACHMET.

Le péril arrêta ſon audace.
Cher Prince, devant vous ſi mes pleurs trouvent grace,
Si mes vœux, ſi mes ſoins méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous ſouffrez les avis,
Modérez vos tranſports, & loin d'aigrir un père,
Réveillez dans ſon cœur ſa tendreſſe première;
Il aima votre enfance, il aime vos vertus.
Vous pourriez... Pardonnez. Je n'oſe en dire plus.
A de plus chers conſeils mon cœur vous abandonne,
Et vole à d'autres ſoins que mon zèle m'ordonne.

SCENE V.

ZÉANGIR, LE PRINCE, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

QUEL eſt donc ce péril dont je t'ai vû frémir ?
Cette lettre fatale.... Ami, daigne éclaircir.

LE PRINCE.

J'accroîtrai tes douleurs.

ZÉANGIR.

Parle.

LE PRINCE.

Avant que mon père
Demandât la Princeſſe en mes mains priſonnière,
Thamas ſecrètement députa près de moi,
Et pour briſer ſes fers & pour tenter ma foi.
Ami, tu me connais, & mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naiſſans, quelle fut ma réponſe;
Mais lorſque, chaque jour, ſes vertus, ſes attraits....
Je t'arrache le cœur....

ZÉANGIR.

Non, mon cœur eſt en paix.

Pourſuis.

LE PRINCE.

O Ciel!.. Eh bien!.. Brûlant d'amour pour elle ;
Et depuis, accablé d'une abſence cruelle,
Je crus que je pouvais, ſans bleſſer mon devoir,
De la paix à Thamas préſenter quelqu'eſpoir,
Et demander pour prix d'une heureuſe entremiſe,
Que la main de ſa fille à ma foi fut promiſe.
Nadir, de mes deſſeins fidèle confident,
Autoriſé d'un mot, partit ſecrètement ;
J'attendais ſon retour. J'apprends qu'en Aſſyrie
Attaqué, défendant mon ſecret & ſa vie,
Accablé ſous le nombre, il avait ſuccombé.

ZÉANGIR.

Je vois dans quelles mains ce billet eſt tombé.
Je vois ce que prépare une mère inhumaine,
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardi ſa haine.
Hélas! de toi bientôt dépendront ſes deſtins,
Bientôt ſon Empereur....

LE PRINCE.

Que dis-tu? Quoi, tu crains!...

ZÉANGIR.

Non, mon ame à ta foi ne fait point cette offenſe.
Sans crainte pour ſes jours, je vole à ta défenſe.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.
Il en eſt un ſur-tout.... J'en frémis.... Ecoutez.
Je jure ici par vous que dans cette journée,
Si je pouvais ſurprendre, en mon ame indignée ;

Quelque deſir jaloux, quelque perfide eſpoir,
Capable un ſeul moment d'ébranler mon devoir,
Dans ce cœur avili.... Non, il n'eſt pas poſſible.
Le Ciel me ſoutiendra dans cet inſtant terrible,
Et ſatisfait d'un cœur trop longtems combattu,
De l'affront d'un remords ſauvera ma vertu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

PRENEZ place, Madame ; il faut que dans ce jour
Votre ame à mes regards ſe montre ſans détour :
Le Prince dans ces lieux vient enfin de ſe rendre.

ROXELANE.

Les cris de ſes Soldats viennent de me l'apprendre.

SOLIMAN.

J'entrevois par ce mot vos ſecrets ſentimens ;
Vous jugerez des miens : daignez, quelques momens,
Vous impoſer la Loi de m'entendre en ſilence.
Mon fils a mérité ma juſte défiance ;
Et ſon retour d'ailleurs fait pour me déſarmer,
Avec quelque raiſon peut encor m'allarmer.
Sans doute je ſuis loin de lui chercher des crimes ;
Mais il faut éclaircir des ſoupçons légitimes.
Vos yeux, ſi du Viſir j'explique les diſcours,
Ont ſurpris des ſecrets d'où dépendent mes jours.

Je n'examine point ſi, pour mieux me confondre,
De concert avec lui... vous pourrez me répondre.
Hélas! il eſt affreux de ſoupçonner la foi
Des cœurs que l'on chérit & qu'on croyait à ſoi.
Mais au bord du tombeau telle eſt ma deſtinée,
Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,
Aux ſoins de l'avenir vous croyez vous devoir;
Je conçois vos raiſons, vos craintes, votre eſpoir;
Et malgré mes vieux ans, ma tendreſſe conſtante
A vos deſtins futurs n'eſt point indifférente.
Mais vous n'eſpérez point que pour votre repos
Je répande le ſang d'un fils & d'un héros.
Son juge, en ce moment, ſe ſouvient qu'il eſt père,
Je ne veux écouter ni ſoupçons ni colère.
Ce ſerrail, qui jadis, ſous de cruels Sultans,
Craignait de leurs fureurs les caprices ſanglans,
A connu, dans le cours d'un regne plus propice,
Quelquefois ma clémence & toujours ma juſtice.
Juſte envers mes ſujets, juſte envers mes enfans,
Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
Après un tel aveu, parlez, je vous écoute,
Mais que la vérité s'offre ſans aucun doute.
Je dois, s'il faut porter un jugement cruel,
En répondre à l'Etat, à l'avenir, au Ciel.

ROXELANE.

Seigneur, d'étonnement je demeure frappée,
De vous, de votre fils en ſecret occupée,
J'ai dû, ſans m'expliquer ſur ce grand intérêt,
Muette, avec l'Empire, attendre ſon arrêt.
Mais, puiſque le premier vous quittez la contrainte
D'un ſilence affecté trop ſemblable à la feinte,

De mon ame à vos yeux j'ouvrirai les replis.
Je déteſte le Prince & j'adore mon fils ;
Ainſi que vous, du moins, je parle avec franchiſe ;
Et loin qu'avec effort ma haine ſe déguiſe,
J'oſe entreprendre ici de la juſtifier,
Vous invitant vous même à vous en défier.
Je ne vous cache point, qu'eſt-il beſoin de feindre ?
Que prompt en ce péril à tout voir, à tout craindre,
J'ai d'un Viſir fidele emprunté les avis,
Et, moi-même, éclairé les pas de votre fils ;
Tout fondait mes ſoupçons, un père les partage.
Eh ! qui donc en effet, pourrait voir ſans ombrage,
Un jeune ambitieux, qui, d'orgueil enivré,
Des cœurs qu'il a ſéduits diſpoſant à ſon gré,
A vous intimider ſemble mettre ſa gloire,
Et croit tenir ce droit des mains de la victoire ?
Qui, mandé par ſon maître, a juſques à ce jour,
Fait douter de ſa foi, douter de ſon retour ;
Et du grand Soliman a réduit la puiſſance
A craindre, je l'ai vu, ſa déſobéiſſance ?
Qui, j'oſe l'atteſter, & mes garans ſont prêts,
Achete ici des yeux ouverts ſur vos ſecrêts ;
Parle, agit en Sultan ; &, ſi l'on veut l'entendre,
Et la guerre & la paix de lui ſeul vont dépendre.
Oui, Seigneur, oui vous dis-je, & peut-être aujourd'hui
Vous en aurez la preuve & la tiendrez de lui.

SOLIMAN.

Ciel !

ROXELANE.

D'un fils, d'un ſujet eſt-ce donc la conduite !
Et depuis quand, Seigneur, n'en craint-on plus la ſuite ?

Eſt-ce dans ce ſéjour ?....vainement ſous vos loix,
La clémence en ces lieux fit entendre ſa voix.
Une autre voix, peut-être, y parle plus haut qu'elle:
La voix de ces Sultans qu'une main criminelle,
Sanglans, a renverſés aux genoux de leurs fils:
La voix des fils encor, qui près du trône aſſis,
N'ont point devant ce trône aſſez courbé la tête.
Il le ſait: d'où vient donc que nul frein ne l'arrête ?
Sans doute mieux qu'un autre il connaît ſon pouvoir:
De l'empire, en effet, il eſt l'unique eſpoir.
Eh ! qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'yvreſſe,
Oſer à vos vieux ans égaler ſa jeuneſſe,
Et d'un héros l'honneur des Sultans, des guerriers,
Devant un fier ſoldat abaiſſer les lauriers ?
Qui peut vous raſſurer contre tant d'inſolence ?
Eſt-ce un camp qui frémit aux portes de Bizance ?
Un peuple de mutins, eſclaves factieux,
De leur maître indigné tyrans capricieux?
Ah ! Seigneur, eſt-ce ainſi, je vous cite à vous-même,
Que raſſurant Selim, dans un péril extrême,
Vous vîntes dans ſes mains ici vous dépoſer ;
Quand ces mêmes ſoldats, ardens à tout ôſer,
Pour vous, malgré vous ſeul, plein d'un zele unanime,
Rebelles, prononçaient votre nom dans leur crime?
On vous vit accourir, ſeul, déſarmé, ſoumis,
Plein d'un noble courroux contre ſes ennemis,
Et tombant à ſes pieds, otage volontaire,
Echapper au malheur de détrôner un père.
Tel était le devoir d'un fils plus ſoupçonné,
Et votre exemple au moins l'a déja condamné.

SOLIMAN.

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dut le faire.
Celui qui fut bon fils doit être auſſi bon père;
Et quand vous rappellez ces preuves de ma foi,
Votre voix m'avertit d'être digne de moi.
Des revers des Sultans vous me tracez l'image:
Je reconnais vos ſoins, Madame, & je préſage,
Que, grâce aux miens peut-être, un ſort moins rigoureux,
Ecartera mon nom de ces noms malheureux.
Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête,
A des fils ſoupçonnés ont demandé leur tête.
Oui; mais n'ont-ils jamais, après ces rudes coups,
Déteſté les tranſports d'un aveugle courroux?
Hélas! ſi ce moment doit m'offrir un coupable,
Peut-être que mon ſort eſt aſſez déplorable.
Serai-je donc rangé parmi ces Souverains
Qu'on a vus de leurs fils juges trop inhumains,
Réduits à s'impoſer ce fatal ſacrifice?
Malheureux qu'on veut plaindre & qu'il faut qu'on haïſſe!
Quelqu'éclat dont leur regne ait ébloui les yeux,
De ces grands châtimens le ſouvenir affreux,
Eterniſant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
Mêle un ſombre nuage aux rayons de leur gloire.
Le nom de Soliman, Madame, a mérité
De parvenir ſans tache à la poſtérité.
Dans mon cœur vainement votre cruelle adreſſe
Cherche d'un vil dépit la vulgaire faibleſſe,
Et voudrait par la haîne irriter mes ſoupçons;
J'écarte ici la haîne & péſe les raiſons.
L'intérêt de mon ſang me dit pour le défendre,
Qu'un coupable en ces lieux eut tremblé de ſe rendre;

Qu'adoré des Soldats. Je l'étais comme lui.

ROXELANE.

Comme lui des Perſans imploriez-vous l'appui ?

SOLIMAN.

Des Perſans.... Lui ! grands Dieux ! je retiens ma colère :
Ce n'eſt pas vous ici que doit en croire un père.
Que des garans certains à mes yeux préſentés,
Que la preuve à l'inſtant.

ROXELANE.

Je le veux.

SOLIMAN, *ſe levant.*

Arrêtez.
Je redoute un courroux trop facile à ſurprendre.
Son maître en vain frémit, ſon Juge doit l'entendre,
Que mon fils ſoit préſent..... Faites venir mon fils.
(*Roxelane ſe lève, le Viſir paraît.*)
Que veut-on ?

SCENE II.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

J'ATTENDAIS le moment d'être admis,
Seigneur, je viens chercher des ordres néceſſaires.
Ali, ce brave Ali, ce Chef des Janiſſaires,
Qui même ſous Sélim s'eſt illuſtré jadis,
Et, malgré ſon grand âge, a ſuivi votre fils,

Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre ;
Il apporte un ſecret qu'il a craint de commettre.
Le ſalut de l'Empire, a-t-il dit, en dépend ;
Et des moindres délais il me rendait garant.
J'ai cru que ſon grand nom, ſes exploits.....

SOLIMAN.

Qu'il paraiſſe.

ROXELANE, *à part.*

Que veut-il ?

SOLIMAN, *lui faiſant ſigne de ſortir.*

Vous ſçavez quelle eſt votre promeſſe.

ROXLANE.

Je ne reparaîtrai que la preuve à la main.

SCENE III.

SOLIMAN, OSMAN, ALI.

SOLIMAN.

QUEL ſoin preſſant t'amène, & quel eſt ton deſſein ?
Veux-tu qu'il ſe retire ?

ALI.

Il le faudrait peut-être.
Mais je viens contre lui m'adreſſer à ſon maître ;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'euſſe d'un rebelle accompagné les pas.
Ton fils, ainſi que moi, vit & mourra fidèle.
J'ai ſçu calmer des ſiens & la fougue & le zèle,
Ils te revèrent tous. Mais on craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un Héros.

« Ah ! du moins, disaient-ils, dans leur secret murmure,
» Ah ! si la vérité confondait l'imposture !
» Si détrompant un maître & cherchant ses regards,
» Elle ôsait pénétrer ces terribles remparts !
» Mais la mort punirait un zèle téméraire ».
On peut près du cercueil hasarder de déplaire,
Sultan ; d'un vieux Guerrier ces restes languissans,
Ce sang, dans les combats prodigué soixante ans,
Exposés pour ton fils que tout l'Empire adore,
S'ils sauvaient un Héros, te serviraient encore.
De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons :
C'est le Grand Soliman qu'en lui nous chérissons ;
Il nous rend tes vertus & tu permets qu'on l'aime.
Mais crains ses ennemis ; crains ton pouvoir suprême,
Crains d'éternels regrets & sur-tout un remord.
J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort ?

SOLIMAN.

J'estime ce courage & ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel :
Ne crains pour lui que lui. L'audace & l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contien dans son devoir le soldat turbulent :
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Vas, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCENE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

APPROCHEZ : à mon ordre on daigne enfin ſe rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvais vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, Seigneur, expirante en mes bras.....

SOLIMAN.

Elle n'eſt plus!.... je dois des regrets à ſa cendre.

LE PRINCE.

Occupée en mourant d'un ſouvenir trop tendre....

SOLIMAN.

C'eſt aſſez. Plût au Ciel qu'à de juſtes raiſons
Je puſſe voir encor céder d'autres ſoupçons,
Sans que de vos ſoldats l'audace & l'inſolence
Vinſſent d'un fils ſuſpect atteſter l'innocence!

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs tranſports effrénés
Qu'en ces lieux ma préſence a déjà condamnés.
Ah! Seigneur, ſi pour moi l'excès de leur tendreſſe
Juſqu'à l'emportement a pouſſé leur ivreſſe,
Daignez ne l'imputer, hélas! qu'à mon malheur,
C'eſt mon funeſte ſort qui parle en ma faveur.

Privé de vos bontés, où je pouvais prétendre,
J'inſpire une pitié plus preſſante & plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudrait mieux leur en inſpirer moins!
Peut-être qu'un ſujet devait borner ſes ſoins
A ſçavoir obéir, à faire aimer ſa gloire,
A ſervir ſans orgueil, à ne point laiſſer croire
Que ſes deſſeins ſecrets de la Perſe approuvés.....

LE PRINCE.

O Ciel! le croyez-vous!

SOLIMAN.

Non: puiſque vous vivez.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ROXELANE.

ROXELANE.

SULTAN, vous pourrez voir ma promeſſe accomplie.
Prince, un deſtin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du ſecret ne cache point ſes coups:
Vous êtes accuſé, vous pourrez vous défendre.

LE PRINCE.

A ce trait généreux j'avais droit de m'attendre.

SOLIMAN,

SOLIMAN, *prenant la lettre.*

Donnez.

« A vos desirs on refusa la paix,
» Un heureux changement vous permet d'y prétendre.
» Victorieux par moi, peut-être à mes souhaits
» Le Sultan voudra condescendre.
» Les raisons de cette offre & le prix que j'y mets,
» Je les tairai; Nadir doit seul vous les apprendre ».

Que vois-je! avouerez-vous cette lettre, ce seing?

LE PRINCE.

Oui, ce billet, Seigneur, fut tracé de ma main.

SOLIMAN.

Hola, Gardes.

LE PRINCE.

Je dois vous paraître coupable;
Je le sçais. Cependant si le sort qui m'accable
Souffrait que votre fils pût se justifier,
Si mon cœur à vos yeux se montrait tout entier....

ROXELANE.

(*Au Prince.*) (*Au Sultan.*) (*Au Prince.*)
Il le faut.... Permettez.... Vous n'avez rien à craindre.
Parlez, Nadir n'est plus, & vous pouvez tout feindre.

LE PRINCE.

Barbare! à cet opprobre étais-je réservé?
Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé;
D'un père, d'un Sultan déployez la puissance.
Par mille affreux tourmens éprouvez ma constance;

Je puis chérir des coups que vous aurez portés,
Mais ne me livrez point à tant d'indignités.
Votre gloire l'exige, & votre fils peut croire.....

SOLIMAN.

Perfide, il te ſied bien d'intéreſſer ma gloire,
Toi! qui veux la flétrir, toi, l'ami des Perſans!
Toi, qui devant leur maître, avilis mes vieux ans!
Qui ſçachant contre lui quelle fureur m'anime.....

LE PRINCE.

Ah! croyez que ſon nom fait ſeul mon plus grand crime;
Que ſans ce fier courroux j'aurais pu.... non, jamais.
(*Montrant Roxelane.*)
J'ai mérité la mort, & voilà mes forfaits.
Cette lettre en vos mains, Seigneur, m'accuſait-elle,
Quand d'avance par vous traité comme un rebelle,
L'ordre de m'arrêter dans mon camp.....

SOLIMAN.

Juſtes Cieux!
Tu ſçavais.... je vois tout. D'un écrit odieux
Ta bouche en ce moment m'éclaircit le myſtère;
Il demande à Thamas des ſecours contre un père.

LE PRINCE.

Quoi! ce ſecret fatal, qu'à l'inſtant dans ces lieux.....

SOLIMAN.

Traître! c'en eſt aſſez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ZÉANGIR.

LE PRINCE, *voyant Zéangir.*

CIEL!

ZÉANGIR.

(*A part.*)

Mon père, daignez..... O mère trop cruelle!

SOLIMAN.

Quoi! ſans être appellé.

ROXELANE.

Quelle audace nouvelle!

SOLIMAN.

Qu'on m'en réponde, allez.

ZÉANGIR.

Suſpendez un moment.....

LE PRINCE.

Ah! qu'il ſuffiſe au moins à cet embraſſement.
Va, de ton amitié cette preuve dernière
A trop bien démenti les fureurs de ta mère;
Elle ſurpaſſe tout, ſa rage & mes malheurs,
Et la haine qu'on doit à ſes perſécuteurs.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

SOLIMAN, ROXELANE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

QUEL orgueil !

ZÉANGIR.

Ah ! craignez que dans votre vengeance....

SOLIMAN.

Je veux bien de ce zèle excuſer l'imprudence,
Et j'aimerais, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvait être douteux :
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide
Qui peut-être déja médite un parricide.
(*à Roxelane*).
J'excuſe votre haine, & je vais de ce pas
Prévenir les effets de ſes noirs attentats.

SCENE VII.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

QUOI, déjà votre haine a frappé ſa victime !
Un père en un moment la trouve légitime !

ROXELANE.

Pour convaincre un coupable, il ne faut qu'un inſtant.

ZÉANGIR.

Si vous n'aviez un fils, il ſerait innocent.

ROXELANE.

Le Ciel me l'a donné, peut-être en ſa colère.

ZÉANGIR.

Le Ciel vous l'a donné....pour attendrir ſa mère.
Je veux croire & je crois que prête à l'opprimer,
Contre un coupable ici vous penſez vous armer ;
Et l'amour maternel que dans vous je révère,
(Car je combats des vœux dont la ſource m'eſt chère)
Abuſant vos eſprits ſur moi ſeul arrêtés,
Vous perſuade encor ce que vous ſouhaitez ;
Mais cet amour vous trompe, & peut être funeſte.

ROXELANE.

Dieu, quel aveuglement ! le crime eſt manifeſte,
Son père en a tenu le gage de ſa main.

ZÉANGIR, *à part.*

Que ne puis-je parler !

ROXELANE.

Vous frémiſſez en vain.
Abandonnez un traître à ſon ſort déplorable.
Vous l'aimiez vertueux, oubliez-le coupable.
Ou, ſi votre amitié lui donne quelques pleurs,
Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,
Quel brillant avenir le deſtin vous préſente ;
Cet éclat des Sultans, cette pompe impoſante,
L'Univers, de vos loix docile adorateur,
Et la gloire plus belle encor que la grandeur,
La gloire que vos vœux....

ZÉANGIR.

Sans doute elle m'anime.

ROXELANE.

Un trône ici la donne.

ZÉANGIR.

Un trône acquis ſans crime.

ROXELANE.

Quel crime commets-tu ?

ZÉANGIR.

Ceux qu'on commet pour moi.

ROXELANE.

Des attentats d'autrui je profite pour toi.

ZÉANGIR.

Vous le croyez coupable & c'eſt-là votre excuſe.
Mais moi qui vois ſon cœur, mais moi que rien n'abuſe,

ROXELANE.

Tu pleureras un jour, quand l'abſolu pouvoir...

ZÉANGIR.

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait ſon devoir ?

ROXELANE.

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'yvreſſe ;
Je vois avec quel art, ſéduiſant ta jeuneſſe,
Il a ſçu, plus prudent, par cette illuſion,
T'écartant du ſentier de ſon ambition....

ZÉANGIR.

Quoi, vous doutez....

ROXELANE.

Eh! bien, je veux le croire, il t'aime:
Ainſi que toi, mon fils, il ſe trompe lui-même.
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,
Et le cœur des humains & votre propre cœur.
Mais le tems, d'autres vœux, l'orgueil de la puiſſance,
Du Monarque au ſujet cet intervalle immenſe,
Tout va briſer bientôt un nœud mal affermi,
Et ſur le trône un jour tu verras....

ZÉANGIR.

Un ami.

ROXELANE.

L'ami d'un maître ! ô Ciel, ah ! quitte un vain preſtige.

ZÉANGIR.

Jamais.

ROXELANE.

Les Ottomans ont-ils vu ce prodige !

ZÉANGIR.

Ils le verront.

ROXELANE.

Mon fils, ſonges-tu dans quels lieux....
Encor, ſi tu vivais dans ces climats heureux,
Qui, grace à d'autres mœurs, à des loix moins ſévères,
Peuvent offrir des Rois que chériſſent leurs frères;
Où, près du maître aſſis, brillans de ſa ſplendeur,
Quelquefois partageant le poids de ſa grandeur,
Ils vont à des ſujets placés loin de ſa vue
De leurs devoirs ſacrés rappeller l'étendue.
Et marchant, ſur ſa trace, aux conſeils, aux combats,
Recueillent les honneurs attachés à ſes pas!
Qu'à ce prix, ſignalant l'amitié fraternelle,
On mette ſon orgueil à s'immoler pour elle,
Je conçois cet effort. Mais en ces lieux! mais toi!

ZÉANGIR.

Il eſt fait pour mon ame, il eſt digne de moi.
Eſt-ce donc un effort que de chérir ſon frère?
Serait-ce une vertu quelque part étrangère?
Ai-je dû m'en défendre? Eh! quel cœur endurci
Ne l'eut aimé par-tout comme je l'aime ici?
Par-tout il eut trouvé des cœurs auſſi ſenſibles;
Un père, hélas! plus doux....des deſtins moins terribles.
Non, vous ne ſavez pas tout ce que je lui dois.
Si mon nom près du ſien s'eſt placé quelquefois,
C'eſt lui qui vers l'honneur appellait ma jeuneſſe,
Encourageait mes pas, ſoutenait ma foibleſſe;
Sa tendreſſe inquiete au milieu des combats,
Prodigue de ſes jours, m'arrachait au trépas.

La gloire enfin, ce bien qu'avec excès on aime,
Dont le cœur eſt avare envers l'amitié même,
Lui ſemblait le trahir, & manquait à ſes vœux,
Si ſon éclat, du moins, ne nous couvrait tous deux.
Cent fois....

ROXELANE.

Ah! c'en eſt trop, vas, quoiqu'il ait pu faire,
Tu peux tout acquitter par le ſang de ta mère.

ZÉANGIR.

O Ciel!

ROXELANE.

Oui, par mon ſang: lui ſeul doit expier
Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
Sous les yeux de ſon fils, ma rivale en ſilence,
Vingt ans de ſes appas a pleuré l'impuiſſance.
Il l'a vue exhaler dans ſes derniers ſoupirs
L'amertume & le fiel de ſes longs déplaiſirs.
Il revient pourſuivi de cette affreuſe image;
Et lorſque mon nom ſeul doit exciter ſa rage,
Il me voit, calme & fière, annonçant mon deſſein,
Lui montrer ſon forfait atteſté par ſon ſeing.
Dis-moi ſi pour le trône élevé dès l'enfance,
Le plus fier des humains oubliera cette offenſe.

ZÉANGIR.

Je vais vous étonner; le plus fier des humains
Verrait, ſans ſe venger, la vengeance en ſes mains.
Le plus fier des humains eſt encor le plus tendre....
Je prévoyais qu'ici vous ne pourriez m'entendre;
Mais, quoique vous penſiez, je le connais trop bien....

ROXELANE.

Inſenſé !

ZÉANGIR.

Votre cœur ne peut juger le ſien ;
Pardonnez. Mon reſpect frémit de ce langage ;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage :
Un autre l'a conçu. Je réponds de ſa foi,
Et vos jours ſont ſacrés pour lui, comme pour moi ;
Il ſçait trop qu'à ce coup je ne pourrais ſurvivre.

ROXELANE.

J'entends, pour prix des ſoins où l'amitié vous livre,
Sa bonté ſouffrira que du plus beau deſtin,
Je coure dans l'opprobre enſevelir la fin ;
Et ramper, vile eſclave, & rebut de ſa haîne,
En des lieux où vingt ans j'ai marché ſouveraine.
Décidons notre ſort & daignez écouter
Ce qu'un amour de mère avait ſçu me dicter.
De mon époux, bientôt, je vais pleurer la perte ;
Et de la gloire ici la carrière eſt ouverte :
Soliman la cherchait ; mais déteſtant Thamas,
Malgré moi cette haîne en détournait ſes pas.
Loin de porter ſes coups à la Perſe abattue,
Dans ſes vaſtes déſerts ſans fruit toujours vaincue,
Il fallait s'appuyer des ſecours du Perſan
Contre les vrais rivaux de l'Empire Ottoman.
L'Hymen fait les traités, & la main d'Azémire
Pourrait unir par vous & l'un & l'autre Empire.

ZÉANGIR.

Par moi !

ROXELANE.

J'offre à vos vœux la gloire & le bonheur.

ZÉANGIR.

Le bonheur! déſormais eſt-il fait pour mon cœur?
Si vous ſçaviez....

ROXELANE.

Mon fils, je ſçais tout.

ZÉANGIR.

Que dit-elle?

ROXELANE.

Vous l'aimez.

ZÉANGIR.

Je l'adore & je fuis.... Ah! cruelle!
O Ciel! dont la rigueur vend ſi cher les vertus,
D'un cœur au déſeſpoir n'exigez rien de plus.

SCENE VIII.

ROXELANE, *ſeule.*

VOILA donc de ce cœur quel eſt l'endroit ſenſible.
Allons, frappons un coup plus ſûr & plus terrible.
Mon fils eſt amoureux, ſans doute il eſt aimé.
Intéreſſons l'objet dont il eſt enflammé.
Pour être ambitieux il porte un cœur trop tendre;
Mais l'amour va parler, j'oſe tout en attendre.
Eſpérons. Qui pourrait triompher en un jour
Des charmes d'un Empire & de ceux de l'amour?

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

AZÉMIRE.

NON, je n'ai point douté qu'un héroïque zele
Ne ſignalât toujours votre amitié fidelle ;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté
Aujourd'hui de vous ſeul attend ſa liberté.
La Sultane me quitte ; &, dans ſa violence....
Quel entretien fatal & quelle confidence !
De ſes deſſeins ſecrets complice malgré moi,
Ainſi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
Je reſpire par vous ; &, dans ma tendre eſtime,
J'oſe encore implorer un rival magnanime :
Je tremble pour le Prince, & mes vœux éperdus
Lui cherchent un aſyle auprès de vos vertus.

ZÉANGIR.

J'ai ſubi comme vous cette épreuve cruelle,
Je n'ai pu déſarmer une main maternelle.

Ma mère, en ſon erreur, ſe flatte qu'aujourd'hui
Vos vœux, fixés pour moi, me parlent contre lui;
Que le ſang de Thamas doit déteſter mon frère.
Ignorant mon malheur, elle croit, elle eſpère
Que la ſéduction d'un amour mutuel
M'intéreſſe par vous à ſon projet cruel;
Il ſera confondu. Déjà juſqu'à mon père
Une lettre en ſecret a porté ma prière:
On l'a vu s'attendrir, ſes larmes ont coulé,
C'eſt par ſon ordre ici que je ſuis appellé.
J'obtiendrai qu'à ſes yeux le Prince reparaiſſe,
Je ſaurai pour ſon fils réveiller ſa tendreſſe.
Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reſte un appui,
Et, tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

AZÉMIRE.

Je retiens les tranſports de ma reconnaiſſance.
Mais par pitié, peut-être, on me rend l'eſpérance:
Pour mieux me raſſurer, vous cachez vos terreurs,
Vous détournez les yeux en eſſuyant mes pleurs.
Que de périls preſſans? le Viſir, votre mère,
Moi-même, cette lettre, & ce fatal myſtère.
Un Sultan ſoupçonneux, l'yvreſſe des ſoldats,
L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas,
Horreur toujours nouvelle & par le tems accrue,
Que ſans fruit la Sultane a même combattue!
Ah! ſi dans les dangers qu'on redoute pour moi,
Ceux du Prince à mon cœur inſpiraient moins d'effroi
Je vous dirais, forcez ſon généreux ſilence;
Dévoilez ſon ſecret, montrez ſon innocence:
Heureuſe, ſi j'avais, en voulant le ſauver,
Et des périls plus grands, & la mort à braver.

ZÉANGIR.

Comme elle ſait aimer! je vois toute ma perte.
Pardonnez : ma bleſſure un inſtant s'eſt ouverte ;
Laiſſez-moi : loin de vous, je ſuis plus généreux,
Le Sultan va paraître : on vient. Fuyez ces lieux.

SCENE II.

SOLIMAN, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

SOUFFREZ qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
Qui rend à mes regards votre auguſte préſence,
Et d'un ordre ſévère adoucit la rigueur.

SOLIMAN.

Touché de tes vertus, ſatisfait de ton cœur,
D'un ſentiment plus doux je n'ai pu me défendre:
Dans ces premiers momens j'ai bien voulu t'entendre :
Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat,
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat?
De ce triſte entretien quel fruit peux-tu prétendre?
Et de ma complaiſance, hélas! que dois-je attendre?
Hors la douceur de voir que le Ciel aujourd'hui,
Me laiſſe au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui.

ZÉANGIR.

Il n'eſt point prononcé cet arrêt ſanguinaire.
Le Prince a pour appui les bontés de ſon père.
Vous l'aimâtes, Seigneur ; je vous ai vu cent fois
Entendre avec tranſport & conter ſes exploits.

Des ſplendeurs de l'Empire en tirer le préſage,
Et montrer ce modèle à mon jeune courage.
Depuis plus de huit ans, éloigné de ces lieux,
On a de ſes vertus détourné trop vos yeux.

SOLIMAN.

Quoi! quand toi même as vu juſqu'où ſa violence
A fait de ſes adieux éclater l'inſolence!

ZÉANGIR.

Gardez de le juger ſur un emportement,
D'une ame au déſeſpoir rapide égarement.
Vous ſavez quel affront enflammait ſon courage.
On excuſe l'orgueil qui repouſſe un outrage.

SOLIMAN.

De l'orgueil devant moi! menacer à mes yeux!
Dès long-tems....

ZÉANGIR.

Pardonnez, il était malheureux;
Dans les rigueurs du ſort ſon ame était plus fière:
Tels ſont tous les grands cœurs, tel doit être mon frère.
Rendez-lui vos bontés, vous le verrez ſoumis,
Embraſſer vos genoux, vous rendre votre fils,
J'en répons.

SOLIMAN.

Eh! pourquoi réveiller ma tendreſſe
Quand je dois à mon cœur, reprocher ma faibleſſe,
Quand un traître aujourd'hui ſollicite Thamas?
Quand ſon crime avéré....

ZÉANGIR.

Seigneur, il ne l'eſt pas:
Croyez-en l'amitié qui me parle & m'anime;
De tels nœuds ne ſont point reſſerrés par le crime.

Quelque

Quelques ſoient les garans qu'on oſe vous donner,
Croyez qu'il eſt des cœurs qu'on ne peut ſoupçonner.
Eh! qui ſçait ſi fermant la bouche à l'innocence....

SOLIMAN.

Va, ſon forfait lui ſeul l'a réduit au ſilence.
Eh! peut-il démentir ce camp, dont les clameurs
Dépoſent contre lui pour ſes accuſateurs?

ZÉANGIR.

Oui. Soufffez ſeulement qu'il puiſſe ſe défendre.
Daignez, daignez, du moins, le revoir & l'entendre.

SOLIMAN.

Que dis-tu? Ciel! qui? lui! qu'il paraiſſe à mes yeux!
Me voir encor braver par cet audacieux!

ZÉANGIR.

Eh! quoi! votre vertu, Seigneur, votre juſtice
De ſes perſécuteurs ſe montreraient complice?
Vous avez entendu ſes mortels ennemis,
Et pourriez, ſans l'entendre, immoler votre fils,
L'héritier de l'Empire! Ah! ſon père eſt trop juſte.
Où ſerait, pardonnez, cette clémence auguſte,
Qui dicta vos décrets, par qui vous effacez
Nos plus fameux Sultans près de vous éclipſés?

SOLIMAN.

Eh! qui l'atteſte mieux, dis-moi, cette clémence,
Que les ſoins paternels qu'avait pris ma prudence,
D'étouffer mes ſoupçons, d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain?
D'ordonner que préſent, &, prêt à les confondre,
A ſes accuſateurs lui-même il pût répondre?

Hélas ! je m'en flattais : & lorſque ſes ſoldats
Menacent un Sultan des derniers attentats,
Qu'ils me bravent pour lui, réponds-moi, qui m'arrête ?
Quel autre dans leur camp n'eût fait voler ſa tête ?
Et moi, loin de frapper, je tremble, en ce moment,
Que leur zèle, pouſſé juſqu'au ſoulèvement,
Malgré moi, ne m'arrache un ordre néceſſaire.
Eh ! qui ſçait ſi tantôt, ſecondant ta prière,
Ce reſte de bonté qui m'enchaîne le bras,
N'a point porté vers toi mes regrets & mes pas ?
Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable,
A pleurer avec toi le crime & le coupable ?
Hélas ! il eſt trop vrai qu'au déclin de mes ans,
Fuyant des yeux cruels, ſuſpects, indifférens,
Contraint de renfermer mon chagrin ſolitaire,
J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère ;
Et qu'en te refuſant, ma douleur aujourd'hui
Goûte quelque plaiſir à te parler de lui.

ZÉANGIR.

Vous l'aimez, votre cœur embraſſe ſa défenſe.
Ah ! ſi vos yeux trop tard voyaient ſon innocence,
Si le ſort vous condamne à cet affreux malheur,
Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

SOLIMAN.

Oui. Je mourrais, mon fils, ſans toi, ſans ta tendreſſe,
Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieilleſſe.
Je te rends grâce, ô Ciel, qui, dans ta cruauté,
Veux que mon malheur même adore ta bonté ;
Qui dans l'un de mes fils prenant une victime,
De l'autre me fais voir la douleur magnanime,

Oubliant les grandeurs dont il doit hériter,
Pleurant au pied du Trône & tremblant d'y monter.

ZÉANGIR.

Ah! ſi vous m'approuvez, ſi mon cœur peut vous plaire;
Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère.
Ces ſentimens qu'en moi vous daignez applaudir,
Communs à vos deux fils, ont trop ſçu les unir.
Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance;
Le tems les a ſerrés.... c'était votre eſpérance:
Ah! ne les briſez point. Songez quels ennemis
Sa valeur a domptés, ſon bras vous a ſoumis.
Quel triomphe pour eux! & bientôt quelle audace,
Si leur haine apprenait le coup qui le menace!
Quels vœux, s'ils contemplaient le bras levé ſur lui!
Et dans quel tems veut-on vous ravir cet appui?
Voyez le Tranſilvain, le Hongrois, le Moldave,
Infeſter à l'envi le Danube & la Drave.
Rhodes n'eſt plus. D'où vient que ſes fiers défenſeurs,
Sur le rocher de Malthe inſultent leurs vainqueurs?
Et que ſont devenus ces projets d'un grand homme,
Quand vous deviez, Seigneur, dans les remparts de Rome,
Détruiſant des Chrétiens le culte floriſſant,
Aux murs du Capitole arborer le Croiſſant?
Parlez, armez nos mains, & que notre jeuneſſe
Faſſe encor reſpecter cette auguſte vieilleſſe.
Vous, craint de l'Univers, revoyez vos deux fils
Vainqueurs, à vos genoux retomber plus ſoumis,
Baiſer avec reſpect cette main triomphante,
Incliner devant vous leur tête obéiſſante,
Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,
De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.

Vous vous troublez, je vois vos larmes ſe répandre.

SOLIMAN.

Je cède à ta douleur & ſi noble & ſi tendre.
Ah ! qu'il ſoit innocent & mes vœux ſont remplis.
Gardes, que devant moi l'on amène mon fils.

ZÉANGIR.

(*Aux Gardes.*)

Mon père.... demeurez.... Ah ! ſouffrez que mon zèle
Coure de vos bontés lui porter la nouvelle ;
Je reviens avec lui me jetter à vos pieds.

SCENE III.

SOLIMAN, *ſeul.*

O NATURE ! ô plaiſirs trop long-tems oubliés !
O doux épanchemens qu'une contrainte auſtère
A long-tems interdits aux tendreſſes d'un père,
Vous rendez quelque calme à mes ſens oppreſſés !
Egalez vos douceurs à mes ennuis paſſés.
Quoi donc ! ai-je oublié dans quels lieux je reſpire ;
Et par qui mon ayeul dépouillé de l'Empire
Vit ſon fils ?.... Murs affreux ! ſéjour des noirs ſoupçons ;
Ne me retracez plus vos ſanglantes leçons ;
Mon fils eſt vertueux, ou du moins je l'eſpère.
Mais ſi de ſes ſoldats la fureur téméraire
Malgré lui-même ôſait.... triſte ſort des Sultans
Réduits à redouter leurs ſujets, leurs enfans !
Qui ? moi ! je ſouffrirais qu'arbitre de ma vie....

Monarques des Chrétiens que je vous porte envie !
Moins craints & plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos loix vos Peuples amoureux
Joindre un plus doux hommage à leur obéiſſance,
Ou, ſi quelque coupable a beſoin d'indulgence,
Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
Et, ſans effroi, du moins, vous pouvez pardonner.

SCENE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE, ZEANGIR.

SOLIMAN.

Vous me voyez encor; je vous fais cette grâce.
Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
Sans ordre, ſans aveu, traiter avec Thamas
Eſt un crime qui ſeul méritait le trépas.
Offrir la Paix ! qui, vous ? De quel droit ! à quel titre !
De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre ?
Sçachez, ſi votre main combattît pour l'État,
Qu'un Vainqueur n'eſt encor qu'un ſujet, un ſoldat.

LE PRINCE.

Oui, j'ai tâché du moins, Seigneur, de le paraître,
Et mon ſang prodigué.....

SOLIMAN.

Vous ſerviez votre maître.
Votre orgueil croirait-il faire ici mes deſtins ?
Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.

Un autre avec ſuccès a marché ſur ma trace,
Et votre égal un jour....

LE PRINCE.

Mon frere! il me ſurpaſſe a
Le Ciel, qui pour moi ſeul garde ſa cruauté,
S'il vous laiſſe un tel fils, ne vous a rien ôté.

SOLIMAN.

Qu'entends-je! à la grandeur joint-on la perfidie?

ZÉANGIR.

En ſe montrant à vous, ſon cœur ſe juſtifie.

SOLIMAN.

Je le ſouhaite au moins. Mais n'apprendrai-je pas
Le prix que pour la paix on demande à Thamas?
Le perfide ennemi, dont le nom ſeul m'offenſe,
Vous a-t-il contre moi promis ſon aſſiſtance?

LE PRINCE.

Juſte Ciel! ce ſoupçon me fait frémir d'horreur;
Si le crime un moment fut entré dans mon cœur,
(Vous ne penſerez pas que la mort m'intimide,)
Je vous dirais, frappez, puniſſez un perfide.
Mais je ſuis innocent, mais l'ombre d'un forfait....

SOLIMAN.

Eh! bien, je veux vous croire, expliquez ce billet.

LE PRINCE, *après un moment de ſilence.*

Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous faſſe;
Mon reſpect s'y réſout, ſans eſpérer ma grace;
J'ai craint, je l'avouerai, pour des jours précieux.
J'ai craint, non le courroux d'un Sultan généreux,
Mais une main.... Seigneur, votre nom, votre gloire,
Soixante ans de vertus chers à notre mémoire

Tout me répond des jours commis à votre foi,
Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

SOLIMAN.

Et pour qui ces terreurs ?

LE PRINCE.

Cet écrit, ce meſſage,
Que de la trahiſon vous avez cru l'ouvrage,
C'eſt celui de l'Amour ; ordonnez mon trépas :
Votre fils brûle ici pour le ſang de Thamas.

SOLIMAN.

Pour le ſang de Thamas !

LE PRINCE.

Oui, j'adore Azémire.

SOLIMAN.

Puis-je l'entendre, ô Ciel ! & qu'ôſes-tu me dire ?
Eſt-ce là le ſecret que j'avais attendu ?
Voilà donc le garant que m'offre ta vertu !
Quoi ! tu pars de ces lieux, chargé de ma vengeance,
Et de mon ennemi tu brigues l'alliance !

ZÉANGIR.

S'il mérite la mort, ſi votre haine....

SOLIMAN.

Eh ! bien

ZÉANGIR.

L'Amour eſt ſon ſeul crime, & ce crime eſt le mien.
Vous voyez mon rival, mon rival que l'on aime,
Ou prononcez ſa grace, ou m'immolez moi-même.

SOLIMAN.

Ciel ! de mes ennemis ſuis-je donc entouré ?

ZÉANGIR.

De deux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN.

O ſurpriſe! ô douleur!

ZÉANGIR.

Qu'ordonnez-vous?

LE PRINCE.

Mon père,
Rien n'a pu m'abaiſſer juſques à la prière,
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin, pour demander la mort:
Ne puniſſez que moi.

ZÉANGIR.

C'eſt perdre l'un & l'autre.

LE PRINCE.

C'eſt votre unique eſpoir.

ZÉANGIR.

Sa mort ſerait la vôtre.

LE PRINCE.

C'eſt pour moi qu'il révele un ſecret dangereux.

ZÉANGIR.

Pour vous fléchir enſemble, ou pour périr tous deux.

LE PRINCE.

Il m'immolait l'amour qui ſeul peut vous déplaire.

ZÉANGIR.

J'ai dû ſauver des jours conſacrés à ſon père.

SOLIMAN.

Mes enfans, ſuſpendez ces généreux débats.
O tendreſſe héroïque! admirables combats!

Spectacle trop touchant offert à ma vieilleſſe!
Mes yeux connaîtront-ils des larmes d'allégreſſe?
Grand Dieu! me payez-vous de mes longues douleurs?
De mes troubles mortels chaſſez-vous les horreurs?
Non, je ne croirai point qu'un cœur ſi magnanime,
Parmi tant de vertus, ait laiſſé place au crime.
Dieu! vous m'épargnerez le malheur....

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, OSMAN.

OSMAN.

PARLEZ:
Le trône eſt en péril, vos jours ſont menacés.
Transfuges de leur camp, de nombreux Janniſſaires,
Des fureurs de l'armée, inſolens émiſſaires,
Dans les murs de Bizance ont ſemé leur terreur,
Séditieux ſans chef, unis par la douleur.
Ils marchent. Leur maintien, leur ſilence menace.
En pâliſſant de crainte, ils frémiſſent d'audace;
Leur calme eſt effrayant, leurs yeux avec horreur
Des remparts du ſerrail meſurent la hauteur.
Déjà, dévançant l'heure aux prières marquée,
Les flots d'un peuple immenſe innondent la Moſquée,
Tandis que dans le camp un deuil ſéditieux
D'un déſeſpoir farouche épouvante les yeux,
Que des plus forcenés l'emportement funeſte
Des drapeaux déchirés enſevelit le reſte,

Comme ſi leur courroux, en les foulant aux pieds,
Venait d'anéantir leurs ſermens oubliés!
Montrez-vous, impoſez à leur foule inſolente.

SOLIMAN.

J'y cours : vas, pour toi ſeul un père s'épouvante.
Frémis de mon danger, frémis de leur fureur;
Et ſur-tout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

LE PRINCE.

Je fais plus; ſans frémir je deviens leur ôtage;
J'aime à l'être, Seigneur; je dois ce témoignage
A de braves Guerriers qu'on veut rendre ſuſpects,
Quand leur douleur ſoumiſe atteſte leurs reſpects.
Ah! s'il m'était permis! ſi ma vertu fidelle
Pouvait, à vos côtés déſavouant leur zèle,
Se montrer, leur apprendre en ſignalant ma foi,
Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi!

SOLIMAN, *moment de ſilence.*

Gardes, qu'il ſoit conduit dans l'enceinte ſacrée
Des plus audacieux en tout tems révérée.
Qu'au fidèle Neſſir ce dépôt ſoit commis.
Va, mon deſtin jamais ne dépendra d'un fils.
Viſir, à ſes ſoldats, aux Vainqueurs de l'Aſie
Oppoſez vos guerriers Vainqueurs de la Hongrie;
Qu'on ſoit prêt à marcher à mon commandement;
Veillez ſur le Serrail.

SCENE VI.

ZÉANGIR, OSMAN.

ZÉANGIR.

ARRÊTEZ un moment.
C'eſt vous qui de mon frère accuſant l'innocence,
Contre lui du Sultan excitez la vengeance.
Je lis dans votre cœur, & conçois vos deſſeins:
Vous voulez par ſa mort aſſurer mes deſtins,
Et des piéges qu'ici l'amitié me préſente
Garantir, par pitié, ma jeuneſſe imprudente.
Vous croyez que vos ſoins, en m'immolant ſes jours,
M'affligent un moment pour me ſervir toujours;
Que dans l'art de régner ſans doute moins novice,
Je ſentirai le prix d'un ſi rare ſervice,
Et que j'approuverai dans le fond de mon cœur,
Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

OSMAN.

Moi, Seigneur, que mon âme à ce point abaiſſée...

ZÉANGIR.

Vous le nieriez en vain, telle eſt votre penſée.
Vous attendez de moi le prix de ſon trépas,
Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
Quoiqu'il en ſoit, Viſir, tâchez de me connaître:
D'un écueil à mon tour je vous ſauve peut-être,
Ses dangers ſont les miens, ſon ſort fera mon ſort,
Et c'eſt moi qu'on trahit en conſpirant ſa mort.
Vous-même redoutez les fureurs de ma mère,
Tremblez autant que moi pour les jours de mon frère:

A ce péril nouveau c'eſt vous qui les livrez ;
Je vous en fais garant & vous m'en répondrez.

OSMAN, *ſeul.*

Quel avenir, ô Ciel ! quel deſtin dois-je attendre !

SCENE VII.

ROXELANE, OSMAN.

ROXELANE.

VIENS, les momens ſont chers, marchons.

OSMAN.

Daignez m'entendre.

ROXELANE.

Eh quoi ?

OSMAN.

Dans cet inſtant Zéangir en courroux !

ROXELANE.

N'importe. Ciel ! l'ingrat ! ... Frappons les derniers coups.
Le Sultan, hors des murs, va porter ſa préſence.
Dans un projet hardi viens ſervir ma vengeance.

OSMAN.

Quel projet ! ah ! craignez...

ROXELANE.

Quand un ſort rigoureux
A voulu qu'un deſſein terrible, dangereux
Devint en nos malheurs notre unique eſpérance,
Il faut, pour l'aſſurer, conſulter la prudence,
Balancer les hazards, tout voir, tout prévenir ;
Et ſi le ſort nous trompe, il faut ſçavoir mourir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre repréſente l'intérieur de l'enceinte ſacrée. Neſſir & les Gardes au fond du Théâtre, le Prince ſur le devant & aſſis au commencement du monologue.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, *ſeul.*

L'Excès du déſeſpoir ſemble calmer mes ſens;
Quel repos! moi des fers! ô douleur! ô tourmens!
Sultane ambitieuſe, achève ton ouvrage;
Joins pour m'aſſaſſiner l'artifice à la rage;
A ton lâche Viſir dicte tous ſes forfaits:
Le traître! avec quel art, ſecondant tes projets,
De ſon récit trompeur la perfide induſtrie
Du Sultan par degrés réveillait la furie!
Combien de ſes diſcours l'adroite fauſſeté
A laiſſé, malgré lui, percer la vérité!
Ce Peuple conſterné, ce ſilence, ces larmes
Qu'arrache ma diſgrace aux publiques allarmes;

Ce deuil marqué du ſceau de la Religion,
C'était donc le ſignal de la rebellion !
Hélas ! prier, gémir, eſt-ce trop de licence ?
Eſt-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence ?
Et le Sultan le craint ! il croit, dans ſon erreur,
Aller d'un camp rebelle appaiſer la fureur !
Il verra leurs reſpects dans leur ſombre triſteſſe ;
On m'aime en chériſſant ſa gloire & ſa vieilleſſe ;
Suſpect dans mon exil, nourri, preſque opprimé ;
A révérer ſon nom je les accoutumai ;
Son fils à ſes vertus ſe plut à rendre hommage :
Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage !
On ne vient point : ô Ciel ! on me laiſſe en ces lieux ;
En ces lieux ſi ſouvent teints d'un ſang précieux,
Où tant de criminels & d'innocens peut-être,
Sont morts ſacrifiés aux noirs ſoupçons d'un maître !
Que tarde le Sultan ? s'eſt-il enfin montré ?
A-t-il vu ce tumulte, & s'eſt-il raſſuré ?
Et Zéangir ! mon frère ! ô vertus ! ô tendreſſe
Mon frère ! je le vois, il s'allarme, il s'empreſſe ;
De ſa cruelle mère il fléchit les fureurs ;
Il raſſure Azémire, il lui donne des pleurs,
Lui prodigue des ſoins, me ſert dans ce que j'aime ;
Une ſeconde fois il s'immole lui-même.
Quelle ardeur enflammait ſa généroſité,
En ſe chargeant du crime à moi ſeul imputé !
Quels combats ! quels tranſports ! il me rendait mon père ;
C'eſt un de ſes bienfaits, je dois tout à mon frère.
Non, le Ciel, je le vois, n'ordonne point ma mort ;
Non, j'ai trop accuſé mon déplorable ſort ;

J'ai trop cru mes douleurs, tout mon cœur les condamne:
Je ſens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
Mais quel bruit; ah! du moins.... que vois-je? le Viſir!
Lui, dans un tel moment! lui, dans ces lieux!

SCENE II.

LE PRINCE, OSMAN.

OSMAN.

NESSIR;
Adorez à genoux l'ordre de votre Maître.
(*Il lui remet un papier.*)

LE PRINCE, *aſſis, & après un moment de ſilence.*
Et vous a-t-on permis de le faire connaître?

OSMAN.

Bientôt vous l'apprendrez.

LE PRINCE.

Et que fait le Sultan?

OSMAN.

Contre les révoltés il marche en cet inſtant.

LE PRINCE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Les révoltés! O Ciel! contraignons-nous. J'eſpère
Qu'on peut m'apprendre auſſi ce que devient mon frère.

OSMAN.

Un ordre du Sultan l'éloigne de ſes yeux.

LE PRINCE, *à part.*

Zéangir éloigné ! mon appui ! juſtes Cieux !

(*Haut.*)

Azémire....

OSMAN.

Azémire à Thamas eſt rendue ;

Elle quitte Byſance.

LE PRINCE, *à part.*

O rigueur imprévue !

(*Haut.*)

Quel préſage ? Et Neſſir.... cet ordre....

OSMAN.

Eſt rigoureux.

Craignez de vos amis le ſecours dangereux.

Qui voudrait vous ſervir vous trahirait peut-être.

Ce ſéjour eſt ſacré ; puiſſe-t-il toujours l'être !

Souhaitez-le & tremblez : vos périls ſont accrus ;

Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus....

LE PRINCE.

Ceſſez : je ſçai le prix qu'il faut que j'en eſpère ;

Roxelane avec vous les vantait à mon père.

Sortez.

OSMAN.

Vous avez lu, Neſſir, obéiſſez.

SCENE III.

LE PRINCE, *ſeul.*

O Ciel! que de malheurs à la fois annoncés!
Zéangir écarté! le départ d'Azémire!
Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire!
Craignez de vos amis le ſecours dangereux!...
Je lis avec horreur dans ce myſtère affreux.
(*A Neſſir.*)
Si l'on s'armait pour moi, ſi l'on forçait l'enceinte....
Tu frémis, je t'entends:... d'où peut naître leur crainte?
Leur crainte! on l'eſpérait: cet eſpoir odieux,
Le Viſir l'annonçait, le portait dans ſes yeux.
S'il ne s'en croyait ſûr, eût-il ôſé m'inſtruire?
Viendrait-il inſulter l'héritier de l'Empire?
Comme il me regardait incertain de mon ſort
Mendier chaque mot qui me donnait la mort!
Et j'ai dû le ſouffrir l'inſolent qui me brave!
Le fils de Soliman bravé par une eſclave!
Cet affront, cette horreur manquaient à mon deſtin;
Après ce coup affreux le trépas....mais enfin,
Qui peut les enhardir? Quelle eſt leur eſpérance?
Qu'on attaque l'enceinte? & ſur quelle apparence....
Eſt-ce dans ce ſerrail que j'ai donc tant d'amis?
Parmi ces cœurs rampans à l'intérêt ſoumis,
Qu'importent mes périls, mon ſort, ma renommée?
C'eſt le peuple qui plaint l'innocence opprimée.
L'Eſclave du pouvoir ne tremble point pour moi:
A Roxelane ici tout a vendu ſa foi....

Quel jour vient m'éclairer? Si c'était la Sultane !....
Ce crime eſt en effet digne de Roxelane.
Oui, tout eſt éclairci. Le trouble renaiſſant,
Le peuple épouvanté, le ſoldat frémiſſant ;
C'eſt elle qui l'excite : elle effrayait mon père,
Pour ſurprendre à ſa main cet ordre ſanguinaire.
Les meurtriers ſont prêts par ſa rage apoſtés ;
Les coups ſont attendus ; les momens ſont comptés.
Grand Dieu ! ſi le malheur, ſi la faible innocence
Ont droit à ton ſecours non moins qu'à ta vengeance ;
Toi, dont le bras prévient ou punit les forfaits,
Au lieu de ton courroux ſignale tes bienfaits ;
Je t'en conjure, ô Dieu, par la voix gémiſſante
Qu'éleve à tes Autels la douleur ſuppliante ;
Par mon reſpect conſtant pour ce père trompé
Qui périra du coup dont tu m'auras frappé ;
Par ces vœux qu'en mourant t'offrait pour moi ma mère,
Je t'en conjure....au nom des vertus de mon frère.
Calmons-nous ; eſpérons : je reſpire : mes pleurs
De mon cœur moins ſaiſi ſoulagent les douleurs :
Le Ciel....qu'ai-je entendu ?

(*Au bruit qu'on entend, les Gardes tirent leurs coutelas. Neſſir tire ſon poignard. Neſſir écoute s'il entend un ſecond bruit*).

Frappe, ta main chancelle ;
Frappe.

(*Le ſecond bruit ſe fait entendre. Ceux des Gardes qui ſont à la droite du Prince paſſent devant lui pour aller vers la porte de la priſon, & en paſſant forment un rideau, qui doit cacher abſolument l'action de Neſſir au yeux du Public.*)

SCENE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR, *s'avançant juſques ſur le devant du Théâtre de l'autre côté.*

VIENS, ſignalons notre foi, notre zèle ;
Courons vers le Sultan ; déſarmons les ſoldats,
Qu'il reconnoiſſe enfin....

(*En ce moment les Gardes qui environnaient le Prince mourant, ſe rangent & ſe développent de manière à laiſſer voir le Prince, à Zéangir & au Spectateur.*)

O Ciel ! que vois-je ?....hélas !
Mon frère ! mon cher frère ! ô crime, ô barbarie !
(*Aux Gardes.*)
Monſtres, quel noir projet, quelle aveugle furie ?

(*Neſſir lui montre l'ordre, ſur lequel Zéangir jette les yeux*).

Qu'ai-je lu ? qu'ai-je fait ? Malheureux ! quoi, ma main....
O mon frère ! & c'eſt moi qui ſuis ton aſſaſſin !
O ſort ! c'eſt Zéangir que tu fais parricide !
Quel pouvoir formidable à nos deſtins préſide !
Ciel !

LE PRINCE.

De trop d'ennemis j'étais enveloppé ;
Ton frère à leurs fureurs n'aurait point échappé.
Je plains le déſeſpoir où ton ame eſt en proie.
La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.

Je te revois encor ; je ne l'eſperais pas ;
Ta préſence adoucit l'horreur de mon trépas.

ZÉANGIR.

Tu meurs ! ah, c'en eſt fait !

SCENE V & derniere.

LE PRINCE, ZÉANGIR, SOLIMAN, ROXELANE,

SOLIMAN.

TOUT me fuit, tout m'évite :
Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite !
Que vois-je ! ſe peut-il ?....mon fils mourant, ô Cieux !

ROXELANE.

Il n'eſt plus.

SOLIMAN.

Quoi, Neſſir, quel bras audacieux ?....

ZÉANGIR, *ſe relevant de deſſus le corps de ſon frère.*

Pleurez ſur l'attentat, pleurez ſur le coupable,
C'eſt Zéangir.

SOLIMAN.

Ô crime ! ô jour épouvantable !

ROXELANE, *à part.*

Jour plus affreux pour moi !

SOLIMAN.

Cruel, qu'eſpérais-tu ?

ZÉANGIR.

Prévenir vos dangers, vous montrer ſa vertu ;
Des Soldats déſarmés arrêter la licence.

SOLIMAN.

Hélas, dans leurs reſpects j'ai vu ſon innocence.
Détrompé, plein de joie, en les trouvant ſoumis,
Tout mon cœur s'écriait, vous me rendez mon fils,
Et pour des jours ſi chers, quand je ſuis ſans allarmes,
Quand j'apporte en ces lieux ma tendreſſe & mes larmes...

ZÉANGIR, *hors de lui, & s'adreſſant à Roxelane.*

C'eſt vous dont la fureur l'égorge par mon bras ;
Vous dont l'ambition jouit de ſon trépas ;
Qui ſur tant de vertus fermant les yeux d'un père,
L'avez fait un moment injuſte, ſanguinaire....
(*A Soliman.*)
Pardonnez, je vous plains, je vous chéris...hélas !
Je connais votre cœur, vous n'y ſurvivrez pas.
C'eſt la derniere fois que le mien vous offenſe :
(*Regardant ſa mère.*)
Mon ſupplice finit, & le vôtre commence.
(*Il ſe tue ſur le corps de ſon frère.*)

SOLIMAN.

O comble des horreurs !

ROXELANE.

O tranſports inouis !

SOLIMAN.

O père infortuné !

ROXELANE.

Malheureuſe ! mon fils,
Lui pour qui j'ai tout fait ; lui, depuis ſa naiſſance,
De mon ambition l'objet, la recompenſe !
Lui, qui punit ſa mère en ſe donnant la mort,
Par qui mon déſeſpoir me tient lieu de remord.
Pour lui j'ai tout ſéduit, ton Viſir, ton armée.
Je t'effrayais du deuil de Bizance allarmée.
De ton fils en ſecret j'excitais les ſoldats.
Par cet ordre ſurpris tu ſignais ſon trépas ;
Je forçais ſa priſon, ſa perte était certaine.
L'amitié de mon fils a dévancé ma haine.
Un Dieu vengeur par lui prévenant mon deſſein...
Le Muſulman le penſe & je le crois enfin,
Qu'une fatalité terrible, irrévocable,
Nous enchaîne à ſes loix, de ſon joug nous accable :
Qu'un Dieu, près de l'abîme où nous devons périr,
Même en nous le montrant, nous force d'y courir ;
J'y tombe ſans effroi ; j'y brave ſa colère,
Le pouvoir d'un Deſpote & les fureurs d'un père.
Ma mort...

(*Elle fait un pas vers ſon fils*).

SOLIMAN.

Non, tu vivras pour pleurer tes forfaits.
Monſtre ; de ſes tranſports prévenez les effets.

Qu'on l'enchaîne en ces lieux, qu'on veille ſur ſa vie.
Tu vivras dans les fers & dans l'ignominie,
Aux plus vils des humains vil objet de mépris,
Sous ces lambris affreux teints du ſang de ton fils.
Que cet horrible aſpect te pourſuive ſans ceſſe;
Que le Ciel, prolongeant ton obſcure vieilleſſe,
T'abandonne au courroux de ces mânes ſanglans:
Que mon ombre bientôt redouble tes tourmens,
Et puiſſe en inventer de qui la barbarie
Egale mes malheurs, ma haine & ta furie.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, une Tragédie intitulée: *Muſtapha & Zéangir*, Tragédie en cinq Actes & en Vers, par M. de Chamfort; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 10 Décembre 1777.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 10 *Décembre* 1777,

LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils Supérieurs, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amée la Veuve DUCHESNE, Nous a fait expoſer qu'elle deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Choix de Pièces du Théâtre François*, &c. s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce néceſſaires : A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion : qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMÉNIL, le tout à peine de nullité des préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante & ſes ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il lui ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original, &c. DONNÉ à Verſailles le onzième jour du mois de Septembre l'an de grâce mil ſept cent ſoixante-ſeize, & de notre régne le troiſième.

Par le Roi en ſon Conſeil, LE BEGUE

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 233. Fol. 222. Le préſent Privilége conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 16 Septembre 1776.

Signé, LAMBERT, *Adjoint.*

Panard, François Charles

LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Par M. PANARD.

Repréſenté ſur le Théâtre de la Foire S. Germain ;
Et repris à la Foire S. Laurent le 28 Juin 1758.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deſſous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

MERCURE.

LA BAGATELLE.

LA NOUVEAUTE'.

UN POETE.

UN MUSICIEN.

La Scene eſt dans le Palais de Mercure.

LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA BAGATELLE.

LA BAGATELLE.

SALUT au Seigneur Mercure.

MERCURE.

Eh ! bon jour, charmante Bagatelle; quel ſujet vous amene en ces lieux ?

LA BAGATELLE.

J'ai appris que Jupiter vous avoit exilé des Cieux, & l'amitié qui nous unit depuis longtems m'amene auprès de vous. Comment vous trouvez-vous à Paris?

MERCURE.

A merveille, grace à mon induſtrie.

LA BAGATELLE.

Air : *Du Confiteor.*

Je ſçai que vous conduiſez bien
Une amoureuſe confidence.

MERCURE.

Boh, le métier ne vaut plus rien.
Mes ſubſtituts en abondance
De cet emploi s'acquittent mieux;
Mercure eſt moins Mercure qu'eux.

LA BAGATELLE.

Qu'eſt-ce donc qui vous occupe à Paris?

MERCURE.

Un emploi nouveau que j'ai imaginé. Je ſuis à la tête du Magazin des Modernes, & Directeur général des lieux communs.

LA BAGATELLE.

Bon. Il en eſt de tous états & de toutes profeſſions.

MERCURE.

Cela eſt vrai. Par exemple, les lieux communs des amans ſont de louer la beauté de leur maitreſſe, de gagner la femme de chambre, & celui des plaideurs de faire des préſens au ſécretaire.

LA BAGATELLE.

Air : *Ton vilain petit mouton.*

Ceux de Fanchon ſont de ranger
Sous ſes loix un jeune Etranger,
Pour le duper, pour le grugér ;
Ceux du Medecin ſont de faire
Saigner, cliſteriſer, purger.
Les dépôts ſont ceux du Notaire ;
Ceux des plumets ſont d'aller ſe loger
Chez quelque bonne Douairiere
Qu'on puiſſe aiſément ronger.

MERCURE.

Ceux qui ſont ſous ma conduite ne regardent que l'eſprit, & ce ſont-là les troupes auxiliaires des Auteurs modernes.

LA BAGATELLE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Ce poſte vous eſt convenable,
Votre droit eſt inconteſtable
Sur le Magazin des Auteurs.

MERCURE.

Pourquoi.

LA BAGATELLE.

Les preuves en ſont claires,
Le Dieu qui préſide aux voleurs
Doit préſider aux Plagiaires.

Voyons un peu l'ordre que vous ſuivez dans cette régie.

MERCURE.

Voici ce que j'ai fait pour la commodité des Auteurs du premier Théâtre.

Air : *L'honneur dans un jeune tendron.*

J'ai fait dépecer par lambeaux
Les deux Tragiques les plus beaux
Que l'on ait connus ſur la ſcène :
Ce ſont leurs ſublimes travaux
Qui, de l'aveu de Melpomene,
Forment tous les Auteurs nouveaux.

LA BAGATELLE.

Corneille & Racine ſans doute.

MERCURE.

Oui ; j'en ai tiré les principales ſentences, les termes pompeux, les déclarations d'amour, les fureurs, les vers de dépit & de jalouſie.

LA BAGATELLE.

C'eſt l'entendre.

MERCURE.

Celui qui en fait la diſtribution ſous mes ordres s'appelle Cothurne. A droite j'ai placé ce qui concerne l'Opera. Le Comis que j'ai chargé de ce diſtrict ſe nomme Merveilleux. A gauche j'ai mis le dépôt de la Comédie Italienne & de l'Opera-Comique.

LA BAGATELLE.

Tous deux enſemble.

MERCURE.

Oui.

Air : *A la tabatiere de la jeune Iris.*

A la même ſource
Ils vont ſe pourvoir,
Et pour leur reſſource
Tous deux n'ont qu'un tiroir.

LA BAGATELLE.

J'approuve votre projet ; mais vous empiétez ſur mes droits. Vous ſçavez que depuis longtems tous les Ouvrages Modernes ſont du reſſort de la Bagatelle.

MERCURE.

Je le ſçais ; mais vous ne pouvez répondre à tout.

LA BAGATELLE.

Il eſt vrai.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Pendant tout le cours de l'année
Tout ce que l'on voit de nouveau,
Ce que l'on vend ſous le manteau,
Et qu'on lit ſous la cheminée,
Sont des enfans de mon cerveau.

MERCURE.

La plupart meurent au berceau.

LA BAGATELLE.

C'eſt pour cela que j'ai tant d'occupation ; autrefois on faiſoit des livres immortels ; à préſent dès qu'un ouvrage paroît, il eſt vieux ; il faut qu'un autre lui ſuccede.

MERCURE.

Auteurs, Imprimeurs, Colporteurs, tout y gagne, & vous avez fort bien fait de bannir tous ces gros volumes remplis d'érudition, qui faiſoient pâlir les Scavans dans leurs cabinets. Tout le monde aujourd'hui peut avoir de l'eſprit ſans étude.

LA BAGATELLE.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

On borne ſes connoiſſances
A de petits riens nouveaux,

Tous les Arts & les Sciences
Sont en Extraits & Journaux.
Des ennuyeuſes lectures
On évite l'embarras ;
Tout ſe réduit en Brochures,
Tout ſe met en Almanachs.

MERCURE.

Vous devez être excedé de fatigue.

LA BAGATELLE.

Oh ! je vous en réponds, & ſi vous voulez, nous travaillerons en commun.

MERCURE.

Volontiers, j'accepte la ſociété.

LA BAGATELLE.

Vous agirez d'un côté & moi de l'autre : tenez-vous ici ; quand j'aurai trop de pratique, je vous en enverrai, & je vous conſeille de mettre ſur la porte de votre Magazin cette Inſcription :

Air : *Servantes, quittez vos paniers.*

Venez, Meſſieurs, ici prenez
Ce qui vous accommode,
Rapapillottez, raccommodez,
Rabobinez ;
Jeunes Auteurs, ici prenez
Marchandiſe à la mode.

(Elle ſort.)

SCENE II.

MERCURE, LE POETE.

MERCURE.

J'Augure bien de notre ſociété. Mais quel eſt ce perſonnage ? Il compte par ſes doigts, c'eſt apparemment un Auteur qui n'eſt pas verſé dans la meſure des vers.

LE POETE.

Air : *Les Folies d'Eſpagne.*

Le Ciel en moi mit des talens ſans nombre ;
Pour les polir je viens dans ce ſéjour :
Depuis longtems mon mérite eſt à l'ombre,
Je veux enfin l'expoſer au grand jour.

MERCURE.

Qui êtes vous ? Que voulez-vous ?

LE POETE.

Air : *Non je ne ferai pas.*

Mon pere eut cinq enfans, qui tous cinq ſont illuſtres ;
Je ſuis l'aîné des cinq, mon âge eſt de cinq luſtres.
Rimeur depuis cinq ans, connu depuis cinq mois,
Je viens depuis cinq jours pour la cinquiéme fois.

MERCURE.

Quel jargon ! Oh, oh ! Celui-là ſort ſans doute des lieux communs.

LE POETE.

Air : *Comme un Coucou.*

J'ai deſſein de faire un chef-d'œuvre
Qui ſoit connu dans l'univers.
Pour moi mettez la main à l'œuvre.

MERCURE.

Que voulez-vous ?

LE POETE.

Dix-neuf cens vers.

MERCURE.

Dix-neuf cens vers ? C'eſt une Tragédie apparemment ?

LE POETE.

Vous l'avez dit ; ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

MERCURE.

Sans doute que l'Amour aura eu les prémices de votre Muſe ?

LE POETE.

Vous devinez juſte, j'ai eu trois Maitreſſes en trois mois ; & il y a trois ans, que pour la premiere fois je fis trois couplets ſur l'air des Triolets.

MERCURE.

Je vais gager que vous les avez faits

à trois heures du matin ; faites-nous part de cette merveille.

LE POETE.

Ecoutez.

Air : *Du Confiteor.*

Vos yeux font naitre mille feux ;
Vos rigueurs cauſent mille allarmes ;
Pour vous on forme mille vœux,
On admire en vous mille charmes
Qui fixent mille Amans & plus.

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.

Voilà ce qui s'appelle des vers nombreux.

LE POETE.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Cent & cent fois je vous ai dit.

MERCURE.

Je crois qu'il comptera toujours, il m'impatiente ; à la fin il faudra m'en défaire ; écoutez puiſque vous voulez des vers.

Air : *Tâtez-en, Tourlourirette,* ou *Ce point eſt de grande importance.* (Coq du Village).

De ce qui vous eſt néceſſaire,
Cothurne eſt le dépoſitaire,

Du Tragique il a le débit,
Allez là faire votre emplette,
Tâtez-en, Tourlourirette,
Si le cœur vous en dit.

LE POETE.

J'y vais, & quand ma proviſion ſera faite, j'aurai l'honneur de vous la faire voir, votre petit ſerviteur, ſerviteur, ſerviteur

MERCURE.

Mais que veut la Nouveauté? Elle me paroît bien agitée.

SCENE III.

LA NOUVEAUTÉ, MERCURE.

MERCURE.

Air : *Réveillez-vous.*

LE grand Magazin de Mercure,
Par vous n'eſt jamais frequenté.

LA NOUVEAUTE'.

Rien n'eſt ſi nouveau je vous jure,
Que d'y trouver la Nouveauté.

MERCURE.

Air : *Sois complaisant.*

Vous à Paris ! On dit que cette Ville
Depuis longtems, loin d'elle vous exile.

LA NOUVEAUTE'.

Non,
J'y trouve encore un azyle
Chez quelques Auteurs de renom.

Mais je prévois que je n'y resterai pas longtems, & que la force de l'exemple les obligera de m'abandonner.

MERCURE.

Je le crois comme vous ; mais quel est le motif de votre visite ?

LA NOUVEAUTE'.

De vous faire mes adieux.

MERCURE.

Comment, vous voulez nous quitter ?

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je fasse en ce pays ? Dès que je parois sur un Théâtre,

Air : *Le long de la.*

On ne m'y ſupporte guere,
La Critique méchamment
Pour me déclarer la guerre,
Fait camper ſon régiment
Le long de çà,
Le long de là,
Le long du Parterre,
Par derriere & par devant.

MERCURE.

Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'avez pas ſujet de vous plaindre ; la Chanteuſe que vous venez de donner au Théâtre Lyrique vous fait aſſez d'honneur.

Air : *Et tant, tant, tant.*

Sur la Scene de l'Harmonie,
Quand on ſçait qu'elle doit chanter,
Nombreuſe & belle Compagnie
Vient pour l'entendre & la gouter.
Des Chanteuſes la plus parfaite
N'eut gloire ſi complette.
On l'aime tant & tant, tant, tant,
Qu'une que chacun regrette,
N'eut pas un début ſi charmant.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt vrai, mais c'eſt un bonheur qui ne m'arrive gueres.

MERCURE

Ne devez-vous pas être content du ſort d'Iphigénie ?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, mais elle doit beaucoup à la charmante Actrice qui l'a repréſentée.

MERCURE

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur n'en eſt pas moins eſtimé.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

L'équitable Parterre
Fait bien de l'animer ;
Quel homme ſur la terre
Pourroit ne pas aimer
Une Muſe nouvelle
Dont le juſte pinceau
De l'amitié fidelle
Fit un portrait ſi beau ?

LA NOUVEAUTE'.

Tout cela ne m'ôte point l'ennui que j'éprouve en cette Ville, j'ai pris mon parti ; j'y renonce.

MERCURE,

MERCURE.

Bon voyage, mon Magaſin n'en ira que mieux; quelle foule nous allons avoir!

LA NOUVEAUTE'.

Oui-dà, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là.

Air: *Belle Iris vous avez des pommes, ou l'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Quoique je vous ſois incommode,
Je reſterai dans ce ſéjour;
Mais je me joindrai dès ce jour
Avec ma parente la Mode,
Et n'étant plus dans les écrits,
Je vais me réduire aux habits.

MERCURE.

Hé bien! que ferez-vous?

LA NOUVEAUTE'.

Air: *Pourquoi toujours fuir ma préſence.*

Je veux qu'un ridicule change,
De tant d'injuſtices me venge,
Par moi, chez un Sexe enchanteur,
On admettra l'extravagance
D'avoir quatre pieds de hauteur,
Et vingt-cinq de circonférence.

MERCURE.

Fort bien.

LA NOUVEAUTE'.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Par moi de graves perſonnages
Seront coeffés en hériſſon,
J'empaqueterai leur viſage
Dans une perruque en buiſſon.
On verra des gens à requête
Dans leur criniere enſevelis,
Et pour ſurcharger une tête
Il en faudra dépouiller dix.

MERCURE.

Courage.

LA NOUVEAUTE'.

Air : *Comme un coucou que l'Amour preſſe.*

Le jeune Abbé fringant & leſte
Frappé d'un nouveau vertigo,
Par ſon rabat d'un bleu céleſte,
Fera renchérir l'indigo.

Ce n'eſt pas tout.

MERCURE.

Tant pis.

LA NOUVEAUTE'.

Le fort de ma vengeance tombera ſur nos Petits-Maîtres ſubalternes.

MERCURE.

La matiere eſt abondante.

LA NOUVEAUTE'.

On les verra publiquement,
Pour canne, tenir une gaule;
Se promener en ſifflotant,
Et ſaluer avec l'épaule.

Ils tourneront à chaque inſtant,
Et leur main toujours inquiete
Tiendra tour à tour curedent,
Mouchoir, tabatiere & lorgnette.

Triple doublure à leur habit
En rendra l'enflure très vaſte,
Grande bouche, ſoulier petit,
Formeront un parfait contraſte.

En ſe boutonnant on aura
Grand ſoin qu'en bas il ſe rencontre
Du vuide par où l'on verra
Flotter le cordon de la montre.

Pendant quatre heures un Frater
Tiendra leur tête en papillote,
Pour accommoder du bel air,
Le vrai ſiége de la Calotte.

Je veux ſur le corps un ſurtout;
Sur leur jambe une demi-botte,

Pour arme un couteau dont le bout
Ne paſſe pas la redingote.

Pour aller loin de leur maiſon
Courtiſer des Nymphes gentilles ;
C'eſt ainſi que ces Papillons
Se déguiſeront en chenilles.

MERCURE.

Finira-t-elle bien-tôt ?

LA NOUVEAUTÉ.

Je porterai encore plus loin ma vengeance, je ferai quitter les plus belles Promenades de Paris pour le Rempart.

Air : *Y allons donc, jouez, violons.*

En calêche l'étourderie,
Dans un Fiacre la Bourgeoiſie,
Y feront voir un air coquet.
Je veux qu'en voiture Allemande
Plus d'une Danſeuſe s'y rende.
Le Chevalier Colifichet,
Le petit Robin Dameret,
Et le galant petit collet,
Y montreront un air follet.
La Finance en riche Berline,
Dans ſa caiſſe la Médecine,
La Muſique & Danſe en ſoufflet,
La Folie en cabriolet.

MERCURE.

Eſt-ce tout ?

LA NOUVEAUTÉ.

Enfin.

Air : *Bouchez, Nayades.*

Dans une voiture commune,
Que l'on nomme Demi-Fortune,
Plus d'un Commis étalera
Ses beaux habits & ſon beau linge ;
Quelquefois même on y verra
Des Guenons dans un cul de Singe.
Adieu.

MERCURE.

Me voilà défait d'une grande babillarde, mais voici notre Poete qui revient ; il a ſans doute trouvé ce qu'il lui faut ?

SCENE VI.

MERCURE, LE POETE.

LE POETE.

Air : *Laire la, laire lan la.*

OH! trois & quatre fois heureux.

MERCURE.

Notre Compteur revient heureux!

LE POETE.

Que de beaux vers je m'en vais faire!
Laire la, laire lan laire,
Laire la, laire lan la.

MERCURE.

Vous me tenez parole : voyons le choix que vous avez fait.

LE POETE.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Vingt maximes par accolades,
Six qui-pro-quo, douze tirades,

Sont dans cette poche en paquets.
Là des récits, des confidences,
Trente ſonges, vingt-ſix portraits
Avec dix-huit reconnoiſſances.

MERCURE.

Quelle proviſion !

LE POETE.

Oh ! pour cela vos gens m'ont accablé de bienfaits.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Ils ne ſont pas chiches,
J'en ſuis fort content,
Ils m'ont donné galamment
Six cens Hémiſtiches,
Et les quatre au cent.

Ho ! parbleu, j'ai de quoi briller.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Que de complimens, que d'éloges !
Mon nom va voler juſqu'aux cieux,
Parterre, Amphithéâtre, Loges,
Sur moi tout fixera les yeux.

MERCURE.

Tout le monde ſe ſert de ces Hémiſtiches ; mais il y a façon d'en faire uſage. Voyons comment vous avez arrangé cela.

LE POETE.

Rien n'eſt plus aiſé : j'ai la tête ſi meublée, que je puis faire un Impromptu, dont je me flatte que vous ſerez ſatisfait.

MERCURE.

(*à part.*) Le revenant bon de mon emploi eſt de me divertir des foux. (*haut.*) Allons, Monſieur, commencez, je vous écoute.

LE POETE.

Figurez-vous le Dialogue d'un Prince avec ſon Confident.

Je vais te réveler un important ſecret ;
Écoute, cher Arcas, écoute, & ſois diſcret....
En pouvez-vous douter ? ....Tu connois Laonice ?
Laonice, Seigneur.... Soit raiſon ſoit caprice,
Je ſens pour cet objet les feux les plus conſtans....
Et depuis quand, Seigneur ? ... Aſſez & trop long-temps.
Seigneur, ignorez-vous, & faut-il vous l'aprendre
Que l'on eſt malheureux quand on a le cœur tendre?
Oubliez vous ... Finis tes diſcours ſuperflus,
Le ſort en eſt jetté, qu'on ne m'en parle plus....
Puis-je me taire & voir qu'on trahit votre flâme?...
Quoi! malgré le beau feu qui regne dans mon ame,
La Princeſſe pourroit bruler d'une autre ardeur?...
Seigneur, n'en doutez point... Ah ! comble de douleur!

Armez-vous, Dieux vengeurs ? Grands Dieux, lancez la foudre.
Impitoyables Dieux; Dieux, mettez les en poudre:
J'en atteſte les Dieux ; les Dieux m'en ſont témoins ;
Juſtes Dieux! c'en eſt fait : Dieux! quel prix de mes ſoins !
Ciel ! que viens-je de voir ? ciel ! que viens je d'entendre ?
Ciel ! que m'apprenez-vous ? Ciel ! que viens-je d'apprendre ?
Courons ... où courez-vous ? Arrêtez un moment...
Où la Princeſſe eſt elle ? ... En ſon appartement.
Elle vient ; je la vois ; c'eſt-elle qui s'avance.
Arcas, retire-toi.

Il jette ſon chapeau.

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LE POETE.

C'eſt le Confident qui s'en va.

Je tremble en ſa préſence.
Quel bonheur vous amene? En croirai-je mes yeux?
Quoi! Madame, c'eſt vous ; vous, Madame, en ces lieux,
Je revois les attraits dont mon ame eſt ravie,
Pourrois-je m'en flater ? O ſort digne d'envie !
Unique & cher objet de mes vœux les plus doux,
Je puis donc à la fin mourir à vos genoux ;

Que mon cœur eſt charmé ! que mon ame eſt contente !
Que mon bonheur eſt doux ! que ſa douceur m'enchante !
Elle n'écoute point.

MERCURE.

Vraiment, je le crois bien.

LE POETE.

Princeſſe, au nom des Dieux,
Au nom de cet amour qui vous eſt odieux
Parlez, expliquez vous ; vous gardez le ſilence.
Malheureux que je ſuis ; que faut-il que je penſe ?
Malgré cette rigueur, vous le dirai-je, hélas,
L'Amour & ſes ardeurs ont pour moi des appas.
Et quoi qu'on puiſſe faire, & quoi qu'on puiſſe dire,
Je chérirai toujours l'Amour & ſon empire.

Il ôte ſon mouchoir, & s'en ſert comme d'un mouchoir à la Romaine.

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ?

LE POETE.

C'eſt le mouchoir de la Princeſſe qui va parler.

(*Il contrefait la Princeſſe.*)

Prince, quand on vous voit, on voit un grand vainqueur ;
Mais tout vainqueur eſt homme, & tout homme eſt trompeur.

Et bientôt ſi mon cœur payoit votre tendreſſe,
Vous changeriez... Moi... Vous... Que votre crainte ceſſe.
Ah ! ne m'oppoſez plus un ſi cruel devoir,
Ou bien vous me verrez mourir de déſeſpoir.
Non, ne vous flattez pas, il faudra que j'expire,
Plutôt que de ſouffrir un ſi cruel martire ;
J'expirerai, Madame, au ſortir de ce lieu.
Prince, qu'allez-vous faire ? Adieu, Princeſſe, adieu.

MERCURE.

A merveille ! mon cher : je défie tous les Modernes de coudre mieux que vous.

LE POETE.

Adieu, je vous quitte, mon enthouſiaſme ne peut plus reſter oiſif ; dans trois jours, je vous livre une Tragédie complette.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Ciel ! quel ſera mon plaiſir !
D'ici je vois le ſpectacle,
J'entends cent mains m'applaudir,
Deux cens voix crier miracle.
Aye, aye, aye,
Je pâme,
Je n'y puis tenir.

Adieu, Seigneur, adieu.

SCENE V.

MERCURE, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN *dans la couliſſe chante.*

LE Ciel qui m'a fait votre Roi...

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Depuis longtemps je connois la....

MERCURE.

Eſt-ce une Comédie ?

LE MUSICIEN.

Mon talent eſt pour l'Opera ;
Et non point pour Thalie.

MERCURE.

Un Opera.

LE MUSICIEN.

Oui, oh ! que l'idée en eſt brillante ; il a pour titre, Demorgogon, Roi des fées.

MERCURE.

Ce titre promet beaucoup.

LE MUSICIEN.

Et j'ai amené avec moi des Muſiciens pour exécuter mon projet.

MERCURE.

C'eſt donc à la muſique que vous travaillez ; mais quel eſt l'Auteur des paroles ?

LE MUSICIEN.

L'Auteur des paroles ! c'eſt moi.

Air : *Le précepteur d'amour.*

Mes vers ſont doux, mes ſons brillans,
Et le Dieu de la double cîme
Réunit en moi les talens
De la muſique & de la rime.

MERCURE.

Vous ne pouvez mieux faire que de vous livrer à ce Théâtre ; c'eſt le plus fréquenté.

LE MUSICIEN.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Eſt-il ſurprenant que la preſſe
Chez lui ſe rencontre toujours ?
Le triomphe y regne ſans ceſſe,
Flore y fait briller les beaux jours.

MERCURE.

A toute heure on voit ſur ſes traces
Le doux Printemps & les Zephirs,
L'Amour, les Attraits & les Graces,
Les Ris, les Jeux & les Plaiſirs.

LE MUSICIEN.

Je ſçais cela par moi-même, c'eſt pourquoi j'ai recours à votre Magazin.

MERCURE.

Je vais vous mettre à même; vous choiſirez.

LE MUSICIEN.

Eſt-il poſſible que depuis le tems que l'on s'y fournit, il y ait encore quelque choſe?

MERCURE.

Allez, allez, il y a bonne proviſion; je vais vous la faire voir. Merveilleux, apportez votre tiroir.

LE MUSICIEN.

Mais il n'y a pas là deux cents mots.

MERCURE.

Deux cents mots! il y en a tout au plus ſoixante-dix, & c'eſt aſſez pour un Opera.

Air : *Dormir eſt un tems perdu.*

Sur ces mots vus & revus
Tout ſon bien ſe fonde :
Pair à pair ils ſont couſus,
De peur qu'on ne les confonde ;
Ils ſont ſi bien accouplés
Qu'ils reſteront aſſemblés
Juſqu'à la fin du Monde.

LE MUSICIEN *lit.*

Murmure, endure, chaîne, entraîne, gloire, victoire, ſoupirs, plaiſirs, douceurs, ardeurs, horreurs, fureurs ; mais tous ces mots-là me ſont familiers.

MERCURE.

Air : *Le fameux Diogene.*

De la douce harmonie
La puiſſance infinie,
Par les chants les plus beaux,
Leſtement les manie,
Et ſi bien les varie
Qu'ils paroiſſent nouveaux.

Air : *Ce n'eſt point par effort qu'on aime.*

Cette ſéductrice agréable
Fait voir à l'eſprit enchanté
Dans le commun de l'admirable ;

Dans le vieux, de la nouveauté ;
Dans l'inſenſé, de l'eſtimable ;
Dans un monſtre, de la beauté.

LE MUSICIEN.

Qu'eſt-ce que ce cahier renferme.

MERCURE.

Les Epithetes dont nos Auteurs Lyriques ſe ſervent.

LE MUSICIEN *lit.*

Ondes pures, fontaines claires, feuillage épais, monſtre affreux, zéphirs gracieux, heros glorieux. Bon, je connois tout cela ; j'en ai employé une partie dans mon ouvrage.

MERCURE.

A propos d'ouvrage, vous m'avez promis de me le faire voir.

LE MUSICIEN.

Volontiers. (*à l'Orcheſtre.*) Allons, Meſſieurs, jouez-nous l'ouverture.

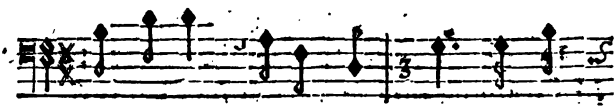
MERCURE *après l'ouverture.*

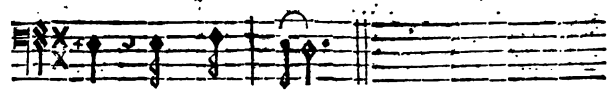
Comment donc, voilà du brillant.

LE

LE MUSICIEN.

Je commence le premier Acte par le Monologue que je vais vous chanter.





MERCURE.

Vous avez raiſon de dire que vous réuniſſez tous les talens.

LE MUSICIEN.

A la ſeconde Scène un Confident vient me débiter quelques maximes pour me prouver que je dois me livrer à la tendreſſe,

Et qu'un grand cœur peut bien avoir une foibleſſe.

Je me rends, & je le charge de parler à celle que j'adore ; il ſort. Arrivent des eſclaves à qui j'ai donné la liberté ; c'eſt le ſujet du Divertiſſement. Choſe étonnante, choſe étonnante ! des eſclaves qui ont langui vingt ans dans les fers, deviennent tout à coup ingambes ; c'eſt un charme de leur voir paſſer l'entrechat.

MERCURE.

Je connois l'Opéra à ce trait.

LE MUSICIEN.

Au ſecond Acte la Fée jalouſe vient

m'annoncer que j'ai un rival ; la fureur me ſaiſit ; je fais un tapage de tous les diables ; je maudis l'Amour, j'implore les Furies. Ecoutez cet air, il eſt charmant.

Vengez-moi d'un cruel outrage,
Démons, accourez tous ;
Servez ma rage
Et mon courroux.

MERCURE.

Cela eſt caractériſé.

LE MUSICIEN.

L'Enfer arrive.

CHŒUR *des Démons.*

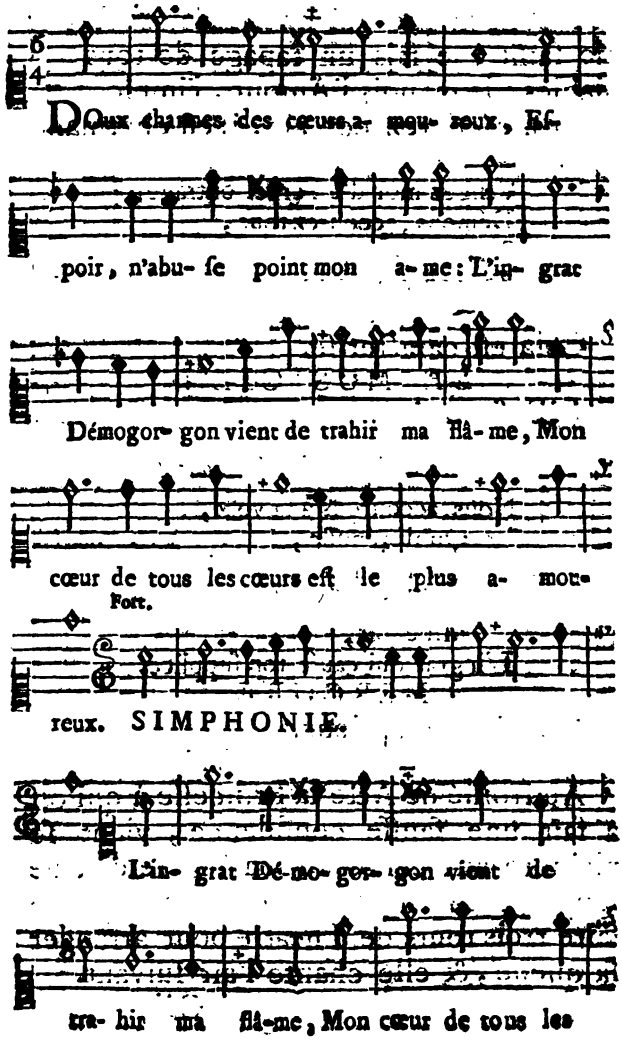
Nous accourons à ta voix ;
Qu'il gémiſſe,
Qu'il frémiſſe,
Qu'il periſſe
Mille fois,
L'ingrat qui cauſe ton ſupplice.

MERCURE.

De mieux en mieux.

LE MUSICIEN.

Au troiſiéme Acte la Princeſſe à qui on a fait une fauſſe confidence, vient ſe plaindre aux échos de ma légereté. Une longue Ritournelle lui donne le temps de faire trois tours de Théâtre pour arranger ſa queue, & elle chante l'air ſuivant.


Doux charmes des cœurs amoureux, Es-
poir, n'abuſe point mon ame: L'in-grat
Démogor-gon vient de trahir ma flâme, Mon
cœur de tous les cœurs eſt le plus amou-
Fort.
reux. SIMPHONIE.
L'in-grat Dé-mo-gor-gon vient de
tra-hir ma flâme, Mon cœur de tous les

MERCURE.

Vous faites de votre voix ce que vous voulez.

LE MUSICIEN.

J'arrive à la fin de ſon air, nous nous expliquons. La paix ſe fait par un Duo ; le Dénouement tombe des nues, la fête vient des Antipodes ; les quatre Parties du monde qui ſont raſſemblées dans mon antichambre, entrent ſur deux colonnes. On chante un petit air, on execute un Pas de deux ; grand Chœur ſur le champ, grand Chœur. Allons, Meſſieurs, réveillez-vous.

CHŒUR.

Chantons, chantons la brillante victoire
D'un ſuperbe vainqueur couronné par la Gloire,
Qu'il triomphe à jamais au Temple de mémoire ;
Que ſur les mers,
Que dans les airs,
Juſqu'aux enfers
On entende le bruit de nos charmans concerts.
Que ſur les mers, &c.

MERCURE.

Venez, mon cher, que je vous couronne.

LE MUSICIEN.

Vous êtes donc content.

MERCURE.

A ravir.

Air : *O turlutaine.*

Des beaux fruits de votre veine
Tout Paris ſera rempli.

LE MUSICIEN.

Je vais effacer ſans peine,
O turlutaine,
Quinault ainſi que Lully.

MERCURE.

Turlutu tanta lari.

LE MUSICIEN.

Pour vous perſuader de la ſuperiorité de mon talent, je vais vous donner un Divertiſſement, qui, je crois, aura votre ſuffrage.

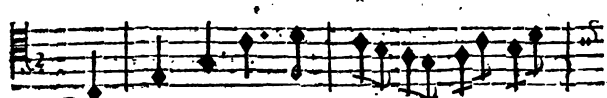
MERCURE.

Je le verrai avec plaiſir, pourvû qu'il ne tarde pas à paroître.

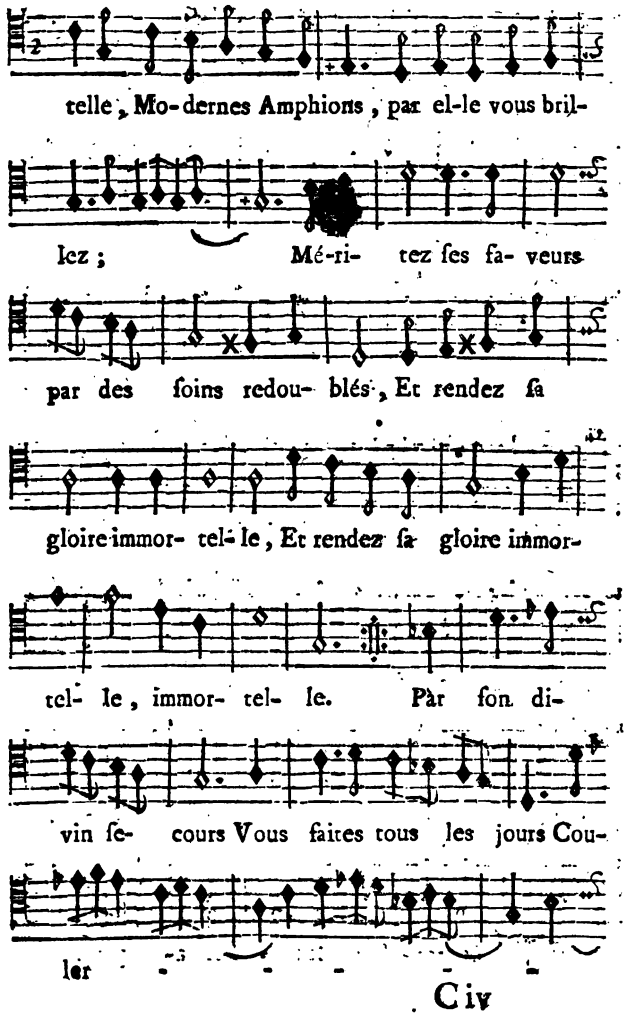
DIVERTISSEMENT.

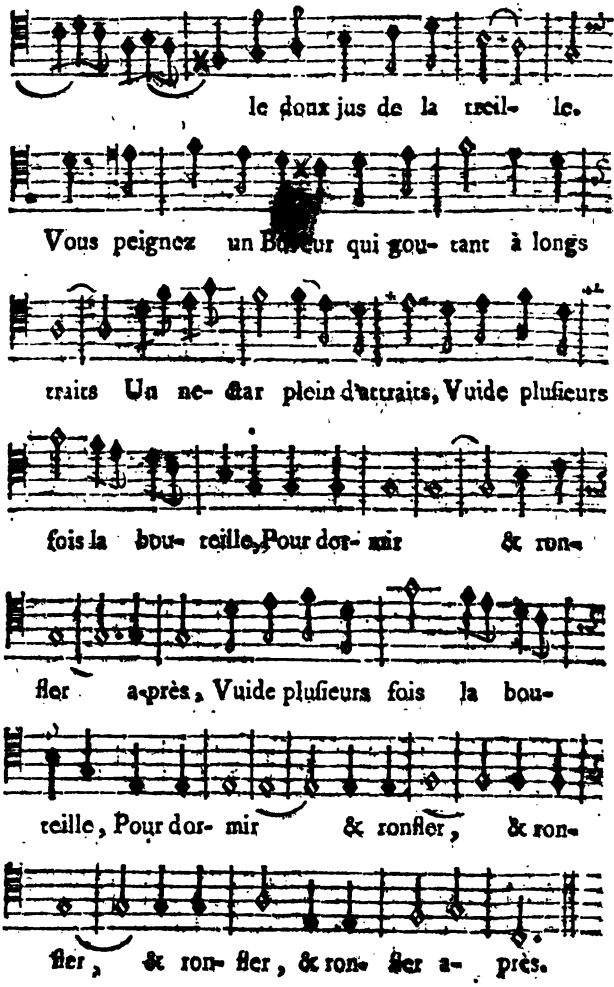
ENTRE'E.

Air : *Pour le Muſicien.*

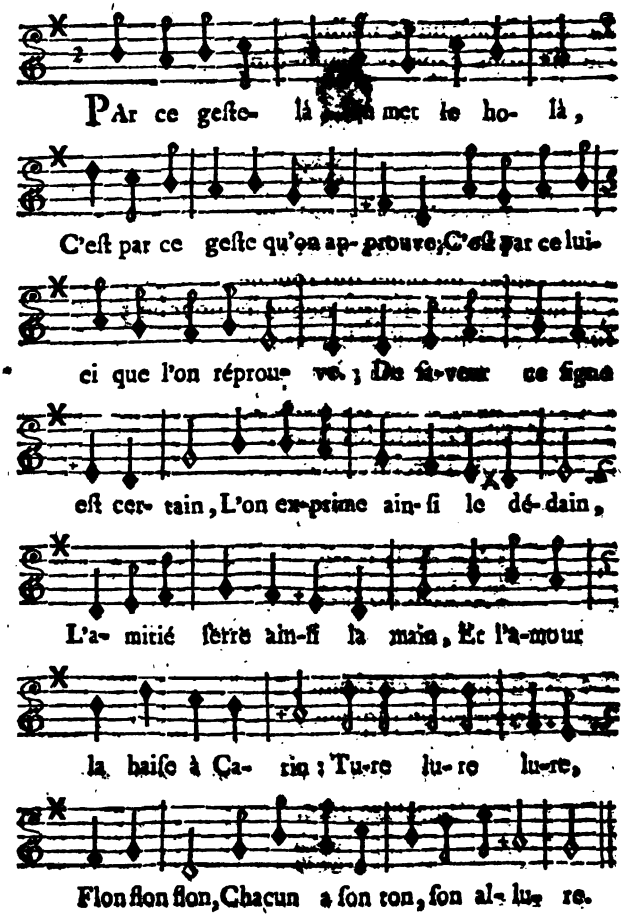


Chan-tez, chantez l'ai- ma-ble ba- ga-


telle, Mo-dernes Amphions, par el-le vous bril-
lez; Mé-ri- tez ſes fa- veurs
par des ſoins redou- blés, Et rendez ſa
gloire immor- tel- le, Et rendez ſa gloire immor-
tel- le, immor- tel- le. Par ſon di-
vin ſe- cours Vous faites tous les jours Cou-
ler


le doux jus de la treil- le.
Vous peignez un Buveur qui gou- tant à longs
traits Un ne- ctar plein d'attraits, Vuide pluſieurs
fois la bou- teille, Pour dor- mir & ron-
fler a-près, Vuide pluſieurs fois la bou-
teille, Pour dor- mir & ronfler, & ron-
fler, & ron- fler, & ron- fler a- près.

VAUDEVILLE.


PAr ce geſte- là [illegible] met le ho- là,
C'eſt par ce geſte qu'on ap- prouve; C'eſt par ce lui-
ci que l'on réprou- ve; De faveur ce ſigne
eſt cer- tain, L'on exprime ain- ſi le dé- dain,
L'a- mitié ſerre ain-ſi la main, Et l'a-mour
la baiſe à Ca- rin; Tu-re lu-re lu-re,
Flon flon flon, Chacun a ſon ton, ſon al- lu- re.

On voit bien des gens
Rire entre leurs dents,
D'autres dans leur joyeux délire
Semblent pleurer à force de rire ;
Voici le rire d'un faquin,
Le rire ironique & malin,
Le ris ſous cape & clandeſtin,
Le rire du Niais ou R[illegible]rin
Turelure, &c.

Le malheur, au cieux
Fait lever les yeux :
Pour vanter un objet qui touche,
On met les cinq doigts deſſus la bouche ;
On fait ceci dans l'embarras :
La crainte fait doubler le pas,
La pitié nous fait faire hélas !
L'ennui fait étendre les bras,
Turelure, &c.

L'art de la ſanté
Fut bien inventé
Par nombre de gens qui nous bernent:
Et voilà comment ils s'y gouvernent,
Le Medecin fait en tâtant,
Le Chirurgien en piquant,
L'Apotiquaire en ſe baiſſant,
Tous trois font faire au patient, *aye*, *aye*, *aye*.
Turelure, &c.

Hymen, que de fois
On fraude tes droits !
Tous les jours dans chaque aventure
L'une eſt Jupiter, l'autre Mercure :
Voici le geſte de l'Amant,
Tel eſt celui du Confident ;
L'Epoux fait cela prudemment,
Sa femme lui fait ce préſent,
Turelure, &c.

L'autre jour Fanchon
Dit à Tircis, non ;
Mais en le diſant d'un air tendre
Le non, mieux que oui, ſe fait entendre :
Un bon cœur dit en promettant :
Repoſez-vous ſur moi.
Le faux ainſi dit foiblement :
Je ſerois flatté de vous obliger.
Le précepteur dit en grondant,
Toujours le nez en l'air !
L'écolier répond en ſautant,
Turelure, &c.

Avec ce doigt-ci
On menace ainſi :
Par ceci la paix ſe demande :
Le ſecret ainſi ſe recommande :
Entre amis on s'appelle ainſi : *hé.*
Du maître au valet c'eſt ceci, *holà, quelqu'un.*
La Marchande a le ton poli,
Faites nous l'honneur d'entrer chez nous, Meſſieurs, ne vous faut-il rien du nôtre ?

D'autres, les ſoirs, font celui-ci, *chut*, *chut*.
Turelure, &c.

Un talent ſuffit
Pour mettre en crédit,
Quiconque ſçait s'y rendre habile :
Eſt ſûr de briller en telle ville ;
L'un s'enrichit avec l'archet,
Avec le pinceau l'autre fait
Un viſage qui n'eſt pas le vôtre.
L'autre fait à coups de fleuret : *une*, *deux*.
Mais voici le meilleur ſecret, *un entrechat*.
Turelure, &c.

Dans ces lieux charmans,
Grand nombre d'amans
Viennent débiter la fleurette,
Mais differemment l'amour s'y traite,
Le Commis dit à ſa Louiſon, *baiſe*, *mon cœur*.
Elle lui répond ſur ce ton ; *non*.
Le plumet dit à ſa Fanchon,
Allons, ne fais pas la farouche.
Le Grenadier en faction,
Caporal, l'heure ſonne, il faut me relever.
Turelure, &c.

Paris dans ſon ſein
Renferme un eſſain
D'habitans dont le goût differe ;
Leur façon ne ſe reſſemble guere ;

A la ville on dit poliment ;
Monſieur, vous pouvez diſpoſer de votre ſerviteur, il vous eſt entierement dévoué.
Aux fauxbourgs en ſe promenant,
Dame, je faiſans de bon cœur tout ce que je faiſons.
Au Palais Royal en cauſant,
Un dîné ſecret nous attend ; le Mimi eſt de la partie.
A la Douane on dit bruſquement,
Vous reviendrez demain, midi ſonne.
Turelure, &c.

Le Chantre Allemand
Mugit en chantant ;
De l'Eſpagnol la voix dolente
Sur le même ton toujours lamente ; *je languis.*
L'Italien fredonne ainſi ;
Sempré mio cuóre infiammáto d'ardóre per vói.
L'Anglois en ſifflant fait ceci ;
You are, Miſſe, the life of my ſoul.
Le goût du François, le voici :
Charmant amour, vous êtes adorable.
Celui du Suiſſe eſt celui ci,
Mamzel Fanchon, toi l'y être pien joulie fille.
Turelure, &c.

Que le Petit Cours
Offre de beaux jours !
Chacun y conduit ſa Climene,
D'un air different on s'y promene ;
C'eſt ainſi que le Robin va,
Il fait bien du vent pour ma friſure.

L'Officier comme cela, *à grands pas.*
L'Abbé marche dans ce goût là,
Le ſoleil eſt bien chaud aujourd'hui.
Le pas du Traitant, le voilà,
Ouf, je viendrai à bout de cette entrepriſe qui me vaudra au moins mille pour cent de bénéfice.
Turelure, &c.

Themis, tous les jours
Voit un grand concours
De gens de tout ſexe & tout âge,
Chacun au Barreau fait ſon ouvrage :
Le Clien dit en ſuppliant :
Monſeigneur, ma Cauſe eſt ſi juſte.
L'Huiſſier s'égoſille en criant,
Paix-là, ſilence au Bareau.
L'Avocat s'enrhume en diſant,
Meſſieurs, je plaide pour Homere.
Le Bailli fait en l'écoutant : *ha....*
Turelure, &c.

Ce lieu ſi badin
Paroît un jardin
Tout garni de fleurs printanieres :
Les Roſes ſont aux Loges premieres ;
De Muguets le Théâtre eſt plein ;
Les Secondes Loges de Thin,
Le Parterre de Romarin,
A la Porte on voit le Jaſmin,
Turelure, &c.

Quand un Acte eſt bon,
Tout dans ce canton
Fait voir des tranſports d'allegreſſe,
Quand il eſt mauvais, quelle triſteſſe !
L'on entend faire au Spectateur ;
Que c'eſt mauvais ! c'eſt déteſtable.
C'eſt ainſi qu'eſt l'Entrepreneur,
Me voilà bien avancé avec la dépenſe.
Voici le geſte de l'Auteur,
Peut-on jouer auſſi déteſtablement ; ces malheureux feront tomber ma Piece.
Et voici celui de l'Acteur,
Ma foi, Monſieur l'Auteur, vous m'avez donné là un rôle qui ne vaut pas le diable : je ne puis le rendre bon, jouez-le vous-même ſi vous n'êtes pas content.
Turelure, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Magazin des Modernes*, Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 14 Juillet 1758.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome III. du Nouveau Recueil des Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement.

CATALOGUE DES THÉATRES,

Nouveaux ou nouvellement réimprimés. 1758.

ŒUvres de Boiſſi, *in*-8°. 9 vol. nouvelle édition, 1758, 36 l.

Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12. belles figures, dont les deſſeins ſont de M. Cochin. 1758. 9 l.

De Marivaux, Théâtre Franç. & Ital *in*-12. 5 vol. 15 l.

Théâtre de M. de V***, *in*-12. 1753. 3 l.

Choix de nouvelles Pieces qui ont été repréſentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol *in*-12. 18 l.

Le Théâtre d'Apoſtolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. *in*-12. 1758. 5 l.

Le Théâtre Anglois Comique, 2 vol. *ſous preſſe.*

Théâtre édifiant ou Tragédies ſaintes de M. Duché. 2 l. 10 ſ.

Théâtre de M. Fagan, *in*-12. *ſous preſſe.*

Théâtre de Rottou, *ſous preſſe.*

Théâtre de Pellegrin, *ſous preſſe.*

Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Pieces repréſentées ſur des Théâtres particuliers, *in*-12. 3 l.

Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pieces de différens Auteurs, repréſentées depuis quelques années, 4 vol. *in*-8. 20 l.

D'Avice, *in*-8. 1 vol. 3 l. 10 ſ.

Théâtre de l'Affichard, *in*-8. 1 vol. 5 l.

De Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol. 5 l.

De Peſſelier, *in*-8. 1 vol. 5 l.

Théâtre de la Grange, *in*-8. 3 l. 10 ſ.

De Romagneſi & Riccoboni, 1 vol. *in*-8. 5 l.

Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'Eſprit, 1 vol. *in*-8. 5 l.

Œuvres de Vadé, ou Recueil des Opera-Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8. 20 l.

Nouveau Théâtre de la Foire ou Recueil de Pieces qui ont été repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement, 4 vol *in*-8. avec les airs notés. 20 l.

Théâtre de Favart, 3 vol. *in*-8. avec la Muſique. 15 l.
Le Tome III. ſe vend ſéparément.

Les Spectacles de Paris, ou Calendrier Hiſtorique & Chronolog. de tous les Théâtres, 7 Parties, 1758. Chaque Partie ſe vend ſéparément. 1 l. 4 ſ.

LE
MAGNIFIQUE,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.

La Motte, Antoine Houdar de

LE MAGNIFIQUE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Par MONSIEUR ***.

Représentée sur le Théâtre de la Comédie Françoise.

Le prix est de 24 sols.

A PARIS.

M. DCC. L.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ALDOBRANDIN, Tuteur de Lucelle,

HORACE, Frere d'Aldobrandin.

ZIMA, Amant de Lucelle.

LUCELLE, Pupille d'Aldobrandin.

LA GOUVERNANTE.

LE NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

LE MAGNIFIQUE,
COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIERE.
ALDOBRANDIN, HORACE.

ALDOBRANDIN.

EH bien! mon Frere, vous venez de la voir! vous venez de l'entendre!

HORACE.

Eh bien! mon Frere, ce n'eſt pas la premiere fois!

ALDOBRANDIN.

Je ſuis ſûr que vous la trouvez toujours plus charmante?

HORACE.

Aſſûrément.

ALDOBRANDIN.

La voilà dans un âge où un mari ne lui ſiéroit pas mal!

HORACE.

Vous avez raiſon.

ALDOBRANDIN.

Sa beauté eſt dans tout ſon éclat, rien n'y manque, & je gage que vous n'en connoiſſez guéres de plus touchante!

HORACE.

Il eſt vrai.

ALDOBRANDIN.

Vous voyez la bonté de ſon eſprit, ſa douceur, ſa docilité pour tout ce que je veux!

HORACE.

Il me ſemble que vous devez en être aſſez content.

ALDOBRANDIN.

Voüs ſçavez de plus, que je ſuis ſon Tuteur, & que la volonté de ſes Parens me laiſſe le maître de diſpoſer de ſon ſort?

HORACE.

Eh bien! que concluez-vous?

ALDOBRANDIN.

Que j'aurois grand tort de ne pas recueillir moi-même le fruit des ſoins que j'ai pris d'elle depuis ſon enfance, & que ce ſera l'action d'un homme ſage de l'épouſer plûtôt que plus-tard.

HORACE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait ce que je concluois, moi?

ALDOBRANDIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

HORACE.

Seigneur Aldobrandin vous n'êtes point jeune.

ALDOBRANDIN.

Je ne ſuis pas vieux.

HORACE.

Vous êtes avare !

ALDOBRANDIN.

Dites que je ne ſuis pas diſſipateur.

HORACE.

Vous êtes jaloux !

ALDOBRANDIN.

J'en conviens.

HORACE.

D'où je conclus, Monſieur mon Frere ; que rien n'eſt plus imprudent que le deſſein de ce mariage ; & que vous vous préparez à des accidens dont perſonne ne vous plaindroit.

ALDOBRANDIN.

Vous n'y entendez rien, mon Frere ; je n'ai plus qu'un reſte de jeuneſſe, je n'ai point de tems à perdre. Je ne ſuis pas diſſipateur : une perſonne élevée dans la ſimplicité & accoûtumée à la retraite comme Lucelle, ne dérangera pas mon œconomie ; Je ſuis jaloux : d'accord ; la jalouſie fera mon repos & ma ſûreté, & je prendrai de ſi bonnes meſures, que je défie tous les Muguets de Florence de me jouer le moindre petit tour.

HORACE.

Ne défiez pas tant, mon Frere, ne défiez pas tant : un Jaloux eſt déja plus d'à demi trompé.

ALDOBRANDIN.

Oh ! je ne donne point dans vos belles maximes ! Vous croyez, vous, que la grande précaution avec une femme c'eſt la confiance ? Que la plus grande garde c'eſt la vertu ? Je ſoutiens moi qu'il n'y en a point de plus mauvaiſe, & que la femme la plus ſage eſt toujours celle à qui on ôte les moyens de faillir.

HORACE.

Oui ! ſi on pouvoit les lui ôter tous ; mais vous ſeriez le premier qui auriez trouvé ce ſecret.

ALDOBRANDIN.

Le premier, ſoit : comptez du moins que je n'y épargnerai rien. J'attens dès aujourd'hui de Boulogne une perſonne admirable pour veiller ſur une jeune femme, où un de nos amis communs que j'avois chargé de cette recherche, m'aſsûre que c'eſt un prodige dans ce genre, & qu'elle a déja formé trois ou quatre Lucréces dans la Ville, qui y ont mis la vertu à la mode.

HORACE.

Eh ! mon Frere, on trompe tous les jours ces Argus-là, & ſouvent ce ſont eux les premiers qui nous trompent.

ALDOBRANDIN.

Nous y prendrons garde : de plus je veux faire accommoder cette maiſon à ma fantaiſie ; & re-

tranchet exactement toutes les vûes qu'elle a ſur la Place, n'y laiſſer de fenêtres que ſur le jardin; dont je ferai encore élever les murs le plus haut qu'il me ſera poſſible; & c'eſt pour en être le Maître que je veux acheter la maiſon. J'ai fait prier le Seigneur Zima, dont je la tiens, de vouloir bien paſſer ici, & j'eſpére conclure le marché tout-à-l'heure.

HORACE.

Le marché ſera difficile! Je vous ai déja dit que vous êtes avare.

ALDOBRANDIN.

A la bonne heure. Mais il eſt magnifique, lui; il n'y regardera pas de ſi près. Vous le dirai-je? C'eſt pour me débarraſſer de lui-même, que j'achéte ſa maiſon. Il vient ſouvent ici ſous divers prétextes pour épier l'occaſion de parler à Lucelle; il n'en eſt pas encore venu à bout: d'ailleurs, il donne tous les jours des fêtes dans la Place, toutes les nuits des ſérénades. Lucelle prend plaiſir à tout cela, & il faut une bonne fois me délivrer de cette inquiétude.

HORACE.

Je crains que vous ne vous y preniez trop tard: ce ne ſera pas un bon moyen de plaire à Lucelle, que de lui ôter cette petite récréation.

ALDOBRANDIN.

Elle en aura d'autres, mon Frere; car enfin je l'épouſe au premier jour: le parti en eſt pris, & le Contrat eſt déja dreſſé chez mon Notaire.

HORACE.

Adieu donc, Seigneur Aldobrandin. Vous conclués

ce mariage contre mon avis ; mais malgré vos Duegnes & vos barricades, vous ne tarderez guéres à vous en repentir.

ALDOBRANDIN.

C'eſt mon affaire.

HORACE.

Les Amans ſont bien ingénieux, mon Frere;

ALDOBRANDIN.

Je les mets au pis.

HORACE.

Les Jaloux ſont bien haïs, mon Frere;

ALDOBRANDIN.

Les Jaloux s'en mocquent;

HORACE.

Je ſuis fâché de la petite diſgrace qui vous menace.

ALDOBRANDIN.

Votre front ne payera pas pour le mien:

HORACE.

Tout Florence en rira de bon cœur:

ALDOBRANDIN.

Et vous! vous en riez d'avance?

HORACE.

Je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'en empêcher ; & telle eſt l'étoile d'un Jaloux ; tout

votre Frere que je ſuis, je crois que j'aiderois moi-même à vous tromper.

ALDOBRANDIN.

En vous remerciant, mon Frere, mais j'irai mon train malgré vos plaiſanteries, & je retourne de ce pas à Lucelle pour lui annoncer l'honneur que je lui fais.

SCENE II.

HORACE, *ſeul.*

LE pauvre homme ! il va faire une ſottiſe. Je ſçai que Lucelle ne l'aime point. Elle va être malheureuſe, & ſon Pere m'a conjuré en mourant de veiller à ſon bonheur : que ne puis-je pour elle & pour mon Frere empêcher ce ridicule mariage ! je m'y tiendrois obligé en conſcience.

SCENE III.

HORACE, ZIMA.

HORACE.

AH ! vous voilà, Seigneur Zima, mon Frere va ſe rendre ici tout-à-l'heure ; il a quelqu'affaire à traiter avec vous.

ZIMA.

Il eſt avec Lucelle ; n'eſt-ce pas ?

HORACE.

Lucelle vous vient d'abord dans l'eſprit ! Cela ſignifie quelque choſe, Seigneur Zima ?

ZIMA.

Cela ſignifie ſeulement qu'on eſt inſtruit de ſon attachement pour elle.

HORACE.

Cela ne ſignifieroit-il pas encore qu'on la trouve belle, & qu'on porte envie à la fortune d'un homme qui la voit à toute heure ? Vous me répondez plus que vous ne penſez, par votre peu d'attention à ce que je dis. Vous tournez les yeux de toutes parts dans l'eſpérance de voir Lucelle !

ZIMA.

Je ſuis un peu diſtrait.

HORACE.

Eh ! que ne dites-vous amoureux ?

ZIMA.

Vous êtes bien preſſant, Seigneur Horace !

HORACE.

Et vous bien diſſimulé ! Je gagerois volontiers mille piſtoles contre votre beau cheval d'Eſpagne, que vous en voulez à Lucelle ?

ZIMA.

Vous avez gagné, Seigneur Horace ; je vous enverrai le cheval, dès que je ſerai de retour chez moi.

HORACE.

Non pas, s'il vous plaît : j'avois trop beau jeu. Vous l'aimez donc enfin ? Et c'eſt bien fait : Mais vous en tiendrez-vous là ? Laiſſerez-vous la plus belle fille de Florence au pouvoir de l'homme qui la mérite le moins ? Fi ! cela ſeroit honteux. Vous vous étonnez que je vous parle ainſi ? Je ſuis frere d'Aldobrandin : mais c'eſt pour cela que je m'intéreſſe à la ſottiſe qu'il eſt prêt de faire. S'il épouſe Lucelle, voilà deux malheureux : une jeune fille dans l'eſclavage ! cela vous fait pitié : mon pauvre Frere dans un trouble éternel ! cela me touche. Allons, courage, Seigneur Zima, délivrez mon Frere de ce danger, & aſſûrez par un bon mariage votre bonheur & celui de Lucelle. Il vous en coûte un argent infini dans toutes vos fêtes, qui ne vont tout au plus qu'à être apperçues de Lucelle ! Vaudroit il pas mieux l'employer à de bons ſtratagêmes pour la tirer des mains d'un Jaloux ? Courage, vous dis-je ! rétabliſſez un peu l'honneur de la Galanterie : il y a long-tems que nos Amans n'ont fait parler d'eux à Florence.

ZIMA.

C'en eſt fait : je n'ai plus de défiance ; je vois que vous êtes un bon Parent ; il faut répondre à vos intentions, & je vais vous ouvrir mon cœur : Il y a ſix mois que pour la premiére fois j'apperçus Lucelle à ſa fenêtre ; j'en fus frappé juſqu'au fond du cœur ; mais le farouche Aldobrandin étoit avec elle : il ne me laiſſa jouir qu'un moment d'une vûe dont il craignit ſans doute l'impreſſion qu'elle fit ſur moi. Lucelle diſparut & me laiſſa le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce commencement je n'ai ſongé qu'à la revoir ; toutes mes fêtes

n'ont d'autre objet que de l'engager à reparoître : je l'ai revûe quelquefois en effet, mais toujours avec ce maudit Aldobrandin qui ne levoit preſque point les yeux de deſſus elle. Si par hazard pourtant il regardoit un petit moment la fête, il me ſemble qu'alors Lucelle ne regardoit que moi : plaiſe à l'Amour que je ne me trompe point ! Mais, pour peu qu'elle m'ait vû, elle ne ſçauroit douter que je ne l'adore. Je n'ai pû juſqu'ici l'aſſûrer mieux de mon amour ; mais heureuſement il vient de s'offrir une occaſion favorable que j'ai crû ne pouvoir trop acheter : Une femme arrivée de Boulogne a demandé à mon Valet votre demeure & celle d'Aldobrandin. De queſtion en queſtion, (car il eſt curieux) il a appris qu'un Ami l'adreſſoit à votre Frere pour la mettre auprès de Lucelle comme une Gouvernante incorruptible. Scapin m'a averti de ſa découverte : avec bien des prieres & un diamant de dix mille écus, j'ai enfin réſolu cette femme à n'entrer chez Aldobrandin que pour m'y ſervir. Elle m'attend chez moi.

HORACE.

Je vais la trouver ; & je veux l'introduire moi-même : je prens l'avanture ſur mon compte ; c'eſt un ſervice que je dois à mon Frere. Adieu, j'entens du bruit, c'eſt lui ſans doute.

SCENE IV.

ZIMA, ALDOBRANDIN.

ALDOBRANDIN.

AH ! Seigneur, je ſuis charmé de vous voir, je

vous ai prié de vouloir bien passer ici ; j'ai un marché à faire avec vous, ou plûtôt j'ai une grace à vous demander.

ZIMA.

Parlez, Seigneur : je suis trop heureux si je puis vous obliger.

ALDOBRANDIN.

Vous le pouvez ; & je compte beaucoup sur cette politesse magnifique que tout le monde vous connoît.

ZIMA.

De quoi s'agit-il ?

ALDOBRANDIN.

Je voudrois acheter votre maison : j'ai dessein d'y faire mille accommodemens où vous ne consentiriez peut-être pas, & que je ne dois pas risquer sur le fonds d'autrui ; je suis prêt de vous en donner un prix raisonnable : que m'en demandez-vous ?

ZIMA.

Ecoutez, Seigneur Aldobrandin : c'est un bien de mes Peres ; j'ai de la répugnance à m'en défaisir ; mais pour un ami que ne fait-on pas ? Cette acquisition vous tient-elle bien au cœur ?

ALDOBRANDIN.

On ne peut pas plus.

ZIMA.

Il faut donc sacrifier mes répugnances, & relâcher même beaucoup de mes intérêts. Vous ne sçauriez m'en donner moins de vingt-cinq mille écus !

ALDOBRANDIN.

Vous n'y ſongez pas, Seigneur : vous parlez d'obliger, & vous m'en demandez un prix exorbitant ! Allons : quinze mille écus, & finiſſons.

ZIMA.

Vous vous mocquez auſſi ! Ce ſeroit vous donner la maiſon, & vous croiriez l'avoir achetée ! Encore vaudroit-il mieux que vous m'en euſſiez toute l'obligation !

ALDOBRANDIN.

Non, s'il vous plaît : quinze mille écus : & je vous ſerai obligé tant qu'il vous plaira pour le reſte.

ZIMA.

Attendez, Seigneur Aldobrandin ; il me paſſe une folie par la tête.

ALDOBRANDIN.

Quoi, donc ?

ZIMA.

Vous allez vous mocquer de moi ? Mais à quoi ſert le bien, qu'à ſatisfaire ſes caprices ?

ALDOBRANDIN.

Expliquez-vous :

ZIMA.

On dit que vous avez chez vous une perſonne admirable, que Lucelle eſt un prodige d'eſprit & de beauté ?

ALDOBRANDIN.

Eh bien ! qu'a de commun ce prodige avec votre maiſon ?

ZIMA.

Le voici : c'eſt que la maiſon eſt à vous, ſi. . . je ris de ma fantaiſie, ſi. . . .

ALDOBRANDIN.

Si ? . .

ZIMA.

Si vous m'accordez un quart-d'heure d'entretien avec Lucelle : & déterminez-vous. Il ne s'agit plus de vingt-cinq mille écus ; je n'abandonne plus ma maiſon qu'à ce prix.

ALDOBRANDIN.

En vérité, Seigneur Zima, la propoſition eſt trop folle, ſi elle eſt ſérieuſe. Quoi donc ! me croyez-vous homme à commettre mon honneur & celui de Lucelle ? Non, non : vous me connoiſſez mal. Finiſſons, il n'y a plus rien entre nous.

ZIMA.

Vous vous épouvantez trop-tôt : j'imagine des conditions qui vont vous raſſurer.

ALDOBRANDIN.

Voyons.

ZIMA.

Comme je ne veux point attaquer ſa ſageſſe, je conſens que vous ſoyiez préſent.

ALDOBRANDIN.

Cela change l'affaire.

ZIMA.

Vous vous placerez de façon, qu'aucune de nos actions ne vous échappe ; il me ſuffit que vous n'en-

tendiez pas nos diſcours. C'eſt un caprice qu'il faut contenter : quoi qu'il m'en coûte, je veux faire ma cour aux Dames par ce trait de galanterie qui n'a point encore eu d'exemple, & qu'on ſçache partout quel cas je fais de leur mérite, puiſque j'achéte ſi cher un quart-d'heure d'entretien avec une Belle.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, Seigneur Zima, la rareté du fait me picque auſſi. Il eſt juſte que vos caprices vous coûtent, & peut-être l'avanture vous corrigera-t-elle. Paſſez dans mon Cabinet, ſignez-moi une bonne ceſſion de la maiſon. Je vais faire venir Lucelle ; & la montre ſur la table, vous viendrez l'entretenir tout votre quart-d'heure en ma préſence. Songez bien que ce ſont-là nos conditions préciſes ; & de plus, j'éxige votre parole de ne lui rien dire qu'une fille ſage ne puiſſe entendre.

ZIMA.

Allez donc.

SCENE V.

ALDOBRANDIN *ſeul.*

LA bonne duppe ! Il ne s'attend pas au tour que je vais lui jouer. Je lui tiendrai exactement parole, & il n'en ſera pas plus content. Que les jeunes gens ſont fous !

SCENE VI.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

VEnez, Lucelle, vous ſçavez mes deſſeins : Je vais

être votre époux au premier jour ; & les ſoumiſſions que vous avez toujours fait voir pour mes volontés, vont devenir pour vous un devoir encore plus indiſpenſable.

LUCELLE.

Puiſque c'eſt un devoir, vous y pouvez compter.

ALDOBRANDIN.

Voilà parler en fille raiſonnable, & je ne puis trop m'applaudir de mes ſoins: comptez auſſi ſur tout l'amour que mérite une docilité ſi touchante, & que je ne négligerai rien pour vous rendre heureuſe.

LUCELLE.

Hélas ! que n'eſt-il auſſi aiſé d'être heureuſe que d'être ſage !

ALDOBRANDIN.

Votre bonheur eſt en bonnes mains, j'en fais mon affaire. Voici à préſent ce que j'exige de vous : il m'importe pour certain intérêt, que vous ſçaurez, que le Seigneur Zima vous entretienne un quart-d'heure ; j'y ai conſenti. Je ne ſçai ce qu'il a à vous dire, je me ſuis engagé à ne point l'entendre. Je ſerai préſent, j'obſerverai toutes vos actions, & je veux que les yeux roujours attachés ſur moi, vous le laiſſiez parler tant qu'il lui plaira, ſans lui répondre un ſeul mot.

LUCELLE.

Quoi ! pas un ſeul mot ?

ALDOBRANDIN.

Pas un ſeul ; il faut m'obéir à la lettre.

LUCELLE.

Voilà qui eſt bien bizarre! & que dira-t'il de moi ?

ALDOBRANDIN.

Que vous importe? ne vous ſuffit-il pas de ce que j'en penſe ? Songez que déſormais rien ne vous doit intéreſſer dans le monde que mes ſentimens.

LUCELLE.

Ma deſtinée le veut : il faut bien vous complaire.

ALDOBRANDIN.

Arrangeons un peu tout ceci : Voilà votre place, & voilà la ſienne ; & moi j'obſerverai d'ici. Les yeux ſur moi, prenez-y garde.

SCENE VII.

ZIMA, LUCELLE, ALDOBRANDIN.

ZIMA.

TEnez, voilà la ceſſion en bonne forme : liſez.

ALDOBRANDIN.

On ne peut pas mieux. Voici auſſi Lucelle prête à vous écouter : regardez bien quelle heure il eſt à cette montre, ſept heures dix minutes, dix minutes ! la voilà ſur la table ; ne perdez rien de votre quart-d'heure.

ZIMA.

Les momens me ſont précieux, charmante Lucelle : mais heureuſement tout vous a déja dit que je vous

vous adore ; toutes mes fêtes ont été des déclarations assez éclatantes ; & il ne me reste à vous demander pour prix de mon Amour, que si vous avez daigné l'appercevoir : parlez de grace, parlez ; dites un mot. Si cet Amour vous offense, je me retire dans le moment : mais si vous l'avez vû avec quelque bonté, il n'est rien que je n'entreprenne pour métiter un plus grand bonheur.

ALDOBRANDIN.

Je ne me sens pas de joye.

ZIMA.

Vous ne me répondez rien ? Quelle froideur ! que dis-je, quel mépris injurieux dans ce silence ! Ah ! vous n'êtes pas capable d'un dédain si grossier ; c'est sans doute un Jaloux qui vous gêne, & qui m'envie jusqu'à la douceur de votre voix. Seigneur Aldobrandin ?

ALDOBRANDIN.

Ne vous interrompez pas ; les momens s'écoulent bien vîte.

ZIMA.

Il est donc vrai qu'Aldobrandin vous défend de me répondre ? Je ne sçaurois croire que vous vouliez lui complaire à ce point par un véritable attachement pour lui : il en est indigne. Préféreriez-vous un Tyran qui n'imagine de plaisir que votre possession, sans s'embaraſſer du bonheur de vous plaire, à un homme qui voudroit payer de mille vies le moindre de vos sentimens ?

ALDOBRANDIN.

J'ai toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater.

ZIMA.

Non ; vous n'aimez point Aldobrandin ; vous lui obéiſſez malgré vous : mais ſa précaution eſt inutile, & il ne tiendra qu'à vous de la rendre vaine.

ALDOBRANDIN.

J'ai déja quatre minutes ſur la maiſon.

ZIMA.

Je vais me parler pour vous, charmante Lucelle; vous pourez déſavouer d'un geſte tout ce que j'oſerai me dire. Je m'arrête au moindre ſigne. Maistrouvez bon que je prenne votre ſilence pour un aveu & que je m'y conforme comme à un ordre inviolable.

ALDOBRANDIN.

Cela eſt trop plaiſant !

ZIMA.

Oui, Zima,.. (C'eſt vous qui me parlez Madame:) *J'ai vû votre amour, & je vous avoue même que j'en ai été touchée ; mais je dépends d'Aldobrandin, il eſt le maître de diſpoſer de mon ſort, & je ne veux pas m'abandonner à une inclination qui ne ſçauroit être heureuſe.* Qui ne ſçauroit être heureuſe, dites-vous ? Quoi donc ! eſt-il impoſſible de vous tirer des mains d'un Jaloux ? Conſentez-y ſeulement, je romprai votre eſclavage. Et ſi je vous mets en liberté de recevoir ma foi, & de m'engager la vôtre, vous refuſerez-vous au plus amoureux & au plus fidéle de tous les hommes ? *Non Zima, mais je n'oſe me flatter du ſuccès ; & s'il manquoit, à quel état m'auriez-vous réduite ?* Ah ! que vous m'enflâmez encore par de pareils diſcours ! Car enfin, c'eſt vous qui me parlez : Ne craignez rien, il ſuffit d'éluder quelque temps

les inſtances du Jaloux ; différez ſeulement le mariage qui vous menace. C'eſt à moi de le prévenir ; & je vous en répons au péril de ma vie. Seigneur Aldobrandin ?

ALDOBRANDIN.

Qu'eſt-ce ? vos affaires ne vont-elles pas bien !

ZIMA.

Vous y avez mis bon ordre !

ALDOBRANDIN.

Ne vous découragez pas.

ZIMA.

Je vous avertis déja, qu'il va arriver ici une femme qui a toute ma confiance, & à qui vous pouvez donner la vôtre ; le Frere d'Aldobrandin eſt lui-même de notre intelligence ; c'eſt à vous de ſeconder nos vues puiſque vous m'aimez, (car vous ne m'en déſavouez pas ;) votre vertu même doit tout tenter pour n'être qu'à moi. *Soyez content, Zima, achevez.* Madame, j'attens vos ordres : *Soyez content, il ne m'eſt pas échapé le moindre geſte de déſaveu ; j'ai toujours eu les yeux ſur mon Jaloux, mais c'étoit pour le mieux ſurprendre : Achevez ce que vous avez commencé, & délivrez-moi dès aujourd'hui, s'il eſt poſſible, de l'horreur de le revoir :* J'y vais travailler de ce pas : Je me rends, Seigneur Aldobrandin, la maiſon eſt à vous ; je ne la tiens pas trop bien gagnée, je la mets ſur votre conſcience.

ALDOBRANDIN.

Pourquoi vous preſſez-vous tant ? Il vous reſte encore cinq bonnes minutes.

ZIMA.

M'en reſtât'il vingt ! que m'importe ? j'en ſerois

grand marché à qui les voudroit : eh ! qu'en faire auprès d'une ſtatue dont on ne ſçauroit tirer un mot ?

ALDOBRANDIN.

Elle eſt un peu ſilentieuſe : mais vous, en revanche, je crois que vous lui avez dit de jolies choſes !

ZIMA.

Me voilà guéri pour jamais de l'entretien des Dames.

ALDOBRANDIN.

Vous réüſſirez mieux une autre fois.

ZIMA.

Adieu : gardez la maiſon ; mais je vous avertis que j'y ſçais un tréſor que je n'ai pas prétendu mettre dans notre marché, & que je m'y réſerve tous mes droits.

ALDOBRANDIN.

Bon ! un tréſor ! belle chimére ! En tout cas nous verrons.

ZIMA.

Adieu, Madame ; jugez combien je ſuis charmé de votre converſation, il n'y a pas un mot à perdre.

SCENE VIII.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

LE pauvre ſot te croit ſans doute une imbécille : je ſuis charmé de ta complaiſance, tu as joué ton rôle à merveille ; allons ſerrer la Ceſſion, & rire enſemble de ſa duperie.

LUCELLE.

Je vous aſſure que j'en ris encore de meilleur cœur que vous.

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

LUCELLE *ſeule.*

JE me dérobe un moment d'Aldobrandin, pour ſoupirer ſeule en liberté. Que je le hais depuis que Zima m'a parlé! Qu'allois-je faire? Je me livrois à mon perſécuteur. La paſſion de Zima m'a fait ſentir tout mon péril. Amour, protéges mon amant & rends-le fidéle: Abréges les momens où je ſuis encore forcée de feindre; je ne ſuis pas faite pour l'artifice; & tout légitime qu'il eſt pour me tirer d'eſclavage, je ſouffre même à tromper mon Tyran. Plaiſe à l'Amour que ce ſoit le dernier malheur de ma vie.

SCENE II.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

OUi, ma chere Lucelle, je ſuis charmé de la joye que vous a donnée l'étourderie de Zima: vous en riez encore, & vous voyez par-là ce que c'eſt que les jeunes gens: il lui en coûte ſa maiſon pour s'être fait mocquer de lui; & voilà comme ils ſont tous faits! Rien ne leur coûte; à la moindre fantaiſie qui leur paſſe par la tête, tout eſt ſacrifié au moment préſent; ils appellent cette diſſipation, Magnificence; mais cela ne va pas loin, & une pauvre fille qui

s'y laiſſe prendre ; eſt ſouvent ſurpriſe de ne trouver qu'un mari ruiné dans l'amant magnifique.

LUCELLE.

Oh ! je vois bien qu'un jeune homme n'eſt point le fait d'une jeune fille.

ALDOBRANDIN.

Point du tout : ils ont tant de mauvaiſes qualités ! Car ce n'eſt pas tout que leur diſſipation : leur inconſtance eſt encore pis : à peine ſont-ils trois mois les maris de leurs femmes ; après quelques mois de paſſion & quelques ſemaines de complaiſance, un mépris marqué ſuccéde à leur empreſſement ; ils ſe trouvent trop aimables pour ſe réduire à ne faire que le bonheur d'une ſeule épouſe ; ils courent de conquête en conquête, & ces petits Meſſieurs-là ne ſe croient de mérite qu'à proportion de leurs perfidies.

LUCELLE.

Bon Dieu ! qu'ils ſont haïſſables !

ALDOBRANDIN.

Plus qu'on ne ſçauroit croire : vous êtes trop heureuſe, Lucelle, que par le choix que je fais de vous, je vous mette à couvert de tous ces dangers ; vous méritiez un homme de ma prudence & de mon âge, qui veille ſans relâche à votre fortune, & de qui la maturité vous répondît d'un attachement ſolide.

LUCELLE.

Quelle comparaiſon de votre converſation à celle de Zima !

ALDOBRANDIN.

Je crois qu'il t'a bien ennuyé ?

LUCELLE.

Auſſi je vous aſſure que je fais une grande différence de vous à lui, & vous le verrez bien-tôt par ma conduite.

ALDOBRANDIN.

J'ai fait là une bonne éducation. J'entens quelqu'un : c'eſt Horace.

SCENE III.

ALDOBRANDIN, HORACE, LA GOUVERNANTE, LUCELLE.

HORACE.

OUi, mon Frere, je vous améne la Gouvernante que notre ami commun vous envoye; il me mande que c'eſt un tréſor, & que vous pouvez entiérement vous repoſer ſur ſa vigilance & ſur ſa diſcrétion.

ALDOBRANDIN.

Elle a en effet l'air fort raiſonnable; ſa phiſionomie reſpire la vertu. Vous rougiſſez ?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt ma maniere ordinaire de répandre aux louanges, je n'ai pû encore m'en corriger. Voici, Seigneur, une Lettre du Seigneur Albert de Bologne; je vous conſeille de vous en fier plus à lui qu'à ma phiſionomie.

ALDOBRANDIN.

Il lit.

Voyons : .. La perſonne que je vous adreſſe eſt

admirable pour ſa vigilance & ſes bons conſeils ; elle a fait ici la ſûreté de pluſieurs Maris ; je ſouhaite qu'elle faſſe auſſi la vôtre. C'eſt la choſe du monde la plus rare qu'une Gouvernante incorruptible ; il y a bien des ayantures qui ne donnent pas bonne opinion de leur fidélité ; mais celle-ci eſt le déſeſpoir des amans ; elle a gouverné trois ou quatre femmes qui ſont mortes au bout de quatre mois de mariage. Pendant tout ce tems, il n'y a pas eu le moindre ſoupçon ſur leur vertu ; quelques-uns diſoient qu'elle les avoit fait mourir de chagrin : mais en tout cas pour un Jaloux, il vaut encore mieux perdre ſa femme que d'en être la dupe. *Après qu'il a lû.* Je connois ſon ſtyle, il fait le plaiſant: je crois pourtant qu'il a raiſon; mais ſeroit-il vrai que vous euſſiez fait mourir ces femmes de chagrin ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas! Ces mauvais plaiſans ont grand tort. Moi ! faire mourir de jeunes perſonnes que l'on me confie ! Moi, la douceur même ! moi qui compte pour rien de prêcher la vertu, ſi je ne la perſuade ! Que dis-je ? ſi je ne la fais pas aimer ! le Ciel de ſa grace m'en a accordé le talent : oui, je vous tourne ſi bien un jeune cœur, qu'en moins de rien j'y change le devoir en plaiſir, & que j'ôte à tout ce qui eſt défendu ce goût vif qu'on prétend que la défenſe lui donne : je ne le dis pas pour me vanter, mais il faut rendre graces au Ciel de ſes dons.

ALDOBRANDIN.

Voilà vraiment de belles maximes ! je ſuis fort obligé au Seigneur Albert, & je ne ſçaurois remettre en de meilleures mains ce que j'ai de plus cher au monde. Voilà la perſonne que j'épouſe, & que je remets dès ce moment ſous votre conduite.

LA GOUVERNANTE.

Quoi, Seigneur ! C'eſt-là votre future épouſe ?

ALDOBRANDIN.

Oui : qu'en dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Ce que j'en dis ? Que ſur ſon air, je me tiens preſque inutile auprès d'elle, que mes conſeils ſont déja dans le fond de ſon cœur, & qu'il s'eſt déja dit ce que je pourrai lui dire.

ALDOBRANDIN.

Vous penſez bien d'elle, & elle le mérite.

LUCELLE.

Non, Madame : vous ne vous trompez pas ; je ſçais & je ſens tout ce que je devrai à un époux ; & celui qui veut être le mien, doit s'aſſurer que ſon amour ſeul fera plus ſur moi que tous les ſurveillans du monde.

ALDOBRANDIN.

Elle m'enchante !

HORACE.

J'en ſuis bien aiſe ; & malgré l'avis dont j'étois tantôt, je commence à être très-content de tout ceci.

ALDOBRANDIN.

Je ſçavois bien que j'avois raiſon.

LA GOUVERNANTE.

Non, Seigneur, il faut l'avouer : ce ne ſont point

les grilles ni les verroux, ni la vigilance des Gouvernantes qui font la sûreté d'un mari. Quand c'eſt tyrannie de ſa part, une femme trouve bien-tôt moyen de s'en vanger; mais une femme ſage doit les ſouhaiter pour ſa propre gloire. On la ſoupçonne aiſément, quand elle a la facilité de faillir; il faut qu'elle s'en ôte ſcrupuleuſement toutes les occaſions pour faire taire la médiſance. Tenez: Mademoiſelle, par exemple, eſt perſonne à vous conjurer au premier jour de prendre toutes les précautions de la jalouſie, non pas pour votre tranquillité, mais pour la ſienne.

ALDOBRANDIN.

Oh! j'aurai là-deſſus toutes les complaiſances qu'elle voudra.

LA GOUVERNANTE.

Quelle douceur pour une femme vertueuſe, de n'être point aſſiégée par ces galans de profeſſion, qui outragent dès le premier abord par l'eſpérance qu'ils ont de nous ſéduire, qui ſe vantent indiſcrétement de leurs ſuccès, & qui, quand on les rebute, ont encore la perfidie d'en laiſſer douter? Cela eſt indigne: quand il n'y auroit que l'ennui de leurs mauvais complimens, je fuirois au bout du monde pour les éviter. Je m'échauffe, je vous en demande pardon; mais l'honneur des femmes eſt ſi précieux!

HORACE.

Mon frere, j'apperçois Zima dans votre antichambre.

ALDOBRANDIN.

Que me veut-il? & pourquoi l'a-t'on laiſſé entrer

HORACE.

Bon ! un Homme qui a toujours l'argent à la main, trouve-t'il des portes fermées ? Je gage qu'il épie le moment de parler à la Gouvernante : Il me vient une idée.

ALDOBRANDIN.

Quelle idée ?

HORACE.

N'eſt-il pas plaiſant que je ſois plus ſoupçonneux que vous ?

ALDOBRANDIN.

Comment ?

HORACE.

Cette femme tient à la vérité les plus beaux diſcours du monde ; mais après tout, ce ſont des diſcours ; l'effet eſt peut-être bien différent. Voici une belle occaſion de l'éprouver : feignez de rentrer, & laiſſez-la dans cette chambre ; Zima va l'aborder ſans doute ; nous les obſerverons, & vous verrez par vous-même ſi elle eſt perſonne à ſe laiſſer ſéduire.

ALDOBRANDIN.

C'eſt bien aviſé, mon frere..... Attendez ici un moment, je vous rejoins tout-à-l'heure.

HORACE, *bas.*

Songez à vous : on vous écoute.

LA GOUVERNANTE.

Ce n'eſt pas mon coup d'eſſai. Qu'il y a de plaiſir à tromper un Jaloux !

SCENE IV.

ZIMA, LA GOUVERNANTE, HORACE, ALDOBRANDIN.

ZIMA.

Est-elle seule ?

LA GOUVERNANTE.

Qu'est-ce ? Un jeune Homme ose entrer jusqu'ici ! Oh, oh ! le bon ordre n'est pas encore dans cette maison: il faudra l'y mettre: Alte-là, Seigneur, que cherchez-vous? *bas.* Prenez garde, on nous observe: faites semblant de me vouloir corrompre ; vous allez voir un dragon de vertu.

ZIMA.

Etes-vous de cette maison, ma bonne Dame ?

LA GOUVERNANTE.

Oui, Monsieur : à qui en voulez-vous, vous dis-je, avez-vous quelque chose à me dire ?

ZIMA, *bas.*

Oui dans un moment.... Vous êtes nouvelle ici, ce me semble ?

LA GOUVERNANTE.

Je n'y suis que d'aujourd'hui ; mais vous, si l'on m'en veut croire, vous y venez pour la dernière fois.

ZIMA.

Pourquoi le prendre d'un ton si sauvage ?

LA GOUVERNANTE.

C'est que vous le prenez-vous d'un ton trop dou-

ceréux; vous avez l'air d'un Amant, & mon devoir eſt d'écarter tout ceux qui vous reſſemblent.

ZIMA, *bas.*

J'ai gagné le Notaire.

LA GOUVERNANTE.

Bon.

ZIMA.

Je ſuis ravi de vous ſçavoir auprès de Lucelle; vous me paroiſſez une perſonne fort raiſonnable, & je crois que vous la ſerviriez volontiers ſi elle avoit quelque inclination honnête.

LA GOUVERNANTE.

Qu'appellez-vous quelque inclination honnête? Ne ſçavez-vous pas qu'elle épouſe Aldobrandin, & qu'il n'y a plus rien d'honnête pour elle, que de l'aimer uniquement?

ZIMA.

Bas. Avertis-la qu'elle peut ſigner aveuglément tout ce qu'on lui préſentera; nous ſommes d'accord.... *haut.* Mais elle ne l'a pas encore épouſé; & peut-être qu'un jeune homme bien amoureux, bien riche, bien magnifique ſeroit mieux le fait de Lucelle que ſon vieux Tuteur... *bas*, Il faut réſoudre Aldobrandin à conclurre dès ce ſoir; ce ſera le moment de notre bonheur.

LA GOUVERNANTE.

Parlez tout haut, Monſieur, parlez tout haut: ces tout-bas là marquent toujours de mauvaiſes intentions.

ZIMA.

Doucement, doucement, ma vénérable Dame;

mille piſtoles, deux mille piſtoles ne vous feroient-elles pas trouver mes intentions meilleures ?

LA GOUVERNANTE.

Comment, mille piſtoles ! deux mille piſtoles ! Ah ! c'eſt où je vous attendois. Vous voilà donc un Amant déclaré : ſçachez que vous m'en donneriez cent mille, je ne vous ſervirois pas mieux que je fais : je ſçais pourquoi je ſuis entrée dans cette maiſon, & ce qu'on s'y promet de moi ; je ferai mon devoir, & j'en ſortirai à mon honneur, ſur ma parole.

ZIMA.

Vous êtes bien inflexible.

LA GOUVERNANTE.

C'eſt une choſe affreuſe que ces chercheurs d'aventures ! cela met le trouble dans une ville. Y a-t-il une perſonne aimable dans une maiſon ? La voilà le but de cent complots criminels. Les pauvres maris ne ſçauroient dormir en repos, & la République n'y met pas pas ordre ? hélas !

ZIMA.

Tenez, toutes ces invectives-là ne vous enrichiront pas ; & je ſerois homme à le faire, moi, ſi vous le vouliez.

LA GOUVERNANTE.

M'enrichir, moi ! m'enrichir ! Ah ! peut-on outrager à ce point une perſonne de mon caractére ! Non non, détrompez-vous : mes richeſſes, mon tréſor, ma couronne, c'eſt la vertu des femmes que je gouverne, & le repos de ceux qui me les confient. Vous me connoiſſez : cherchez fortune ailleurs ; gardez vos préſens pour qui vous ſervira. Vous

voyez comme je m'y prens pour vous ſeconder ; comptez que je ſerai toujours la même.

ZIMA.

Il faut que je ſois bien malheureux! Qui a jamais vû Gouvernante refuſer deux mille piſtoles ?

SCENE V.

ALDOBRANDIN, HORACE, LA GOUVERNANTE.

ALDOBRANDIN.

NOn, je n'ai jamais ſenti plus de joye. Il faut avouer que vous êtes une femme merveilleuſe !

LA GOUVERNANTE.

Quoi ! vous m'écoutiez ?

ALDOBRANDIN.

Si je vous écoutois ? avec raviſſement ! Je ne ſçaurois m'en tenir, il faut que je vous embraſſe.

LA GOUVERNANTE.

Diſpenſez-m'en s'il vous plaît : la pudeur ne permet pas ces ſortes de reconnoiſſances,

ALDOBRANDIN.

Vous vous mocquez, c'eſt pouſſer la pudeur trop loin.

LA GOUVERNANTE.

Oh ! dans cette matiere le ſcrupule eſt d'obligation.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, vous m'inſpirez preſqu'autant de reſpect

que de confiance. Vous avez traité le Seigneur Zima de maniere que je ne penſe pas qu'il y revienne.

LA GOUVERNANTE.

Je ne lui ai pourtant dit que des choſes fort raiſonnables, & tout cela en conſcience, pour aſſurer à Lucelle un mari qui la rende heureuſe, & la délivre d'un perſécuteur qui n'en eſt pas digne.

ALDOBRANDIN.

Mon Frere, ce zéle n'eſt-il pas admirable?

HORACE.

Vous êtes trop heureux; je ne crains plus pour vous de diſgrace conjugale, je vois que tout concourt à vous en affranchir; je n'eſperois pas que les choſes ſe tournaſſent ſi heureuſement.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, malgré la confiance, je crains tout encore.

ALDOBRANDIN.

Comment?

LA GOUVERNANTE.

Vous n'êtes point encore le mari de Lucelle; Zima le ſçait; il eſt homme à ne rien négliger pour vous l'enlever; de la façon dont il s'y prend on vient à bout de tout: m'en croirez-vous? je lui ôterois au plûtôt toute eſpérance. Quand vous propoſez-vous d'épouſer.

ALDOBRANDIN.

Dans huit jours au plus tard, après l'arrangement de quelques affaires.

LA GOU-

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc? en avez-vous de plus importantes que celle-ci? huit jours de délai! vous m'effrayez; Zima peut les mettre à profit, & il n'aura pas d'autres affaires, lui. Croyez-moi, vous dis-je, épouſez dès ce ſoir; qu'on le ſçache auſſi par toute la Ville; que Zima perde tout eſpoir; c'eſt le ſeul moyen d'arrêter toutes ſes pourſuites, & même d'éteindre ſon amour. On connoit les jeunes Gens, ils n'aiment qu'autant qu'ils eſpérent.

ALDOBRANDIN.

Je me rends de bon cœur à un avis ſi ſage; allez mon Frere, allez vous-même chercher le Notaire; qu'il apporte le Contrat, nous le ſignerons tout-à-l'heure.

HORACE.

J'y vais.

SCENE VI.

ALDOBRANDIN, LUCELLE, LA GOUVERNANTE.

ALDOBRANDIN.

Lucelle?

LUCELLE.

Que vous plaît-il?

ALDOBRANDIN.

J'avance, ma chere enfant, l'inſtant de notre bonheur; on eſt allé chercher le Notaire, & je vous épouſe dès ce ſoir.

LUCELLE.

Dès ce ſoir, Seigneur ! vous me ſurprenez ; ne m'aviez-vous pas promis quelques jours pour me préparer à ce changement d'état ?

LA GOUVERNANTE.

Je vois que vous vous allarmez, Mademoiſelle, & c'eſt une bonne marque ; une Fille bien élevée comme vous, ne paſſe pas à l'état de Femme ſans émotion, il lui faut quelques jours pour y accoûtumer ſa pudeur ; mais nous avons eu des raiſons de hâter l'affaire, & cela pour vous aſſurer l'époux que vous ſouhaitez.

LUCELLE.

Mais, quoi ! cela eſt-il ſi preſſé ?

LA GOUVERNANTE.

Oui. C'eſt moi-même qui ai conſeillé au Seigneur Aldobrandin de conclure dès ce ſoir ; il faut bien vous délivrer de la perſécution, & c'eſt pour votre vertu que l'on travaille.

LUCELLE.

Ce mot me ferme la bouche, & je conſens à tout.

ALDOBRANDIN.

Vas mignonne, je reconnoîtrai bien cette complaiſance ; que nous allons être heureux enſemble ! là, dis franchement, ne te ſens-tu pas un peu d'amour pour moi ?

LUCELLE.

Ah ! c'eſt ce que je ne ſçaurois vous dire ; ces amour n'eſt dû qu'à un époux, & un pareil aveu ne m'échappera qu'en donnant ma main.

ALDOBRANDIN *à part.*

Quelle honnêteté ! quelle bienſéance !

SCENE VII.

ALDOBRANDIN, HORACE, LUCELLE, LA GOUVERNANTE, LE NOTAIRE, ZIMA EN CLERC.

HORACE.

VOus êtes ſervi à point nommé, mon Frere ; voici le Notaire & ſon Clerc.

LE NOTAIRE.

Tenez, Seigneur Aldobrandin, le Contrat étoit tout prêt ; il eſt en bonne forme, vous pouvez le lire.

LA GOUVERNANTE.

Fort bien, fort bien.

LUCELLE.

Quelle étrange figure !

LA GOUVERNANTE.

C'eſt Zima.

LUCELLE.

Je tremble.

ALDOBRANDIN.

Cela eſt fort bien, nous n'avons qu'à ſigner.

LE NOTAIRE, *à un Laquais.*

Allons ; approchez cette Table.... mettez-là votre nom, Seigneur.

ALDOBRANDIN.

Je n'ai jamais rien fait de ſi bon cœur.

LE NOTAIRE.

Et vous, Mademoiſelle, mettez-y le vôtre; allons point de timidité.

LA GOUVERNANTE.

Comptez que vous ſignez votre fortune.

LE NOTAIRE.

Signez auſſi mon Clerc, cela eſt d'uſage ici; voilà le premier Contrat qu'il ſigne, cela lui portera bonheur.

ALDOBRANDIN.

Et vous, mon Frere, vous n'étiez pas tantôt d'avis de ce mariage; vous ſignerez pourtant.

HORACE.

Ah! de grand cœur, & j'en augure bien.

LE NOTAIRE, *ſignant.*

Rien n'y manque plus.

ZIMA.

Il eſt donc temps de me découvrir.

ALDOBRANDIN.

Que vois-je! c'eſt Zima!

ZIMA.

Oui, Seigneur Aldobrandin, je vous ai cédé ma Maiſon, elle eſt bien employée; mais voilà le Tréſor que je m'y réſervois, & vous venez vous-même

de le mettre en ma poſſeſſion de ſa meilleure grace du monde.

ALDOBRANDIN.

Qu'entens-je !

LUCELLE.

Pardonnez moi mon artifice, j'y ſentois de la répugnance ; mais il a bien fallu ſe réſoudre à cette petite diſſimulation pour pouvoir être ſincére toute ma vie.

ALDOBRANDIN.

Ah, perfide ! j'ai bien à faire de vos excuſes ; mais quel eſt donc le Contrat que j'ai ſigné ?

LE NOTAIRE.

Voilà celui que vous avez lû, & je lui ai ſubſtitué celui-ci que vous avez ſigné comme Tuteur à Monſieur, & Mademoiſelle comme Epouſe.

ALDOBRANDIN.

Comment, Monſieur le Notaire ! & qui a pû vous engager à me jouer ainſi ?

LE NOTAIRE.

C'eſt un avis de Parens : Monſieur votre Frere m'en a prié pour l'amour de vous : D'ailleurs Monſieur eſt ſi magnifique, que l'on ne ſçauroit lui rien refuſer.

ALDOBRANDIN.

Tout m'a donc trahi ?

HORACE.

Non, mon Frere, tout vous a ſervi ; & vous alliez faire une ſottiſe : vous en êtes quitte, & vous avez encore une Maiſon de reſte.

LA GOUVERNANTE.

Que de Maris voudroient ſe défaire de leurs Femmes à pareil prix !

SCENE VIII. & derniere.

LES ACTEURS PRECÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur, il y a là des Inſtrumens qui vous demandent.

ALDOBRANDIN.

Tiens, Benêt, voilà pour tes Inſtrumens. Quoi ! des Fêtes dans ma Maiſon !

ZIMA.

Eh ! Seigneur Aldobrandin, trouvez bon qu'ils entrent ; j'aime mieux encore vous laiſſer la Dot de Lucelle.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, Seigneur Zima, le Notaire avoit raiſon, on ne ſçauroit vous refuſer.

FIN.

MARCHE DE PLUSIEURS NATIONS.

LE Ciel dans nos climats a verſé ſes largeſſes,
Et nous venons de nos richeſſes
Offrir le tribut à vos yeux;
Quel emploi plus noble pour elles;
Qu'ont-elles de plus précieux,
Que de pouvoir parer les Belles?

VAUDEVILLE.

QU'UN Empire a d'autorité
Quand notre penchant nous ſeconde;
Tel eſt celui de la Beauté;
Les Belles ſont les Rois du Monde.

BEAUX yeux, dès que vous ordonnez,
Il faut qu'à vos Loix tout réponde:
Les Cœurs ſont vos Eſclaves nez;
Les Belles ſont les Rois du Monde.

IL n'eſt courage ni fierté,
Qu'un regard charmant ne confonde:
Hercule même en fut dompté;
Les Belles ſont les Rois du monde.

Vous pouvez avec un ſouris
Troubler la paix la plus profonde ;
Le plus rébelle eſt bientôt pris ;
Les Belles ſont les Rois du Monde.

Vos Captifs aiment leur priſon,
C'eſt en vain que la raiſon gronde :
L'amour fait taire la raiſon ;
Les Belles ſont les Rois du Monde.

AIR A DANSER.

AIR.

Fuyez, fuyez, avares ſentimens ;
Fuyez, fuyez ; jalouſe frénéſie :
L'amour a maudit de tout tems
L'avarice & la jalouſie.

Amant, pour plaire à la Beauté
Qui vous a forcé de vous rendre :
Joignez à l'amour le plus tendre
Magnificence & liberté.

AIR A DANSER.

AIR.

DANS une Tour d'airain,
Danaé ſans Amant s'ennuye :
JUPITER dans ſon ſein
Verſe une riche pluye :
Par un métail divin
Soudain la Tour ſe briſe ;
La Belle eſt priſe,
Et l'Entrepriſe
Eſt à ſa fin.

AIR A DANSER.

VAUDEVILLE.

NE gênons ni Femme, ni Fille ;
Les renfermer c'eſt un abus :
L'Amour aſſoupit les Argus ;
Il rompt les verroux & les grilles :
Les mieux gardés s'échappent bien ;
Sans le cœur on n'eſt sûr de rien.

L'AMANT avare ou tyrannique,
Verra rebuter ſes déſirs :
Mais l'Amour a des plaiſirs,
Il ſont pour l'Amant magnifique ;

Donnez Amans, mais donnez bien;
Donner mal, c'eſt ne donner rien.

QUOIQU'ON goûte un bonheur extrême,
On ſent qu'il valloit plus encor;
L'Amant ne connoit de Tréſor
Que l'objet de ſon amour même.
Donnez Amans, &c.

LA maniere ajoute au ſervice,
Il faut que les dons ſoient adroits;
Les préſens même quelquefois
Offenſent plus que l'avarice.
Donnez Amans, &c.

DAMON pour enrichir ſa Belle,
Ne va point offrir ſon argent:
Il ſçait pour cacher le préſent
Jouer de malheur avec elle.
Donnez Amans, &c.

PRENEZ tous ZIMA pour modéle,
Amans, & vous ſerez heureux:
A l'Amant tendre & généreux,
Eſt-il quelque Beauté rébelle?
Donnez Amans, &c.

JUSQU'A préſent rien ne me touche;
Mais tout nous vient avec le temps;

Laiſſez paſſer quatre Printemps ;
Mes yeux diront mieux que ma bouche ;
Donnez Amans, &c.

On ſoumet des Amans bizarres ;
On peut aimer d'aimables fous :
Mais que peut-on faire de vous
Vilains Jaloux, vilains Avares ?
Donnez Amans, &c.

Les Grandeurs de toute la Terre
A mes yeux s'offriroient en vain ;
Quand vous me donnez votre main ;
Quel autre don pourroit me plaire !
Mon cher Zima fait tout mon bien ;
Sans ſon cœur le reſte n'eſt rien.

Un Cœur généreux & ſenſible,
S'offenſe d'être mis à prix :
Pour l'or il n'a que du mépris ;
L'amour ſeul le rend acceſſible :
Ce Dieu peut tout, l'Intérêt rien
Sur un cœur fait comme le mien.

Tout koe ſan fin noc papa jl jjſ
Chou ſout y a faui kin kin
Ou na pou pou chou mi bin bin
Hac, hic, hoc, kam, mou mou pa jjſ
Ka ka fau y am ka ka hou
Ka ka nim, ton ton Ka ka chou.

FIN.

LE MAI,

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

EN MER,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Desfontaines de La Vallée Guillaume François Fouques Deshayes

LE MAI,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE VERS ET DE PROSE,

D'ARIETTES ET DE VAUDEVILLES,

ET terminée par un Ballet.

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Mai 1776.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Permiſſion.

PRÉFACE

QUI N'EN EST PAS UNE.

Nous avons d'excellente Muſique ; je l'entends tous les jours avec un nouveau plaiſir, & mon intention n'a été, ni d'en critiquer les Auteurs, ni de m'élever contre l'hommage que l'on doit à leur talent. Peut-être quelques-uns d'entr'eux deviennent-ils trop Italiens, relativement à notre Langue, qui demande à être prononcée ; peut-être ... mais c'eſt au tems & au goût, à nous éclairer.

Vraiſemblablement l'un & l'autre nous feront ſentir que les Drames ont fait oublier la bonne Comédie. J'ai le plus grand reſpect pour le genre *Anglois* ; mais les Tableaux qu'il nous a procurés, nous dédommagent-ils des beautés qu'il nous a fait perdre ? Je ne puis le croire. Heureuſement tout eſt mode en France ; & je me flatte que nos Comédies y deviendront plus gaies, nos Tragédies moins atroces.

Faut-il nous déchirer pour parvenir à nous émouvoir, & reſſemblons-nous à ces Buveurs, dont le palais uſé ne trouve de goût qu'aux liqueurs les plus fortes ?

S'il étoit honnête de réveiller la cendre des morts, je parlerois de *l'Opéra-Comique* ; mais je me contenterai de mêler mes larmes à celles que les anciens Pariſiens répandent ſur ſa tombe.

Le Vaudeville eſt un genre charmant, & j'invite nos bons Chanſonniers à le reſſuſciter. La préciſion & la gaîté de leurs idées lui rendront ce qu'il ne peut attendre de la foibleſſe de cet Ouvrage.

Je ne ſais ſi l'on ſe donnera la peine de le critiquer ; mais je ſais d'avance qu'il eſt rempli de défauts. C'eſt un mélange de réflexions aſſez communes, de ſcènes aſſez mal couſues, l'une au bout de l'autre ; en un mot, de Vers, de Proſe & de Couplets, répandus dans trois Actes, dont l'intrigue ne produit pas plus d'intérêt qu'elle n'en annonce : c'eſt du moins un article ſur lequel j'ai tenu parole.

Les Rigoriſtes me diront que mon dé-

nouement eſt invraiſemblable ; mais il eſt juſtifié par l'ignorance & l'enthouſiaſme de Dorimon. Il falloit le détromper, & punir les trois rimailleurs qui abuſoient de ſa crédulité, le Parnaſſe m'en a offert les moyens, & je les ai adoptés.

J'ai peint ces prétendus génies de manière à ne laiſſer aucun doute ſur l'eſtime que j'ai pour les Ecrivains de notre ſiècle, & je n'ai eu d'autre but que de m'élever contre la fureur du Bel-eſprit : c'eſt une maladie qui eſt devenue épidémique, & j'ai dit, de bonne-foi, ce que je penſe ſur les différens objets que j'ai paſſés en revue.

J'honore les véritables talens ; je n'ai point prétendu les attaquer, & je déſavoue les applications que l'on pourroit faire. La plaiſanterie que l'on ſe permet ſur le *Barbouilleur d'Enſeignes*, ne regarde point le *Peintre de l'Académie.*

ACTEURS.

LYSIMON. *M. Trial.*

DORIMON. *M. la Rue.*

LUCILE, fille de Dorimon. *Mlle. le Fav*

DORVAL, Neveu de Lyſimon, & Amant de Lucile. *M. Mechu.*

COSTUME, Auteur Tragique. *M. Bun.*

DUHAUT-TON, Auteur de grands Opera. *M. Narbon.*

ROUCOULANT, Compoſiteur d'Ariettes. *M. Julien.*

Jeunes Filles.

Suite.

La Scène ſe paſſe dans la Maiſon de Campagne de Dorimon.

LE MAI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Promenade plantée d'arbres, dans le fond de laquelle on apperçoit l'entrée d'un bois épais. Lucile y arrive ſeule en révant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, *ſeule.*

AIR : *Je crois, Liſon, &c.*

QUE devenir !
Non, je n'y puis conſentir ;
Mais comment parvenir
A détromper mon pere !

Quelle rigueur !
Dorval m'a donné ſon cœur :
Hélas ! que faire
Pour aſſurer ſon bonheur ? . . .

(*Lyſimon arrive pendant les quatre derniers vers, les écoute, & s'avance*).

LYSIMON.

Il faut.....

(*Lucile ne l'entend point, & Lyſimon s'arête encore pour l'écouter*).

LUCILE.

AIR : *Je n'en veux pas davantage.*

Mais pourquoi ſuis-je inquiète
Du deſtin de mon Amant ?
Tout me dit, tout me répète
Que Dorval eſt inconſtant.
Ah ! s'il n'étoit pas volage,
Aurait-il écrit ſur ce ton ?
Eh ! non, non, non,
N'y penſons pas davantage.

(*Lyſimon avance, prend le ton de Lucile, & lui répète les quatre derniers vers du couplet précédent.*)

SCÈNE II.

LUCILE, LYSIMON.

LYSIMON.

QUELLE rigueur!

LUCILE, *faiſant un cri de ſurpriſe.*

Ha!...

LYSIMON.

Dorval m'a donné ſon cœur...

LUCILE.

Et m'a trompée.

LYSIMON.

Hélas! que faire
Pour aſſurer ſon bonheur?

LUCILE.

Vous avez, ... oui, vous avez mal entendu.

LYSIMON, *ironiquement.*

Très-mal, & mon neveu qui eſt ici....

LUCILE.

Lui!... J'en ſuis fâchée....

LYSIMON.

Déſeſpérée....

LUCILE.

Oui, Monſieur; car enfin ſes rivaux ſont arrivés, & demain je ſerai le prix de celui des trois qui m'offrira le Mai le plus beau, le plus brillant....

LYSIMON.

Le plus brillant!...

LUCILE.

Telle eſt la volonté de mon pere qui eſt, plus que jamais, entêté de Muſiciens & de muſique, de Poëtes & de vers.

LYSIMON.

Lui, qui de ſa vie n'a lu que ſes livres de compte, & la facture de ſes étoffes! il s'y connoiſſait fort bien; mais en talens! il n'en a pas l'idée.

LUCILE.

De mieux en mieux, mais je lui obéirai.

LYSIMON.

Vous!

LUCILE.

Aſſurément: d'ailleurs il a raiſon, & je ſuis perſuadée, comme lui, que pour figurer dans le monde, il faut y être la Beauté chérie d'un Poëte, ne fît-il que de petits vers.

AIR : *Sans le ſavoir.*

Dans ſes Sonnets, dans ſes Préfaces,
Ses Bouts-rimés, ſes Dédicaces,
Il met ſon Iris en crédit ;
Veut-il en faire une Déeſſe ?
Un Hémiſtiche lui ſuffit.
Quel honneur d'être la maîtreſſe
D'un Bel-eſprit !

LYSIMON.

(MÊME AIR.)

Pour une rime qui le gêne,
Pour un mot qui le met en peine,
Il ronge ſes doigts jour & nuit :
Dans un coin ſa chaſte Déeſſe
Sur ſon autel bâille & maigrit.
Quel plaiſir d'être la maîtreſſe
D'un Bel-eſprit !

LUCILE.

Eh ! Monſieur, vous êtes toujours le même, & c'eſt votre gaité, je l'avois prévu, oui c'eſt votre gaité qui a fait notre malheur.

LYSIMON.

Oh, parbleu ! je ſais me fâcher comme un autre, & j'aurai raiſon de la lettre dans laquelle votre père me mande que mon neveu n'eſt pas fait pour lutter avec les ſublimes amans, parmi leſquels il eſt réſolu de vous choiſir un Epoux.

LUCILE.

Et vous partez de-là pour lui en envoyer le portrait le plus désavantageux.

LYSIMON.

Le plus vrai.

LUCILE.

Le plus déplacé. Oui, Monsieur, & si Dorval m'avoit aimée....

LYSIMON.

Il aurait souscrit aux éloges que Dorimon prodigue aux insipides Tragédies de Costume!...

LUCILE.

Que lui importe?

LYSIMON.

Aux ridicules Opéras de Duhaut-Ton!...

LUCILE.

Mais c'était le moyen....

LYSIMON.

Aux langoureux Opéra-Comiques de Roucoulant!...

LUCILE.

Eh! quand même Dorval aurait feint d'y souscrire, quel droit auriez-vous de le trouver mauvais?

LYSIMON.

Celui de tout homme qui révère les talens, & qui ne peut ſouffrir que de plats Ecrivains prétendent uſurper la place de ceux qui ſont faits pour les cultiver. Dorval eſt de mon avis, & s'il penſait autrement, je le déshériterais.

AIR : *Comm' v'là qu'eſt fait !*

Que l'Auteur à qui Melpomène
Prête ſon âme & ſes pinceaux,
Tous les jours offre ſur la ſcène
Et ſes Tyrans & ſes Héros.
Mais que le rimeur qui, la veille,
Chanſonnait *Liſette* ou *Margot*,
Prétende au flambeau de *Corneille*
Allumer ſon triſte fallot :
Oh ! ç'en eſt trop,
Oh ! ç'en eſt trop.

LUCILE.

Oui, ç'en eſt trop ; mais de votre part, &, encore une fois, ſi je vous avais été chère, vous auriez ordonné à Dorval de ménager ſes rivaux, non par égard pour eux ; mais pour mon pere qu'il a aigri, & animé contre lui, au point que rien ne ſera capable de le ramener.

(*Dorval arrive ſur ces derniers mots, & les entend*).

SCÈNE III.

Les mêmes, DORVAL.

DORVAL, *à Lucile.*

AH! ſi je vous avais vue, un ſeul de vos regards m'aurait arêté, mais éloigné de vous; furieux des brocards que ces Meſſieurs ont lancés contre moi; car ce ſont eux qui ont dicté la réponſe de Dorimon....

LUCILE.

Il eſt vrai....

DORVAL.

Je n'ai plus écouté que mon déſeſpoir....

LUCILE.

Et les conſeils de votre Oncle, dont la haîne de mon Pere eſt la ſuite, & s'il ſavait que vous êtes ici; s'il vous y trouvait!...

DORVAL.

Il ne m'a vu qu'une fois....

LYSIMON.

Et ne le reconnaîtrait pas. Moi, j'ai fait la faute, & je ſaurai la réparer.

LUCILE.

Impoſſible.

DORVAL, *à Lucile.*

Si votre cœur n'eſt plus à moi; mais ſi vous me l'avez conſervé....

LYSIMON, *à Lucile.*

Hein!....

LUCILE.

Moi!...Il eſt bien cruel de ne pouvoir ſe contraindre.

DORVAL.

Je renaîs.

LYSIMON.

Très-cruel: mais Dorval vous en dédommagera, & dans quelques jours, vous conviendrez avec moi que le ſort d'une Beauté diviniſée ne vaut pas celui d'une tendre Epouſe que l'amour humaniſe.

DORVAL, *à Lucile.*

AIR: *Je ſuis Lindor, &c.*

Je n'aurai point le brillant avantage
De vous offrir Couplets & Madrigaux:
Mais le plaiſir vaut mieux que des Rondeaux,
Et de l'eſprit le cœur nous dédommage.

LUCILE, *à Dorval.*

(MÊME AIR.)

En plein hiver, les amours ſur mes traces,
Ne cueilleront ni l'œillet, ni le lys;

Je ne ſerai ni Junon, ni Cypris,
Je vous plairai, j'aurai toutes les grâces.

Enſemble.

(MÊME AIR).

Je ne connais ni le Dieu de Cythère,
Ni les plaiſirs qu'on adore à ſa cour :
L'objet qu'on aime eſt le Dieu de l'amour,
Et des plaiſirs la conſtance eſt la mere.

LYSIMON.

C'eſt fort bien ; mais le tems nous preſſe, & notre premier ſoin (*à Dorval.*) doit être de nous défaire de tes rivaux.

LUCILE.

Vain eſpoir, & mon Pere en eſt enthouſiaſmé, au point qu'il les croit en correſpondance avec Apollon.

DORVAL.

Avec Apollon !... tant mieux, & ſa crédulité même va me fournir contre lui des armes....

LYSIMON.

Dont je me ſervirai.

DORVAL.

Non, mon Oncle.

LYSIMON.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Oh ! parbleu ! je ſuis outragé,
Et je veux en être vengé.

LUCILE, DORVAL.

Mais ſongez donc...

LYSIMON.

Point de réplique,
Et pour éloigner tes rivaux,
Tragique, Poiſſard, ou Comique,
Tous les tons me ſeront égaux.

DORVAL.

Encore une fois, vous ne prévoyez pas....

LYSIMON, *ſans les écouter.*

AIR: *Quel plaiſir vient me ſaiſir!*

Le deſir
Mène au plaiſir,
Aimez, cédez au Dieu qui vous engage;
Le deſir
Mène au plaiſir,
Oui, j'en réponds, je ſaurai vous unir.

(*Pendant cet air, les deux Amans ſe diſent par geſtes que, puiſque Lyſimon le veut, il faut lui céder, & ils reprennent le même air avec lui*).

(*Enſemble*).

Le deſir
Mène au plaiſir:
Aimons, cédons au Dieu qui { nous / vous } engage.
Aimez, cédez
Le deſir
Mène au plaiſir,

Un mot, un rien, peut enfin { nous / vous } unir.

DORVAL, *à Lucile.*

Les amours
Font les beaux jours,
Vos yeux en sont le présage.
Le bonheur
Suit la candeur,
Vos regards en sont l'image.

Ensemble.

Le desir,
Mène au plaisir, &c.

DORVAL.

J'entends du bruit....

LUCILE.

O ciel!

LYSIMON, *à Lucile, en s'en allant.*

Dorimon ignore que nous sommes ici, gardez-vous de l'en instruire, & sur-tout affectez la plus vive impatience d'être unie à l'un des trois Soupirans.

LUCILE.

Comment?...

DORVAL, *à Lucile, en s'en allant.*

Que chacun d'eux, en particulier, se croye l'Amant préféré.

LUCILE.

Vous voulez ?....

LYSIMON.

Il le faut.

DORIMON, *dans la coulisse.*

REFRAIN DE L'AIR : *Joli mois de Mai.*

Honneurs sur honneurs...

LUCILE.

Eh ! vite....

DORVAL, *à Lucile.*

Adieu.

LYSIMON, *à Dorval.*

Allons.

(*Ils sortent par un côté, Dorimon entre par l'autre*).

SCÈNE IV.

DORIMON, LUCILE, COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT, Suite.

DORIMON.

REFRAIN DE L'AIR : *Joli mois de Mai.*

HONNEURS ſur honneurs
Aux trois Frères des neuf Sœurs.

CHŒUR.

Honneurs, &c.

DORIMON, *à Lucile.*

Viens à ces trois demi-Dieux
Préſenter ton hommage :
Ce ſoir même, de l'un d'eux
Tu ſeras le partage.

CHŒUR.

Honneurs, &c.

LUCILE, *aux trois Auteurs, d'un air reſpectueux.*

(MÊME AIR.)

Si votre divinité
Juſqu'à moi ſe rabaiſſe,
De ma tendre humanité
Protégez la foibleſſe...

DORIMON, *à Lucile.*

Comment ! après avoir fait les plus grands efforts pour détruire mes réſolutions, après m'avoir parlé de Dorval, encore ce matin !....

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Fi donc !

DORIMON.

(*A Lucile*). Te voilà décidée ! (*aux trois Auteurs*). C'eſt l'effet de votre préſence.

CHŒUR.

Honneurs, &c.

DORIMON, *à Lucile.*

(MÊME AIR.)

Je ménageais à ton cœur
Cette gloire ſuprême.
(*Aux trois Auteurs.*)
Pour céder à votre ardeur,
Que ne ſuis-je elle-même !

CHŒUR.

Honneurs, &c.

ROUCOULANT, *à Dorimon.*

Je les reçois, mais je vous avais prié de vous défaire de ce chant plat....

DUHAUT-TON.

Inſoutenable.

DORIMON.

Habitude : je m'en déferai... Je n'ai qu'elle, & je mourrais content, ſi je la voyais couverte de toutes les palmes du Parnaſſe.

AIR : *A tous les Capucins du monde.*

Je voudrais qu'elle fût couſine
Et de *Corneille* & de *Racine*,
Petite nièce de *Scaron*,
Fille adoptive de *Molière*,
Filleule enfin de *Crébillon*,
Et ſœur cadette de *Voltaire*.

ROUCOULANT, *à Dorimon.*

Encore!...

DORIMON.

Oubli;... (*à Lucile*) mais j'ai ſu me retourner, & ces Meſſieurs ſont ma foi au-deſſus de tous les gros bonnets du Permeſſe.

AIR : *Oui, Monſieur le Bailli.*

Mon choix eſt poétique,
Le tien y répondra.

DUHAUT-TON.

Il eſt incorrigible.

DORIMON.

(SUITE DE L'AIR.)

Aimes-tu le tragique ?
Monſieur t'étonnera :
(*Coſtume fait un ſalut*).

Veux-tu

Veux-tu du chromatique ?
Monſieur t'attendrira :

(*Duhaut-Ton fait un ſalut*).

Choiſis-tu le lyrique ?
Monſieur gazouillera.

(*Roucoulant fait un ſalut, & chante en même tems, les paroles ſuivantes*).

ROUCOULANT.

Volez, amours ; volez ſous ces tendres ombrages,
Volez....

(*Il fait le geſte pour continuer ; Duhaut-Ton l'interrompt.*

DUHAUT-TON : *récitatif.*

Ces côteaux... ces ruiſſeaux... ces plaines... ces bocages...

(*Il fait le geſte pour continuer ; Coſtume l'interrompt*).

COSTUME : *déclamation.*

Rien ne peut égaler le feu de mes deſirs ;
Mais, hélas ! quand mon cœur vous offre ſes ſoupirs,

COSTUME. ROUCOULANT. DUHAUT-TON.
Songez... regnez, volez... ces ormeaux...

LUCILE, DORIMON.

AIR : *Te v'là dans le margouillis.*

Quel divin charivari !
Quel plaiſir !...

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Perfide !...

COSTUME. ROUCOULANT. DUHAUT-TON.

Songez... regnez, volez... ces échos...

DORIMON.

AIR : *Ah ! Thérèſe !*

Ah ! ma fille !
Ah ! ma fille !
Quel bonheur !
Et quel honneur !...

LUCILE.

AIR : *Ah ! Thérèſe !*

Ah ! mon pere !
Ah ! mon pere !
Quel bonheur !
Et quel honneur !...

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Avec humeur.

Finiſſons.

DORIMON.

Ah ! bravo, braviſſimo. Il n'appartient qu'au génie d'avoir de ces vivacités-là ; vos ouvrages en pétilleront : (*à Lucile*) : nous en jouirons ſucceſſivement, & comme ces Meſſieurs ont l'honneur d'être, tout-à-la fois, Poëtes & Muſiciens, nous allons avoir, dans le même jour, Tragédie....

COSTUME.

J'y travaille.

DORIMON.

Opéra ſérieux....

DUHAUT-TON.

Je m'en occupe.

DORIMON.

Opéra-Comique....

ROUCOULANT.

Je le compoſe.

COSTUME, *ſe ſentant inſpiré.*

Je le tiens,... il eſt ſublime. (*Il ſort*).

DU HAUT-TON.

Un coup de baguette l'anéantira. (*Il ſort*).

ROUCOULANT.

Un trait de chant les écraſera. (*Il ſort*).

SCÈNE V.

DORIMON, LUCILE, Suite.

DORIMON.

Comme ces trois ſortes ſont caractériſées! quel feu! quelle expreſſion dans chacune d'elles!

LUCILE.

Et quels charmans combats vont en être la ſuite!

DORIMON.

Tant mieux.

LUCILE.

AIR: *Ton humeur eſt, Catherine.*

L'autre jour ſous le feuillage
Je les entendais entr'eux,
Qui, ſur un certain paſſage,
Voulaient s'arracher les yeux.

On prétend que ſans ſcrupules
Plus d'un Auteur de Paris,
Aime à rendre ridicules
Son confrère & ſes écrits.

DORIMON.

Tant mieux, encore une fois, tant mieux : ſans la critique, l'épigramme, le ſarcaſme, point de goût, point de génie, point d'ouvrages :... mais j'oublie que j'ai des ordres à donner de tous les côtés, fais les honneurs de la maiſon, je n'y ſuis pour perſonne, & d'ici à demain, je ne veux m'occuper que des objets relatifs à mon bonheur, & à ta gloire.

(AIR.)

L'élite des Dieux du Permeſſe,
Daigne habiter ces lieux :
Célébrons l'ardeur qui les preſſe,
Chantons ce jour heureux.

CHŒUR.

L'élite des Dieux, &c....

DORIMON.

Souvent la Beauté la plus tendre
Sait braver l'Amour, & ſes traits :
Quand les talens ſe font entendre,
Il faut céder à ſes attraits.

CHŒUR.

L'élite des Dieux, &c....

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Il fait nuit, & Coſtume arrive chargé de poignards, de ſabres, de coûpes, de lampes & de chaînes).

SCÈNE PREMIÈRE.

COSTUME.

« Tout repoſe, tout dort, dans ce ſombre ſéjour,
» Tout ſommeille, excepté le génie, & l'amour....

(Il dépoſe ſon paquet ſur un lit de gazon).

» L'aſpect de ces poignards, de ces lampes funèbres...
» Cette coûpe.... ces fers.... l'épaiſſeur des ténèbres....
» Tout, tout va m'inſpirer cette ſublime horreur
» Qu'il me faut imprimer au plus fier auditeur....

(Il ſe promène à grands pas)

» Je veux que de mon Mai ſorte une ombre ſanglante....

(Il ſe promène).

» Je la vois.... je l'entends.... dans cet aſyle errante....
» Ses lugubres clameurs font dreſſer les cheveux....
» Le Parterre effrayé, n'ôſe lever les yeux....
» A ſon horrible aſpect, Lucile évanouie
» Tombe ſur ſes genoux.... J'y vôle, & je m'écrie....

LYSIMON, *du fond de la Scène.*

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Réveillez-vous, belle endormie....

COSTUME.

Qu'entends-je!

LYSIMON.

Réveillez-vous....

(*Lyſimon, déguiſé en Bourgeois, avance ſur la Scène.*)

SCÈNE II.

COSTUME, LYSIMON.

COSTUME.

« CRUEL!... Quoi?... Qu'eſt-ce?... Eh bien! qui t'a permis l'entrée
» D'un lieu?...

LYSIMON.

Lucile...

COSTUME.

O Dieux!...

LYSIMON.

Lucile pénétrée
» N'entend, ne voit, ne veut, ne desire que vous,
» Et je viens, de ſa part, tendre & futur époux,
» Vous preſſer...

COSTUME.

Juſte Ciel!

LYSIMON.

Vous répéter...

COSTUME.

Arête...
» Une heure, une heure encore, & je ſuis ſa conquête.
» Qui que tu ſois, cours, vôle, & dis que j'ai trouvé...

LYSIMON.

» Quoi?

COSTUME.

Mon plan.

LYSIMON.

Votre plan!... l'ouvrage eſt achevé.

AIR : *Mon Père a fait bâtir maiſon.*

De quelles charmantes horreurs
Vous allez pénétrer nos cœurs!
Ah! comme nous allons gémir,
Trembler, frémir,
Crier, mourir!
De quelles charmantes horreurs
Vous allez pénétrer nos cœurs!

COSTUME.

» C'eſt pour les attendrir que j'ai quitté Thalie.

LYSIMON.

» Quel crime ! juſtes Dieux ! ſi vous l'aviez ſuivie !
» Faites, faites pleurer, voilà le vrai talent,
» Et pour les gens bien-nés, le rire eſt indécent.

AIR : *Pour la Baronne.*

Au bon Molière
Jadis l'ignorance applaudit ;
Au bon Molière
Jadis l'ignorance applaudit.
Grâces au goût, qui nous éclaire,
Nos jolis drames ont proſcrit
Le bon Molière.

COSTUME.

Et avec raiſon.

LYSIMON.

(MÊME AIR.)

Le bon Molière
Peignit nos travers, & nos mœurs ;
Le bon Molière
Peignit nos travers, & nos mœurs :
Mais notre Paſtel éphémère
Vaut mieux que l'huile, & les couleurs
Du bon Molière.

COSTUME.

Sans doute.

LYSIMON.

(MÊME AIR.)

C'eſt du Molière,
Dit l'habile & fin connaiſſeur ;

C'eſt du Molière,
Dit l'habile & fin connaiſſeur :
Ces *Français* ſont las de me plaire,
Et j'irais chez eux ! non, d'honneur :
C'eſt du Molière.

COSTUME.

« Sous cet habit bourgeois, quel goût ! quelle fineſſe !
» Mais le jour vient, courez, volez vers ma maîtreſſe,
» Dites-lui....

LYSIMON.

Commandez, & je pars à l'inſtant ;
» Mais un mot, & ce mot importe à ſa tendreſſe...

COSTUME.

» Parlez...

LYSIMON.

Votre ſujet eſt-il bien effrayant ?

COSTUME.

» Effrayant, dites-vous ?... Terrible, révoltant.

LYSIMON.

» Bon....

COSTUME, *d'un air myſtérieux.*

» J'ai trouvé... Mais chut... J'ai trouvé la manière,
» L'art de faire paſſer, courir, de main en main,
» Un poignard vif & prompt, dont l'acier funéraire
» Aſſaſſine, à la fois, le tyran le plus fin,
» Son fils, ſon confident, le prince, & ſon voiſin,
» Mais, avant tout cela, du dépit, de la rage,
» Des palais embrâſés, des villes au pillage,
» Des pleurs, du déſeſpoir....

LYSIMON.

Et ſur-tout du carnage :
» Filles, femmes, enfans, tuez tout, ſans remords,
» Et plus vous en tuerez, plus vous plairez au père :
» C'eſt le vœu de Lucile ; &, pour la ſatisfaire,
» Il faudrait me donner la liſte de vos morts.

COSTUME.

» Vous en ſerez content ; mais la lire d'avance,
» C'eſt m'ôter tout l'effet de mes évènemens.

LYSIMON.

» Il eſt vrai...Mais...

COSTUME.

Eh bien ?..

LYSIMON.

C'eſt que... ma confiance
» Eſt extrême...

COSTUME.

Achevez, & ſongez que le tems...

LYSIMON.

» C'eſt que...

AIR : *Gai, gai, gai, lariraronda ine.*

C'eſt que, de compagnie,
Nous mourons tous, céans,
Nous mourons tous d'envie
De rire à vos dépens.

COSTUME.

Téméraire !

LYSIMON.

Gai, gai, gai, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondé.

COSTUME.

» Eſt-ce à moi !... Quel forfait !...

LYSIMON.

Quelle horreur !..

COSTUME.

Quelle audace!

LYSIMON.

» Eternel habitant des marais du Parnaſſe,
» Quel malheureux démon te met la plume en main ?
» Rival de *Prométhée*, as-tu, comme *Voltaire*,
» Volé ce feu divin, ces faiſceaux de lumière
» Dont l'heureuſe chaleur enflâma ſon burin ?

COSTUME.

» C'en eſt trop....

LYSIMON.

Tu connois ſes ſuperbes émules,
» Attache, émeus, ſurprends, intéreſſe comme eux,
» Ou brûlant, ſans pitié, tes drames ridicules...

COSTUME.

» Moi !... ſi de ton aſpect tu ne purges ces lieux....
» Je vais....

LYSIMON.

» Oui, laiſſe-là tes lampes, tes lanternes,
» Tes poiſons, tes poignards, & loin du triſte eſſain
» De nos rimailleurs ſubalternes,
» Viens labourer nos champs, ou bêcher mon jardin.

COSTUME.

» Ciel !...

LYSIMON.

» Tu nous ennuyais, tu deviendras utile;
» Et riche de épics qui naîtront ſous tes pas....

COSTUME.

» Haîne... rage.. vengeance.. amour... fureur... Lucile !..

LYSIMON.

» Lucile !... Et tu prétends au don de ſes appas !...

COSTUME.

» Grands Dieux ! vous l'entendez ! & vous ne tonnez pas !..

LYSIMON.

AIR : *A la façon de barbari.*

Armez, armez, tout l'Hélicon ;
Je mérite ſa haîne :
Repoſez-vous ſur Apollon,
La vengeance eſt certaine.
Vous avez ſa lyre, & ſon ton,
La faridondaine,
La faridondon,
Et vous êtes ſon favori,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

(*Il ſort*).

SCÈNE III.

COSTUME, *seul.*

» SI j'en avais le tems... Va... va... Fuis de mes yeux
» Traître!... fuis à jamais:... fuis, dis-je, de ces lieux.
» Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide!..
» Je me croirais encor trop voisin d'un perfide,
» Dont l'insolent orgueil....

(*Duhaut-Ton dans le fond de la Scène, commence l'invocation suivante*).

SCÈNE IV.

COSTUME, DUHAUT-TON.

DUHAUT-TON.

JUPITER!...

COSTUME.

On me suivra par-tout!...

DUHAUT-TON.

Jupiter!...

COSTUME.

Vous ne voyez pas que je suis ici?...

DUHAUT-TON, *ſans l'écouter.*

Jup....

COSTUME, *prenant ſon paquet.*

Et va au diable, toi, & ton Jupiter. (*Il ſort*).

SCÈNE V.

DUHAUT-TON, *ſeul.*

(SUITE DE L'AIR.)

NEPTUNE eſt ton rival... lance, lance ta foudre...
Réprime, déſſèche ſes flots :
Tonne, tonne, réduis en poudre,
Et la mer, & les matelots.
Triſte Tartare !
Cruel Ténare !
Sombre Achéron !
Noir Phlégéton !
Débordez,
Inondez....
Vomiſſez, avec le ſouffre,
Vomiſſez de votre gouffre
Des feux par torrent,
Des démons par cent.

(*Lyſimon arrive, vétu & coëffé à l'Italienne*).

SCÈNE VI.

DUHAUT-TON, LYSIMON.

LYSIMON, *allant & venant.*

Eh ! dans quelle allée travaille-t-il ?...

DUHAUT-TON.

Qui ?

LYSIMON, *allant & venant.*

Sous quel arbre, ſous quel buiſſon ſe ſera-t-il retiré ?...

DUHAUT-TON.

Mais qui ?

LYSIMON, *allant & venant.*

Cet aſtre de l'Opéra, cet ami des dieux, ce protecteur des diables !....

DUHAUT-TON, *l'arrêtant.*

Eh ! c'eſt moi.

LYSIMON.

Vous !... ah, Monſieur ! preſto, preſtiſſimo.

DUHAUT-TON.

Pourquoi ?...

LYSIMON.

Je ſuis....

DUHAUT-TON.

Quoi?

LYSIMON.

Machiniſte.

DUHAUT-TON

Machiniſte?...

LYSIMON.

Le premier de l'Italie.

DUHAUT-TON.

De l'Italie?

LYSIMON.

J'en arrive.

DUHAUT-TON.

Dans l'inſtant?

LYSIMON.

Dans l'inſtant.

DUHAUT-TON.

De l'Italie!... grandes décorations, petite muſique.

LYSIMON.

Des plus petites: on y fait un air avec quatre notes: deux-cents, trois-cents, & bien ronflantes; voilà la bonne manière.

DUHAUT-TON.

Et c'eſt la nôtre.

LYSIMON.

LYSIMON.

AIR : *Hélas ! Maman, pardonnez, je vous prie.*

Que le morceau ſoit vif, ou cromatique,
L'orcheſtre ſeul doit frapper l'auditeur :
C'eſt de la pauvre & ridicule muſique,
Si l'on diſtingue les accens du chanteur :
Que le morceau ſoit vif, ou cromatique,
L'orcheſtre ſeul doit frapper l'auditeur.

DUHAUT-TON.

Fort bien, Monſieur, vous êtes connaiſſeur ; je me ſervirai de vous, & en deux mots, je vais vous faire le détail des machines dont j'ai beſoin dans mon Opéra....

LYSIMON.

Tiré de la Fable ?

DUHAUT-TON.

De la Fable.

LYSIMON, *l'embraſſant.*

Ah ! bravo.....

DUHAUT-TON.

Quel tranſport !

LYSIMON.

Ah ! Monſieur ! on m'avoit aſſuré que l'on avoit perdu le génie qui fit éclore *Armide*, *Dardanus*, *Caſtor*, &c.

DUHAUT-TON.

Je l'ai retrouvé.

LYSIMON.

Je reſpire;... quel ſervice vous allez rendre à nos Divinités!... que d'eſprit vous allez donner à l'Amour!

DUHAUT-TON.

Tout le mien.

LYSIMON.

Quelle honnêteté, quelle décence, quelle dignité vous allez inſpirer à Vénus!

DUHAUT-TON.

Elle en a beſoin; mais revenons....

LYSIMON.

AIR: *Que ne ſuis-je la fougère?*

Ce n'eſt plus cette Déeſſe
Qui régnait par ſes appas,
Qui l'emporta dans la Grèce,
Sur Junon, & ſur Pallas:
Tantôt, c'eſt une Chanteuſe
Qui ſe répand en éclats,
Et tantôt une Sauteuſe
Qui s'épuiſe en entrechats.

DUHAUT-TON.

Elle ſera contente; mais finiſſons.

LYSIMON.

Quels égards!...

DUHAUT-TON.

Le bourreau!....

LYSIMON.

Vous allez avoir!...

DUHAUT-TON.

Eh! de par tous les dieux, Monsieur le Machiniſte, taiſez-vous.

LYSIMON.

Je me tais.

DUHAUT-TON, *ſe rappelant ſon ſujet.*

L'enfer à gauche;... le zodiaque... non, pour aujourd'hui, je me paſſerai du zodiaque.

LYSIMON.

Comme vous voudrez; mais s'il vous fait plaiſir, je l'ai en poche.

DUHAUT-TON.

Paix.... Cerbère.... les Danaïdes....

LYSIMON.

Avec leurs tonneaux?

DUHAUT-TON.

Oui... dans le ſecond changement, huit Dryades,... ſix Faunes,... douze Satyres...

LYSIMON.

Charmant !

DUHAUT-TON.

Un oracle ſortant du creux d'un vieux chêne... ce ſera le Mai... m'y voilà.

LYSIMON.

J'écoute.

DUHAUT-TON.

1°. Un monſtre marin à trois têtes, qui engloutira ſix bergers, & trois bergères.

LYSIMON.

Bon.

DUHAUT-TON.

2°. Une pluie de feu qui embrâſera deux palais, & quinze cabannes.

LYSIMON.

A Merveille.

DUHAUT-TON.

3°. Un tonnerre....

LYSIMON.

A deux parties ?

DUHAUT-TON.

A quatre; parce que ſuppoſant, comme je le fais, que Pluton, Neptune, & Jupiter ſe diſputent Lucile, ſous le nom de Cypris, vous ſentez qu'il eſt indiſpenſable que dans l'inſtant où Jupi-

ter tonnera, Neptune lui réponde par un orage, & Pluton par un tremblement de terre.

LYSIMON.

Vous avez raiſon.

DUHAUT-TON.

De-là les *Titans* mutinés, les vents déchaînés, les élemens conſternés, & le tout (remarquez-bien ceci) le tout remplacé, dans un clin-d'œil, par le calme voluptueux d'un boſquet enchanté....

LYSIMON.

D'un boſquet!... j'ai votre affaire.... une machine... ah!... une machine qui produit un coup de théâtre, un ſpectacle, un ombrage, un ramage;... c'eſt la nature même.

DUHAUT-TON.

Secourue par l'art; car il en faut.

LYSIMON.

Tout y eſt; & c'eſt une petite fable que j'ai lue, qui m'en a donné le plan... la voici.

DUHAUT-TON.

Voyons.

LYSIMON.

« Tous les jours, ſous le même ombrage,
» Un roſſignol venait chanter:
» Attirés par ſon ramage,

» Les oiſeaux du voiſinage
» Se taiſaient pour l'écouter.
» Un corbeau, jaloux de l'hommage
» Que l'on rendait à ſes accens,
» Se perche, avec orgueil, ſur le plus haut feuillage,
» Et mêle ſes croaſſemens
» Aux ſons mélodieux de l'Amphion des champs.
» Les oiſeaux, animés d'une juſte colère,
» Fondent, à coups de bec, ſur le chantre diſcord,
» Le forcent au ſilence; &, d'un commun accord,
Chaſſent au loin le téméraire,
» Qui dans le fond de ſes déſerts
» Va chez le hibou, ſon confrère,
» Répéter ſes triſtes concerts.

DUHAUT-TON.

Mais je ne vois pas.

LYSIMON.

» De plus, il courtiſait une jeune fauvette....

DUHAUT-TON.

Après....

LYSIMON.

» Qui brûlant, à ſon tour, pour un tendre moineau....

DUHAUT-TON.

Eh! vous ne finiſſez pas;... & que m'importe votre fable? votre roſſignol?...

LYSIMON.

Quinault.

DUHAUT-TON.

Votre corbeau ?...

LYSIMON.

Vous.

DUHAUT-TON.

Moi le corbeau ; moi !...

LYSIMON.

Les oiseaux, Apollon & les Muses, qui, fatigués de vous entendre....

DUHAUT-TON.

C'est un fou.

LYSIMON.

La fauvette, Lucile....

DUHAUT-TON.

Lucile !..

LYSIMON.

Lucile, qui, non moins indignée de votre amour que de vos ouvrages....

DUHAUT-TON.

De mes Ouvrages !.... *Alecto, Mégère, Tysiphone !*

SCÈNE VII.

Les mêmes, LUCILE.

LUCILE.

EH, mon Dieu! quel tapage!...

DUHAUT-TON.

Un fat! un impudent, qui vient me troubler, m'injurier!...

LUCILE, *à Lysimon.*

Vous!

DUHAUT-TON.

Lui....

LYSIMON, *à Lucile.*

AIR: *Dans les Gardes Françoises.*

Son cœur vous rend hommage,
Cédez à ſes talens:
Ses feux ſont le préſage
Des dons les plus charmans.
Aux pieds de ſa maîtreſſe
Il joindra, tour-à-tour,
Les ronces du Permeſſe
Aux pavots de l'amour. (*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

LUCILE, DUHAUT-TON.

DUHAUT-TON.

DES ronces & des pavots !...

LUCILE.

Je n'y conçois rien.

DUHAUT-TON.

Et la maiſon de votre père eſt ouverte à de pareils ignorans !...

LUCILE.

Il en ſera furieux.

DUHAUT-TON.

Mon eſprit eſt dérangé :... le traître ! s'il étoit reſté une minute de plus ;... mais mon Opéra, ... mon Mai....

SCÈNE IX.

Les mêmes, ROUCOULANT.

ROUCOULANT.

ENFIN, belle Lucile...

DUHAUT-TON.

Encore!...

ROUCOULANT.

Je puis vous entretenir un inſtant du charme involontaire....

DUHAUT-TON.

Eh! je ſors, & vais reçueillir mes idées dans l'épaiſſeur de cette forêt.

SCÈNE X.

LUCILE, ROUCOULANT.

LUCILE.

IL eſt fâché.

ROUCOULANT.

Que vous importe, quand vous réuniſſez en

moi tout ce que le talent peut offrir de plus séduisant, de plus varié, de plus étonnant?

LUCILE.

Je le sais.

ROUCOULANT.

Ronde, blanche, noire, croche, double-croche, triple-croche, voilà mes armes, mes pinceaux, mes couleurs, & je défie le peintre le plus habile, de tracer sur la toile ce que je peins d'un seul coup de gosier.

(ARIETTE.)

Les vents déchaînés font ravage,...
Ma voix peint leur fureur.
Hou... hou... hou...
Le calme succède à l'orage:
Je chante sa douceur...
Ta, la, la, la, la...
Le bruit des cors & des trompettes...
Trelin,
Tin, tin...
Le trot, le galop des chevaux..
Pa, ta, ta; pa, ta, ta...
Les doux accens de nos musettes...
Ta, la, la, la, la...
La réponse des échos...
Ho... ho... ho...
Le glou glou de la bouteille...
Glou, glou, glou...
Le buveur dort-il sous la treille?

Il ronfle... il ſe réveille...
Ha... ha... ha...
Tapage,
Ravage,
Cors, trompettes,
Echos,
Muſettes,
Chevaux,
Papillonnage,
Ramage,
Roucoulage,
Fureur,
Douceur,
Il n'eſt rien que n'exprime,
Rien que n'anime
Un bon chanteur.

LUCILE.

Vous me raviſſez, m'enchantez, m'enflâmez...

ROUCOULANT.

C'eſt mon projet.

LUCILE.

(AIR.)

Quand votre goſier ſe gargariſe,
Ou ſur un dièſe, ou ſur un bémol,
De vos accens mon oreille épriſe,
Trouve en vous fauvette & roſſignol.
Dix fois, vingt fois, dans vos roulades,
Vous répétez les mêmes mots;
Mais chaque fois vos tendres caſcades
Les embelliſſent d'attraits nouveaux.

ROUCOULANT.

C'eſt un art que je me réſerve de vous apprendre, & le Mai que je vais vous offrir ſera ma première leçon : loin de moi ces inſipides refrains qui prirent naiſſance ſur les tréteaux de la foire, ce rire campagnard, cette gaité bourgeoiſe qui firent les délices de nos pauvres ayeux....

LUCILE.

Ils étaient bien bornés.

ROUCOULANT.

Expoſition priſe dans le ſentiment, intrigue filée par le ſentiment, dénouement tiré du ſentiment, cadences, roulades, ports-de-voix amenés par le ſentiment, voilà, mon adorable Lucile, les bons, les véritables Opéra-Comiques.

(ARIETTE.)

C'eſt le ſentiment,
Qui les fait éclore ;
Ses pleurs ſont l'aurore
Du plaiſir naiſſant.
Sa voix ſéduiſante...

LYSIMON, *du fond de la Scène.*

(REFRAIN.)

Qui veut, qui veut paſſer l'eau,
Qu'il entre dans mon bateau.

ROUCOULANT.

Miſéricorde !...

(*Lyſimon avance déguiſé en garçon Marinier, & en répétant :* qui veut, qui veut....

SCENE X.

Les mêmes, LYSIMON.

LUCILE, *à Lysimon.*

QUE demandez-vous ?

LYSIMON.

Du plaiſir, mon petit cœur, du plaiſir; on n'en a jamais de trop. J' paſſais par ici; vot' papa m'a dit d'lui fournir pour demain, ç'que j'aurai d' plus beau & de plus frais, il l'aura : pour aujourd'hui, nous v'là tout porté, & en not' qualité d'chanſonnier du port, j'nous donnerons l'agrément d'fêter vot' mariage.

ROUCOULANT.

Bon Dieu ! quel ton ! c'eſt quelqu'arrière couſin du vieux *Vadé.*

LYSIMON.

Couſin ! j'n'ai pas ç't honneur là ; mais j'ai celui de m'ſouv'nir d'ſon nom, & comm'i faut.

(AIR.)

Des Nymphes d'la Grenouillère
Sa gaité prit des leçons :
De ſa Muſe batelière
J'ai retenu les chanſons ;

Et ſoit dit, ſans vous déplaire,
C'eſt l'premier de nos patrons.

ROUCOULANT.

Eh! ce n'eſt pas le mien....

LUCILE.

Non, mon ami, & le goût, la légéreté, l'harmonie des ariettes de Monſieur ne vont point avec la ridicule monotonie de vos *Pont-neuf*.

LYSIMON.

AIR : *Quand tu battras la retraite.*

Pardon, Monſieu d'la Muſique,
Si j'ai bleſſé vot' grandeur :
D'un' manièr' pu cromatique,
Un' aut' fois j'vous frai z'honneur.
Sur nos triſtes chanſonnettes,
Quand j'ai dit ce que j'ai dit,
J'oubliais que vos Ariettes
Sont tout ſel & tout eſprit.

ROUCOULANT.

Eh! la réparation eſt pire que l'offenſe.

LYSIMON.

(MÊME AIR.)

Nos Vaud'vill' n'ont que l'mérite
De fair' naître la gaité ;
Dans vos Ariettes d'élite,

C'eſt ben un' aut' volupté.
Nos r'frains ſont pleins d'allégreſſe,
C'eſt pour ça qu'j'en ons fait choix;
Mais ils ne convienn'', je l'confeſſe,
Qu'à de p'tits goſiers bourgeois.

ROUCOULANT.

Je ſuis au ſupplice.... eh ! garde, garde pour toi tes réflexions & tes couplets....

LUCILE.

Qui ne diſent, n'expriment, ne peignent rien.

LYSIMON.

Ne peignent rien ?

AIR : *Ciel ! l'univers, &c.*

Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre !
Quel bruit ! quels cris ! quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats....

Et ça ne vous peint rien ? & vous ne voyez pas les éclairs ? vous n'entendez pas l'tonnerre ?... voulez-vous d'la crainte ?

AIR : *Des Trembleurs.*

Ciel ! où ſuis-je ? je friſſonne...
Quel nuage m'environne !...
Ah ! la force m'abandonne...
Ta, la, la, la, la...

ROUCOULANT.

Mais....

LYSIMON.

LYSIMON.

D' l'aſſurance ?

AIR : *Je ſuis Madelon Friquet.*

Je ſuis Madelon-Friquet,
Si l'on s'en choque,
Je m'en moque :
Je ſuis Madelon-Friquet,
Et je me moque du caquet.

ROUCOULANT.

Sans le reſpect....

LYSIMON.

D' la gaité ?

AIR : *Eh ! gai, gai, gai, &c.*

Eh ! gai, gai, gai, mon Officier ;
Ces filles
Sont gentilles ;
Eh ! gai, gai, gai, mon Officier ;
V'là d'quoi ſe d's'ennuyer.

ROUCOULANT.

Il me tue.....ſors, barbare, ſors.

LYSIMON.

AIR : *Courons d'la blonde à la brune.*

Je n'm'appelle point barbare,
Cadet Jérôme eſt mon nom.
Not' chant qu'vous trouvez bizarre,
Fait les délic' du canton.

La nature,
Sans parure,
Nous inſpire nos chanſons ;
Et malgré vos hautes parades ;
Vos beaux airs, vos grands ſons,
Nos mirlitons,
Nos flons, flons,
Nos zons, zons,
Notre pont
D'Avignon ;
Jeanneton,
Tout de bon ;
Myſtico,
Dardillon ;
Barbari,
Mon ami,
Valent bien vos roulades.

ROUCOULANT.

Mais de grace...

LUCILE.

Monſieur cadet Jerôme....

LYSIMON.

(MÊME AIR).

Ecoutez nos Parſonnieres,
Comm'ça ſait vous mettre en train !
Comm' ſans art, & ſans magnières,
Ça chant' l'amour & le vin !
La Guinguette
Satisfaite

Trinque ſur le même ton :
Le plaiſir nous ſouffle à l'oreille,
Et prend not' uniſſon.
Vos ſoupirez,
Vos chantez,
Vos volez,
Célébrez,
Murmurez,
Fleuriſſez,
Gazouillez,
Triomphez,
Accourez,
Répétez,
Roucoulez ;
Ah ! comm'ça vous réveille !

ROUCOULANT.

Oui, traître ! & ſi je le voulais, ſi tu en valais la peine, je te ferais frémir par la hardieſſe de mes modulations, pleurer par l'expreſſion de mes accords, danſer par la vivacité de mes chants.

LYSIMON.

Je n'm'y connois pas, & par ainſi, j' pourrais fair' comme ben d'autres qui trouvent vos grands airs ſublimes ſur la parole de leur voiſin : on m'a dit qu'vous en avez d'ben tournés, d' ben caractériſés, conſervez-les, l'Public vous en ſaura gré ; mais n' mépriſez pas not' genre....

LUCILE.

Il ſuffit.

LYSIMON.

Apprenez qu'ils ſont tous bons, quand on ſait les manier, qu' l'un n'doit pas détruire l'autre, & qu' ſi l'on rendait juſtice au nôtre, il tiendrait l' premier rang ; oui, l' premier ; car la France eſt la mère du Vaudeville, & vous en fait' une marâtre qui méconnaît ſon enfant.

ROUCOULANT.

Mais tu ne ſais pas....

LYSIMON.

J'ſais encore une fois qu'vous avez d'charmantes pièces (je n'parle pas des vôtres) ; mais j'ſais auſſi qu'j'ai vu d'vos fêtes ſans plaiſir, d'vos Comédies ſans ſel, d'vos Opéra-Comiques ſans gaité : j'y ai bâillé d'compagnie, & Dieu ſait les ſoupés qu'on fait en ſortant de-là ; c'eſt à qui s'endormira l'premier : d'la joie, vous dis-je, d'la joie ; & par fois, du moins, faites comm' dans l' tems d'jadis.

AIR : *Des portraits à la mode.*

Le cœur joyeux & le front ſerein,
Venir s'aſſeoir dans un bon feſtin,
Charger l' plaiſir d'y verſer le vin ;
C'étoit la vieille méthode.
N'y plus manger, c'eſt ſage & prudent ;
Y boir' de l'eau, c'eſt rafraîchiſſant ;
N'y plus chanter, c'eſt noble & décent :
Voilà vos ſoupés à la mode.

LUCILE.

Il n'eſt pas ſot.

ROUCOULANT.

Vous le ſoutenez !

LYSIMON.

(MÊME AIR.)

Bras d'ſſus, bras d'ſſous ſur le verd gazon,
Danſer gaiment avec ſa Fanchon,
La mariée, ou le cotillon;
C'étoit la vieille méthode.
Bien ſe r'dreſſer, c'eſt la grand' façon;
Fair' les beaux bras, c'eſt du meilleur ton;
N'pas ſourciller, c'eſt-là d'l'expreſſion:
Voilà vos ballets à la mode.

LUCILE.

Il a vu l'Opéra.

ROUCOULANT.

Eh!...

LYSIMON.

(MÊME AIR.)

Imaginer des ſujets plaiſans,
Avec un choix d'airs gais & piquans;
Conduir' l'eſprit à d'bons dénoûmens:
C'étoit la vieille méthode.
Crier au feu, peindre des Combats;
Larder vos ſcèn' de *Ciel!* & *d'Hélas!*
Les étouffer d'récits & d'arias:
Voilà vos gaités à la mode.

ROUCOULANT, *furieux.*

Pour la dernière fois, va tendre ton filet, ou...

LYSIMON.

AIR : *Vive un bon Luron !*

Pour jeune Tendron
Qui plaît, & qu'on aime,

ROUCOULANT.

Oui... ſi....

(*Il veut continuer, ne le peut, & ſort de dépit : Lyſimon le ſuit en finiſſant l'air qu'il a commencé*).

LYSIMON.

(*Suite de l'air*).

Le plus beau poiſſon
Se prend de lui-même,
Bon;
La fariradondaine ô gué,
La fariradondé.

(*Dorval arrive avec le plus grand empreſſement, & adreſſe la parole à Lyſimon qu'il ramène ſur le bord de la Scène.*

SCENE XII.

LUCILE, LYSIMON, DORVAL.

DORVAL.

JE l'avois prédit....

LUCILE, LYSIMON.

Quoi ?

DORVAL, *à Lysimon.*

Vous avez cru éloigner Coſtume & Duhaut-Ton....

LYSIMON.

J'en réponds.

DORVAL.

Et Paſquin que j'avois mis aux aguets, vient de m'aſſurer que leurs prétentions ſont toujours les mêmes.

LUCILE.

J'en étais ſûre.

DORVAL.

Mais que leur fureur eſt ſans égale !

LYSIMON.

Tant mieux....

LUCILE.

Eh! tant pis : vous les aurez trop maltraités...

LYSIMON.

Je ne leur ai dit que deux mots.

LUCILE.

Mon pere va le ſavoir....

DORVAL.

Calmez-vous.

LUCILE.

Et tout eſt perdu.

LYSIMON.

Non; & voici ce que je vais faire....

DORVAL.

Ah! pour cette fois-ci, mon oncle, vous me permettrez de ne m'en fier qu'à moi-même.

LYSIMON.

Ecoute.

LUCILE, *à Lyſimon.*

Je vous en prie.

LYSIMON.

Voyons donc.

DORVAL, *à Lucile.*

Vous m'avez dit que Dorimon eſt enthouſiaſmé de ces Meſſieurs, au point qu'il les croit en correſpondance avec Apollon....

LUCILE.

Oui.

DORVAL.

Qu'il ne ceſſe de parler du Parnaſſe & des Muſes....

LUCILE.

Oui.

LYSIMON.

Eh bien?

DORVAL.

Il ſuffit : je ne puis triompher de Dorimon que par des moyens extraordinaires.... Suivez-moi.

LUCILE.

Des moyens!...

DORVAL.

Soyez tranquile : Dorimon eſt votre pere, il doit être le mien, & ce n'eſt qu'en le flattant que je veux le détromper.

LUCILE.

Je me livre à vous.

LYSIMON, *à Dorval.*

Tu vas faire quelque étourderie, & tu devrais me charger....

DORVAL.

Ne craignez rien. (*A Lucile*). Vous êtes chérie de toutes les jeunes filles du village, elles nous ſerviront, & ſi je puis diſpoſer des habits, &

même de quelques machines du théâtre de Dorimon....

LUCILE.

Vous les aurez.

LYSIMON, *à Dorval.*

Mais dis-moi....

DORVAL.

Vous le saurez.

LUCILE, *à Dorval.*

Quel sera mon rôle?

LYSIMON.

Quel sera le mien?

DORVAL.

Je vous en instruirai. (*A Lucile*). Sur-tout continuez celui que vous avez commencé.

LUCILE.

Cette feinte est cruelle.

LYSIMON.

Patience: agissons de concert, & tout ira bien.

(AIR.)

Unissons, unissons-nous.
Ce soir, vous serez Epoux.
(*Ensemble*).
Unissons, &c.

LYSIMON.

Les beaux jours & les plaiſirs
Naiſſent du ſein de l'orage ;
Tout, au gré de vos ſoupirs,
Tout ici vous le préſage.

(*Enſemble*).

Uniſſons, &c.

DORVAL, *à Lucile.*

L'eſpérance eſt dans mon cœur ;
Mon projet l'y fait éclore.
Nous aſpirons au bonheur ;
Mes deſirs en ſont l'aurore.

(*Enſemble*).

Uniſſons, uniſſons-nous ;
Ce ſoir nous ſerons époux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMON, LUCILE.

DORIMON.

Tout eſt pret, tout eſt diſpoſé. Viens, ma chère enfant:... c'eſt ici que la fête va ſe paſſer.... Je ſuis d'une joie!.. ce ſont eux!... pas encore... d'un raviſſement!..... ils vont arriver..... quel moment!

LUCILE.

Quelle ivreſſe!

DORIMON.

(AIR).

Le Dieu des Arts comble mon eſpérance;
Sur ton deſtin le goût va m'éclairer:
De ton hymen l'heureux inſtant avance;
A quel plaiſir nous allons nous livrer!
Offre aux neuf Sœurs l'encens le plus ſincère,

L'Amour t'accorde un de leurs Nourriſſons ;
Et dans dix ans, je ſerai, je l'eſpère,
Le grand Papa d'un eſſain d'Apollons.

LUCILE.

(MÊME AIR).

Tout vous répond de mon obéiſſance,
Et vos deſirs ſont des ordres pour moi :
Mon tendre époux, je le nomme d'avance,
De mes beaux jours ſaura marquer l'emploi.
Je vis pour lui, c'eſt pour moi qu'il reſpire ;
Oui, je le ſais, & cent fois il m'a dit,
Qu'au jeune objet pour qui ſon cœur ſoupire
Il réſervoit plus d'amour que d'eſprit.

DORIMON.

Tant pis vraiment ; un peu de l'un, à la bonne heure ; mais beaucoup, beaucoup de l'autre.

AIR : *Du Haut en bas.*

C'eſt par l'eſprit
Que la Beauté devient plus belle,
C'eſt par l'eſprit
Qu'autrefois *Ninon* ſéduiſit.
L'Amour fut bien traité chez elle :
Mais, qui l'a rendue immortelle ?
C'eſt ſon eſprit.

LUCILE.

Vous ſerez content.

DORIMON.

Mais.... tu vis pour lui, il reſpire pour toi.... Je ne t'entends pas....

LUCILE, *embaraſſée.*

Ah ! mon pere ! c'eſt que.... oui, c'eſt que j'ai déja deviné celui qui l'emportera.

DORIMON.

Ah !...

LUCILE.

Les femmes ne s'y trompent pas, & d'ailleurs l'affaire me touche d'aſſez près pour m'en être occupée.

DORIMON.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Quelle ſagacité ! Quel coup d'œil ! Quelle adreſſe !
Non, jamais, à t'on âge, on n'eut cette fineſſe.
Morbleu ! ſi tu le veux, avant qu'il ſoit long-tems,
Tu feras des Romans, oui, des Romans charmans.

(*Les trois Auteurs arrivent, l'un par une couliſſe, l'autre par l'autre, à droite & à gauche*).

SCENE II.

Les mêmes, COSTUME, DUHAUTTON, ROUCOULANT.

COSTUME, *à la couliſſe.*

ET vous partirez au cri que je ferai.

DORIMON.

Les voici.

DUHAUT-TON, *à la couliſſe.*

Au rondeau que je vous ai marqué...!

ROUCOULANT, *à la couliſſe.*

Au coup de main que vous entendrez.

DORIMON.

Vous me raviſſez.

COSTUME.

Je vous cherchais,... & vous n'êtes pas honteux!...

DUHAUT-TON.

Indigné!

ROUCOULANT.

Furieux!

DORIMON.

De quoi donc?

LUCILE, *à part.*

Tout eſt perdu.

COSTUME.

Un prétendu connaiſſeur....

DUHAUT-TON.

Un méchant décorateur....

ROUCOULANT

Un inſolent pêcheur!...

DORIMON.

Eh bien,

COSTUME.

Critiquer mes vers !

DUHAUT-TON.

Répudier mes enfers !

ROUCOULANT.

Dénigrer mes airs !

DORIMON.

Que voulez-vous dire ?

COSTUME.

Trouver mes poignards mauvais !

DUHAUT-TON.

Mes Dieux contrefaits !

ROUCOULANT.

Mes Ariettes moins ſpirituelles que ſes Couplets !

DORIMON, *à Lucile.*

En un mot, qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LUCILE, *avec embaras.*

Que ces Meſſieurs ont été moleſtés, critiqués.

DORIMON.

Ici ?

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Ici même.

DORIMON.

Entrer chez moi à mon insçu ! avoir la hardiesse de vous approcher ! la témérité de fronder des génies, comme il n'y en a pas ! Vous serez vengés.... Germain, Dubois, Jacot.... Que l'on coure, que l'on cherche.... mais non ; ce n'est pas là le moment... De grace, remettez-vous, & que cette incartade ne dérange rien à nos projets.

ROUCOULANT.

Ils auront leur effet.

DUHAUT-TON.

» Zoyle contre Homère en vain se déchaîna

COSTUME.

» L'Olympe voit en paix fumer le mont Ethna.

DORIMON.

Sublime, sublime !

LUCILE.

Oui, mon pere ; mais du silence, je vous en conjure, & songez que chaque instant ajoûte à mon impatience.

DUHAUT-TON, *à Lucile.*

Elle sera satisfaite : mais vous m'avez promis

d'exécuter au moins la Pantomime de ma Déeſſe; en voici le programme. (*Il lui donne un papier*).

COSTUME, *atteignant ſon papier.*

Doucement, Monſieur, je lui ai deſtiné le rôle de ma Princeſſe, & toutes les Déeſſes enſemble ne la feront pas reculer d'un pas.

DUHAUT-TON.

Téméraire!...

ROUCOULANT, *à Lucile, en atteignant ſon papier.*

Ma Bergère eſt faite pour vous, & c'eſt par elle que vous commencerez.

LUCILE.

Mais comment voulez-vous?...

COSTUME.

Par ma Princeſſe....

DUHAUT-TON.

Par ma Déeſſe!...

ROUCOULANT.

Par ma Bergère.

DORIMON.

De l'eſprit dans tout;... mais un moment. De même que ma fille ne peut vous épouſer tous

les trois, ce dont j'enrage, de même auſſi elle ne peut jouer vos trois perſonnages à la fois, & j'opine qu'il faudrait débuter....

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Par le mien.

DORIMON.

Entendons-nous....& d'ailleurs.... Oui.... parbleu... chargez-moi d'un rôle, de deux, de trois, ſi vous voulez....

COSTUME.

Impoſſible.

DORIMON, *à Coſtume.*

Impoſſible!... Tenez, Monſieur, regardez-moi... démarche fière....

COSTUME.

Point.

DORIMON.

Voix ſombre.... (*D'un ton ampoulé*). Dieux! terre! mer!...

COSTUME.

Eh! non.

DORIMON, *à Duhaut-Ton.*

Furie menaçante... (*Il ſe met en attitude*).

DUHAUT-TON.

Vous n'y êtes pas.

DORIMON.

Déeſſe danſante. (*Pas majeſtueux*).

DUHAUT-TON.

Contre-ſens.

DORIMON.

Paſtourelle ſautante. (*Pas gais*).

DUHAUT-TON.

Rien de tout cela.

DORIMON, *à Roucoulant.*

Vous, Monſieur Roucoulant, remarquez ce ſon filé. (*Il file un ſon*).

ROUCOULANT.

Faux.

DORIMON.

Point d'orgue. (*Il commence un point d'orgue*).

ROUCOULANT.

Ridicule.

(*Dorimon veut continuer, Coſtume l'interrompt*).

COSTUME.

Eh! je n'écoute plus rien, & duſſé je jouer tous mes rôles.... Paroiſſez....

DUHAUT-TON.

Allez.

ROUCOULANT.

Partez.

(*La Symphonie part, la toile ſe lève, & l'on voit un mont eſcarpé figurant le Parnaſſe ; ſur le ſommet on découvre un palmier, près duquel eſt placé le cheval Pégaſe qui domine ſur la fontaine d'Hypocrène : plus bas on apperçoit Dorval déguiſé en Apollon. Il eſt environné de neuf jeunes filles repréſentant les neuf Muſes*).

SCÈNE III.

Les mêmes, DORVAL, jeunes Filles.

DORIMON, COSTUME, DUHAUTTON, ROUCOULANT.

QUE vois-je !...

JEUNES FILLES.

AIR : *Au charme vainqueur.*

Uniſſez vos chants,
Célébrez le Dieu du Permeſſe,
Uniſſez vos chants,
Fêtez le Dieu des talens.

DORIMON, COSTUME, DUHAUTTON, ROUCOULANT.

Apollon !

(*Scène muette des trois Auteurs qui font entendre*

à Dorimon que c'eſt pour eux qu'il vient ; Dorimon eſt enchanté.

UNE JEUNE FILLE.

(*Suite de l'air*).

De l'Auteur qui l'intéreſſe,
Il nourrit les feux naiſſans :

UNE AUTRE JEUNE FILLE.

De ſa Lyre enchantereſſe
Le goût guide les accens.

JEUNES FILLES.

Uniſſez vos chants,
Célébrez le Dieu du Permeſſe.
Uniſſez vos chants,
Fêtez le Dieu des talens.

COSTUME.

Oui, c'eſt pour moi qu'il eſt ici.

ROUCOULANT.

Pour moi.

DUHAUT-TON.

Pour moi ſeul.

DORIMON, *à Dorval.*

Monſeigneur....

DORVAL, *à Dorimon.*

» Au gré de ta prière,
» Ton encens & tes vœux ſont montés juſqu'à moi.
» Tu protèges les Arts, Lucile les révère ;
» Et je viens l'éclairer ſur le don de ſa foi.

(*Il s'élève & deſcend*).

DORIMON.

Monſeigneur....

COSTUME, *à Dorval*,

Je ſuis ſans inquiétude; mais ma Tragédie?...

ROUCOULANT.

Mes Ariettes....

DUHAUT-TON.

Mon Opéra....

DORVAL.

» De ces divins eſſais vous devez tout attendre,
» Mais le Dieu de Cythère eſt jaloux de ſes droits;
» Et j'ai dû retarder l'inſtant de vous entendre
» Pour ſervir la Beauté dont vous ſuivez les Loix.

(*Les Auteurs applaudiſſent à cette idée par un geſte*).

DORIMON.

(*A Lucile*). La révérence... tu vois... je n'en puis revenir. (*A Dorval*). Pardon. (*A Lucile*). Tu vois à quels génies nous avons affaire.

DORVAL, *aux trois Auteurs, en leur montrant une Palme qui eſt ſur le ſommet du Parnaſſe.*

» Cette Palme immortelle eſt l'image & l'emblême
» Des Mai que votre amour alloit lui préſenter:
» Le goût la fit éclore, & cette Palme même,
» Eſt le prix que pour elle il vous faut diſputer.

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Achevez.

DORVAL, *à Dorimon.*

» Mon tendre attachement vous devait cet hommage.

(*A Lucile, en déſignant la Palme.*)

» Le Rival fortuné qui pourra vous l'offrir,
» Jouira ſans retour de l'heureux avantage
» De plaire à votre père, & de vous obtenir.

(*Coſtume, Duhaut-Ton & Roucoulant examinent la Palme avec aſſurance.*)

DORIMON.

Ah ! vous parlez comme un Dieu que vous êtes, & moi, je promets, je jure que ma fille ſera le partage de celui qui mettra cette Palme à ſes pieds.

DORVAL, *à Lucile.*

Vous l'entendez.

LUCILE.

Et le ſerment de mon pere eſt le mien.

CHŒUR.

Triomphez, volez à la gloire,
A la victoire.

DORVAL, *aux Auteurs.*

Franchiſſez, mais ſongez que le pas eſt gliſſant.

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Qui peut arrêter le talent ?

(*Ils montent tous les trois, chacun de leur côté.*)

CHŒUR.

Triomphez, volez à la gloire.

DORIMON, *aux Auteurs.*

Vous trébuchez !..

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

A la victoire...

(*En prononçant ce mot, ils tombent, & diſparoiſſent dans le marais qui eſt au pied du Parnaſſe*).

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Ciel !

DORIMON, *confondu.*

Je ne les vois plus !

(*Dans le moment même, la Palme ſe détache, & vient tomber dans la main de Dorval*).

DORIMON.

Que vois-je !...

DORVAL, *à Lucile, en lui préſentant la Palme.*

La Couronne
S'embellira de vos appas.

DORIMON, *étonné.*

Et c'eſt un Dieu qui te la donne !

CHŒUR.

Quel moment ! Quel honneur !...

DORIMON.

Ah ! je ne conçois pas...
Un Dieu !.. (*A Dorval*) Daignez m'inſtruire.....
Me dire...

(*Coſtume, Duhaut-Ton & Roucoulant montrent leur tête*).

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Pardon, pardon.

DORVAL, *aux Auteurs.*

Injuſtes Critiques,
Méchans Satyriques...

DORIMON, *aux Auteurs.*

Et vous me trompiez!....

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Pardon.

CHŒUR.

Non, non.

DORVAL, *aux Auteurs.*

L'Amour eſt ſatisfait, reſtez à votre place.

DORIMON.

Reſtez dans les marais qui bordent l'Helicon.

DORVAL, *aux Auteurs.*

Pégaſe ne reçoit au ſommet du Parnaſſe
Que les favoris d'Apollon.

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Pardon.

CHŒUR.

Non, non.

(*Les trois Auteurs diſparoiſſent tout-à-fait*).

SCÈNE IV.

DORIMON, LUCILE, DORVAL, Jeunes Filles.

DORIMON, *à Dorval.*

LEUR orgueil, votre arrêt, leurs excuſes, tout me dit qu'ils ſont coupables; mais cette Palme qui devait fixer le ſort de Lucile, c'eſt votre divinité qui la lui remet!... Serait-il poſſible qu'elle eût pour époux....

DORVAL.

Vous en avez fait le ſerment...

DORIMON.

Oui, le ſerment d'accomplir votre volonté, & je jure, pour la ſeconde fois....

DORVAL, *à Lucile.*

Que Dorval eſt à vous.

DORIMON.

Dorval!

SCÈNE V.

Les mêmes, LYSIMON.

LYSIMON.

HONNEURS ſur honneurs....

DORIMON.

Lyſimon!...

LYSIMON.

Aux trois Frères des neuf Sœurs.

DORIMON, *avec colère.*

Et vous étiez d'accord!...

LUCILE.

Mon pere....

DORVAL.

Monſieur....

DORIMON.

D'accord, pour me tromper!...

LYSIMON.

Pour te débarraſſer de trois ignorans....

DORVAL.

Sur le compte deſquels je ne vous ai point abuſé....

DORIMON.

A la bonne heure;... mais, moi....

LYSIMON.

Mais toi; mais toi....

AIR : *Vous qui voyez les Dames.*

Tu vas, & ſans murmure,
Aſſurer leur bonheur :
L'Amour & la Nature,
Tout parle en leur faveur.
Tu voulois être heureux,
Tu le ſeras par eux...

LUCILE, DORVAL.

Oui....

DORIMON.

Morbleu !... Je ne peux...
Je vous unis tous deux.

LUCILE, DORVAL.

Tu partages mes feux,
On reſſerre nos nœuds,
On comble tous nos vœux,
Ah ! quel moment heureux !

LYSIMON, DORIMON.

L'Amour eſt dans vos yeux,
Livrez-vous à ſes feux.
Nous voulions être heureux,
Nous le ſerons par eux.

DORIMON, *à Dorval.*

Mais que ſont devenus tes rivaux, & comment, par où, dans quel piège ?...

LYSIMON.

Tu le ſauras ; mais il eſt trop occupé de ſon bonheur pour t'en rendre compte.

(AIR).

Cueillez les fleurs du bel âge,
Aimez, brûlez ſans retour.
Des biens que donne l'Amour
L'Hymen eſt le gage ;
Le deſir vous préſage
Le plus beau jour.

CHŒUR.

Cueillez les fleurs, &c....
Cueillons les fleurs, &c....

DORVAL.

Dans le verger,
L'amoureux Berger
Rencontre ſa jeune Amante :
Il lui ſourit,
La Belle rougit,
Se tait, balance & s'enfuit.
Mais bientôt, foible & tremblante,
Elle ſe rend :
O Dieux ! quel inſtant !
Quel inſtant charmant !

CHŒUR.

Cueillons les fleurs, &c....
Cueillez les fleurs, &c....

DORVAL, *à Lucile.*

A l'ombre du myſtère,
Cypris gardait vos appas,
Dans l'eſpoir de vous plaire
Mon cœur vole ſur vos pas.

LUCILE.

La fuite m'embarraſſe,
Bien-tôt je ſuis à bout :

DORIMON.

Jamais dans une chaſſe
L'Amour n'a manqué ſon coup.

LUCILE.

Les traits dont il nous bleſſe,
Nous font un peu ſouffrir ;

Mais bien-tôt ſon adreſſe
Parvient à nous guérir.
Du ſort qu'il me prépare
Je prévois la douceur ;
Sonnez, ſonnez, fanfare,
Et chantez mon bonheur.

CHŒUR.

Cuillons les fleurs, &c....
Cueillez les fleurs, &c....

LYSIMON.

Plus beau que je ne l'eſpérais, & ſi jamais l'ennui s'aviſe de venir nous trouver, adreſſez-vous à moi.

VAUDEVILLE.

LYSIMON.

AIR : *Peuples, chantez le Soleil.*

Vive, vive la gaité,
C'eſt le charme de la vie :
Vive, vive la gaité,
Nargue de la gravité.

CHŒUR.

Vive, vive, &c....

LYSIMON.

Le Printems a de beaux jours
Quand le plaiſir les varie,
Pour en égayer le cours
Interrogeons la Folie.

CHŒUR.

Vive, vive, &c....

LE MAI,

DORVAL.

Le Soleil produit les fleurs,
Le Zéphire les colore.
L'Amour en veut à nos cœurs,
Le plaiſir l'y fait éclorre :

CHŒUR.

Vive, vive, &c....

LUCILE.

Nous réſiſtons foiblement
A l'Amant qui nous amuſe.
S'il ſaiſit l'heureux moment,
Le plaiſir nous ſert d'excuſe.

CHŒUR.

Vive, vive, &c....

DORIMON.

Voulez-vous tromper l'eſpoir
Des Confrères d'Eſculape ?
Chantez du matin au ſoir,
C'eſt ainſi qu'on les attrape.

CHŒUR.

Vive, vive la gaité
C'eſt le charme de la vie :
Vive, vive la gaité,
Nargue de la gravité.

FIN.

Lu & approuvé, ce 24 Mai 1776. CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 25 Mai 1776.
ALBERT.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques, vis-à-vis l'Egliſe des Mathurins.

Anseaume, Louis

LE MAÎTRE D'ÉCOLE,

OPERA-COMIQUE

MESLÉ D'ARIETTES;

PARODIE

DU MAÎTRE EN DROIT;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Opera-Comique à la Foire Saint-Germain, le Vendredi 14 Mars 1760.

Le prix eſt de 24 ſols, avec la Muſique.

A PARIS,
Chez N. B. Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE MAITRE D'ÉCOLE, } *Fiancés.* { M. Audinot.
Dame MARTHE, *Maîtreſſe d'École*, } { Mlle. Deſchamps.

COLIN, *Garçon Jardinier*, } *Fiancés.* { M. La Ruette.
LISON, *jeune Jardiniere*, } { Mlle. Neſſel.

TROUPE D'ÉCOLIERS.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

COLIN, LISON.

ARIETTE EN *DUO.*

COLIN.

NOus voilà fiancés.

LISON.

Mais ce n'eſt pas aſſez.

COLIN.

Quand tu ſeras ma femme....

LISON.

Oh ! Dame !
Tu ſeras mon Mari.

COLIN.

Oh ! oüi !

LISON.

Mais que faut-il encore ?

COLIN.

Oh ! Dame ! Je l'ignore.

LISON.

Moi, je l'ignore auſſi.
Pourtant le Mariage
A quelque choſe eſt bon.

COLIN.

Quand on eſt en ménage,
Qu'eſt-ce que l'on fait donc ?

LISON.

Je n'en ſçais rien ; & toi ?

COLIN.

Ni moi.

LISON.

Ni moi.

COLIN ET LISON.

Tu n'en ſçais rien ? Ni moi.

LISON.

Il faut pourtant le ſçavoir.

COLIN.

Vraiment, oüi.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

J'enrage.

LISON.

Et moi, j'enrage auſſi ;
Cela me donne du ſouci.
Cher Colin, j'y penſe & j'y rêve,
Nuit & jour, ſans ſçavoir pourquoi.

COLIN.

Ma Liſon, nuit & jour j'endêve ;
Et j'y rêve tout comme toi.

Air : *Comment faire ?*

Cherchons qui nous en inſtruira.

LISON.

Fort bien ! Mais qu'eſt-ce qui voudra
Nous mettre au fait de cette affaire ?

COLIN.

L'un tout net nous refuſera.

LISON.

L'autre de nous ſe moquera.

TOUS DEUX.

Cmment faire ?

LISON.

N'importe : cherche de ton côté, je vais chercher du mien.

COLIN.

C'eſt bien dit : cherchons.

LISON.

Adieu, Colin.

COLIN.

Adieu, Liſon .... Ecoute donc.

LISON.

Quoi ?

COLIN.

Je t'aime bien, dà.

LISON.

Je t'aime bien auſſi, oui !

COLIN.

Oh ! dame, c'eſt que .... je voudrois bien .... Adieu, Liſon.

LISON *ſort.*

Adieu, Colin.

SCENE II.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, COLIN *à l'écart, rêvant.*

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Air : *Dans le fond d'une Ecurie.*

DAme Marthe me chagrine,
Elle me fait enrager ;
Mais pour m'en dédommager,
Je m'amuſe à la ſourdine.
J'aime, je chante, je boi :
Le Plaiſir eſt fait pour moi.

COLIN, *ſans voir le Maître d'Ecole.*

J'ai beau rêver, je ne trouve rien.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Depuis que je me ſuis aviſé de me fiancer avec cette veuve acariâtre, elle prend un ton d'autorité, & veut me gêner en tout. Oh ! oh ! J'aime à me divertir, moi !

COLIN *à part.*

Cela eſt inutile ; je n'y comprends rien.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je ne l'épouſe que par convenance, & pour rendre mon Ecole plus nombreuſe; car, pour l'aimer, ma foi, je m'en diſpenſe. A mon âge, il vaut mieux rire, que d'être amoureux.

ARIETTE : notée n°. 1.

On dit qu'Amour n'eſt pas un jeu ;
Mais Palſambleu !
Tant pis pour ceux qui s'en font une affaire.
Près d'une Bergere,
Le plus court
En Amour,
Eſt de papillonner,
De folâtrer, de badiner ;
Pour moi, c'eſt ma maniere.
Nargue des Amoureux
Plaintifs & langoureux !
C'eſt qu'ils ne ſçavent pas,
Ah ! ah ! ah !
Où gît le cas.

Eh ! vive la joye ! Je ſuis aſſez grave dans mon Ecole.

COLIN.

Voici notre Maître. J'ai bien envie....

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Qui va là ?

COLIN.

Votre ſerviteur, Monſieur le Magiſter.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ah ! Te voilà, Colin ? Tu m'as l'air bien penſif !

COLIN.

Pardi ! On le ſeroit à moins.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Air : *Je ſuis ſur le Pont d'Avignon.*

(*à part.*)

Bon ! c'eſt un Amoureux, je le vois à ſa mine.

(*haut.*)

Dis-moi donc, mon Garçon, qu'eſt-ce qui te chagrine ?

COLIN.

Tenez, Monſieur le Magiſter, je ſuis dans un embarras... bien embarraſſant.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Oh ! oh ! conte-moi tout cela, mon Enfant.

COLIN.

Mais, c'eſt que je n'oſe.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Vas, ne crains rien ; dis-moi...

COLIN.

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

Tenez ; puiſqu'il faut dégoiſer,
Avec vous, je m'en vas jaſer ;
Voici tout le myſtere.
Mon Mariage eſt pour demain ;
Mais j'en ignore tout le fin ;
Je ne ſçais comment faire.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

COLIN.

Eh ! bien, ne voilà-t-il pas que vous allez vous moquer de moi ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Eh ! non, mon Ami : je ris de ton embarras. C'eſt la plus petite choſe du monde.

COLIN.

Oui ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Sans doute. Eh ! dis-moi un peu : quelle eſt ta Fiancée ?

COLIN, *en riant.*

Oh ! dame ! c'eſt Liſon.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Liſon ! (*à part.*) Elle eſt ma foi gentille.

Air : *Du haut en bas.*

Tout comme toi,
Liſon, eſt-elle une ignorante,
Tout comme toi ?

COLIN.

Elle n'en ſçait pas plus que moi.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *à part.*

Bon ! la découverte eſt charmante !
Je pourrai la rendre ſçavante,
Tout comme moi.

COLIN.

Que dites-vous là ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Rien : c'eſt que je cherche à t'inſtruire.

COLIN.

Tout de bon !

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *à part.*

Ceci change la Thèſe. Tâchons de le dégoûter du Mariage, peut-être que cela me donnera le tems.... mais.... oui dà !

COLIN.

Plaît-il ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ecoute-bien : (*à part.*) Liſon vaut bien une Leçon.

COLIN.

J'écoute.

ARIETTE.

DUO.

LE Me. D'ÉCOLE.

Le Mariage, mon Enfant,
Eſt très-charmant,
Charmant.
Il faut être à l'ouvrage, dès le matin;
Il faut être à l'ouvrage, dès le matin;
Sans relâche,
A l'attache,
Comme un Forçat,
Travailler,
Et veiller,
Bêcher,
Piocher,

Oui, l'Hymen eſt charmant.

Mais cette peine,
Mais cette gêne,
Lorſque l'on s'aime bien,
Ne coûte rien.

COLIN.

On dit qu'il eſt charmant;
Charmant,
Charmant.

Hein?

Quel chien de train!

Ah! quel état!

Bêcher!
Piocher!
Mais, mais, c'eſt un tourment!
Charmant!
Non, non; c'eſt une peine,
C'eſt une gêne;

C'eſt un métier de chien.

COLIN.

Pardi! Vous me diſiez que cela étoit ſi aiſé!

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je te le dis encore, rien ne coûte quand on aime.

COLIN.

Oui-dà!

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Mais il faut t'exercer : vas, mon Ami, vas eſſayer ſi tu pourras ſoutenir cette fatigue.

COLIN.

Il faut donc faire beaucoup d'ouvrage ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Oui, beaucoup, ſi tu veux être content.

COLIN.

Je n'y comprends rien.... Allons, qu'à cela ne tienne ; je vais dans ce jardin travailler comme quatre.

Il ſort.

SCENE III.

LE MAISTRE D'ÉCOLE *ſeul.*

LE pauvre ſot ! Comme il mord à l'hameçon. Ah ! ah ! ah ! ah !

✱

SCENE IV.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, LISON.

COLIN travaille dans le fond du Jardin.

LISON, *ſans voir le Maître d'École.*

QUE je ſuis malheureuſe ! Tout le monde ſe moque de moi, & perſonne ne veut me tirer de peine.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Bon ! Voici Liſon.

LISON.

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce Mariage ? J'ai été à des Nôces ; chacun étoit joyeux : il n'y a que nous qui ſoyons dans le chagin.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Elle eſt charmante ; ſon innocence augmente encore ſes charmes.

LISON.

Voici le Magiſter ; ſi je lui parlois..... Mais je ſuis trop honteuſe.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Approchez, la belle Enfant : je connois votre embarras, & je veux vous en tirer.

LISON.

Pardon, Monſieur ; je ſuis toute tremblante.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Approchez, approchez.

LISON.

Air : *Suivons l'Amour.*

Quoi donc ! Monſieur, vous pourriez me dire ?....

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Oui, mon Bijou ; calmez cet effroi.
Dès aujourd'hui, je veux vous inſtruire :
Vous en ſçaurez autant, & plus que moi.

LISON.

Ah ! que je vous aurai d'obligation !

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je le crois. (*à part.*) L'appétiſſant morceau !

ARIETTE.

DUO.

LE Me. D'ÉCOLE.

Pour Fillette
Jeunette,
Comme vous gentillette,
Oui, c'eſt la vérité,
L'Hymen,
L'Hymen,
Eſt un charmant lien.

Ce ſont des careſſes,
Des tendreſſes,
Complaiſances,
Prévenances,
De la part d'un Epoux :
S'il travaille, c'eſt pour vous ;
S'il ſe repoſe, c'eſt pour vous.
Oui, le ménage,
A votre âge,
Comble les deſirs :
C'eſt le rendez-vous des plaiſirs.
Comment trouvez-vous ce tableau ?
Ah ! Je penſe bien que cela
Vous plaira.

Oui-dà ! oui-dà !
Elle y voudroit être déjà.

LISON.

Vous avez bien de la bonté.

Eh ! bien ?
Eh ! bien ?
Oh ! je m'en doutois bien.

Rien n'eſt ſi doux.
Rien n'eſt ſi doux.
Rien n'eſt ſi doux.

Ah ! quels plaiſirs !

Fort beau.

Oui-dà !

Que n'y ſuis-je déjà ?
Que n'y ſuis-je déjà ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

L'heureuſe diſpoſition ! J'aurois encore quelque choſe à vous dire ; mais je ne puis à préſent.

LISON.

LISON.

Dites-moi donc, je brûle de tout ſçavoir.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Fort bien ! Fort bien !

Air : *Petits Moutons.*

L'Hymen eſt un peu difficile,
Il étonne au premier abord :
Mais quand une Epouſe eſt docile,
Elle s'y fait ſans trop d'effort.

Et voilà ce que je me reſerve à vous apprendre ce ſoir chez moi, où vous vous trouverez ſur la brune.

LISON.

Je n'y manquerai pas.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je vous attendrai, ma Petite, dans mon école. Entendez-vous ?

LISON.

Oui, Monſieur.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *en ſortant.*

A ce ſoir, mon petit cœur, à ce ſoir.

SCENE V.

LISON, COLIN.

ARIETTE.

Duo dialogué.

LISON.

JE puis me marier !
Ah ! que je ſuis ravie !
Je chanterai,
Je danſerai.

COLIN, *à part.*

Quoi ! toujours travailler !
Quelle chienne de vie !
Quoi ! toujours travailler,
Je ſuis briſé,
Tout fracaſſé !
L'apprentiſſage
Du mariage
M'a déjà mis ſur le grabat.
Hélas ! quel triſte état !

LISON, *appercevant Colin.*

Colin ?

COLIN.

Hé bien.

LISON.

Quoi ! te voilà !

COLIN.

Oui ; je ſuis là.

LISON.

Es-tu malade ?

COLIN.

Non, je n'ai rien.

LISON, *à part.*

Qu'il eſt mauſſade !

(Haut.) As-tu quelque chagrin ?

COLIN.

Je te dis, je n'ai rien.

LISON.

Pour demain la nôce s'apprête.

COLIN, *à part.*

Demain ! je ne ſuis pas ſi bête.

LISON.

Mon petit mari tu ſeras.

COLIN.

Non, non, non, je ſuis trop las.

ENSEMBLE.

LISON. { Tu me careſſeras,
M'embraſſeras.

COLIN. Non, non, non, non, je ſuis trop las.

LISON.

De quelle humeur es-tu donc ?

COLIN.

Laiſſez-moi tranquille.

LISON.

Cela eſt fort joli, de me bouder comme ça !

COLIN, *en colere.*

Oh ! Dame ! Si le Mariage vous rend ſi aiſe, il me fatigue moi.

LISON.

Que veux-tu dire avec ta fatigue ? Eſt-ce que tu ne ſçais pas ?...

COLIN.

Oh ! Je ſçais bien que j'y renonce ; ſi cela continue.

LISON.

Eh ! bien, tant pis pour vous, là !

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Allez, je m'en conſolerai,
A préſent j'en connois l'uſage.
Plus d'un Mari je trouverai,
Qui ne plaindra pas tant l'ouvrage.

COLIN.

A la bonne heure.

LISON.

Sans doute.

SCENE VI.

DAME MARTHE, LISON, COLIN.

TRIO dialogué.

Dame MARTHE.

Qu'avez-vous, mes Enfans ?

LISON. C'eſt lui.... Vous n'êtes pas contens. C'eſt elle....

D'où vient cette querelle ?

C'eſt lui.... Que fait-il ? Que dit-elle ? C'eſt elle.

Qui me fait endéver.
Il veut rompre la chaîne
Il me fait endéver.

Qui me fait endéver.
Elle veut que je prenne
Une chaîne,
Qui me fera crever.

Quand l'Amour vous enchaîne,
Convient-il de bouder ?
Il faut mieux s'accorder.

LISON, *pleurant.*

Il ne veut plus de moi.

COLIN.

Si fait, j'en veux bien ; mais je ne veux pas me marier.

Dame MARTHE.

Mais, tu ne peux pas l'avoir ſans cela.

COLIN.

Voyez, Madame.

Ait : *Ici ſont venus en perſonne.*

Depuis deux heures je travaille,
Et ſi je ne fais rien qui vaille ;
Je ſuis las de me tourmenter :
Le Magiſter dit qu'en ménage
Il faut toujours être à l'ouvrage ;
Comment pouvoir y réſiſter ?

LISON.

Bon, bon ! que vient-il nous conter ?
Il m'a dit à moi le contraire.

Dame MARTHE.

J'entrevois ici du myſtere.

COLIN.

Il dira tout ce qu'il voudra,
Bien fin qui m'y rattrapera.

LISON.

Tenez, Madame, le Magiſter m'a dit que le Mariage n'étoit que *Complaiſances*, *Careſſes*, *Tendreſſes*, & mille autres jolies choſes, & tout cela ne fatigue pas ?

Dame MARTHE.

Le Maître d'École t'a dit tout cela ? (*à part.*) Je ſuis au fait.

LISON.

Il m'a promis de m'apprendre bien d'autres choſes, ce ſoir, chez lui.

Dame MARTHE.

(*à part.*)

Fort bien, Monſieur mon Prétendu! Toujours de nouvelles folies! Ah! Je ſçaurai vous en faire repentir. (*haut.*) Il vous a donc dit de l'aller trouver ce ſoir dans ſon Ecole?

LISON.

Oui, vraiment, Madame; c'eſt un brave homme, au moins, de ſe donner tant de peine.

Dame MARTHE.

(*à part.*)

Le pendard! (*haut.*) Aſſurement. Ne manquez pas d'y venir.

Air: *Non, je ne ferai pas.*

Mais dans mon cabinet ayez ſoin de m'attendre;
Je vous irai trouver quand il faudra deſcendre;
J'ai de bonnes raiſons, pour en agir ainſi,
Entendez-vous, Liſon?

LISON.

Madame, grand-merci.

Dame MARTHE.

Allez, & ſur-tout n'oubliez pas d'y être de bonne heure.

Liſon ſort.

SCENE VII.

DAME MARTHE, COLIN.

Dame MARTHE.

ALLONS, allons, gai, mon ami Colin. Ne vois-tu pas que le Maître d'École a voulu ſe moquer de toi ?

COLIN.

Croyez-vous ?

Dame MARTHE.

Vraiment, oui.

COLIN.

Le méchant !

Dame MARTHE.

Le Mariage n'eſt pas ſi fatiguant, qu'il a voulu te le faire croire.

COLIN *riant.*

Oh ! tant mieux !

Dame MARTHE.

C'eſt au contraire la ſource de tous les plaiſirs.

COLIN.

Voyez, voyez ! Mais comment cela ? Je ne ſçais pas, moi....

Dame MARTHE.

Je vais te l'expliquer par une comparaiſon.

ARIETTE : notée N°. 2.

Dans nos Champs,
On voit au Printemps,
La Tourterelle
De ſon Epoux fidéle,
Se rapprocher,
Le rechercher.
Leurs cœurs s'attendriſſent,
Tendrement ils gémiſſent ;
Et le Plaiſir,
Vient les unir.

Ainſi, près de ſa Femme,
Un Mari plein de flamme,
Cherche le vrai bien ;
Et ſa tendreſſe
Reſſerre, ſans ceſſe,
Ce doux lien.

COLIN.

Ah ! Que cela eſt joli ! Mais quel eſt ce bien ? J'aurai beau chercher....

Dame MARTHE.

(*à part.*)

Le ſot m'embarraſſe! (*haut.*) Es-tu bien amoureux?

COLIN.

Oh! pour celui-là, oui.

Dame MARTHE.

Eh! bien, tu le trouveras, je t'en réponds.

COLIN.

Et Liſon auſſi?

Dame MARTHE.

Oh! pour elle, elle n'aura pas beſoin de le chercher. Tu vois bien que le Mariage n'eſt pas ſi pénible que tu le croyois.

COLIN.

Pardi, non. Que je ſuis aiſe! Mais à propos du Magiſter.

Air: *Ne v'là-t-il pas que j'aime!*

Que veut-il apprendre à Liſon,
Ce ſoir dans ſon Ecole?
Je crains un tour de ſa façon,
Et cela me déſole.

Dame MARTHE.

Même Air.

Và, tu l'allarmes, ſans raiſon ;
J'attrapperai mon Drôle :
Il en ſera pour ſa façon,
Je t'en donne parole.

Je ne m'explique pas ; mais ſois ſans inquiétude.

Air : *Allarmez-vous.*

Par le Jardin, à la porte ſecrette,
Ne manque pas de te rendre ſans bruit ;
Avec Liſon dans la même chambrette,
Tu monteras, ſi-tôt qu'il ſera nuit.

Entends-tu ?

COLIN *ſort.*

J'entends, j'entends.

SCENE VIII.

Dame MARTHE *ſeule.*

ARIETTE notée. N°. 3.

JE tiens enfin
Mon vieux coquin,
Mon libertin,
Dont l'Amour clandeſtin,

De mes droits, de mon bien,
Veut me faire un larcin.
Quel triſte rôle !
Matin & ſoir,
Je me déſole,
Dans mon manoir.
Jamais d'un mot,
Le vieux Magot,
Ne me conſole :
Tandis que le Drôle,
Juſqu'en ſon Ecole,
Attire & cageole,
Fille qu'il enjolle.
Le Traître va me voir ;
Le Traître va, ce ſoir,
Apprendre ſon devoir.

Je lui prépare un tour auquel il ne s'attend pas. L'affront ſera ſenſible ; mais cela lui apprendra à être ſage. La nuit approche ; il eſt temps de rentrer au logis, & de prévenir les Acteurs dont j'ai beſoin.

SCENE IX.

Le Théâtre change & repréſente l'Ecole. La Scene ſe paſſe pendant la nuit.

LE Me. D'ÉCOLE, *ſeul, avec une lumiere poſée ſur ſa table.*

VOICI l'heure, à peu près, où Liſon doit ſe rendre ici. Dame Marthe eſt ſortie ; profitons du moment. Que je vais m'amuſer ! Jamais je n'aurai donné de leçon avec tant de plaiſir. J'en ſuis tout tranſporté.

ARIETTE.

L'Amant tranſi,
Plein de ſouci,
Languit,
Gémit,
Lorſqu'il attend,
Un doux moment.
Pour moi, l'eſpérance,
Nourrit mes deſirs ;
Et me fait d'avance,
Goûter des plaiſirs.
L'Amant, &c.

Il ne croit jamais, le ſot !
Le voir arriver aſſez tôt ;

Mais quand, ſur le retour,
On prend de l'amour,
L'Amant aviſé,
Plus fin, plus ruſé,
Par l'œconomie
Regle ſon envie;
Et bon ménager
D'un bien paſſager,
Du plaiſir de la vie,
Il jouit ſans danger.

Voilà comme il faut penſer à mon âge. Mais quelqu'un vient, c'eſt Liſon, aſſurément. Eteignons la lumiere.

Il ſouffle la lumiere.

SCENE X.

Dame MARTHE, LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Pluſieurs Ecoliers portant une lanterne ſourde, un bonnet à oreilles d'âne, & armés de petits martinets.

ARIETTE.

En Dialogue & en Chœur.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

J'Entends du bruit ici.

Dame MARTHE.

C'eſt lui, c'eſt lui, c'eſt lui.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ma Chere, êtes-vous là ?

Dame MARTHE.

Oui, Monsieur, me voilà.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Venez, Petite.

Dame MARTHE.

Mon cœur s'irrite.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Approchez-vous.

Dame MARTHE, *à part.*

Crains mon courroux.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Approchez-vous.

Dame MARTHE, *aux Ecoliers.*

Suivez-moi tous.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Donnez la main.

Dame MARTHE, *aux Ecoliers.*

Tenez-le bien.

On lui lie les bras.

Çà, qu'on le lie.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Quelle folie !

Vous me bleſſez :
Aſſez, aſſez.

Dame MARTHE.

Serrez plus fort ;
Encor, encor.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Où ſuis-je ? Où ſuis-je ? Hélas !
Aye ! aye ! aye ! les bras !

Dame MARTHE.

Je te tiens dans mes lacs ;
Tu t'en reſſentiras.

Aux Ecoliers

Mettez-lui cette crête.

On lui met la bonnet à oreilles d'âne, & on lui en cache les yeux.

La coëffure eſt honnête !

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *à part.*

Aye ! aye ! aye ! la tête !

Dame MARTHE, *& les Ecoliers, dont l'un a ouvert ſa lanterne pour le faire mieux voir aux autres.*

Ah ! ah ! ah ! la belle tête !

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Aye ! aye ! la tête !

Dame MARTHE.

Ah ! ah ! la belle tête !

LES ÉCOLIERS.

Ah ! ah ! la belle tête !

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *criant.*

O voleur ! ô voleur ! on m'aſſaſſine !

SCENE XI & *dernière.*

LISON, *avec une grande Lanterne*, COLIN, Dame MARTHE, LE Me. D'ÉCOLE.

LISON.

COLIN ! Colin ! viens voir tout ce tapage.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Au ſecours ! à l'aide ! à l'aide !

COLIN ET LISON.

Air : *Ah ! le bel Oiſeau !*

Ah ! le bel Oiſeau, vraiment !
Ah ! qu'il chante joliment !

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Laiſſez-moi donc reſpirer,
J'étouffe, & je vis à peine.

Dame MARTHE.

Il eſt temps de l'éclairer.

On lui ôte le bonnet qui lui cachoit les yeux.

Il faut jouir de ſa peine.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ah ! le bel Oiſeau, vraiment !
Et qu'il eſt pris joliment !

Dame MARTHE.

Ah ! ah ! Monſieur le Drôle ! C'eſt donc ainſi que vous voulez donner des leçons ?

COLIN.

Bon ! ce n'eſt qu'un ignorant.

Dame MARTHE.

Ah ! Je vous apprendrai....

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je ſuis perdu ! Ma chere Madame Marthe, écoutez-moi.

Dame MARTHE.

Je ne veux rien entendre.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Mais, écoutez, de grace.

Dame MARTHE.

Oh ! Tu n'en es pas quitte. Allons, allons, vîte, à genoux !

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Comment ! à genoux.

Les Ecoliers le forcent de ſe mettre à genoux.

ARIETTE *en Chœur.*

Dame MARTHE.

Que ma vengeance,
Ici commence.

Aux Ecoliers.

Signalez-vous,
Par de grands coups.
Frappez....

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Qui ? Moi ?

Dame MARTHE.

Oui, toi.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

O Ciel ! Pardon.

Dame MARTHE.

Non, non, non, non.

COLIN ET LISON.

Mocquez-vous de lui.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *pleurant.*

Hi ! hi ! hi ! hi !
Je n'le fr'ai plus.

Dame MARTHE.

Pleurs ſuperflus.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Pardon, pardon.

Dame MARTHE.

Non, non, non, non.

Les Ecoliers le frappent.

Zon, zon, zon, zon.

Dame MARTHE.

Ah ! ah ! Celà vous arrivera-t-il encore ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Où fuir ? Où me cacher ?

LISON.

Fi ! Que j'aurois de honte !

COLIN.

Ah ! Que c'eſt bien fait.

Les Ecoliers ſe moquent de lui.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LISON.

Le Méchant qui vouloit me brouiller avec Colin ! Quand voulez-vous me donner leçon, Monſieur le Magiſter ?

LISON.

Nous n'avons plus beſoin de lui ; nous ſçavons à préſent ce que c'eſt que le Mariage.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Air : *Vraiment, ma Commere, oui.*

Peut-on me traiter ainſi ?

Dame MARTHE.

Vraiment, mon Compere, oui.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Pour une telle miſere.

Dame MARTHE.

Vraiment, mon Compere,
Voire !
Vraiment, mon Compere, oui.

Air : *Toujours va, qui danſe.*

Aux Ecoliers.

Enfans, vous allez le mener,
Dans ce brillant équipage :
Je veux le faire promener,
Tout le long du village.
De ſa ſotiſe ce ſera
La juſte récompenſe.
Ta, la, la, la, la, la, la, la ;
Il faut bien, qu'il la danſe.

Les Ecoliers.

Ta, la, la, la, &c.

LISON.

Il me fait pitié, cependant... Ah ! Ma chere Madame, grace, grace, en faveur de notre Mariage.

COLIN.

Aux Ecoliers.

Oui, mes amis, laiſſez-le, & allez vous divertir.

LES ÉCOLIERS.

Grace, grace, Madame Marthe.

Dame MARTHE.

Qui, moi ? lui pardonner ?

QUATUOR.

Dame MARTHE.	LE Me. D'ÉCOLE.	LISON & COLIN.
Je ſuis trop en colere.	Appaiſez vous, ma [Chere,	Calmez votre colere
Jamais, jamais.	La paix, la paix.	La paix, la paix.
Jamais, jamais.	La paix, la paix.	La paix, la paix.
	La paix, la paix.	
	(Il ſe met à genoux.	
	Oui, deſormais,	
	Je vous promets,	
	D'adorer vos attraits.	
Quoi ! déſormais,		
Tu me promets		
D'adorer mes attraits ?	Je le promets.	La paix, la paix.
	Je vous le jure,	
Tu me le jures,	Je vous l'aſſure.	Il vous le jure ;
Tu me l'aſſures.		Il vous l'aſſure.
Oui !	Oui, oui ;	Oui.
Tu veux la paix ?	La paix, la paix.	
Faiſons la paix.	Faiſons la paix.	Faites la paix.
	On lui ôte le bonnet à oreilles d'âne.	
DUO.		*DUO.*
LE Me. D'ÉCOLE,		LISON & COLIN.
Dame MARTHE.		
Que l'Amour,		Que l'Amour,
En ce jour,		En ce jour,
Par ſes faveurs,		Par ſes faveurs,
Rallume nos ardeurs.		Couronne nos ar- [deurs.

ENSEMBLE.

Que ſes plus doux bienfaits,
De nos cœurs ſatisfaits,
Cimentent la paix.
(On reprend le premier Chœur.)

La Paix, la Paix. La Paix, la Paix. La Paix, la Paix.

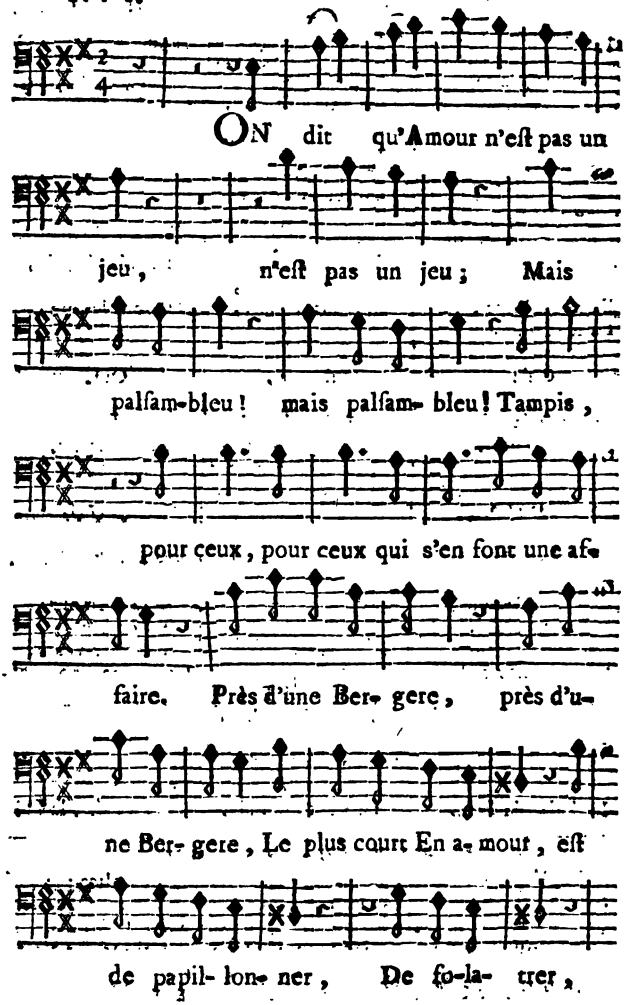
APPROBATION.

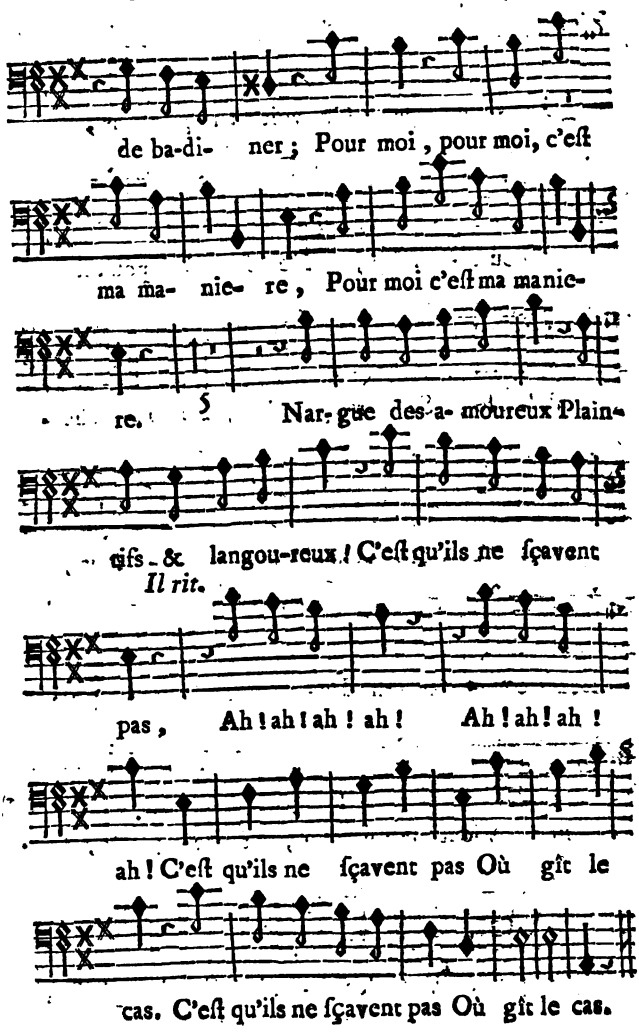
J'ai lû par Ordre de M. le Lieutenant Général de Police : *le Maître d'École*, & je crois que l'on peut en permettre la Repréſentation, ce 7 Mars 1760. CRÉBILLON.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer, ce 8 Mars 1760. DE SARTINE.

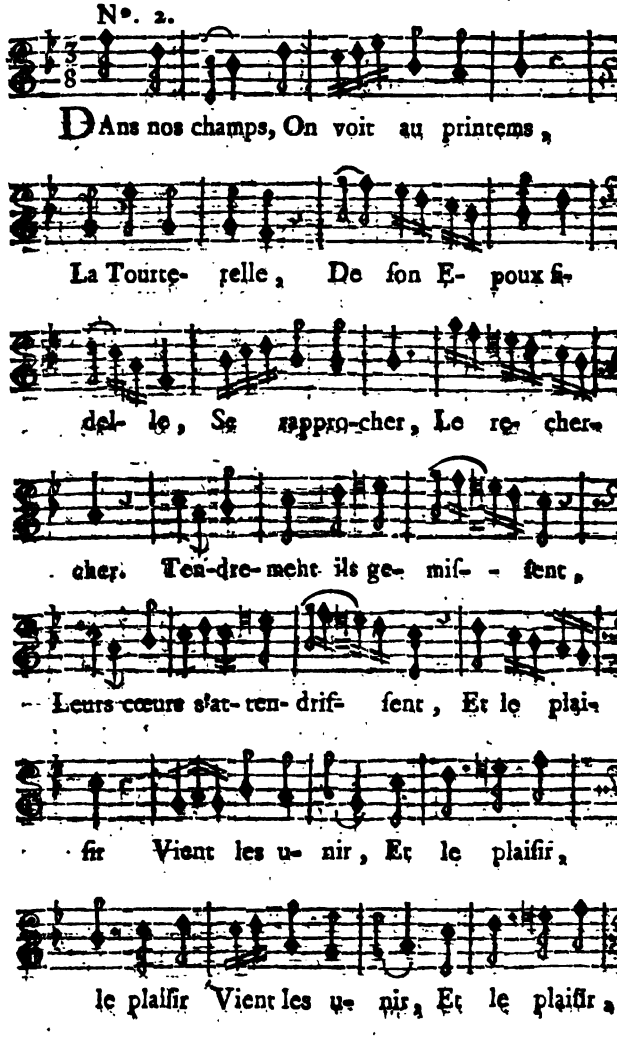
Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Théâtre de la Foire.

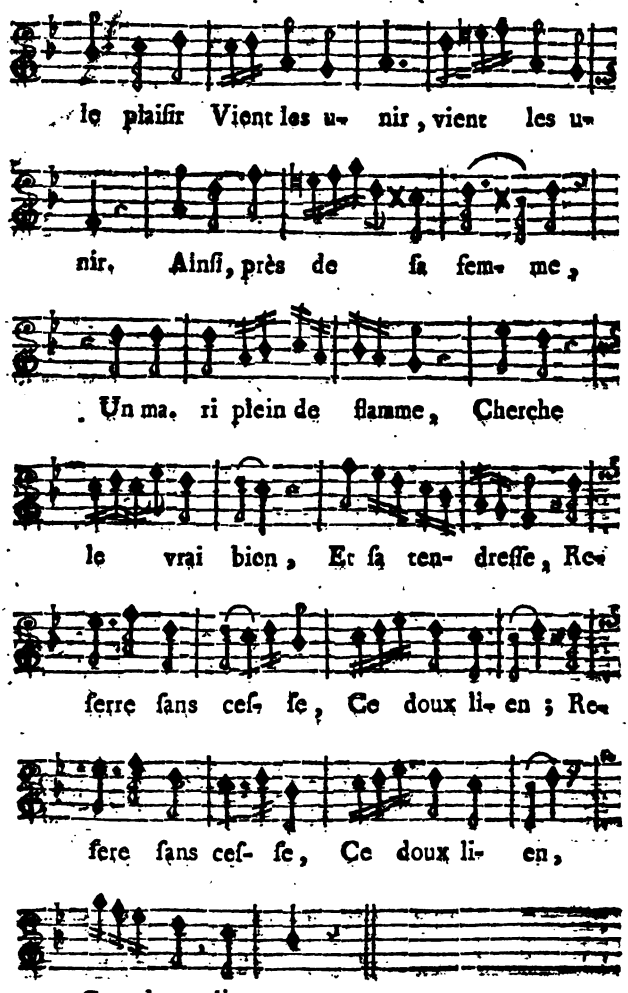
N°. 1.


ON dit qu'Amour n'eſt pas un
jeu, n'eſt pas un jeu; Mais
palſam-bleu! mais palſam-bleu! Tampis,
pour ceux, pour ceux qui s'en font une af-
faire. Près d'une Ber-gere, près d'u-
ne Ber-gere, Le plus court En a-mour, eſt
de papil-lon-ner, De fo-la-trer,

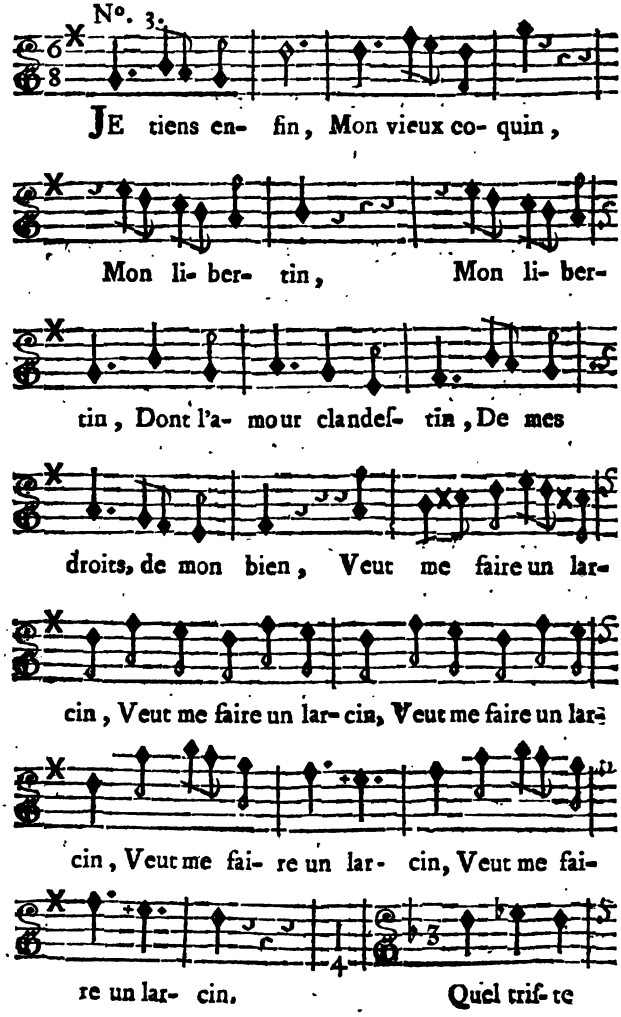

de ba-di- ner ; Pour moi, pour moi, c'eſt
ma ma- nie- re, Pour moi c'eſt ma manie-
re. Nar- gue des a- moureux Plain-
tifs & langou-reux ! C'eſt qu'ils ne ſçavent
Il rit.
pas, Ah ! ah ! ah ! ah ! Ah ! ah ! ah !
ah ! C'eſt qu'ils ne ſçavent pas Où gît le
cas. C'eſt qu'ils ne ſçavent pas Où gît le cas.

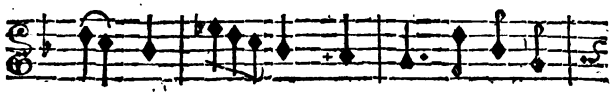
N°. 2.


DAns nos champs, On voit au printems,
La Tourte- relle, De ſon E- poux fi-
del- le, Se rappro-cher, Le re- cher-
cher. Ten-dre-ment ils ge- miſ- - ſent,
Leurs cœurs s'at- ten- drif- ſent, Et le plai-
ſir Vient les u- nir, Et le plaiſir,
le plaiſir Vient les u- nir, Et le plaiſir,


le plaiſir Vient les u- nir, vient les u-
nir, Ainſi, près de ſa fem- me,
Un ma- ri plein de flamme, Cherche
le vrai bien, Et ſa ten- dreſſe, Re-
ſerre ſans ceſ- ſe, Ce doux li- en ; Re-
fere ſans ceſ- ſe, Ce doux li- en,
Ce doux li- en.

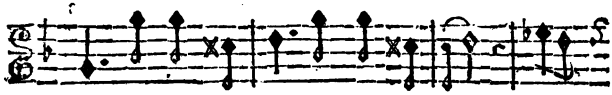
N°. 3.


JE tiens en- fin, Mon vieux co- quin,
Mon li- ber- tin, Mon li- ber-
tin, Dont l'a- mour clandeſ- tin, De mes
droits, de mon bien, Veut me faire un lar-
cin, Veut me faire un lar- cin, Veut me faire un lar-
cin, Veut me fai- re un lar- cin, Veut me fai-
re un lar- cin. Quel triſ- te

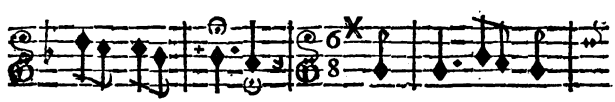


ro- le ! Ma- tin & ſoir, Je me dé-

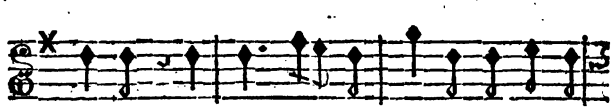
ſo- le, Je me dé- ſo- le, Dans mon ma-



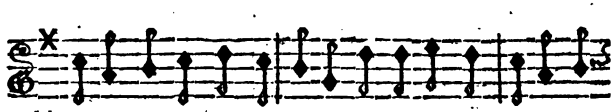
noir. Jamais d'un mot Le vieux Magot, Ne



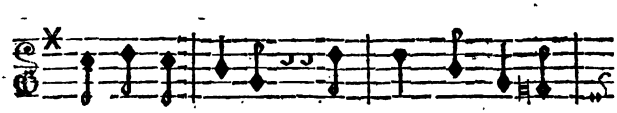
me con- ſo- le. Tan- dis que le



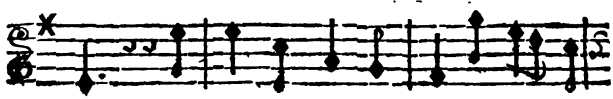
dro-le, Juſqu'en ſon é- cole At- tire, & ca-



jole, Fille qu'il en-jolle, At-tire & ca- jole, Fil-



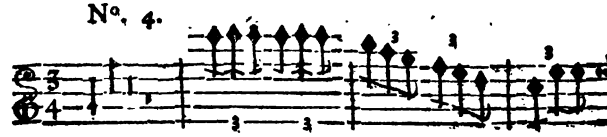
le Qu'il en- jol-le. Le traitre, va ce



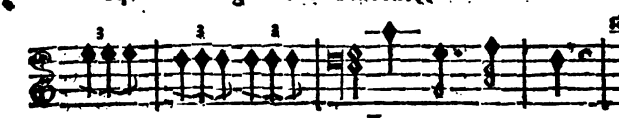
ſoir, Le traitre va ce ſoir, Apprendre

ſon de- voir, Apprendre ſon de- voir.

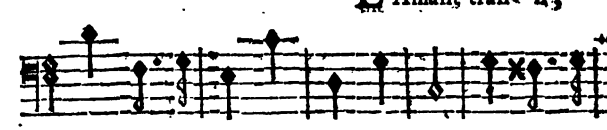
N°. 4.



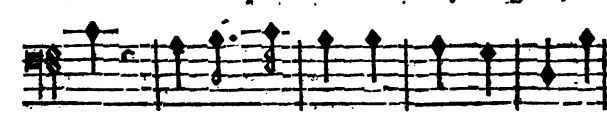
14. *Allegretto é Staccato.*



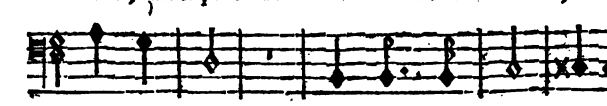
L'Amant tran- ſi,



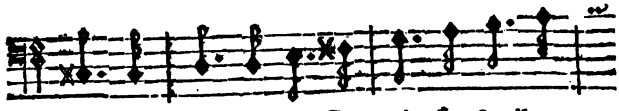
Plein de ſou- ci, Plein de ſou- ci, Languit, Ge-



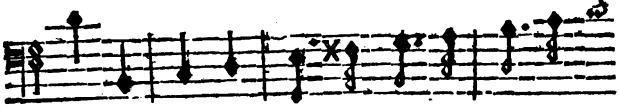
mit, Lorſqu'il at- tend un doux moment, Un



doux moment, Lorſqu'il at- tend un



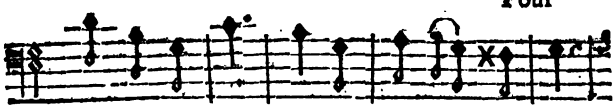
doux mo- ment. Languit, Ge- mit, Lorſqu'il at-



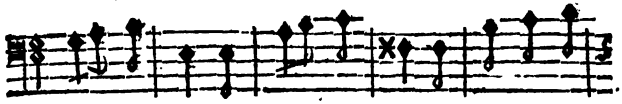
tend Un doux mo- ment, Languit, Ge- mit, Lorſ-

qu'il at- tend Un doux mo- ment. VIOLON.

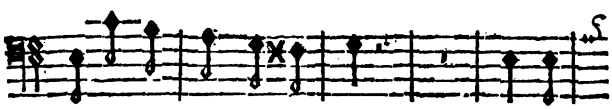
Pour



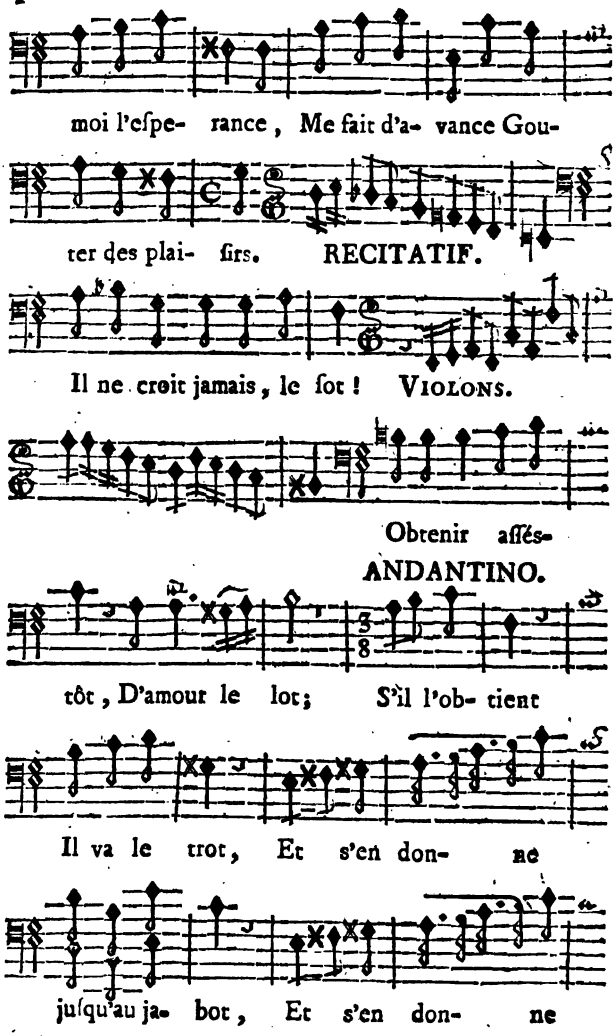
moi l'eſpe- ran- ce, Nour- rit mes de- ſirs,

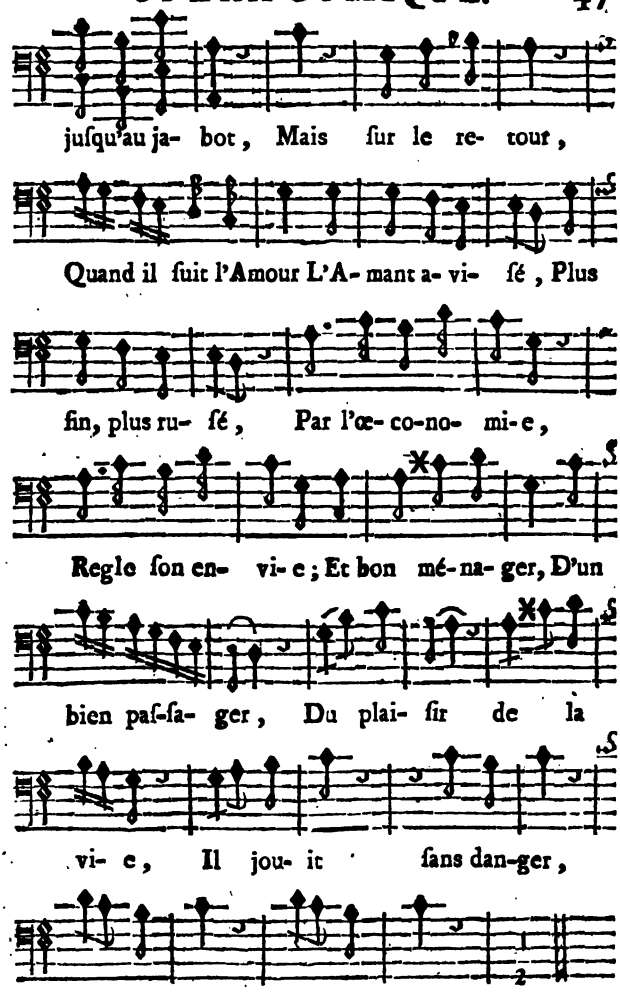


Et me fait, me fait d'a- vance, me fait d'a-



vancé, Gou-ter des plai- ſirs. Oui pour


moi l'eſpe- rance, Me fait d'a- vance Gou-
ter des plai- ſirs. RECITATIF.
Il ne croit jamais, le ſot! VIOLONS.
Obtenir aſſés-
ANDANTINO.
tôt, D'amour le lot; S'il l'ob- tient
Il va le trot, Et s'en don- ne
juſqu'au ja- bot, Et s'en don- ne


juſqu'au ja- bot, Mais ſur le re- tour,
Quand il ſuit l'Amour L'A- mant a- vi- ſé, Plus
fin, plus ru- ſé, Par l'œ- co-no- mi-e,
Regle ſon en- vi- e; Et bon mé-na- ger, D'un
bien paſ-ſa- ger, Du plai- ſir de la
vi- e, Il jou- it ſans dan-ger,
ſans dan- ger, ſans dan- ger.

Catalogue de Muſiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amuſement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 Parties, 12 l.
La Toilette de Vénus dreſſée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, 10 Parties, 12 l.
Le Paſſe-tems agréable & divertiſſant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres. 10 Parties, 12 l.
Les Deſſerts des petits Soupers de Madame de... 10 Parties, 12 l.
L'Année Muſicale, contenant un Recueil de jolis Airs, Parodies, en 26 Parties, formant 2 vol. *in*-8°. 24 l.
Les mille & une Bagatelles en 28 Parties, 33 l. 12 ſ.
Les Théthirelides, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 Parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant, 31 12 ſ.
Amuſemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chanſons nouvelles à danſer, 2 Parties, 21 l.
Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danſes, Parodies chantés ſur les Théâtres de l'Académie Royale de Muſique, & de l'Opera-Com. 17 Parties, chaque Partie ſe vend ſéparément, 15 l. 4 ſ.
Recueil de Menuets, Contre-Danſes & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoiſe & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 ſ.
Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Muſique, 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis des Troqueurs, 2 l. 4 ſ.
Ariettes du Médecin d'Amour, 5 l. 8 ſ.
Ariettes de l'Heureux Déguiſement, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Pipée, 2 l. 10 ſ.
Ariettes de Blaiſe le Savetier, 2 l. 4 ſ.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé, 2 l. 4 ſ.
Le Recueil de Chanſons de Vadé, noté. 2 l. 4 ſ.
Le Deſſert des petits Soupers agréables, ou le Poſtillon ſans chagrin, 2 l. 4 ſ.
Ariettes de la Bohémienne de la Comédie Italienne, 2 parties. 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis de la Bohémienne de l'Opéra Comique, 2 l. 4 ſ.
Ariettes du Chinois, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Fille mal gardée, 2 l. 16 ſ.
Vaudevilles & Ariettes des Indes danſantes, 2 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Roſette, 2 l. 10 ſ.
Vaudevilles d'Omphale, & de Baſtien & Baſtienne, 2 l. 4 ſ.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties. 6 l. 18 ſ.
Muſique de la Soirée des Boulevards, 2 l. 4. ſ.
Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards, 2 l. 4 ſ.
La Folie du jour, ou les Portraits à la Mode, Vaudeville & Contre-Danſe, 12 ſ.
Muſique des Airs d'Acajou, 2 l. 8 ſ.
Muſique des Nymphes de Diane, 2 l. 8 ſ.
Muſique de Cythere aſſiegé, 2 l. 16 ſ.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes, 4 parties. 4 l. 16 ſ.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties. 3 l. 12 ſ.
Amuſemens en Duo pour les Vielles, Muſettes, Haut-bois, Violons, Flutes, en 6 parties, 7 l. 4 ſ.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boiſſi. 2 l. 4 ſ.
Choix de différents morceaux de Muſique, 2 parties. 2 l. 8 ſ.
L'Yvrogne corrigé en partition, in fol. 9 liv.

Le volume ſe vend 12 livres, *& le cahier* 24 ſols; *le tout ſéparément.*

Monsigny, Pierre Alexandre de

LE MAÎTRE EN DROIT,

OPERA-COMIQUE,

EN DEUX ACTES;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Opera-Comique de la Foire S. Germain, le 13 Février 1760.

Le prix eſt de 48 ſols avec la Muſique ;
Et ſéparément, de 24 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deſſous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE DOCTEUR,	M. La Ruette.
LINDOR,	M. Clerval.
LISE,	Mlle. Neſſel.
JACQUELINE,	Mlle. Deſchamps.
PREMIER ÉCOLIER,	M. Demignaux.
SECOND ÉCOLIER,	M. St. Aubert.
TROUPE D'ÉCOLIERS.	

La Scene eſt à Rome.

LE MAÎTRE EN DROIT,

OPERA-COMIQUE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Place publique. On voit d'un côté la maiſon du Docteur, & de l'autre des arbres.

SCENE PREMIERE.

JACQUELINE, LINDOR.

JACQUELINE, *repouſſant Lindor, qui veut entrer dans la maiſon du Docteur.*

DUO.

NON, non, ſortez; non, je ne puis
Vous faire entrer en ce logis.

LINDOR.

Laiſſe-moi voir Liſe un moment,
Ton refus cauſe mon tourment.

JACQUELINE.

Non, je ne puis y conſentir.

LINDOR.

Tu veux donc me faire mourir.

ENSEMBLE.

JACQUELINE.
Je voudrois bien vous ſecourir,
Mais je ne puis y conſentir.
Non, je ne puis y conſentir.

LINDOR.
Ah! fais-moi, fais-moi ce plaiſir,
Comble mon unique deſir.
Tu veux donc me faire mourir.

LINDOR.

Mais ſonge donc, ma chere Jacqueline, que c'eſt toi qui m'as inſpiré tout l'amour dont je brule pour l'aimable Liſe; tu ſçais que je ne l'ai jamais vûe, & que je l'adore cependant ſur le portrait enchanteur que tu m'en as fait.

Air : *Je ferai mon devoir.*

De lui parler & de la voir
Si tu m'ôtes l'eſpoir. (*bis.*)
Il falloit donc de ſes attraits
Ne me parler jamais. (*bis.*)

JACQUELINE.

Il falloit .... il falloit.... Que les Amans ſon ſots ! Eh ! mort de ma vie ! ſongez vous-même à ce que je viens de vous dire... Oui, ſongez que le Docteur eſt votre rival .... qu'il aime, qu'il eſt fou de ſa Pupille ... & que ſi vous ne trouvez un moyen de rompre ſon hymen avec elle ... tout eſt perdu pour vous.... Voilà ce que j'avois à vous dire.... J'ai dit : adieu.

LINDOR.

Encore un mot, de grace.

JACQUELINE.

Bon ſoir. (*Elle ſort.*)

LINDOR, *ſeul.*

Quel affreux contre-tems ! ... Il vient, le vieux jaloux ! Ah ! dérobons lui mon embarras.

SCENE II.

LE DOCTEUR, *ſeul.*

Andante. Note, n°. 1.

AU tendre amour
J'abandonne mon ame ;

Liſe en ce jour
Eſt à moi ſans retour.
L'inſtant flateur
Où ce Dieu ſéducteur
Couronnera ma flamme,
Sera celui de mon bonheur.

Mais craignons qu'on ne nous entende; & ſurtout ayons bien ſoin de cacher mes projets à mes Ecoliers.... Ces petits Meſſieurs-là vous ont plutôt ſoufflé une Maitreſſe....

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Chut.... Juſtement j'en vois un qui s'avance;
Obſervons-nous pendant notre entretien.

SCENE III.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR.

Suite de l'air précédent.

QU'avez-vous donc?...Vous gardez le ſilence.
(*A demi-voix.*)
Les amours n'iroient-ils pas bien ?

LINDOR.

Mes amours ? Bon ! Nouvellement ar-

rivé à Rome, je n'y connois perſonne encore.... & d'ailleurs....

ARIETTE, Notée, n°. 2.

Rarement,
Difficilement,
On gagne ici le cœur des Belles.
Rarement,
Difficilement,
Ici l'on eſt heureux Amant. (*fin.*)

Des Argus qui veillent ſur elles
Comment tromper les yeux jaloux ?
Comment endormir les Epoux,
Pour fléchir leurs moitiés rebelles ?
Rarement, &c.

LE DOCTEUR.

Allez, allez, mon cher, rien n'eſt plus facile que cela.... Quoi ! vous êtes François, & de pareilles miſeres vous arrêtent ! Eh ! mais, mais, fi donc.... ne ſçavez vous pas que ce nom-là ſeul eſt la clef des cœurs de toutes les Belles ? Ah ! je vois bien que notre ville ne vous eſt pas connue encore. Je veux vous mettre au fait.

LYNDOR.

Vous me rendrez un ſervice important. (*A part.*) S'il pouvoit me fournir des armes contre lui-même....

LE DOCTEUR.

Quand vous ſerez curieux d'avoir quelque bonne fortune, promenez vous ici tous les ſoirs. Allez, venez ; parcourez enfin tous les endroits où nos Belles ſe font voir.

LINDOR.

Ah ! qu'à cela ne tienne, on me verra partout.

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas tout.... Si vous avez le bonheur de plaire à quelqu'une d'entre elles....

LINDOR.

Eh ! bien ?

LE DOCTEUR.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Une vieille d'abord viendra,
Qui, faite à de pareils meſſages,
Chez la Belle vous conduira.

LINDOR.

Comment !

LE DOCTEUR.

Oui tels ſont les uſages.

LINDOR.

Quoi ! Docteur, je ſerois aſſez heureux pour....

LE DOCTEUR.

Ecoutez, ce n'eſt pas encore-là tout.... Ecoutez .... mais motus au moins....

Allegro, ma non tropo.

En France on s'annonce dabord
Par un tendre tranſport ;
Avec ſa Belle on cauſe,
On parle longtems de ſes feux....
Ici c'eſt autre choſe,
Le tems eſt précieux.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. LINDOR.

Le tems eſt précieux. Tant mieux, tant mieux.

LE DOCTEUR.

Romaines ne ſont point cauſeuſes,
Ni jaſeuſes,
Et dès le début,
Et dès le début,
Elles vont au but.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. LINDOR.

Le tems eſt précieux. Tant mieux, tant mieux.

LE DOCTEUR.

Oui, tant mieux, j'en conviens tout bas :
Pour moi quand je ſuis dans le cas,
Je fais encor fracas.
On me connoît dans Rome
Pour un égrillard
Dans cet art,
Et je ſuis homme
A ne point encor dire non,
Quand je trouve une occaſion.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. Non, non, non, non.

LINDOR. Bon ! bon ! fi donc.

LINDOR.

Soit ... mais croyez-moi, ne vous vantez pas tant ; car comme on l'a fort bien dit, tout homme eſt Gaſcon ſur ce point. A propos de cela, vous vous mariez, dit-on ; vous ſçavez le plaiſir que j'en aurois, & vous m'en faites un myſtere !

LE DOCTEUR.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Moi, prendre femme, moi !

LINDOR.

C'eſt le bruit de la ville.

LE DOCTEUR, *à part.*

O ciel ! il eſt inſtruit ; la feinte eſt inutile.

LINDOR.

Vous êtes bien rêveur.

LE DOCTEUR, *briſquement.*

Ce n'eſt-là qu'un faux bruit.
Et pour un curieux vous êtes mal inſtruit.

LINDOR.

Tant pis.... J'étois pourtant fort aiſe de cette nouvelle.... & j'avois même déjà pris certains arrangemens... pour...

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

LINDOR.

Pour reſter plus long-tems avec vous ; car on dit que la Future eſt charmante.... Allons, allons, convenez-en...

LE DOCTEUR.

Moi ! non vraiment... il n'en eſt rien ; vous dis-je.

Air : *Le Maſque tombe.*

Quand je verrai la vieilleſſe gênante
M'enlever tout, plaiſirs & liberté,
Pour mettre au moins mon front en ſureté,
J'épouſerai ma vieille Gouvernante.

LINDOR.

Qui ? Dame Jacqueline ? Ah ! ah ! fi donc ; vous nous feriez enfuir tous.

SCENE IV.

JACQUELINE, *les Acteurs précédens.*

JACQUELINE.

GRAND-MERCI.

ARIETTE.

Ah ! mépriſez moins le peu de charmes
Qui reſtent de mon printems :
Plus d'un jeune cœur nous rend les armes ;
On trouve encor des galans.
On n'eſt pas bien opulente,
Brillante,
Saillante,
Pimpante,
Fringante,
Princeſſe,
Ducheſſe,
Marquiſe, Comteſſe ;
Mais ſans cela
On peut valoir tous ces gens-là.
Point de mépris,
On ſçait qu'on vaut encor ſon prix. *fin.*
Oui : ſi l'on vouloit ſur vous-même
De ſes attraits eſſayer le pouvoir,
On vous feroit voir,
Sans une peine extrême,
Ce qu'on peut valoir.
Mais mépriſez moins, &c.

LINDOR.

Ah ! pardon, ma chere Jacqueline. (*bas.*) Ne vois-tu pas que je veux lui donner le change ?..

JACQUELINE, *bas.*

A la bonne-heure ! Que ne parliez-vous auſſi ? Laiſſez-moi faire. (*haut.*) Oui, oui...

Air : *Palſambleu Monſieur le Curé.*

Croyez-moi, perdez tout eſpoir.
(*Au Docteur.*)
Au fond, c'eſt un badinage.

LE DOCTEUR, *d'un air inquiet.*

Mais qu'eſt-ce donc ?

JACQUELINE.

Monſieur voudroit ſçavoir
A quand votre mariage ?

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire avec mon Mariage ?

JACQUELINE.

Eh ! oui... Eſt-ce que vous n'allez pas épouſer cette jeune perſonne ? (*au Docteur qui lui fait ſigne de ſe taire.*) Plaît-il ?

LINDOR, *à Jacqueline.*

Eh! bien; achevez donc....

JACQUELINE.

Ah! non, non.... Monſieur me fait ſigne.

LE DOCTEUR *bas, à Jacqueline.*

Mais, tais-toi donc, Babillarde....
(*haut.*) C'eſt une folle, au moins...

LINDOR, *froidement.*

Non... Je vois, Docteur, ce que je dois penſer de tout ceci. Ma préſence vous gêne... Adieu. (*Bas, à Jacqueline.*) Je reviendrai, dès qu'il ſera parti.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

DUO.

LE DOCTEUR. Es-tu contente,
Vieille imprudente?
JACQUELINE. Qu'ai-je donc fait?
LE DOCTEUR. Par ton caquet,

Tu trompes mon attente.
JACQUELINE. Je n'ai rien dit.
LE DOCTEUR. Tu n'as rien dit !
Elle m'aſſomme.
JACQUELINE. Ah ! le pauvre homme !
Il perd l'eſprit.
LE DOCTEUR. De mon dépit
Elle ſe rit.

ENSEMBLE.

JACQUELINE.	LE DOCTEUR.
Je n'ai rien dit.	Tu n'as rien dit !
Ah ! le pauvre homme !	Elle m'aſſomme.
Il perd l'eſprit.	Ah ! pauvre eſprit !

JACQUELINE.

Oui, oui, oui, vous perdez l'eſprit ; puiſqu'il faut vous le dire. Eh ! qu'ai-je donc tant dit, après-tout, qui doive vous allarmer ſi fort ?

LE DOCTEUR.

Tu n'as que trop parlé pour me perdre.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Car enfin Lindor vient d'apprendre
Qu'un autre objet avoit mon cœur,
Et je voulois lui faire entendre
Que toi ſeule aurois cet honneur.
Il faut lui dire le contraire.
Serois-je dans ce cas ſans toi ?

JACQUELINE.

Pardi, voilà bien du myſtere !
Pour abréger, épouſez-moi.

LE DOCTEUR.

Que je t'épouſe, moi !

JACQUELINE.

Eh ! mais, mais, ce n'eſt pas ce que vous pourriez faire de pis, au moins.

DUO.

Dès le poltron minet
Je ſerois à l'ouvrage.
De mes ſoins pour le ménage
Bientôt vous verrez l'effet.

LE DOCTEUR.

Ah ! point de verbiage ;
Vous n'êtes point mon fait,
Je vous le dis tout net.

ENSEMBLE.

JACQUELINE.	LE DOCTEUR.
Tant pis pour vous, Compere.	Tant mieux, c'eſt mon affaire.
Craignez le trébuchet ;	Je vous le dis tout net ;
Et ce ſera bien fait.	Vous n'êtes point mon fait.

LE DOCTEUR.

Traitons, traitons un autre point, & laiſſons tout cela. Ecoute, il faut un peu d'amuſement à la Jeuneſſe : le jour baiſſe....

Je

Je vais t'amener Liſe un moment ; après quoi, je ſortirai pour terminer quelques affaires : profite de mon abſence pour lui parler de mes feux.... Adieu.

(*Il ſort.*)

JACQUELINE.

Laiſſez-moi faire, allez... Je ſais mieux que perſonne ce qu'il vous faut, & je vais travailler à vous ſervir en conſéquence.... Peſte ſoit du vieux fou !

SCENE VI.

LINDOR, JACQUELINE.

LINDOR.

AH ! ma chere Jacqueline, tu me vois au comble de mes vœux ; à la fenêtre du Docteur, je viens de voir la plus charmante perſonne du monde ; c'eſt Liſe ſans doute... c'eſt elle, je le ſens au plaiſir que ſa vûe m'a cauſé. Conſens à faire mon bonheur, ſers ma tendreſſe, & tu peux compter...

Air : *Mon cœur volage.*

(*Il lui donne une Bague, ſa Boëte.*)

Tiens, prends d'avance,
Par complaiſance,
Prends ces bijoux,
Pour toi je les deſtinois tous.
Tu me refuſe !...

JACQUELINE.

Je ſuis confuſe.

LINDOR.

Tiens, prends encor,
Et tous deux agiſſons d'accord...

JACQUELINE.

C'eſt par obéiſſance, ce que j'en fais... Eh ! Dites-moi, Liſe vous a-t-elle vû ?

LINDOR.

Je le crois : elle s'eſt cependant retirée de la fenêtre : mais le moment d'après j'ai vû tomber à mes pieds ce bouquet & ce ruban.

JACQUELINE.

Air : *Tant de valeur.*

Quoi ! Lindor, ce n'eſt pas un conte !

LINDOR.

Non, non.

JACQUELINE.

Comment ! Mais en ce cas,
Vous n'avez pas perdu vos pas ;
C'eſt toujours ... un ruban ... à compte.

Çà, çà, je vous veux trop de bien pour ne pas vous ſervir dans toute cette affaire, & vous cacher plus long-tems ce que j'ai fait pour vous. Je vous ai peint aux yeux de Liſe ſous des traits ſi flatteurs ; je lui ai dit tant de bien de vous (on peut mentir dans de pareilles occaſions) que je ſerois bien trompée, ſi la petite Perſonne n'en avoit un peu dans l'aîle.

LINDOR.

Liſe m'aimeroit ! Que ne te dois-je pas ; ma chere Jacqueline, & comment reconnoître... ?

JACQUELINE.

Ecoutez-moi, Liſe va ſe rendre ici ; le Docteur doit ſortir, je vais tâcher de voir en quel état eſt ſon cœur ; car elle ne m'a encore rien avoué. Mais laiſſez-moi faire, & allez m'attendre ſous ces arbres ; tenez-vous prêt ſeulement à paroître au premier ſignal que je vous ferai. (*Il fait quelques pas pour ſortir.*) A propos, donnez-moi ce Bouquet.

LINDOR.

Qu'en veux-tu faire ?

JACQUELINE.

Donnez.... & le Ruban.

LINDOR.

Mais...

JACQUELINE.

Allez, allez, ne craignez rien. (*Il ſort.*) Je veux m'en divertir avec Liſe.... la voici.... voyez un peu à cette mine, ſi l'on ſe douteroit que cela en ſait auſſi long. On a raiſon de le dire : il n'y a plus d'enfans.

SCENE VII.

LE DOCTEUR, LISE, JACQUELINE.

LE DOCTEUR.

VIENS-çà, viens, ma chere Enfant, & bannis cette ſombre humeur ; ſonge que tu n'as plus qu'un moment à attendre pour être ma Femme, & que....

LISE.

Quoi ! Monſieur, vous êtes donc l'Epoux que vous me promettiez ?

TRIO.

LE DOCTEUR.

Oui ma petite ;
Ton cœur palpite :
L'Amour l'agite.
Te parle-t-il en ma faveur ?

JACQUELINE, *bas, à Liſe.*

Répondez-lui,
Oui.

LISE, *troublée.*

Oui.... Non, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Bannis la crainte,
Tu peux ſans contrainte
M'ouvrir ton cœur.

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh ! bien ? eh ! bien ?

LISE, *timidement.*

A vous parler ſans feinte....

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh ! bien ? eh ! bien ?

LISE.

Pour vous je ne ſens rien.

Enſ. JACQ. Ceci débute bien.
LE DOC. Fi, cela n'eſt pas bien.

LE DOCTEUR.

Réponds mieux à ma flamme :
En devenant ma femme,
Tout mon bien eſt à toi ;
Oui, j'en jure ma foi.
(A Jacqueline.)
Parle-lui donc pour moi.

JACQUELINE.

Répondez à ſa flamme :
En devenant ſa femme,
Vous aurez chaque jour
Nombre d'Ecoliers faits au tour,
Qui vous feront la cour.

LE DOCTEUR, *à Jacqueline.*

Langue maudite,
Que dis-tu là ?
Faut-il lui parler de cela ?
(A Liſe.)
Ah ! ma petite,
Ton ſein s'agite,
Ton cœur palpite.
Ne me vois-tu qu'avec froideur ?

JACQUELINE, *bas, à Liſe.*

Répondez donc,
Non.

LISE, *troublée.*

Non.... Oui, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Ah ! quel martyre !
Mais je ne reſpire
Que pour ton bien.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

Eh ! bien ? eh ! bien ?

LISE.

Faut-il vous le redire ?

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh ! bien ? eh ! bien ?

LISE.

Pour vous je ne ſens rien.

Enſ. JACQ. Ceci débute bien.
LE DOC. Fi, cela n'eſt pas bien.

Enſ. JACQ. Quoi ! Rien ?
LE DOC.

LISE.

Non, rien.

LE DOCTEUR.

Quoi ! Liſe, vous me refuſez, vous m'ôtez ainſi votre cœur ?...

LISE, *ingénuement*

Eh ! Mais, ma Bonne ſçait bien que je n'ai jamais eu le deſſein de vous le donner.

JACQUELINE.

Oh ! oui ... cela eſt vrai... mais laiſſez-nous ſeules un inſtant ; je ſçaurai bien la faire parler autrement.

LE DOCTEUR, *à Jacqueline.*

Adieu donc... (*à Liſe*) Bon ſoir, Mignonne. Ne t'impatiente pas ; je reviens à l'inſtant.

LISE.

Ah ! ne vous preſſez pas, Monſieur. A votre aiſe, à votre aiſe.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LISE, JACQUELINE.

JACQUELINE, *aprés avoir regardé un moment Liſe qui rêve.*

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

VOus paroiſſez triſte & rêveuſe,
D'où provient donc votre ſouci ?
Si vous n'êtiez pas amoureuſe,
Vous ne rêveriez pas ainſi.

LISE, *ingénuement.*

Amoureuſe ! .. Eh ! de qui, ma Bonne ?

Je ne vois, je ne parle ici qu'à mon petit chat & à vous.

JACQUELINE.

Ah ! Parlez, parlez-moi plus franchement : je lis dans vos yeux que vous m'en impoſez ; vous rougiſſez. Tenez... voyez un peu ce Bouquet & ce Ruban... les reconnoiſſez-vous ?

LISE, *baiſſant les yeux.*

Ce Ruban ? .... oüi, ma Bonne..... (*d'un air de dépit.*) Mais voyez le joli Monſieur ! il fait grand cas de ce qu'on lui donne !

JACQUELINE.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Allez, ne diſſimulez point,
J'en ſçais plus que vous ſur ce point ;
Mais vous pouvez ſans vous contraindre
Vous livrer à de tendres feux,
De moi vous n'avez rien à craindre,
Je veux rendre Lindor heureux.

LISE.

Lindor ! le joli nom ! Ah ! vous l'avez donc vû, ma Bonne ? Il vous a donc parlé ? Que vous êtes heureuſe ! Convenez qu'il eſt bien aimable, n'eſt-il pas vrai ?

ARIETTE, Notée, n°. 3.

Tout me dit que Lindor eſt charmant,
Que je dois l'aimer conſtamment,
Et que ſon cœur m'aime
Auſſi tendrement.
Oui, je me livre à ce doux eſpoir,
Et s'il étoit en mon pouvoir,
Je voudrois moi-même
Hâter l'inſtant où je dois le voir. *fin.*

Comment ne pas ſe rendre ?
Eh ! comment ſe défendre
De couronner ſes feux,
De combler ſes vœux ?
Il a l'air ſi tendre !
J'ai vû dans ſes yeux
D'un cœur amoureux
Les tranſports heureux.
Oui, je l'aimerai
Tant que je vivrai.
Ah ! que ne peut-il m'entendre !
Tout me dit, &c. *juſqu'au mot* fin.

JACQUELINE.

Tout cela eſt bel & bon ; mais prenez-y garde, ma chere Liſe ; oui, prenez-y garde.... Conſultez-bien votre cœur ; vous ſuivez le penchant qui le flatte en ce moment : mais ſi ce Monſieur Lin-

dor, que vous trouvez ſi aimable, ſi charmant, n'étoit qu'un volage.... un trompeur.... car c'eſt un François, au moins; je vous en avertis.

LISE.

Lindor un volage! Quoi! vous le ſoupçonneriez? (*avec vivacité.*) Ah! vous avez beau dire, je ne vous crois pas, ma Bonne.

ROMANCE, Notée, n°. 4.

On dit, pour nous faire peur,
Que l'Amour eſt un Dieu trompeur;
Mais
Ce Dieu plein d'attraits
Ne trompe jamais
D'Amans parfaits.
S'il gênoit notre ame,
Chéririons-nous
Sa douce flamme?
Nous volons au-devant de ſes coups;
Quand il nous enflamme.
Qu'on diſe tant qu'on voudra,
Qu'un jour ce Dieu me trompera;
Mais moi qui, pour mon bien,
Le connoit très-bien,
Je n'en crois rien.

JACQUELINE.

Voilà ce qu'on appelle parler clairement. Eh! Dites-moi, ſeriez-vous bien-aiſe de le voir, ce Monſieur Lindor?

SCENE IX.

LINDOR, LISE, JACQUELINE.

LINDOR.

IL eſt à vos génoux, charmante Liſe.

LISE.

Lindor, Lindor! Ma Bonne, que je vous embraſſe.

LINDOR.

Air : *Je ne ſuis qu'un ſimple berger.*

Ah! dans quel doux raviſſement
Ce tendre aveu me plonge!
Je doute encore en ce moment
Si ce n'eſt pas un ſonge.

JACQUELINE.

Voyons, voyons; parlons ſérieuſement ici, & ne perdons pas de tems. Avez-vous trouvé enfin quelque expédient, quelque moyen de prévenir le coup qui vous menace?

LINDOR.

Hélas! non, ma chere Jacqueline; mais crois-tu que l'Amour m'abandonnera au beſoin?

JACQUELINE.

L'Amour ! l'Amour ! Ah ! Pardi, voilà une belle reſſource ! Oh ! par ma foi, ſi vous n'avez que celle-là, vous pouvez d'avance aller chercher fortune ailleurs.

LINDOR.

Eh ! penſes-tu qu'on puiſſe trouver dans un moment? .....

LISE.

Il a raiſon, ma Bonne ; & ſi vous vouliez...

JACQUELINE.

Eh ! bien ?

LISE.

Eh ! bien ; nous pourrions nous revoir encor ce ſoir chez moi. Là, nous concerterions enſemble....

JACQUELINE.

Chez vous !... Introduire Lindor chez vous, moi !... Eſtes-vous folle, Mademoiſelle ? Mais, mais en vérité !...

LISE.

Mais, ma Bonne, vous ſeriez avec nous.

LINDOR, *lui donnant une bourſe.*

Tiens, ne faut-il que cela pour te décider ?

JACQUELINE.

Non, non, vous dis-je... (*Elle prend la Bourſe, & dit d'un ton de dépit:*) en vérité, Monſieur Lindor, vous êtes inſupportable; comment voulez-vous qu'on tienne contre des paroles auſſi éloquentes ? Il eſt vrai que vous ſerez peut-être bien-tôt Epoux.

Air : *De la beſogne.*

Allons, nous verrons tout ceci,
Dans une heure, ſoyez ici,
Je reviendrai pour vous y prendre;
Mais ne vous faites pas attendre.

LINDOR.

Va, je ne quitterai pas ces lieux,

JACQUELINE.

Et moi, je vais tout préparer pour vous introduire chez le Docteur, ſous un déguiſement qui vous empêche d'en être reconnu. Voyons, avant tout, ſi perſonne n'a pû nous entendre.

(*Elle va à la couliſſe.*

LINDOR.

Que les momens que je vais paſſer loin de vous vont ajouter à ma tendre impatience !

LISE.

Hélas ! j'ai mille choſes à vous dire ;

mais je crains que ma Bonne ne nous entende. Ne quittez point ces lieux. Si le Docteur n'eſt pas rentré, je profiterai du premier inſtant où je verrai ma Bonne embarraſſée, pour venir concerter avec vous les moyens.... je la vois... ne parlons de rien devant elle.... mais peut-être nous manquerez-vous de parole?

LINDOR.

Ah! Ma chere Life, jugez mieux de l'amour que vous m'avez inſpiré.

TRIO.

JACQUELINE.

Çà, mes enfans, je tremble
Qu'on ne vous trouve enſemble;
Allons, allons, ſans differer,
Il faut rentrer.

LISE.

Eh! quoi! déjà nous ſéparer!

LINDOR.

L'Amour à peine nous raſſemble.

LISE.

Faut-il vous implorer?

LINDOR.

Faut-il te conjurer....

ENSEMBLE.

De me laiſſer voir encore
LISE. } L'Amant,
LINDOR. } L'objet que j'adore.

JACQUELINE.

Encore ! encore !

LISE & LINDOR.

Eh ! quoi ! déjà nous ſéparer !
L'Amour à peine nous raſſemble.

JACQUELINE.

Il faut rentrer, il faut rentrer.
Je crains qu'on ne vous trouve enſemble.

(*Elle emmene Liſe, & force Lindor à ſe retirer.*)

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.*

LINDOR, *ſeul.*

ARIETTE.

AH! quel tourment
Pour un cœur tendre,
D'attendre
Le moment
Qui doit le rendre
Heureux & content!

On s'arme en vain de conſtance,
L'attente accroît le deſir,
Et l'on meurt mille fois de ſon impatience,
Avant de voir briller le moment du plaiſir.
Ah! quel tourment, &c.

Perſonne ne vient encore. Quel eſt

* L'obſcurité vient par gradations, de ſorte qu'il fait nuit à la Scene cinquiéme.

mon embarras! Ah ! Liſe n'aura pas trouvé ſans doute le moment de s'échapper comme elle me l'avoit promis ... & peut-être... Mais c'eſt elle que je vois.

SCENE II.

LISE, LINDOR.

LINDOR, *allant au-devant de Liſe avec précipitation.*

L'Amour vous rend donc enfin à mes tendres deſirs.

LISE, *vivement.*

Le Docteur n'eſt pas encore de retour ; & profitant d'un moment où j'ai vû ma Bonne occupée, j'ai ſçu tromper ſa vigilance.... Mais ma frayeur redouble à chaque pas.... Jugez par la témérité de ma démarche, de la crainte où je ſuis de voir accomplir l'hymen odieux qu'on me prépare

LINDOR.

ARIETTE.

Non, ma chere Liſe, non, non, non :
Mon cœur vous répond

D'un plus charmant eſclavage.
Non, ma chere Liſe, non, non, non :
L'amour à nos feux
Réſerve un ſort plus heureux.

Sous ſes loix il nous engage ;
Pour nous combler de ſes faveurs :
Il a lui-même uni nos cœurs.
Il achevera ſon ouvrage.

Non, ma chere Liſe, &c.

LISE.

Je le deſire trop, pour ne pas l'eſperer.

LINDOR.

Ne craignez rien, vous dis-je ; vous ſçavez que Jacqueline eſt dans nos intérêts.

LISE.

Convenez que ma Bonne eſt une femme adorable.

LINDOR, *ſouriant.*

Vous l'aimez donc bien ?

LISE.

Si ſon projet réuſſit, dans l'envie qu'elle a de nous unir, je ne ferai jamais tant pour elle, qu'elle aura fait pour moi.

LINDOR, *tranſporté.*

Chere Liſe, que vous êtes aimable !

LISE.

ARIETTE.

Pour vous mon cœur
Se livre à l'ardeur
Qui l'enflamme :
Il eſt un ſouverain bien....
Je le ſens bien....
Et c'eſt un tendre lien :
Oui, ſans rougir,
Je fais mon plaiſir
De ma flamme.
Heureuſe, ſi nos amours
Durent toujours,
Et ſi rien n'en rompt le cours.

Peut-être, cher Lindor,
Que je devrois encor
Me contraindre :
Ne ſoyez point ſurpris,
Je n'ai jamais appris
L'art de feindre.
D'un amour extrême
Quand je fais l'aveu ;
C'eſt que je ſens un feu.... !
C'eſt qu'il eſt vrai que j'aime.

Pour vous mon cœur, &c.

Tes yeux me le jurent....
Ils penetrent mes ſens.
Tes yeux me raſſurent,
Qu'ils ſont doux & touchans!
Cher amant!
Ah! que mon cœur eſt content!

Mais j'oublie, en vous voyant, que le tems ſe paſſe; Jacqueline peut venir & me gronder, ou le Docteur faire encor pis. Adieu, adieu.

LINDOR.

Vous me quittez.

LISE.

Il le faut. Tenez-vous ici, juſqu'à ce que ma Bonne vienne vous chercher, entendez-vous? Ne vous impatientez pas. J'aurai ſoin de la faire ſouvenir de ſa promeſſe. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

LINDOR, *ſeul.*

QUE de graces!... que d'eſprit! Et je ſouffrirois qu'un jaloux...! Je crois l'appercevoir.... Contraignons-nous, & conſultons-le; peut être m'ouvrira-t-il un avis dont je pourrai profiter.

SCENE IV.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LINDOR.

JE vous rencontre ici fort à propos.

Air : *Adieu paniers, vendanges ſont faites.*

J'ai beſoin de vos bons offices
Pour ſortir d'un grand embarras.

LE DOCTEUR.

Parlez, & ne vous gênez pas;
On doit ſe rendre, entre amis, des ſervices.

LINDOR.

Voici le fait... J'aime & je ſuis aimé du plus bel objet qui ſoit dans la Nature.

Air : *Des Pendus.*

Mais par malheur j'ai pour rival
Un vieillard jaloux & brutal.

LE DOCTEUR.

Eh! bien, il faut vous en défaire.
A quel homme avez-vous affaire?

LINDOR.

Tout franc, c'eſt un ſot animal;
Que je vous définirois mal.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, morbleu, tant mieux.

LINDOR.

Je ne ſuis point encore bien verſé dans l'étude des loix; mais dites-moi, Docteur, n'en eſt-il pas quelqu'une qui autoriſe une pupille à fuir l'hymen d'un Tuteur qu'elle abhorre ?

LE DOCTEUR.

Oui, ſans doute, mon cher, & la loi y eſt formelle.

DUO.

LINDOR.

Quoi ! tout de bon, c'eſt la loi ?
Ah ! rien n'eſt plus heureux pour moi.

LE DOCTEUR.

Vous allez en être éclairci,
Tenez, je crois que la voici.

LINDOR.

Ah ! de grace, montrez-moi la.

LE DOCTEUR.

Oui-dà, très volontiers, oüi-dà.

LINDOR, *à part.*

Je le tien,
Ne diſons rien.

LE DOCTEUR, *lisant.*

» Tout acte est nul, de plein droit,
» Quand il est fait sans volonté,
» Et sans liberté,
» Il devient nul, de plein droit.
» Lisez, voici l'endroit.

LINDOR.

Je le tien;
Ne disons rien;
Tout va bien,
Fort bien, très-bien.

LE DOCTEUR.

» Cujas
» Décide le cas:
» C'est chapitre six,
» Ou dix.

LINDOR.

Je puis donc former ce lien.

LE DOCTEUR.

Allez, allez, ne craignez rien.

LINDOR.

Le vieux magot
Sera bien sot,
Cette loi là,

LE DOCTEUR.

Magot
Bien sot;
Oui dà:

ENSEMBLE.

A la raison le ramenera:
Ah! le benêt! le pauvre nigaud!
Je croi,
Ma foi
Qu'il sera bien sot.

LINDOR.

Mais, ne risqué-je rien dans tout ceci?

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien, faites valoir la loi, ſi l'on vous cherche noiſe ; & que vous ayez beſoin d'un Avocat, n'en cherchez point d'autre, & je vous promets...

LINDOR.

Alte là, je vous prends au mot, ſongez à tenir votre parole

LE DOCTEUR.

Oui ; je vous le répete, une pareille cauſe eſt imperdable : avez vous oublié d'ailleurs que *Requiritur conſenſus partium in matrimonio* ?

LINDOR.

A la bonne heure... (*à part.*)

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

Bon, fort bien ; de lui-même il s'enferre.

LE DOCTEUR.

Hé ! comment finirez vous l'affaire ?

LINDOR.

Comment ? En ces lieux je vais attendre
Qu'une vieille....

LE DOCTEUR.

Vienne vous y prendre.

A merveille ; voilà ce qu'on apelle être en regle.

LINDOR.

Bien plus, la vieille ma promis de venir me prendre ici pour m'introduire chez le jaloux... Adieu. (*à part.*) Rien ne me preſſe encore, laiſſons-le ſortir de ces lieux.

SCENE V.

LE DOCTEUR, *ſeul.*

A Dire vrai, je ne ſerois pas fâché de connoître & de voir cette Beauté charmante.

Air : *Mais comment ! tes yeux ſont humides.*

La nuit me paroît ſombre en diable...
Ah ! le tour ſeroit impayable,
Si la vieille ſe méprenoit.
Au rendez-vous, ſur ma parole,
J'irois d'honneur jouer ſon rôle ;
Cela peut-être le rendroit
Une autre fois moins indiſcret.

SCENE V.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

JACQUELINE, *dans le fond du Théâtre, une lanterne ſourde à la main, tenant des habits de femme ſous ſon bras. Elle eſt couverte d'un voile noir.*

ST, ſt.

DUO.

LE DOCTEUR.

Prêtons un peu l'oreille.

JACQUELINE, *dans l'éloignement. Elle s'approche à chaque vers qu'elle dit.*

Etes-vous là ?

LE DOCTEUR.

J'entends, je crois la vieille.

JACQUELINE.

Lindor, êtes-vous là ?

LE DOCTEUR.

Bon, à merveille ;
Oui, me voilà.

JACQUELINE.

Répondez donc : *oui, me voilà.*

LE DOCTEUR.

Oui, me voilà.

JACQUELINE *tourne ſa lanterne, quand elle eſt derriere le Docteur; elle le reconnoît & dit à part :*

O ciel ! quelle mépriſe !
C'eſt le Docteur.

Ah ! quelle peur
Saiſit mon cœur !

Me voilà dans la criſe.

LE DOCTEUR, *à part.*

La nuit me favoriſe ;
Point de frayeur.
(*A Jacqueline.*)
Allons, mon cœur,
Suis mon ardeur.
(*A part.*)
Me voilà dans la criſe.

JACQUELINE, *à part.*

Mais .... il me vient un projet...
Oui .... riſquons le paquet.
(*Haut au Docteur.*)
Quittez cet équipage.
(*Elle lui ôte ſon chapeau, ſa perruque & ſon manteau.*)

LE DOCTEUR.

Mais tu n'es pas ſage.

JACQUELINE.

Nous ſommes d'accord ſur ce point ;
Sans cela vous n'entrerez point.

LE DOCTEUR.

Eh ! quoi ! c'eſt tout de bon ?

JACQUELINE.

Le voulez-vous, ou non ?

Mettez ce grand bonnet.

(*Elle le coëffe avec une cornette de femme attachée ſur un tour de perruque.*

Paſſez ce jupon, ce corſet.

(*Elle lui paſſe un caſaquin, auquel tient un jupon ouvert ſur le devant.*

JACQUELINE.

Vous paroiſſez bien inquiet.
Craignez-vous quelque choſe?
(*A part.*)
Sa figure eſt comique.

LE DOCTEUR.

Non, non, je ſuis très-ſatisfait;
Mais hâtons-nous, pour cauſe.
(*A part.*)
L'aventure eſt unique.

ENSEMBLE, *à part.*

Ah! d'un pareil tour,
Je rirai plus d'un jour.

(*Jacqueline, après avoir habillé le Docteur, lui couvre la tête d'un voile.*

LE DOCTEUR, *à Jacqueline qui le prend ſous le bras.*

Çà, point de tricherie, au moins.

JACQUELINE.

Allez vous ne pouviez tomber dans de meilleures mains; (*bas.*) Tu m'as bien fait peur, maudit barbon; mais je te la garde bonne.

SCENE VII.

LINDOR, *Les Acteurs précédens.*

LINDOR, *bas, à Jacqueline qu'il reconnoît.*

QUE vois-je ? Tu me trahis... !

LE DOCTEUR, *entendant parler.*

Plaît-il... ?

JACQUELINE, *au Docteur, qu'elle pouſſe rudement.*

Chut... (*bas, à Lindor.*) Suivez-moi, je vous inſtruirai de tout.

SCENE VIII.

Le Théâtre change & repréſente l'Ecole de Droit, tous les Ecoliers ſont aſſemblés, & attendent le Docteur.

CHŒUR D'ÉCOLIERS.

Air : *Allons, gai.*

PRofitons du tems qu'on nous laiſſe,
Pour nous divertir,
Pour nous réjouir.

Chaſſons loin de nous la triſteſſe.
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Pendant notre jeuneſſe;
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les fous.

(La danſe finie, les Ecoliers ſe remettent à leur place; une porte s'ouvre ſur le côté du Théâtre, par laquelle Jacqueline fait entrer le Docteur, & lui dit:

JACQUELINE.

Entrez...

LE DOCTEUR, *à demi-voix.*

C'eſt donc ici qu'on m'attend?

JACQUELINE.

Oui.

SCENE IX.

LE DOCTEUR, TROUPE D'ÉCOLIERS.

QUE vois-je? Où ſuis-je...? O Ciel! Dans mon École! Devant mes Écoliers!... Je ſuis trahi.... Tout eſt perdu... Ah! vieille abominable! Où fuir? Où me cacher?...

(Au bruit qu'il fait, un des Ecoliers tourne la tête, & dit, en s'approchant du Docteur:

PREMIER ÉCOLIER, *à ſes camarades.*

Air : *Ah ! venez donc.*

Ah ! venez voir.... Ah ! venez donc :
Voilà des maſques. Le tour eſt bon.

Et bon jour, ma petite maman.

SECOND ÉCOLIER.

Peſte ! elle doit être jolie... montrez-nous donc un peu votre minois.

(*Tous les Ecoliers entourent le Docteur, qui ſe cache toujours le viſage ; ils lui font mille agaceries.*)

PREMIER ÉCOLIER.

D'où Diable venez-vous ?... Etes-vous veuve ? fille ? femme ? ...

TRIO.

LE DOCTEUR. O ciel ! quelle diſgrace !
PREM. ÉCOL. Allons,
Point de ſecours.
SEC. ÉCOLIER. Bas les mains.
LE DOCTEUR. Ah ! de grace.
PREM. ÉCOL. Bas les mains, vous dit-on...
LE DOCTEUR. Non, non.
O ciel ! quelle diſgrace !
PREM. ÉCOL. Elle veut qu'on l'embraſſe.
SEC. ÉCOLIER. Eh ! bien, commence, toi.

PREM.

PREM. ÉCOL. Nenni, nenni, ma foi.
ENSEMBLE. A toi, à toi, à toi, à toi : *en ſe renvoyant le Docteur l'un à l'autre.*

TRIO.

PREM. ECOLIER.	LE DOCTEUR.	SEC. ECOLIER.
Allons, commence, toi.	Eh ! Meſſieurs, laiſſez-moi.	Allons, commence, toi.
Nenni, ma foi ;	Ah ! de grace,	Nenni, ma foi ;
Je meurs d'effroi.	Laiſſez-moi.	Pourquoi ? pourquoi ?
Elle fait la grimace.	O ciel ! quelle diſgrace !	Elle veut qu'on l'embraſſe.

(Pendant qu'on balotte le Docteur, un des Ecoliers le regarde avec plus d'attention, & dit à ſes camarades :)

PREMIER ÉCOLIER.

Eh ! C'eſt un homme...

SECOND ÉCOLIER.

Un homme !... Ah ! ventrebleu... C'eſt un fripon ; faiſons-le repentir de ſon effronterie.

TOUS ENSEMBLE.

Allons, allons... C'eſt bien dit... Aſſommons-le.

LE DOCTEUR, *ſe découvrant.*

Eh ! Meſſieurs, Meſſieurs... Doucement ; reconnoiſſez le Docteur votre Maître.

PREMIER ÉCOLIER.

Le Docteur !...

SECOND ÉCOLIER.

C'eſt lui-même...

TOUS ENSEMBLE.

Fuyons...

SCENE X.

LE DOCTEUR *ſeul, ſe relevant.*

Air : *Ah ! Maman, &c.*

AH ! bon Dieu ! que je l'échappe belle !
Quel fâcheux inſtant !
Je ſuis tremblant,
Et je chancelle.

Mais que dois-je penſer de tout ceci ?... Liſe me hait, & plus je me rappelle ce que Lindor m'a dit... Ah ! je n'en doute plus... Jacqueline, Lindor, Liſe... Tout... Tout eſt d'accord pour me tromper...

Air : *Comm' v'là qu'eſt fait !*

Ah ! ſi la petite friponne,
Au mépris de mon tendre amour,
Pour ſe moquer de ma perſonne,
M'avoit joué ce vilain tour ;
De ma rage & de ma colere
Bientôt elle ſe ſentiroit....
Mais éclairciſſons ce Myſtere,
Elle vient bien à cet effet.

SCENE XI.

LISE, LE DOCTEUR.

LISE, *riant.*

Suite de l'air.

COMM' vous v'là fait !
Comm' vous v'là fait !

LE DOCTEUR.

Approchez, approchez-vous, la Belle; il n'eſt pas queſtion de plaiſanter ici... Il faut m'avouer tout.

LISE.

Comment ! que voulez-vous dire ?

LE DOCTEUR.

Que vous me jouez vraiment de jolis tours !

LISE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ce n'eſt pas moi, d'honneur.

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! ah ! ... Sçavez-vous bien que tous ces ah ! ah ! là me déplaiſent; apprenez un peu à reſpecter votre époux futur.

LISE, *ironiquement.*

ARIETTE.

Vous vous flattez en vain
De poſſéder ma main;

Malgré tous vos efforts, un autre amour m'engage.
Mais ſi vous êtes ſage,
Vous n'en prendrez point d'ombrage.
Vous vous flattez en vain
De regler mon deſtin.

LE DOCTEUR.

Eh ! parbleu, nous verrons : je vois que malgré ma défenſe on vous a fait voir Lindor... Que Jacqueline & lui... M'écouterez-vous, petite impertinente ?

(*Liſe regarde ſi Lindor ne vient point.*)

LISE, *ironiquement.*

Oui, oui, vous parlez très-bien... Mais malgré cela...

Repriſe de l'Ariette.

Vous vous flattez en vain
De regler mon deſtin,
De poſſéder ma main.

LE DOCTEUR.

C'en eſt trop... le depit l'emporte, & ...

SCENE XII. *& derniere.*

LINDOR, JACQUELINE, LISE, LE DOCTEUR.

LINDOR.

DOucement... que voulez vous donc faire ? ...

LE DOCTEUR.

J'ai mes raiſons pour en agir de la ſorte.

JACQUELINE.

Allons, allons, Monſieur, de la modération.

LE DOCTEUR.

Ah ! chienne, te voilà ! Quoi ! tu as l'impudence de paroître devant moi, après le tour abominable que tu m'as joué !

JACQUELINE

C'eſt votre faute ; pourquoi vous trouviez-vous là ? Ce n'étoit pas vous qu'on venoit chercher.

LINDOR.

Mais en vérité, Docteur, ſçavez-vous que vous n'êtes point ſage ?

LE DOCTEUR.

Sage, ou non ; ce ne ſont point vos affaires... Pour vous, la Belle, rentrez vîte... Allons ... & qu'on m'obéiſſe.

LISE.

Ah ! tout eſt dit : je ne quitte plus mon époux...

LE DOCTEUR.

Votre époux ! qui ? Lui ? Eh ! quel ſot ; s'il vous plaît, vous a mariés ?

JACQUELINE.

Vous-même.

LINDOR.

A vous dire vrai, nous ne ſommes pas encore époux : mais je me flatte que vous n'irez point contre votre avis, contre la loi, & que vous me ſervirez même d'Avocat, comme vous me l'avez promis.

JACQUELINE.

Comment vous trouvez-vous de la conſultation, Monſieur l'Avocat ?

LE DOCTEUR.

Ah ! vous êtes venû me ſurprendre ; mais vous ne le porterez pas loin.

(Il veut ſortir, Lindor l'en empêche.)

QUATUOR.

LINDOR.

Peine inutile.

LISE.

Reſtez, reſtez tranquille.

JACQUELINE.

A vos dépens,
N'apprêtez point à rire aux gens.

LE DOCTEUR.

Quoi ! maudite ſorciere,
Tu ne veux pas te taire !

JACQUELINE.

Pour vous venger, épouſez-moi.

LISE & LINDOR.

Epouſez-la.

JACQUELINE.

Voilà ma foi.

LE DOCTEUR.

Ah ! ceſſez d'y prétendre.
Plutôt que d'être à toi,
J'aimerois mieux me pendre.

QUATUOR.

LISE & LINDOR.	LE DOCTEUR.	JACQUELINE.
Soyez plus raiſonable.	Ah! race abominable !	Soyez plus raiſonnable;
Soyez moins intraitable.	Après un tour ſemblable,	Soyez moins intraitable :
Malgré tout ſon courroux,	Dans mon juſte courroux	Calmez votre courroux,
Aimons-nous toujours, aimons-nous.	Au Diable je vous donne tous.	Et n'allez plus au rendez-vous.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Maître en Droit*, Opera-Comique, faiſant partie du Nouveau Théâtre de la Foire, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 13 Juillet 1760. CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre de la Foire.

Catalogue de Muſiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amuſement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 Parties, 12 l.
La Toilette de Vénus dreſſée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, 10 Parties, 12 l.
Le Paſſe-tems agréable & divertiſſant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 Parties, 12 l.
Les Deſſerts des petits Soupers de Madame de ... 10 Parties, 12 l.
L'Année Muſicale, contenant un Recueil de jolis Airs, Parodies, en 20 Parties, formant 2 vol. *in*-8°. 24 l.
Les mille & une Bagatelles en 28 Parties, 33 l. 12 ſ.
Les Thémirédes, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 Parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant, 31 12 ſ.
Amuſemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chanſons nouvelles à danſer, 2 Parties, 2 l. 8 ſ.
Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danſes, Parodies chantés ſur les Théâtres de l'Académie Royale de Muſique, & de l'Opera-Com. 17 Parties, chaque Partie ſe vend ſéparément, 1 l. 4 ſ.
Recueil de Menuets, Contre-Danſes & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoiſe & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 ſ.
Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Muſique, 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis des Troqueurs, 1 l. 4 ſ.
Ariettes du Médecin d'Amour, 2 l. 8 ſ.
Ariettes de l'Heureux Déguiſement, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Pipée, 1 l. 10 ſ.
Ariettes de Blaiſe le Savetier, 1 l. 4 ſ.
Ariettes du Maître en Droit. 1 l. 4 ſ.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé, 1 l. 4 ſ.
Un Recueil de Chanſons de Vadé, noté. 1 l. 4 ſ.
Le Deſſert des petits Soupers agréables, ou le Poſtillon ſans chagrin, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de la Bohemienne de la Comédie Italienne, 2 parties. 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis de la Bohemienne de l'Opera Comique, 1 l. 4 ſ.
Ariettes du Chinois, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Fille mal gardée, 1 l. 16 ſ.
Vaudevilles & Ariettes des Indes danſantes, 1 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Roſette, 1 l. 10 ſ.
Vaudevilles d'Omphale, & de Baſtien & Baſtienne, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties. 6 l. 18 ſ.
Muſique de la Soirée des Boulevards, 1 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards, 1 l. 4 ſ.
La Folie du jour, ou les Portraits à la Mode, Vaudeville & Contre-Danſe, 12 ſ.
Muſique des Airs d'Acajou, 2 l. 8 ſ.
Muſique des Nymphes de Diane, 2 l. 8 ſ.
Muſique de Cythere aſſiegé, 1 l. 16 ſ.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes, 4 parties, 4 l. 16 ſ.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties, 3 l. 12 ſ.
Amuſemens en Duo pour les Vielles, Muſettes, Haut-bois, Violons, Flutes, en 6 parties, 7 l. 4 ſ.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boiſſi. 1 l. 4 ſ.
Choix de différents morceaux de Muſique, 2 parties. 2 l. 8 ſ.
L'Yvrogne corrigé en partition, in fol. 9 liv.

Le volume ſe vend 12 livres, *& le cahier* 24 ſols ; *le tout, ſéparément.*

Philidor, François André Danican, known as.

LE MARÉCHAL FERRANT,

OPÉRA-COMIQUE

EN DEUX ACTES;

Par M. QUÉTANT:

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire Saint-Laurent, le 22 Août 1761.

La Muſique eſt de M. PHILIDOR.

TROISIÈME ÉDITION,

Conforme à l'Édition de la repréſentation qui en a été faite à Fontainebleau, le 3 Novembre 1762.

M. DCC. LXII.

DE L'OPÉRA-COMIQUE

EN GÉNÉRAL.

Don Quichotte avoit ſa Dulcinée; chacun a la ſienne. La Philoſophie a fait, de notre tems, plus d'un Chevalier errant. Pourquoi ſerois-je plus ſage que les Diſciples mêmes de la Sageſſe? Les applaudiſſemens dont le Public a bien voulu honorer ma Pièce, m'ont donné de l'amour pour elle, & m'engagent à prendre la défenſe d'un genre de Poëme, que bien des perſonnes regardent comme frivole, & peu digne de tenir un rang parmi les ouvrages Dramatiques. Les uns, accoutumés à n'admirer que les chefs-d'œuvres d'un genre plus étendu, s'imaginent que tout Poëme qui n'a pas cinq Actes, mérite peu d'attention, & que par conſéquent un Opéra-Comique n'eſt pas digne qu'on s'y arrête. Ils penſent que, pour faire un Poëme de cette eſpèce, il ne faut aucun des ſoins qu'exigent les grandes Pièces, & qu'on peut très-bien réuſſir dans ce genre, ſans y mettre d'intérêt, ſans intrigue, ſans caractère & ſans action. D'autres, fondés à-peu-près ſur la même opinion, prétendent que la Muſique ſeule fait le ſuccès de ces ſortes d'ouvrages, & qu'on n'examine point, pour les applaudir, ſi le Poëme eſt bon ou mauvais. Sans entrer dans une diſcuſſion qui demanderoit un volume, où je ne veux employer que deux pages, je réponds aux premiers, que, ſi l'on juge les Opéra-Comiques indignes d'être mis au nombre des Poëmes Dramatiques, il faut en retrancher auſſi les petites Pièces en un Acte du Théâtre François. Molière dut ſa première réputation aux *Précieuſes ridicules*, bien plus qu'à l'*Etourdi* & au *Dépit amoureux*. Les Comédiens qui lui reſſemblent, ne jugent pas non plus des Pièces par la longueur des Rôles, mais par leur qualité. C'eſt une erreur d'imaginer qu'il faut moins d'art pour faire un Opéra-Comique, que pour compoſer une grande Pièce. On emploie, pour une petite montre, les mêmes reſſorts que pour une horloge de Paroiſſe; la différence ne conſiſte que dans les proportions: & ſi la difficulté eſt un mérite, perſonne ne peut diſconvenir, que, plus un ouvrage eſt délicat, plus

on y doit apporter d'attention & d'exactitude. Or, un Opéra-Comique, reſſerré dans les bornes d'un Acte, demande une intrigue claire & conciſe, une marche plus vive, des détails plus ſaillans, plus courts & plus fréquens qu'une Pièce en cinq Actes ; donc cet ouvrage eſt plus difficile ; & ſi, comme je viens de le ſuppoſer, la difficulté eſt un mérite, l'Opéra-Comique a de grandes prétentions. Tout ce qui n'eſt pas régulier eſt difforme ; & toute Pièce (quelque courte qu'elle ſoit) qui manquera de juſteſſe dans ſes proportions, tombera comme une Tragédie qui auroit ce défaut.

La Muſique ajoûte ſans doute beaucoup à l'agrément des Opéra-Comiques, & je ne ſçaurois trop rendre de juſtice au talent de l'ingénieux Auteur de la Muſique de *Blaiſe le Savetier*, à qui je dois ſans contredit, en très-grande partie, le ſuccès du *Maréchal*. Mais je n'avoue pas, pour cela, qu'une Pièce puiſſe réuſſir par la Muſique toute ſeule : je ſoutiens, au contraire, qu'une mauvaiſe Pièce peut empêcher le ſuccès d'une très-bonne Muſique. Si le Public a ſouvent toléré, par ménagement pour la Muſique, quelques Pièces défectueuſes, il n'a point laiſſé ignorer ſon ſentiment ; le ſuccès a reſté douteux pendant pluſieurs repréſentations. Les Poëmes abſolument mauvais, ſont tombés dès la premiere fois : & ceux où l'on avoit tâché de mieux obſerver les règles, ont été ſaiſis dès le premier inſtant, ſuivis avec chaleur, repréſentés ſans interruption, & débités avec promptitude. Je remarquerai, en paſſant, qu'une mauvaiſe Muſique empêche auſſi le ſuccès d'un bon Poëme ; avec cette différence, qu'elle ne peut jamais en cauſer la chûte précipitée ; au lieu que le Poëme déteſtable ruine tout d'un coup la Muſique qui l'accompagne. La raiſon en eſt, que le Poëme eſt le fondement. Une belle maiſon ne peut ſubſiſter ſur un fondement qui s'écroule ; mais les fondemens peuvent durer, quoique l'édifice ſe renverſe. Une choſe quelconque exiſte ſans ſes accidens ; mais les accidens ne peuvent exiſter ſans leurs cauſes. L'action eſt le but principal d'un ouvrage Dramatique. Le fameux Critique de Stagyre dit qu'un Poëme Dramatique ſans mœurs, ſans détails & ſans ſtyle, dont l'action ſera vive, intéreſſante & réguliére, réuſſira plutôt qu'un Poëme bien écrit, rempli de mœurs & de beaux détails, & qui manqueroit d'action. Il n'y a pas d'ouvrage auquel ce vice ſoit plus pernicieux

qu'à l'Opéra-Comique. La Muſique eſt, ainſi que la Poëſie, un inſtrument qui ſert à l'imitation d'une action. Elle a beau être harmonieuſe, cadencée, &c. elle ne fera aucun effet, dès qu'elle n'aura ni ſentiment, ni ſituation à peindre; & ces parties dépendent indiviſiblement de l'action. A quoi ſerviroit ce merveilleux chef-d'œuvre de la combinaiſon des accords & des ſons? Le Claveſſin ſeroit-il autre choſe que l'inutile ornement d'une ſalle, ſi une main habile, agitant ſon Clavier, ne réveilloit dans ſon ſein les accens qu'il y renferme? Ainſi la Muſique ne peindroit rien au Théâtre, ſans le ſecours des paroles & le jeu des Acteurs. C'eſt donc le Poëme qui eſt la partie eſſentielle de l'Opéra-Comique: il eſt, ainſi que la Comédie, ſujet à des proportions & à des règles, & le même art eſt néceſſaire pour l'un, & à l'autre. Il y auroit beaucoup d'adreſſe à compoſer un ouvrage Dramatique qui amuſeroit le ſpectateur pendant douze heures entieres: cela ne ſe feroit cependant que par les mêmes règles dont on ſe ſert pour compoſer une Pièce de deux heures de repréſentation: & pour un Opéra-Comique, tout conſiſte à étendre ou à rétrécir chaque partie, par proportion à l'ouvrage que l'on veut faire. Ce n'eſt pas que je prétende que, pour avoir fait un bon Opéra-Comique, on puiſſe faire une bonne Tragédie; ce ſeroit une abſurdité, parce que ces deux ouvrages exigent une portée de génie différente; mais je ſoutiens que ce ſont les mêmes règles qui ſervent à la compoſition de l'un & de l'autre, & que tous les deux ſont & méritent également le titre d'ouvrages Dramatiques. La Muſique eſt un ornement très-efficace, mais non pas indiſpenſable; parce que le Poëme peut être repréſenté ſans Muſique, & que la Muſique ne repréſenteroit rien ſans le Poëme. Le corps peut ſubſiſter ſans ſon ombre; mais non pas l'ombre ſans le corps. Les Anciens ont fait de la Muſique une partie eſſentielle de la repréſentation de leurs Pièces. Eſtime-t-on moins les Tragédies d'Euripide, parce qu'on a perdu la Muſique admirable dont elles étoient embellies? J'ai trop peu dit ſur cette matière, pour me flatter de convaincre; mais il me ſuffit d'avoir ſuſcité la conteſtation: d'autres, plus inſtruits que moi, pourront la continuer avec avantage. Quant à moi, je ferai mon poſſible pour mériter les bontés du Public par de nouveaux ouvrages; ſi je manque, mes erreurs me ſerviront de leçon, & j'en profiterai pour mieux faire.

ACTEURS DE LA PIÈCE.

MARCEL, Maréchal Ferrant.

LA BRIDE, Cocher du Château, Amoureux de Claudine.

CLAUDINE, Sœur de Marcel.

JEANNETTE, Fille de Marcel, Amoureuſe de Colin.

COLIN, Neveu de la Bride, Païſan, Amant de Jeannette.

EUSTACHE, } Païſans groſſiers.
BASTIEN, }

La Scène eſt dans la Boutique de Marcel; la durée de l'action eſt de trois heures, & ſon commencement vers les cinq heures du ſoir, en Automne.

Le ſujet eſt tiré de la dixième nouvelle de la troiſième journée du Décaméron de Bocace.

LE MARÉCHAL FERRANT, OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Boutique de Maréchal, une Forge ſur le devant; & un peu plus loin, du côté oppoſé, une cave environnée d'une barrière.

SCENE PREMIÈRE.

MARCEL *dans ſa Boutique travaillant à ſa Forge, & battant alternativement ſur l'Enclume.*

ARIETTE.

CHANTANT à pleine gorge,
Dès que je vois le jour,

J'écarte de ma forge
Le ſommeil & l'amour.
Tout en train,
Dès l'matin,
Sans chagrin,
J'ons courage.
Je bats l'fer:
Feu d'enfer.
Le marteau,
Tot, tot, tot,
Fait tapage.
Un petit couplet
Graiſſe le ſoufflet.
Ça donnne cœur à l'ouvrage.
En ſoufflant,
En battant,
Patatan,
J'ons courage;
Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures ſont ſonnées ; la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon Mémoire au Château, & que je m'habille. (*Il appelle.*) Claudine ! Jeannette ! Claudine ! Je gagerois qu'elles ſont encore en querelle.

SCENE II.

CLAUDINE, *entrant précipitamment avec* JEANNETTE; MARCEL.

TRIO.

CLAUDINE.

Oui, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante !

CLAUDINE.

J'empêcherai
Qu'une petite étourdie
A ſa tête ſe marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts-d'manches,
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel !

JEANNETTE.

Mon pere !

MARCEL.

Paix-là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. } C'eſt moi qu'on écoutera.
JEANNETTE. }
MARCEL. Les bavardes que voilà !

CLAUDINE.

Marcel !

JEANNETTE.

Mon pere !

MARCEL.

Paix-là.

Ma cravate.

CLAUDINE.

L'insolente !

MARCEL.

Mes bouts-d'manches.

ENSEMBLE.

JEANNETTE. C'eſt ma tante.
CLAUDINE. C'eſt Jeannette.

MARCEL.

Morbleu ! ça m'impatiente.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Je veux vous conter cela.
JEANNETTE. La méchante que voilà !
MARCEL. Les bavardes que voilà !

CLAUDINE, *précipitamment & marquée*

Jeannette,
En cachette,
Coquette
Parfaite,
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon,
Répond.

MARCEL.

Bon.

Claudine,
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M'étourdit,
Par ſon bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante,
Prudente,
Expire,
Soupire
Pour l'objet
Qui ſeroit
Mon fait.

MARCEL.

Paix, qu'on ſe taiſe.

CLAUDINE.

L'inſolente!

MARCEL.

Qu'on ſe taiſe.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

MARCEL.

Paix-là, ventrebleu! paix-là.

ENSEMBLE

CLAUDINE. Non, je n'en démordrai.
JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.
MARCEL. Quel vacarme! quel fracas!

Silence, morbleu! ſilence; ces femmes-là ſont plus têtues que des mules de meûnier.

C'eſt donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce bruit-là ?

CLAUDINE.

Air : *Cahin, caha.*

Oui, votre fille,
Contre mon ſentiment,
Et ſans votre agrément,
A ſu faire un Amant ;
Du feu le plus ardent
Pour lui ſon cœur pétille.
C'eſt Colin :
Un Fermier voiſin.
Eſt, dit-on, ſon pere.
Voilà le myſtere :
Cela vous regarde,
Et prenez bien garde
Que votre fille, après cela,
Ne ſoit ſage cahin, caha.

MARCEL.

Quel diable eſt-ce que ce Colin ? J'en entends toujours parler, & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah ! mon pere, il eſt tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu ! vous ſouffrez qu'une morveuſe à dix-huit ans ait déjà des Amoureux ?

MARCEL.

Vous en avez bien ; vous qui êtes veuve,

Et qui avez preſque mon âge. (*A Jeannette.*) Tu ſerois donc bien-aiſe d'être mariée, Jeannette?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*A part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE.

J'entage.

MARCEL.

Connois-tu Monſieur la Bride, le Cocher du Château!

JEANNETTE.

Oui, vraiment, je l'ai vu: il étoit, cet Été, l'Amoureux de ma tante. (*A part.*) C'eſt juſtement l'oncle de Colin.

CLAUDINE.

J'étouffe.

MARCEL.

C'eſt à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere?

MARCEL.

Pardi, à Monſieur de la Bride. Eſt-ce que je parle hébreu?

JEANNETTE.

Ah! comme j'avois pris le change!

CLAUDINE.

Je reſpire.

MARCEL.

Eh bien! tu ne dis rien, Jeannette?

JEANNETTE.

Air : *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penſes-tu, ma chère!
Tout-à-l'heure à m'en ſupplier
Je t'ai vu la première.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier:
N'y penſons plus, mon père.

MARCEL.

Eſt-ce la peur d'aller ſur les briſées de ta tante?

CLAUDINE.

Oh! qu'à cela ne tienne.

Air : *Sans compliment.*

Je ne ſuis pas, quoi que l'on diſe,
Si méchante que l'on me fait:
De bon cœur je vous autoriſe,
Sans regarder mon intérêt.
Je ſongeois à Monſieur la Bride;
Mais puiſque ce parti lui plaît,
A le céder je me décide.
Que Jeannette en uſe à préſent
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien! voilà parler, cela; je ſuis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clef du coffre:

que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez, quand le compère la Bride ſera arrivé. Que j'ai de plaiſir à vous voir bonnes amies ! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage !

(*Il ſort.*)

SCENE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE, *à part.*

Ma tante eſt cauſe de tout le mal qui m'arrive ; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmotez-vous là, petite ſotte ? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conſeille vraîment. Allons, levez la tête, Madame la Bride.

JEANNETTE, *impatientée.*

Je ne porterai jamais ce nom-là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous aſſûre.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y conſentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y conſentirez, ou bien... Ne raiſonnez-pas; car, vois-tu!.... Jeannette.... ne me mets pas en colere, ne m'obſtine pas davantage.

ARIETTE.

Je ſuis douce, je ſuis bonne:
Mais jarni! lorſque j'ordonne,
Que perſonne ne raiſonne;
Car l'on me diroit pourquoi;
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouſe;
Mais je veux avoir Colin.
Sotte! s'il faut qu'il t'épouſe,
Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCENE

SCENE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE, LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'APPERÇOIS Monſieur de la Bride, votre époux futur.

LA BRIDE.

Votre ſerviteur, Dame Claudine.

AIR : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Toujours cette œillade fine,
Cet abord leſte & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine,
Toujours aimable & galant.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m'enrôler,
Mon cœur à votre ſervice
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon Cocher pour une ſi médiocre voiture.

LA BRIDE.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne, à badiner les gens
Vous vous plaiſez ſans ceſſe.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces complimens
Iroient mieux à ma nièce.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté
Aura quelqu'amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monſieur, ſans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, petite inſolente ? Excuſez, Monſieur de la Bride ; ça ne ſait pas vivre. Allez avertir votre père que Monſieur eſt ici.

JEANNETTE, *à part.*

J'y vais, & je me ſervirai de l'occaſion pour faire ſavoir à Colin tout ce qui ſe paſſe. Que je hais ce Monſieur de la Bride ! il a l'air auſſi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéiſſez-vous ?

SCENE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

Je me ſouviendrai long-temps de vous, Dame Claudine : ma foi, ſi vous aviez voulu....

CLAUDINE.

Hé bien ?

LA BRIDE.

AIR : *Mais oui-dà, je ſens cela, &c.*

Sans regret,
Je l'aurois fait,
Le ſaut
Qu'on fait toujours trop tôt.
Pourriez-vous
Prendre un époux
Plus gai, plus doux
Plus vif, & moins jaloux ?
Si quelqu'un
N'eſt point importun,
C'eſt bien moi :
Car, dans mon emploi,
Au point du jour,
Plus d'amour :
On s'empreſſe,

Et l'on laiſſe
Sa femme la maitreſſe.
Sans regret, &c.

CLAUDINE.

Taiſez-vous, badin : voici mon frere.

SCENE VI.

LA BRIDE, CLAUDINE, JEANNETTE, MARCEL.

MARCEL.

C'est donc vous, Monſieur de la Bride ?

LA BRIDE.

Bon jour, compère Marcel : comment cela va-t-il ?

MARCEL.

Comme les affaires ; tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre mémoire : avez-vous mis les articles en ordre ?

MARCEL.

Les articles ſont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paye un Commis pour me tenir mes Livres ? Cela eſt bon chez les Financiers.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaiſe,
Penché ſur le dos d'une chaiſe,
Attendre l'heure du repas,
En s'entretenant de fadaiſe,
Et mettant, aux dépens d'un bras,
Tout un lâche corps à ſon aiſe.

Pour moi je me ſers de mes deux bras, je m'en porte mieux : le Travail eſt un Marchand qui tient magaſin de ſanté, & qui ne trompe jamais ſes chalands.

LA BRIDE.

Sur-tout, quand ils le ſatisfont auſſi exactement que vous. Mais ſi nous buvions un coup par là-deſſus ?

MARCEL.

Volontiers : la réflexion eſt bonne ; j'oubliois le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rincez des verres.

LA BRIDE.

AIR : *Amis, ſans regretter Paris, &c.*

Eh ! mais, buvons de celui-ci.

MARCEL, *le retenant avec précipitation.*

Laiſſez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poiſon ?

MARCEL.

Nenni.
Mais craignez-en l'uſage.

C'eſt un breuvage qui a la vertu de ſuffoquer ſur le champ comme le plus ſubtil poiſon, & d'aſſoupir pendant une demi-heure. Je l'ai compoſé pour un homme à qui je dois, ſauf votre reſpect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE

Cela eſt donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cauſe, eſt de faire dormir un peu plus que l'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine ?

MARCEL.

Toujours ; &, ſi vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi : je me fais fort de vous expédier auſſi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand'merci.

MARCEL.

ARIETTE.

N°. I.

Oui, je ſuis
Expert en Médecine ;
Et ce n'eſt pas la mine
Qui fait l'homme de prix.

(Pendant ce tems, les femmes vont & viennent, apportant des verres & du vin.)

Ayez l'air
Maigre & blême,
Comme un Clerc
Sur la fin du Carême;
Soyez traînant,
Foible, ſouffrant,
Et languiſſant:
Je ferai mon affaire
De vous rendre, compère,
Diſpos & bien portant,
Diſant la chanſonnette,
Trinquant, faiſant goguette.
Pour l'Art médicinal,
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*Aux femmes.*) Allez-vous-en, vous autres : il ne faut pas que les femmes ſoient là, quand on parle d'affaires.

CLAUDINE, *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage ?

MARCEL, *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE, *bas à ſon père.*

Mon père, ne me donnez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite fille.

(*Jeannette ſort.*)

SCENE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

MARCEL.

Rien ; c'eſt une fantaiſie : ces diableſſes de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre Mémoire, & mettez-vous là ; je vous dicterai les articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment ! eſt-ce que vous ne ſavez pas écrire ?

MARCEL.

Si fait ; mais je ne ſais pas lire. Êtes-vous prêt ?

LA BRIDE.

Dictez.

DUO.

MARCEL.

Premièrement.

LA BRIDE.

Premièrement.

MARCEL.

Buvons.

LA BRIDE.

Bon ; j'y ſuis maintenant.

MARCEL.

Ferré la mule de Madame
Pendant un an.

LA BRIDE.

Pendant un an.

MARCEL.

Quatre louis.

LA BRIDE.

C'eſt trop : vous ferrez ſur mon âme,
Et diablement.

ENSEMBLE.

MARCEL. C'eſt tout en conſcience.
LA BRIDE. C'eſt voler d'importance.

MARCEL.

Écrivez donc.

LA BRIDE.

Ah ! le fripon !

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh ! le larron !

MARCEL.

Traité, ſoigné pendant deux ans
Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans.

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs ! Savez-vous quelle ſomme
Cela fait ?

MARCEL.

Mille francs.
Mais buvons.

LA BRIDE.

Ah ! quel homme !

MARCEL.

Allons, à votre ſanté. Bien.
Plus, pour le valet d'écurie,
Enſemble avec le cheval pie ;
Pour viſites & ſoins....

LA BRIDE.

Combien ?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah ! c'eſt bon marché, Compère.

MARCEL.

Mais pour médicaments, clyſtere,
Huile, apozême, & cœtera,
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable ! voilà
Un Mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de Mémoire,
Nous oublions de boire.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Cela ne paſſera jamais.
MARCEL. Nous oublions de boire.
Plus, il m'eſt redû d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encor! Morbleu! c'eſt une honte:
Cela ne paſſera jamais.

MARCEL.

Paix.
Nous nous arrangerons après.

Vous faites-là des difficultés d'honnête-homme, qui vous feroient paſſer pour un valet de Procureur. Quand on eſt dans certaine maiſon, faut-il être ſi ſcrupuleux?

AIR: *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Un Grand doit ſe laiſſer voler;
C'eſt un air qui ſent l'opulence:
Ce ſeroit la déshonorer,
Que d'avoir trop de conſcience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher; j'aurois peut-être été fripon comme tant d'autres, ſi j'euſſe été dans le cas: mais les profits de l'écurie n'engraiſſent pas comme ceux de la cuiſine & des offices.

MARCEL.

C'eſt que les mêts qu'on y conſomme, ne ſe prêtent pas aux épices. A votre ſanté, compère: j'ai une affaire à vous propoſer.

AIR: *Des Favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zèle.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits ?

LA BRIDE.

Oui-dà.

MARCEL.

Si bien que ſans défiance
On la pourroit propoſer.

LA BRIDE.

Morbleu ! perſonne, je penſe,
Ne voudroit la refuſer.

MARCEL.

Eh ! bien, Monſieur de la Bride, voilà le parti trouvé. Si vous voulez l'épouſer, j'ai quelque argent comptant ; celui que je vais recevoir au Château, joint à cela, lui fera une petite dot bien honnête... Qu'en dites-vous ?... Cela eſt-il décidé ?

LA BRIDE.

Vous êtes preſſant, compère Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie ?

LA BRIDE.

Cela eſt vrai ; elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh ! bien, je vous la donne. Quelle réflexion y a-t-il à faire, après cela ?

LA BRIDE.

Ma foi, compère, ſi vous voulez que je vous diſe, mon dernier mariage m'a tant raſſaſié de jeuneſſe, que j'ai preſque juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottiſe.

LA BRIDE.

ARIETTE.

N°. II.

Quand, pour le grand voyage,
Margot plia bagage,
Des cloches du village
J'entendis la leçon,
Din, di, din, don:
Et je promis d'en faire uſage.
Conſole-toi, pauvre mari:
Te voilà bien, mais reſtes-y.

Après mainte complainte,
Sur une pinte,
Je fis ſerment
De fuir tout engagement.
Pour l'homme ſage,
Un doux veuvage
Eſt plus charmant.
Quand, pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces ſerments là ſont comme ceux des buveurs, qui veulent que le diable les emporte, s'ils retour-

nent au cabaret : ils manquent tous de parole ; a-t-on jamais vu le diable venir en faire des reproches ?

LA BRIDE.

Je ſuis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en ſera plus utile. Jeune cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux ; ça forme l'un, & ça exerce l'autre. (*Il appelle Jeannette.*) Elle n'ignore de rien ; ça danſe, ça chante, ça jâſe, ça coud, ça tricotte : elle n'aura pas ſa pareille pour gouverner une maiſon.

SCENE VIII.

LA BRIDE, MARCEL, JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens, mon enfant : tu veux un mari ; voilà Monſieur de la Bride qui te prend pour femme : fais-lui ton compliment. Elle eſt interdite. Allons, pour t'encourager, embraſſe ton prétendu.

JEANNETTE.

Mon père...

LA BRIDE *ſe baiſſe pour embraſſer Jeannette ; elle ſe recule.*

Pourquoi la contraindre ?

MARCEL.

Allons, baiſe donc, nigaud... Bon. Je ſuis content de toi, Jeannette; continue à m'obéir. Je m'en vais au Château; nous reviendrons dans une heure. Où eſt Claudine?

JEANNETTE.

Elle eſt ſortie.

MARCEL.

Eh bien! te voilà maitreſſe; aies bien ſoin de la maiſon: tire-nous du vin, fais-nous un bon ſouper, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela; accoutume-toi au ménage.

SCENE IX.

JEANNETTE, *ſeule.*

Les voilà partis. Si Colin venoit à préſent: je l'ai fait avertir. Je ſuis ſeule: j'ai tant de choſes à lui dire! Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTE.

N°. III.

Quand on aime bien,
On ſouffre ſans peine
L'abſence, la gêne;
On chérit ſa chaîne;

Le reſte n'eſt rien.
Mon Amant eſt tendre ;
Mon cœur à l'attendre
Sent des attraits ;
Mais
Mon âme conſtante
Seroit plus contente,
Si je le voyais.

Mais je l'apperçois. Viens donc ; je mourois d'impatience.

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

Aussi-tot que j'ai été averti, je ſuis accouru.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment
De mon ardeur extrême,
Et de mon tendre empreſſement
A ſervir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi, bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

JEANNETTE.

Tu ſais le malheur qui nous menace ?

COLIN.

Eſt-il vrai qu'on veut nous défunir ?

JEANNETTE.

Hélas ! oui. C'eſt ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouſer elle-même. Y conſentirois-tu ?

COLIN.

Moi ! plutôt mourir que d'être à d'autre qu'à ma chere Jeannette. Mais quel eſt l'époux qu'on te propoſe ?

JEANNETTE.

C'eſt M. la Bride, le Cocher du Château.

COLIN.

Mon oncle !

JEANNETTE.

Lui-même. Dame ! nous voilà bien embarraſſés.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Ne t'afflige pas, crois-moi :
Je l'inſtruirai de ma tendreſſe.
S'il me ſait aimé de toi,
Senſible à l'ardeur qui me preſſe,

Il empêchera le deſſein
Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais ſi tu n'as pas ſon appui ?

COLIN.

Nous pouvons compter ſur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me raſſûre pas.

COLIN.

Tes inquiétudes me déſeſperent.

JEANNETTE.

Et ta confiance me met hors de moi-même. Tiens, Colin, ſi tu m'aimois bien, tu ſerois moins tranquile.

COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche ?

ARIETTE.

N°. IV.

Charmant objet de ma flamme,
Ne doute point de mes feux ;
La conſtance de mon âme
S'entretient dans tes beaux yeux.
Quand je te quitte,
Mon cœur s'agite,
Tout me dépite ;
Je ſens, hélas !
Qu'il faut languir où tu n'es pas.

Dans nos bois,
Quand je vois
Le ramier
S'égayer,
Je dis alors en moi-même :
Il eſt près de ce qu'il aime.
Que ne puis-je être aujourd'hui
Auſſi fortuné que lui !
Charmant objet de ma flamme, &c.

JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer, quand tu me montres tant d'ardeur ? Va, l'on a beau me le défendre,

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,
Colin, on a bien raiſon :
Dût-on m'en blâmer encore,
Je ne dirai jamais non.
Qu'une autre puiſſe te plaire,
Ce ſera par ſes attraits :
Mais ſi ta flamme légère
Se fixe à la plus ſincère,
Tu ne changeras jamais.
Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte ſur mon empreſſement à me procurer le ſeul bien... qui... m'intéreſſe.

[illegible] TENDRE,

[illegible] NETTE

COLIN.

[illegible]ère : j'ai [illegible] pour venir...
[illegible] que ces [illegible]

JEANNETTE.

[illegible] pour ton oncle & de mon
[illegible] entamée : prends ce verre.

Air : *Jeannetton, mon cœur*, &c.

Bois ce coupole vin.

COLIN.

Versé de ta main,
Il n'en est point de meilleur
Pour me, pour me, pour me remettre ;
Il n'en est point de meilleur
Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment se trouve-t-on ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'est que celui-ci est un peu en cruche.

AIR : *Allons donc, jouez, violons.*

* Mais c'eſt aſſez reſter enſemble ;
Quelqu'un peut arriver. Je tremble
Qu'on ne te ſurprenne au logis :
Il faut, mon cher, faire retraite.
Aime-moi, compte ſur Jeannette,
Sur l'amour que je t'ai promis.
Reſſouviens-toi de mes avis.
Parle à ton oncle, & peins ma flamme.
Dis que tu veux m'avoir pour femme ;
Dis que nous nous aimons tous deux ;
Dis-lui qu'il couronne nos feux.
Mais qu'as-tu donc ? Loin de m'entendre,
Le ſommeil paroît te ſurprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident !
D'où vient cet aſſoupiſſement ?

COLIN.

Ah ! Jeannette.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ? Il chancelle. Réponds-moi donc.

COLIN.

Je me ſens ſuffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du ſecours ? Je ne puis plus le ſoutenir.

* Pendant ce tems, la ſuffocation commence à faire ſon effet.

COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va,
Mon œil ſe trouble.
Qu'ai-je bu là ?
Mon mal redouble.
D'où vient cela ?
Ah !
Mon cœur s'en va.
Prenons courage.
Triſte deſtin !
Maudit breuvage !
Pauvre Colin !
Mais quel nuage !
Le jour s'éteint.
Je meurs, je tombe.
(*Il tombe ſur une chaiſe.*)
Quelles douleurs !
Ah ! je ſuccombe.
Ah ! je me meurs.
(*Il s'endort.*)

JEANNETTE.

Colin, Colin ! J'ai beau l'appeller, il ne me répond point... Il eſt mort... je n'en puis plus douter : ce breuvage l'aura empoiſonné. Que vais-je devenir ? Pauvre Jeannette ! ſi mon pere vient.... J'entends quelqu'un. Où me mettre ? Où fuir ? Ce ſont deux étrangers ; raſſurons-nous : ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

SCENE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE; COLIN, *endormi*.

BASTIEN.

Bon jour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre ſecours.

EUSTACHE.

Du ſecours, c'eſt bian dit : je v'nons pour vous en demander. J'm'appellons Euſtache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not' âne eſt à l'agonie.

JEANNETTE, *à Baſtien*.

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not' âne eſt mort ?

JEANNETTE.

Eh non ! bon-homme, je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué ! j'en parlons, nous.

EUSTACHE.

J'voulons conſulter le Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience. (*A Euſtache.*) Écoutez-moi.

EUSTACHE.

J'n'ons pas le loiſir.

JEANNETTE, *à Baſtien.*

Un moment.

BASTIEN.

J'n'ons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué ! Queu cérémonie faut ici pour ſe faire entendre ! Quand ce s'roit l'antichambre d'un Receveur des Tailles. J'voulons un conſeil ; je paierons bian : faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il eſt ſorti, il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne diſiais-vous ? J'allons boire bouteille en l'attendant. Viaus-t-en, Baſtien.

JEANNETTE.

Eh ! Meſſieurs, vous avez l'air ſi bonnes perſonnes, ſi compatiſſans ; pouvez-vous me refuſer ce que je vous demande ?

EUSTACHE.

Qu'eſt-ce qu'vous d'mandais ?

JEANNETTE.

De me voir débarraſſée de ce jeune homme. Il eſt venu pour conſulter mon pere : il avoit chaud ; ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'ſ'ra rien ; il eſt p't-être mort ; mais faut attendre. Votre père ſaura queuq' ſecret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je ſerois perdue, s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer ; c'eſt mon amant.

BASTIEN.

Diantre ! c'eſt comme ça que vous l'z'ac'modais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras ; portez-le hors de la maiſon.

EUSTACHE.

Non, morgué ! La belle propoſition ! on diroit que c'eſt nous qui l'ons tué.

JEANNETTE.

Il paſſe peu de monde par ici.

AIR : *Des Pendus.*

Notre maiſon eſt à l'écart.

EUSTACHE.

C'eſt courir un trop grand hazard.
Morgué ! vous êtes jeune fille
Bian attrayante, & bian gentille ;
Mais je n'ſommes pas curieux
D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Écoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expoſe point. Cachez-le pour le préſent dans notre cave juſqu'à la nuit. Il commence à faire obſcur : vous viendrez par la porte de derriere, & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles ? Baſtien ne te ſens-tu pas l'ame émue ?

BASTIEN.

Oui, morgué ! ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter juſqu'à cette cave. (*A Jeannette.*) Quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez ſur ma parole.

AIR : *Des Pélerins de S.-Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes.
Dans mon malheur,
Il faut dévorer mes allarmes
Et ma douleur.
Contrainte à cacher mes ſanglots,
Triſte, incertaine,
Je n'oſe ni pleurer mes maux,
Ni gémir dans ma peine.

(*Les Payſans reviennent.*)

EUSTACHE.

V'là qu'eſt fait.

BASTIEN.

Mais le Médecin, quand le verrons-nous?

JEANNETTE.

Voila ma tante qui vient : elle vous ſatisfera comme mon pere; mais ne lui dites rien de ce qui s'eſt paſſé.

EUSTACHE.

Ne craignez rian.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que veulent ces gens-là ?

JEANNETTE.

Ils viennent pour demander un avis à mon père : je leur ai dit de vous consulter.

(*Elle sort.*)

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il ?

TRIO.

CLAUDINE.

Que voulez-vous ?
Il eſt ſorti.
Tantôt il reviendra.
Vous lui direz cela.
Finiſſez.
Vous m'étourdiſſez.
(*Les contrefaiſant.*)
Hi han ! hi han !
Clopin, clopant.
Vous me rompez la tête.
Eh ! revenez tantôt.

BASTIEN.

Monſieur le Maréchal,
C'eſt que, ſauf votre reſpect, notre âne a certain mal.
Il ne boit plus.
Quand on le mene
A la fontaine,
Au lieu de boire ; hi han ! hi han !
Il ne fait que braire.
Que faut-il lui faire !
Hi han ! hi han ! hi han !
La pauvre bête !
Il y ſera tantôt.
Nous reviendrons tantôt.

EUSTACHE.

C'eſt que....
C'eſt que ma cavale eſt boiteuſe.
Elle a la jambe douloureuſe.
Elle va clopinant,
Clopin, clopant :
Que faut-il faire ?
Elle va clopinant, &c.
La pauvre bête !
Nous reviendrons tantôt.

ENSEMBLE.

A tantôt, à tantôt.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE, *ſeule.*

ARIETTE.

J'AI perdu tout ce que j'aime.
Rien ne me ſera plus cher.
Mais que ferai-je moi-même,
Si Colin eſt découvert ?
Du trouble qui m'inquiette,
Quelqu'un aura-t-il pitié ?
Pour cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque amitié ?
N'eſt-il point une retraite
Qui puiſſe cacher Jeannette ?
De cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque pitié ?

J'apperçois mon père : tâchons de lui cacher ma triſteſſe.

SCENE II.

LA BRIDE, MARCEL, *tous deux à demi ivres.*

DUO.

MARCEL.

Le bon vin eſt l'âme de la vie ;
Au Château que ne ſuis-je toujours !
Bons morceaux, & bonne compagnie.
Je voudrois paſſer ainſi mes jours.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Qu'en dites-vous, Compère ?
MARCEL. Je ſuis ravi, Compère.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chère
Sont beaux & bons vraiment.

ENSEMBLE.

Mais, ma foi ! vive l'argent !

MARCEL.

Chez vous on donne des eſpèces ;
De la monnoie avec des politeſſes :
Ailleurs on fait des compliments,
Et l'on ne paye point les gens ;
C'eſt la mode chez bien des Grands.

ENSEMBLE.

Mais au Château, Compère,

C'eſt une autre manière :
On eſt payé, puis bien traité.

LA BRIDE. Le daron vous a contenté.

MARCEL. Du daron je ſuis enchanté.

ENSEMBLE.

Buvons à ſa ſanté.

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'eſt vrai ; j'ſuis honnête homme.
Du daron je ſuis enchanté.

ENSEMBLE.

Buvons à ſa ſanté.

MARCEL.

Claudine ! Ah ! te voilà, Jeannette ? Va dire à ta tante qu'elle nous envoye de la lumiere & une petite bouteille de ç't'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiſer de ma part. Morbleu ! père Marcel, Dame Claudine eſt bien aimable : quand j'y penſe, cela me met en bonne humeur ; je danſerois volontiers. Gai, allons, gai.

(Il prend la main de Marcel, comme pour le faire danſer.)

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, Compère la Bride.

LA BRIDE.

Moi, je ſuis de ſang-froid, aſſurément.

MARCEL.

Eſt-ce que vous avez oublié que vous êtes mon gendre ? Voudriez-vous auſſi devenir mon beau-frère tout en même-temps ? Cela ne ſe peut pas, Compère. Faut d'la raiſon à tout.

LA BRIDE.

C'eſt juſte.

MARCEL.

Être gris, pour avoir bu votre part de ſix bouteilles ; c'eſt une honte. Vous n'avez pas une tête de Cocher ; c'eſt une tête de Linotte.

LA BRIDE.

Qu'appellez-vous ? Linotte toi-même, entendez-vous ?.. Apprenez que, parmi tous les Cochers qui montent ſur le ſiége, Cocher de Fiacre, Cocher de Cour, Cocher de Palais, Cocher de maiſon, Cocher de remiſe, Cocher de place, il n'y a pas un Cocher qui me le puiſſe diſputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux & traitable,
Le plaiſir marche avec moi.
Tantôt, d'un train de diable,
Je guide ſous ma loi
Le tintamarre & l'effroi.
Si je mène une Ducheſſe,

Une

Une petite Maitreſſe,
Je touche avec gentilleſſe:
On me prendroit pour l'Amour.
Mais avec un petit Maître,
Je pars comme le ſalpêtre.
Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, on court.
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier garre,
Un Sonneur deviendroit ſourd.

Donnez-moi quelque Tendron à mener; vous verrez; je vous le conduirai par un chemin où il n'y aura pas de pierres.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, Compère! Je ne ſais pas...

SCENE III.

Les Acteurs précédens, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que demandez-vous encore? Vous avez bu toute la journée. N'êtes-vous pas content? Voulez-vous paſſer la nuit?

MARCEL.

Allons, ma petite ſœur, un verre de ratafiat; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, Dame Claudine! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiſer de ma part; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commiſſion : je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

AIR : *De la Pierrefitoiſe.*

Eh! non, non; voyez comme il y va!

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous bleſſera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large.... mais vraiment!
Ne faites donc pas le méchant
Tant.

Eh! où avez-vous pris cette gaieté-là? Peſte! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure!

LA BRIDE.

Morbleu! Dame Claudine, ma timidité a tenu juſqu'ici mon amour au trot, votre réſiſtance le met au galop, & je ne répondrois pas qu'il ne prît le mors aux dents, voyez-vous!

(*Il veut toujours l'embraſſer.*)

CLAUDINE.

Eh bien! ſavez-vous que je me fâcherai, à la fin?

MARCEL.

Bride en main, Monſieur de la Bride; bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu ſi gaillard.

MARCEL.

Compère, vous faites le jeune homme à votre âge! Quel diable! ſoyez donc ſage.

CLAUDINE, *à part.*

En honneur, je l'aime de cette humeur-là. (*Haut.*) Marcel, il eſt tard; retenez le Compère à ſouper.

MARCEL.

Ma foi, je ſuis bien-aiſe que vous l'en priiez; ça m'en évite la peine, & ça m' fait plaiſir. Oui, ſoupez avec nous, Compère: nous parlerons du mariage; allons un inſtant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'eſt morbleu! la première fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, Monſieur de la Bride.

MARCEL.

Allons donc ; vous avez le vin diablement amoureux.

(*Ils ſont des cérémonies à qui paſſera le premier.*)

SCENE IV.

CLAUDINE, *ſeule.*

PAR ma foi, cet homme-là me plaît : je croyois que Colin ſeul pouvoit me toucher le cœur ; & voilà l'oncle, qui, avec des années de plus & des charmes de moins, lui enleve ce droit-là : je ne m'étonne plus ſi l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

ARIETTE.

Il n'eſt chere que d'appétit.
Quand un homme nous amuſe,
Qu'il ſoit ruſtre, qu'il ſoit buſe,
Le quart-d'heure ſert d'excuſe.
Quand l'inſtant vient, tout eſt dit :
Le plus ſimple nous ſéduit.
Soyez belle, ſoyez laide,
L'Amour parle, le cœur cède.
Quand l'inſtant vient, tout eſt dit.
Il n'eſt chere que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

SCENE V.

COLIN, *réveillé, hauſſe tout doucement la trape de la cave, en tâtant tout autour de lui à meſure qu'il en ſort.*

RÉCITATIF accompagné.

Où ſuis-je ? On ne fait plus de bruit.
Dans ce lieu ſouterrain, qui peut m'avoir conduit ?
C'eſt une cave, en voici la barrière.
J'en ſuis dehors, cela va bien.
Mais je ne vois point de lumière.
Comment ſortir ? Je n'en ſais rien.
Il fait nuit, tout eſt clos : s'il faut que je m'écrie,
Des hommes, des mâtins vont tomber ſur mon dos ;
Si je me taîs, je paſſerai ma vie,
Dans le plus obſcur des caveaux ;
Et, par ma foi, je n'en ai point envie.

ARIETTE.

C'eſt en vain que je tâtonne :
Par-tout la nuit m'environne.
Je m'égare, je friſſonne,
Je ne puis rien découvrir.
Tout me retient, tout m'arrête ;
Je vais me rompre la tête :
Quel deſtin pour moi s'apprête ?
Que faudra-t-il devenir ?

SCENE VI.

COLIN, CLAUDINE *avec des plats & des ſerviettes, &c.*

COLIN.

ON ouvre : eh ! mais, c'eſt Claudine ; je ſuis encore chez Marcel.

CLAUDINE.

Débarraſſons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer ; nos hommes ſont échauffés dans la converſation, & fort éloignés de la maiſon : allons toujours tirer du vin. (*Elle apperçoit Colin ; ſe recule avec frayeur, & s'enfuit en criant :*) Au meurtre, au voleur !

SCENE VII.

COLIN, *ſeul.*

NE me voilà pas mal ; elle ne m'a pas reconnu ; &, pour comble de bonheur, elle a tiré la porte, & m'a laiſſé ſans lumière. Au moins je ſais où je ſuis. Claudine va tout mettre en allarme. Marcel, qui ne me connoît point, en pour-

roit agir groſſierement avec moi : tâchons de retrouver ma cave : m'y voici : rentrons-y, crainte d'accident ; je trouverai peut-être quelqu'autre occaſion pour me ſauver. Ecoutons : j'entends encore du monde, on parle doucement, fermons la trape ſur moi.

SCÈNE VIII.

JEANNETTE *conduiſant* EUSTACHE, COLIN.

JEANNETTE.

Vous êtes homme de parole. Avançons ſans faire du bruit ; mon père ſe promene dans le voiſinage : j'ai vu ma tante aller de ce côté-là ; dépêchez-vous & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur ? Vous avez bian trouvé vot' homme ; je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être... ſoldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons : hélas ! je vais voir mon amant pour la derniere fois.

COLIN, *ſortant précipitamment.*

Non, ma chere Jeannette.

JEANNETTE *laiſſe tomber le chandelier & s'enfuit.*

Je ſuis morte : ſon Eſprit revient.

EUSTACHE.

Son Eſprit ! Je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette ! Je crois qu'ils ſont fous.

EUSTACHE, *tremblant.*

Êtes-vous là ?... Perſonne ne répond : elle m'a laiſſé ſeul, l'Eſprit va me mettre en pièces.

ARIETTE.

O mort ! qui que tu ſois, paſſe.
Ah ! je te demande grace :
Ah ! ne me tords pas le cou.
Je tremble comme la feuille.
Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.
Je vais, & je ne ſais où.
Ah ! ah ! Monſieur le mort, grace.
Je frémis, mon ſang ſe glace.
Ne hâtez pas mon trépas :
Hélas ! ne m'étranglez pas.

(*Ils ſont tous les deux le tour du Theâtre par un côté oppoſé, en ſe tournant le dos l'un à l'autre ; & quand ils ſont arrivés à l'autre bout, ils ſe heurtent.*)

COLIN *ſe retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Euſtache.*

Je crois voir de la lumière au travers de la porte : qu'eſt-ce qui vient ici ?

SCENE IX.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

AIR : *R'lan tan plan, &c.*

VOYONS ce qui trouble leurs âmes:
Qui diable ici viendroit le ſoir?
Ce ſont des ſonges de nos femmes;
Mais, après tout, nous allons voir.
S'il faut que, pour chercher aubaine,
Quelque larron y ſoit vraiment,
Eh! r'li, eh! r'lan,
Je vous l'équippe, pour ſa peine,
Eh! r'lan tan plan,
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je ſuis perdu.

MARCEL.

Que vois-je? C'eſt un homme. Elles ont raiſon. M'en irai-je? Reſterai-je? Quel embarras! montrons de la fermeté : bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

AIR : *Allez chercher de l'eſprit, &c.*

Laiſſez, laiſſez-moi partir;
De grace, de grace,
Laiſſez, laiſſez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble : courage. Non, point de grâce ; que cherches-tu ici ?

Fripon,
Répond.

EUSTACHE.

Ah ! que faire ?

MARCEL.

Parle, dis quel eſt ton nom.
Ton père,
Ta mère,
Et toute ta poſtérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'aſſomme.

EUSTACHE.

Ne m'aſſommez point, bon-homme,
Ayez de la charité.

MARCEL.

Non : je veux te faire pendre.

EUSTACHE, *ſe jettant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

COLIN *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL, *épouvanté.*

Ah ! je me meurs ! c'eſt fait de moi :
Ils ſont une compagnie.

EUSTACHE.

C'eſt le mort ; je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh ! Monſieur, je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'eſt fait, c'eſt fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous :
Épargnez-moi vos reproches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ſes approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous :
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

(*Il ſe jette à genoux entre Euſtache & Colin, ſa chandelle devant lui.*)

(*Tous trois à genoux.*)

Ah ! pardon, pardon, pardon.

SCENE X.

Les Acteurs précédens, LA BRIDE.

AIR : *La verte jeuneſſe.*

QU'EST-CE donc, Compère ?
Comme vous voilà !

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Meſſieurs-là ;
Pour faire reſſource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourſe :
Je ſuis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'eſt-ce qui vous a dit que c'étoient des voleurs ? Parbleu ! nous avons la berlue l'un ou l'autre : celui-ci eſt mon neveu, à bon compte.

(*Claudine & Jeannette arrivent.*)

COLIN.

Oui, mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable ! que fais-tu ici, Colin ?

MARCEL.

Colin ? Je connois ce nom-là : c'eſt donc vous qui êtes l'Amoureux de nos femmes ?

COLIN.

Je ſuis l'Amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je ſommes venu ici pour avoir une recette.

COLIN.

AIR : *C'eſt la jeune Iſabeau.*

Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,
Je vins dans ce ſéjour
Voir Jeannette :
Je mourois de chaud.
Je bus de cette eau.

(*Les femmes ſe font des ſignes d'étonnement.*)

MARCEL.

Je vois comment la choſe s'eſt faite.
Ma foi, mon cher ami,
Vous aurez bien dormi.
Mais n'en ayez point l'âme inquiette.

Vous n'en reſſentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maiſon : mais morgué ! vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Sçavez-vous ce qu'il faut faire, Compère Marcel ?

MARCEL.

Dites.

LA BRIDE.

Ces enfans-là s'aiment; voilà un pauvre garçon qui en eſt preſque mort : marions-les enſemble.

COLIN.

Ah! mon oncle, vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'eſt vous que je voulois pour gendre.

LA BRIDE.

N'y penſons plus.

MARCEL.

Mais not' ſœur, comment s'arrangera-t-elle de tout ça ?

LA BRIDE, *appercevant les femmes.*

La voici qui vient avec Jeannette.

SCENE XI ET DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens, CLAUDINE, JEANNETTE.

CLAUDINE.

AIR : *Mariez, mariez-moi, &c.*

JE viens tout mettre d'accord;
Je ſais tout. Voici ma nièce :
Puiſque Colin n'eſt pas mort,
Qu'il contente ſa tendreſſe :
Mariez, mariez, mariez-la :
A l'objet qui l'intéreſſe.
Mariez, mariez, mariez-la :
Monſieur la Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, Dame Claudine?

CLAUDINE.

Oui; depuis que je vous ai vu un peu en pointe, cela m'a donné ſubitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du tems, Compère, ſi le cœur vous en dit : quant à moi, je conſens à tout. Viens, Jeannette; donne la main à ton Amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur ; mon contentement eſt inexprimable.

COLIN.

Je ſuis au comble de mes vœux.

EUSTACHE.

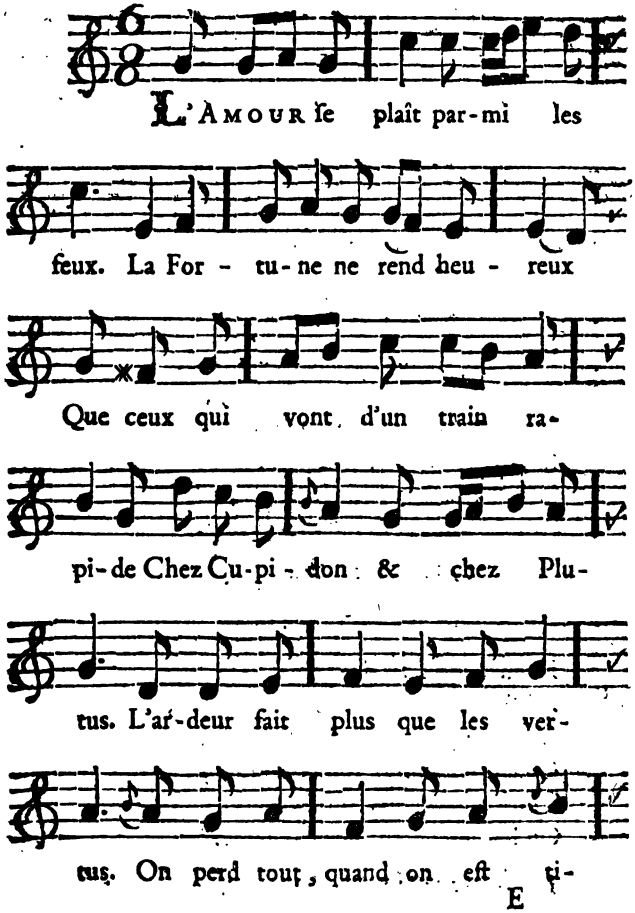
Mais, ma recette?

MARCEL.

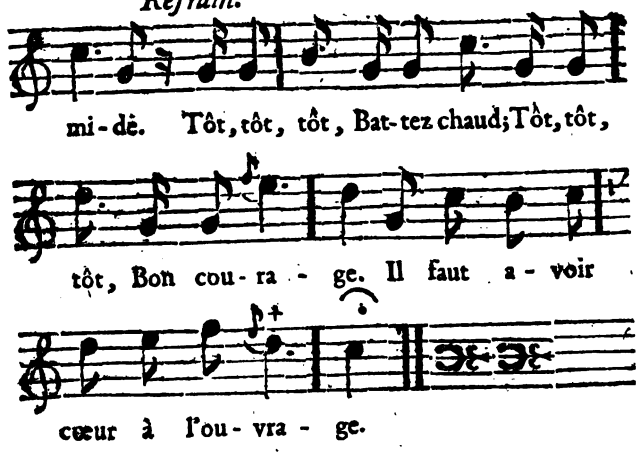
Après la noce.

VAUDEVILLE.

MARCEL.



Refrain.



EUSTACHE.

Pour vos Époux, jeunes Tendrons,
Prenez toujours de bons Lurons,
Et fuyez les Amans tranquiles.
Alertes ſur tous les inſtants,
Galans, ſachez ſaiſir le temps,
Pour triompher des moins dociles.

Tôt, tôt, tôt, &c.

COLIN.

Le mariage a ſes douceurs.
Lorſque l'Amour bleſſe deux cœurs,
L'Hymen ſans peine les aſſemble:
Quand les Époux ſont bien unis,
Tout va d'accord dans le logis:
On les entend chanter enſemble:

Tôt, tôt, tôt, &c.

JEANNETTE.

Quand le plaiſir ſuit la douleur,
On en ſent mieux tout ſon bonheur.
Avec tranſport l'âme reſpire.
J'obtiens l'Amant que je perdis;
Il ſait combien je le chéris;
Et mon cœur ne ſe fait pas dire:
Tôt, tôt, tôt, &c.

CLAUDINE.

On ſait que j'ai toujours été
Un vrai modèle de bonté,
De douceur & de patience:
Mais ſi l'Époux qui veut m'avoir
N'eſt pas exact à ſon devoir,
Je m'apprête à dire d'avance:
Tôt, tôt, tôt, &c.

LA BRIDE.

En bons Cochers, ne bronchez pas:
Avec la Prude allez le pas;
Trottez avec la Financière;
Réſervez l'amble au Magiſtrat:
Avec la Nymphe d'Opéra,
Au grand galop, force pouſſière:
Tôt, tôt, tôt, &c.

MARCEL.

Je ſuis un pauvre Maréchal,
Et je me donne bien du mal

Pour mettre en vogue ma boutique.
Meſſieurs, daignez être indulgens,
Pour faire voir qu'en bons chalands
Vous m'accordez votre pratique :
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud:
Tôt, tôt, tôt,
Bon courage.
C'eſt me donner cœur à l'ouvrage.

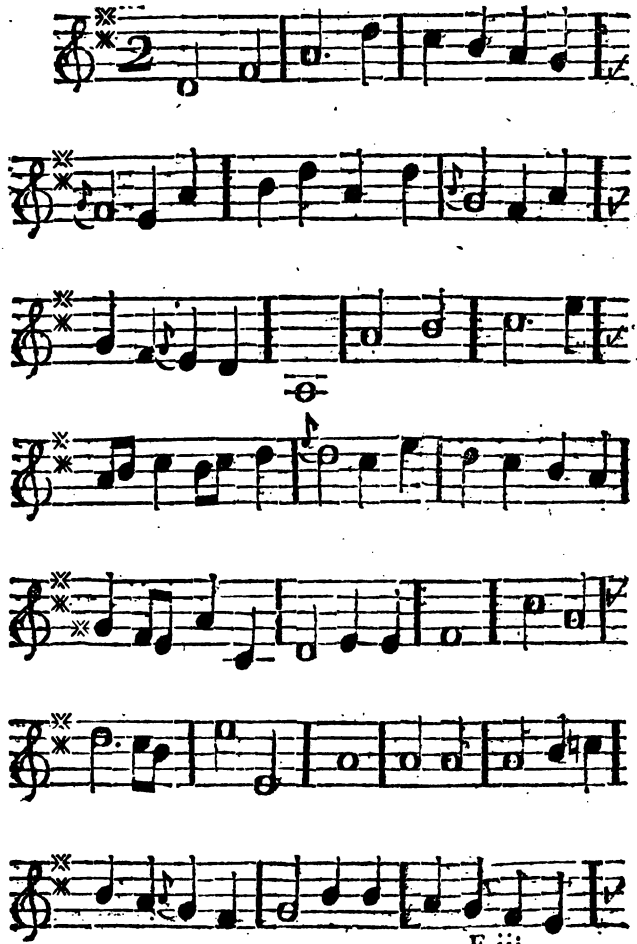
CHŒUR.

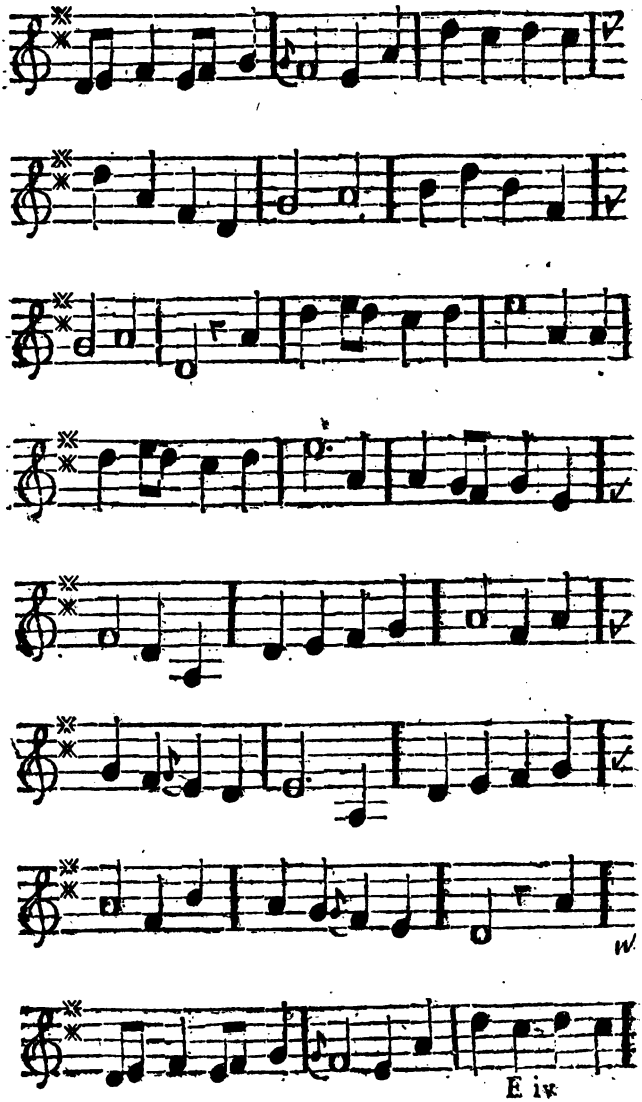
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Battez le fer tant qu'il eſt chaud.

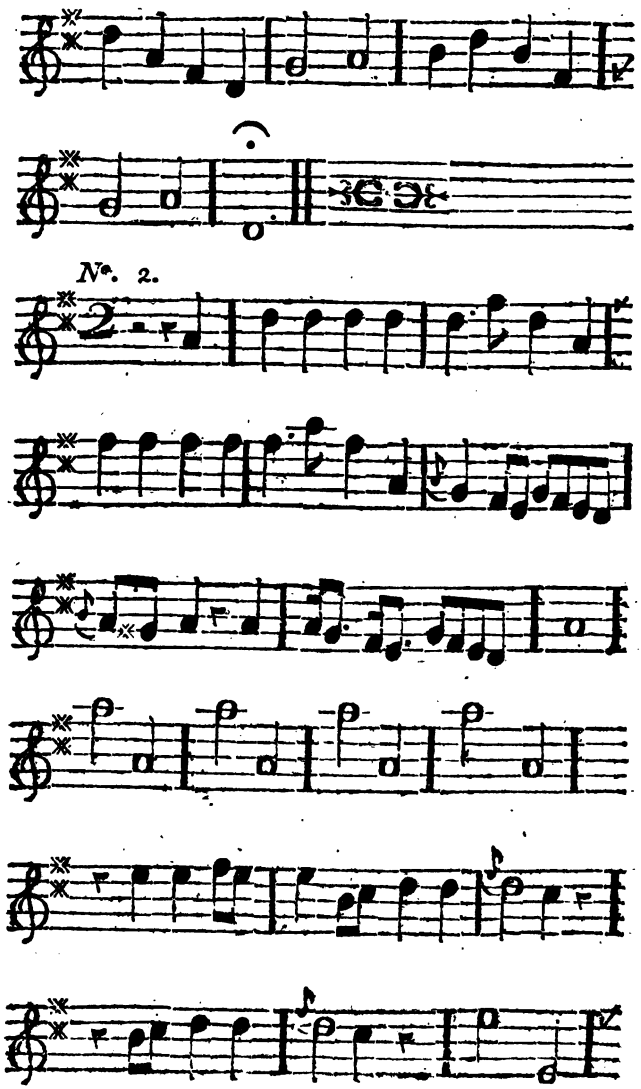
FIN.

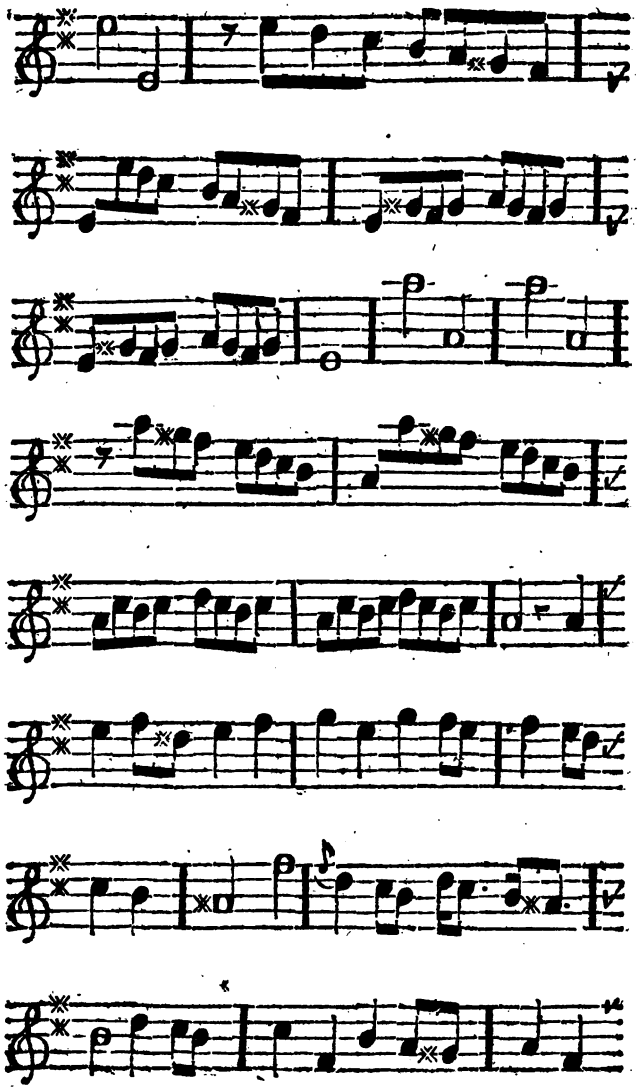
AIRS.

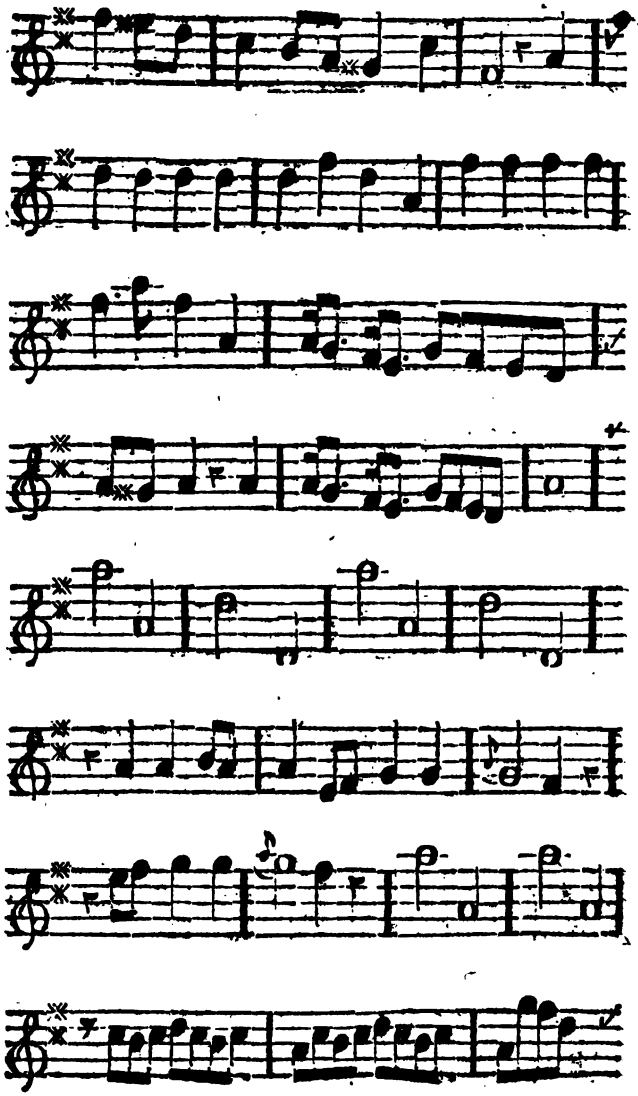
N.o 1.

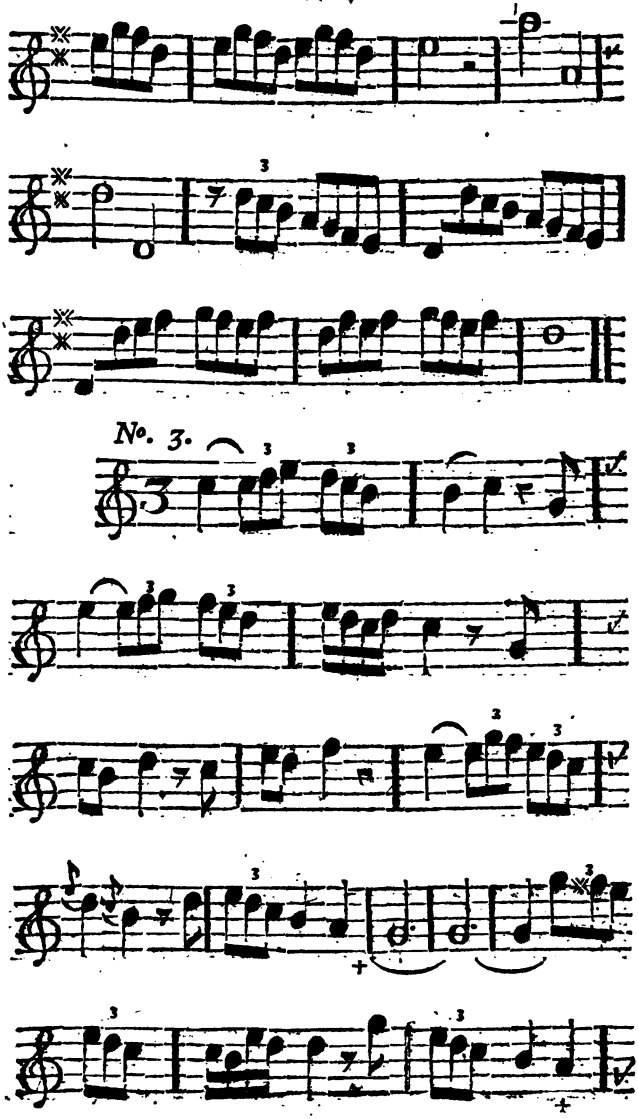


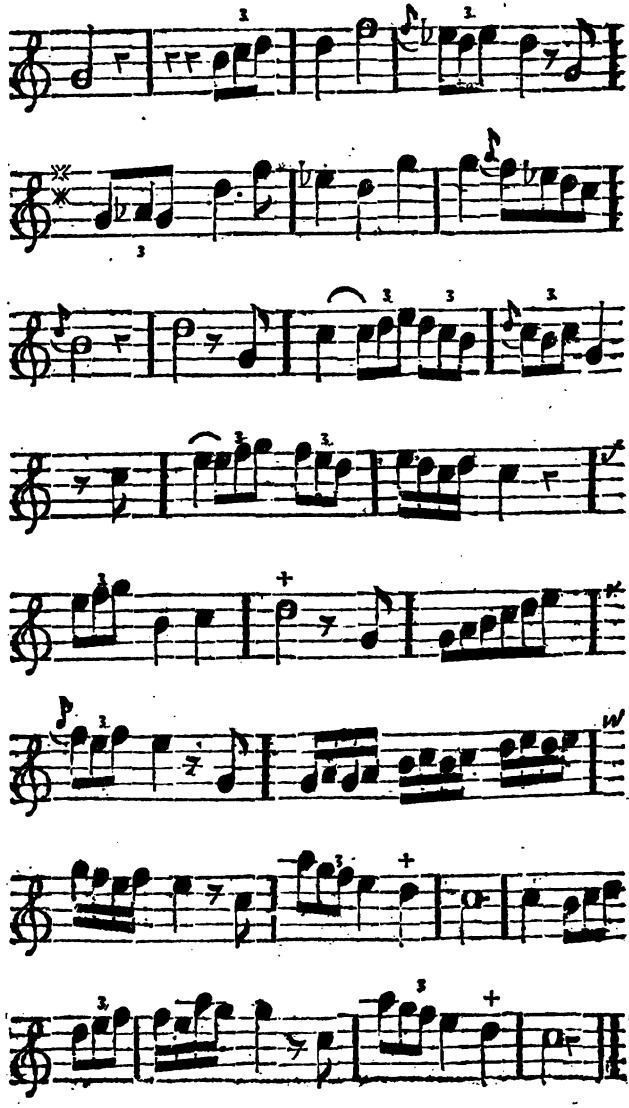

E iv


N°. 2.

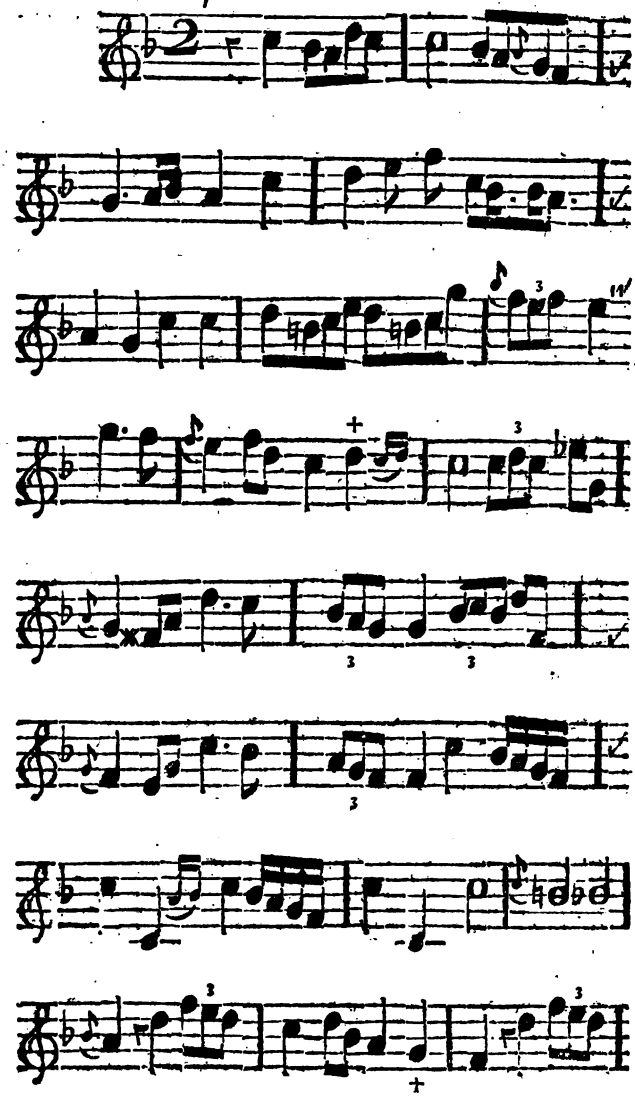




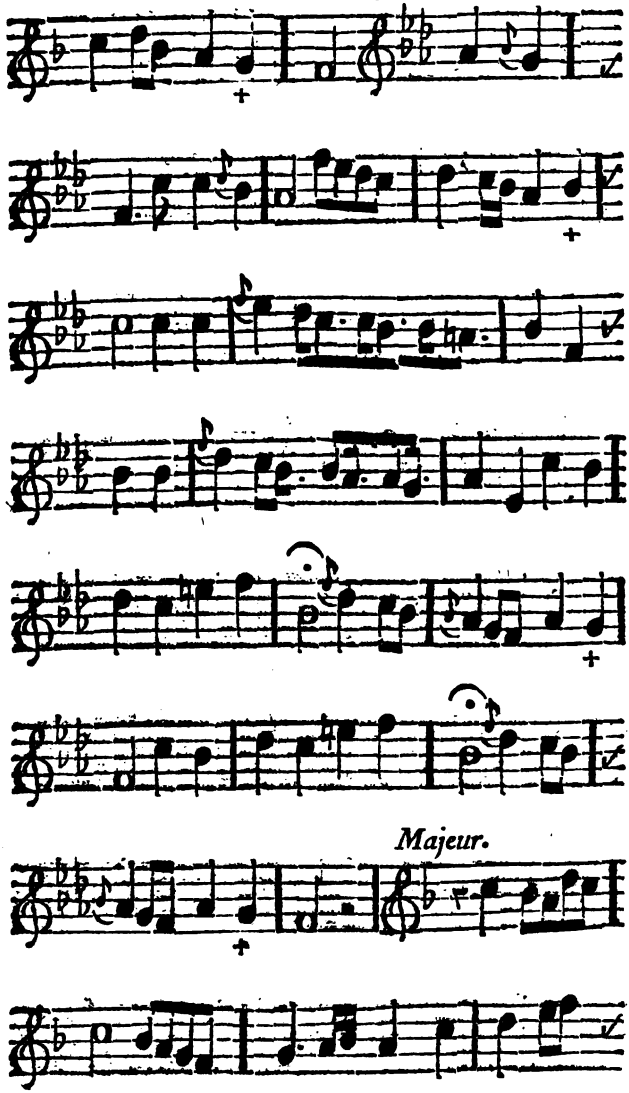

No. 3.



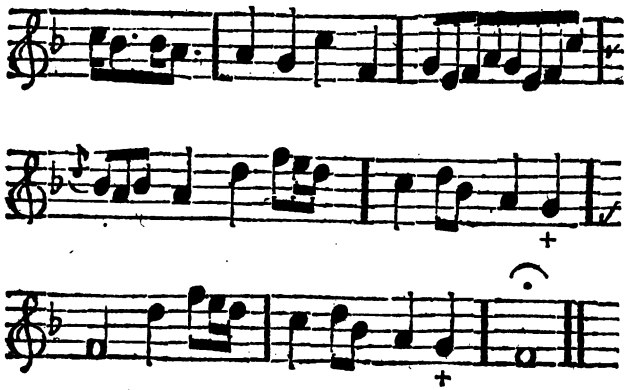
No. 4.



Mineur.



Majeur.



F I N.